

[Handwritten scribbles in purple ink]

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20124026

LES CHASSEURS DE TÊTES
DE L'AMAZONE

OUVRAGES DE PIERRE BELPERRON

A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France (1209-1249). Un vol. in-8° soleil avec neuf gravures hors texte, deux croquis dans le texte, un tableau généalogique et une carte en dépliant.

La Guerre de Sécession (1861-1865). *Ses causes et ses suites*. Un vol. in-8° soleil avec onze gravures hors texte, trois croquis dans le texte et deux cartes en dépliant.

La « Joie d'Amour ». *Contribution à l'étude des Troubadours et de l'amour courtois*. Un vol. in-16 avec neuf gravures hors texte.

En collaboration avec GEORGES ANDERSEN :

La deuxième guerre mondiale. *Récis des opérations à l'Occident*. Un vol. in-8° soleil avec huit cartes dans le texte.

Traduction :

CHRISTOPHER DAWSON. *Progrès et religion*. Préface de DANIEL-ROPS.



LES TROPHÉES DE GUERRE DES CHASSEURS DE TÊTES

Une tête d'homme, au centre, et deux têtes de femmes.

(Wellcome Historical Medical Museum de Londres.)

F. W. UP DE GRAFF

LES
CHASSEURS DE TÊTES
DE L'AMAZONE

SEPT ANS D'AVENTURES ET D'EXPLORATIONS
DANS LES FORÊTS VIERGES
DE L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE



TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
PIERRE BELLERON

Avec vingt et une photographies hors texte et une carte

B/1089/R.V.



PARIS

LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS - ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

EXTRAITS
DE LA
PRÉFACE A L'ÉDITION ANGLAISE
par R. B. CUNINGHAM GRAHAM (1)

Tandis que j'attendais l'inspiration avant d'écrire cette préface, je reçus de M. Dyott, l'auteur d'un livre aussi charmant qu'intéressant, à la fois plein de vie et de courage, *Silent Highways of the Jungle*, une lettre dont je dois citer quelques extraits :

« J'ai lu d'un bout à l'autre le manuscrit de M. Up de Graff et je l'ai trouvé extrêmement intéressant à tous les points de vue. Une des qualités de ce livre est l'absence d'exagération et la simplicité avec laquelle l'auteur raconte ses étonnantes aventures. J'ai parcouru moi-même dernièrement à peu près les mêmes territoires et j'étais curieux de comparer ses observations avec les miennes.

Or nous sommes d'accord sur la plupart des points. Par exemple ceux qui ont été assez heureux pour tra-

(1) Cette préface étant destinée particulièrement au public anglais, nous n'en avons conservé pour l'édition française que les passages, où avec sa grande autorité le préfacier rend hommage à la sincérité de l'auteur et à la valeur de son livre.

verser le Pongo de Manseriche, qu'on connaît encore si mal aujourd'hui, racontent ordinairement des histoires de falaises s'élevant de chaque côté à une telle hauteur qu'elles semblent se rejoindre au sommet. A mon passage j'eus la déception de ne pas constater ce phénomène, car les collines ont au contraire une pente modérée et sont couvertes de végétation presque jusqu'au bord de l'eau... Cela d'ailleurs n'enlève rien à la difficulté de la traversée qui, même par un temps favorable et dans un canot léger, est loin d'être un jeu d'enfant.

Un autre fait qui m'a frappé est combien peu ces lieux perdus de la terre ont changé depuis trente ans. Sans exagérer, on peut même dire que certains cantons sont moins connus aujourd'hui que lorsque M. Up de Graff les a parcourus... Dans l'ensemble, je puis dire que le livre de M. Up de Graff peut être lu par tous en toute confiance au point de vue de la sincérité du récit. »

La lettre de M. Dyott est un beau et généreux témoignage rendu par un jeune voyageur à un pionnier qui a parcouru le même pays vingt-cinq ans plus tôt. La Providence devrait arranger une rencontre entre ces deux hommes.

Anch'io son pittore, c'est-à-dire, moi aussi j'ai pagayé sur les rivières du Paraguay et de la Colombie entre deux murailles infinies de verdure et j'ai vu un monde tout semblable à celui que décrit M. Up de Graff, de sorte qu'en lisant *les Chasseurs de têtes* je me suis souvent surpris à m'écrier : « Mais oui, c'est cela ! » Comme M. Dyott, j'ai été frappé de la sincérité qui apparaît dans ce récit et de la modestie de l'auteur quand il décrit ses émouvantes traversées du Pongo de Manseriche.

Une simplicité épicée d'insolence et parfumée de

modestie, une ardeur d'étudiant, une ténacité et un courage à toute épreuve donnent à ce livre un attrait puissant. On connaît si peu de choses de l'Amazone que tout récit de voyage dans ces immensités abandonnées est intéressant, mais celui-ci est plus que cela. L'auteur ne soulève aucun problème, il ne construit pas de théories nouvelles, mais il nous donne une peinture frappante de vérité de ce qu'il a vu dans sa jeunesse, alors que tout pour lui était curieux. Tout son voyage est passionnant de la première à la dernière page.



NOTE DE L'AUTEUR

Depuis que les hommes ont commencé à parcourir la surface du globe, ils ont été dévorés du désir de découvrir des terres nouvelles. C'est ce besoin de violer les secrets de la nature, qui, avec la passion de l'aventure, m'a poussé à entreprendre la série de voyages que je raconte dans ce livre. Je n'ai aucune prétention ni scientifique, ni littéraire. J'ai réuni ces souvenirs dans le seul espoir que la jeunesse d'aujourd'hui, ardente et indomptée, pourrait prendre plaisir au récit des aventures d'un ancien qui a suivi inconsciemment sa destinée.

Après avoir été tyrannisé pendant vingt ans par mes amis et avoir fait plusieurs faux départs, j'ai réussi à rédiger cette histoire de mes pérégrinations dans les forêts du bassin de l'Amazone. J'en suis heureux maintenant, car j'ai vécu dans ce pays, qui représente la plus grande région inexplorée de la terre, les plus beaux jours de ma vie, mais aussi les plus pénibles.

En écrivant ce récit, j'ai été arrêté par la difficulté de transcrire les mots *Jivaro* ou *Quichua*. J'ai adopté en règle générale la prononciation et la graphie espagnole qui sont dans ce cas beaucoup plus près de la vérité qu'une transcription anglaise. Le lecteur voudra bien s'en souvenir.

VI LES CHASSEURS DE TÊTES DE L'AMAZONE

Je dois, en terminant, rendre hommage à mon collaborateur Roger Bacon, pour le soin qu'il a apporté à mettre en ordre les notes qui forment la base de ce récit et le remercier de l'énergie et de la persévérance qu'il a déployées pour donner à ce livre une forme convenable et lisible.

Ma dette de reconnaissance est encore plus grande vis-à-vis de ma mère qui a si soigneusement conservé tous les documents relatifs à mon voyage et sans lesquels beaucoup de détails ou de précisions m'auraient échappé.

Enfin je remercie Mr R. B. Cuninghame Graham pour l'aide si peu méritée, mais si appréciée, qu'il a bien voulu me donner. Ma plus grande chance est que mon livre soit publié sous les auspices d'un homme aussi justement célèbre à la fois comme écrivain et comme voyageur.

F. W. UP DE GRAFF

Note pour la carte. — La ligne de collines verdoyantes, qui, suivant une direction générale sud-sud-est, s'étend de Macas au Pongo de Manseriche et de là va rejoindre la chaîne principale de la Cordillère des Andes et forme les bassins du Santiago et de la Morona, n'est mentionnée sur aucune carte, à ma connaissance du moins. Souvent même elle n'est pas figurée.

Je propose qu'on donne à ces collines le nom de *Rouse's Range* (collines de Rouse) en souvenir de mon ami Jack, le seul membre de l'expédition qui soit mort dans le bassin de l'Amazone.

LES CHASSEURS DE TÊTES DE L'AMAZONE

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART SUR LA PISTE

La genèse de mes voyages dans la région de l'Amazone se trouve dans la lettre suivante que je reçus un matin d'automne :

MR FRITZ W. UP DE GRAFF,
ELMIRA. N. Y.

Quito, le 30 septembre.

« MON CHER FRITZ,

« Vous ne pouvez vous imaginer combien j'ai été heureux de recevoir votre lettre. Comme j'étais à Riobamba lorsqu'elle est arrivée ici, je ne l'ai eue que quelques jours après.

« Alors, vous voilà ingénieur électricien? Je vous croyais encore dans les conserves à Chicago, aussi ma surprise fut-elle grande quand je lus votre lettre me proposant toutes sortes d'affaires d'électricité.

« Il faut que je vous dise maintenant que la vie dans les forêts n'est pas très gaie et comporte pas mal de choses désagréables. Pas de société, pas d'amusement, tels que théâtres ou autres. On ne peut y faire qu'une seule chose : y travailler, mais quelqu'un d'entreprenant et de

laborieux trouve certainement un bon salaire après quelque temps.

« Le pays est peuplé de gens très indolents et je puis vous assurer que s'il n'y a pas de chances de faire les fabuleuses fortunes qui se font aux États-Unis, par contre il est plus facile de se créer ici un bon petit capital. Le pays est en retard, très en retard et il y a quelque chose à faire dans presque toutes les branches.

« Comme je vous l'ai dit quand j'étais aux États-Unis, la climat de l'intérieur est très sain et très agréable, tandis que celui de Guayaquil ne réussit pas à beaucoup de gens, bien que je les supporte très bien tous les deux.

« C'est à vous maintenant de décider. Si vous voulez venir, le plus tôt sera le mieux, avant le commencement de l'hiver. Faites-moi savoir tout de suite la date de votre arrivée à Guayaquil et je m'arrangerai pour vous éviter toute difficulté à votre arrivée.

« En espérant vous voir bientôt et que la présente vous trouvera en parfaite santé,

« Je reste votre bon copain,

« E. DOMINGO CORDOBEZ. »

J'avais fait la connaissance de Don Enrique Domingo Cordobez, ou le « comte », comme l'appelaient ses amis, à l'Union College, Schenectady, N. Y., en 1890. C'était un de ces jeunes et riches Sud-Américains qui viennent aux États-Unis pour suivre les cours des universités, en particulier ceux d'ingénieur. Par suite, soit de leur tempérament, soit de l'excès d'argent dont ils disposent, un grand nombre de ces jeunes gens trouve peu de charme aux études et s'adonne à un genre de vie beaucoup plus gai, aussi naturellement qu'un caneton se dirige vers la rivière. Généralement à la fin de leur première année ou au plus tard de la seconde, ils sont convoqués devant le conseil de l'Université, qui leur expose gentiment, mais

fermement, qu'ils se sont trompés en désirant poursuivre leurs études et que dans leur intérêt comme dans celui du collège, il serait plus sage de faire rayer leurs noms des contrôles.

Le seul ennui est qu'ils sont venus avec l'intention de passer quatre ans aux États-Unis et que l'idée de rentrer chez eux ne les réjouit pas du tout. Par bonheur, dans chaque ville universitaire il y a au moins un imprimeur qui fournit, à partir de vingt-cinq dollars, des diplômes beaucoup plus beaux que ceux de l'Université. A la fin de leurs quatre années, les gentlemen sud-américains s'adressent à un de ces artistes, à moins qu'ils ne préfèrent prolonger leur séjour pour un cours complémentaire. Finalement ils rentrent chez eux munis de parchemins, qui leur confèrent le respect général. Au moins ils ont appris l'anglais, ce qui est d'un grand secours en Amérique du Sud.

Le « comte » était une exception à la règle. Fils d'un riche propriétaire de l'Équateur, il était animé du désir de rentrer dans son pays natal avec toutes les connaissances techniques nécessaires, pour y installer les commodités modernes qui y faisaient gravement défaut. En définitive son caractère sérieux et sa réelle ardeur au travail lui avaient permis de passer avec honneur les examens d'ingénieur.

J'étais resté en contact avec Cordobez après avoir quitté le collège et il avait passé plus tard quelques jours dans ma famille. C'est alors que nous avons décidé mon départ pour l'Équateur aussitôt qu'il aurait pu examiner les possibilités de rendement de mes futures aventures, pour lesquelles il se procurerait le capital et les concessions nécessaires en arrivant chez lui. Dans ce temps-là, les rues de la capitale de l'Équateur étaient éclairées par des bougies que les habitants plaçaient derrière leurs fenêtres. Il y avait certainement des améliorations à faire à Quito et des châteaux en Espagne à construire.

Voilà comment je reçus en octobre 1890 la lettre ci-dessus, me demandant confirmation de notre engagement.

Ma décision ne fut pas longue à prendre. L'ouvrage de Stanley *A travers le continent noir* m'avait inoculé dès ma jeunesse le désir de pénétrer dans le monde inconnu au delà des limites de la civilisation, là où la vie n'est faite que d'aventures. Aventure ! ce mot, c'était le *leit-motiv* de ma vie, la note qui faisait vibrer par sympathie mon cœur de jeune indompté. Une chance se présentait. Le Sud-Amérique avec ses vastes territoires inexplorés, renfermant Dieu sait combien d'étranges secrets, m'attendait ; je ne pouvais rester sourd à son appel.

Le 18 novembre 1894 je quittai New-York à bord de *l'Advance* pour Panama par Colon avec cent dollars en poche. En dix jours nous atteignîmes le port de la Colombie, après un voyage qui fut sans doute dépourvu d'incident, mais qui pour moi fut la plus belle des odyssées. J'étais sur le chemin de mes rêves.

Je ne vis pas grand'chose de Colon, simple amas de toits de chaume, groupés le long des quais de bois et à moitié cachés dans une végétation luxuriante de palmiers et de bananiers. Construite au milieu d'un marais avec des sentiers boueux en guise de rues, Colon n'attire pas le voyageur.

Je montai dans le train sur le quai même, et deux heures et demie après j'étais de l'autre côté de l'isthme de Panama, après avoir traversé quantité de villages du même genre que Colon et longé à plusieurs reprises le vieux canal de de Lesseps. Les machines abandonnées gisaient là où les Français les avaient laissées, rongées par l'eau et la vase. La végétation tropicale sortait des cheminées des dragues à vapeur, dont les grandes chaudières gisaient à moitié enfouies sous une masse inextricable de roseaux. C'était un spectacle lugubre.

Arrivé à Panama, je descendis au Grand Hôtel, le seul

de la ville. L'en-tête de son papier à lettres lui attribuait tous les comforts, mais en réalité ses principales spécialités étaient la poussière, les punaises et une ignorance absolue des commodités élémentaires de l'existence, telles que nous les comprenons.

Par exemple le patron, ami du progrès, était très fier du système de tout à l'égout que, de Mexico à l'Argentine, il était le premier à avoir fait installer. En effet, une ligne de water-closets formait le fond de la salle à manger et chacun d'eux était muni d'une porte à mi-hauteur, afin que l'occupant temporaire pût continuer la conversation en cours avec ses amis encore à table. En outre, la salle à manger était ouverte de deux côtés sur la rue, sans aucune protection contre les gamins nus comme ver, les dindons, les chiens et les cochons qui, en procession ininterrompue, entraient et sortaient à la poursuite des miettes tombées de la table.

Les « superbes chambres à coucher » du papier à lettres grouillaient de vermine à tel point qu'il m'est impossible d'en donner une idée exacte. D'autre part, le propriétaire avait oublié de faire faucher la chambre, comme ce devait être la coutume avant de la donner à un voyageur, de sorte que l'herbe et les roseaux qui poussaient à travers le plancher atteignaient au moins un pied de haut. Je réussis à faire une éclaircie suffisante pour y loger ma malle de cabine et je m'étendis dessus pour la nuit, échappant ainsi à tous les êtres rampants qui peuplaient le lit et qui se seraient perdus dans la forêt vierge, s'ils avaient tenté de venir m'attaquer. Les moustiques, par contre, furent intolérables.

Le lendemain je fus heureux de m'embarquer sur le *Santiago* de la Pacific Mail Line et de dire adieu à Panama, en route pour Guayaquil, où nous arrivâmes quarante-huit heures après.

La chose la plus remarquable du port principal de l'Équateur est le système d'enlèvement des ordures. Les

ordures de toutes sortes, au lieu d'être évacuées par des canalisations, sont jetées par la fenêtre sur les toits des tramways, qui sont, à cet usage, entourés d'un rebord de planches d'un pied de haut. Une bonne proportion atteint le but et quand le tramway est arrivé hors de la ville, le conducteur déblaye le toit-tombereau. Un trou dans le toit d'un de ces tramways doit avoir des conséquences peu ordinaires et je crois que le système est unique au monde.

De Guayaquil je remontai le Guayas, un petit fleuve côtier, pendant quatre-vingts kilomètres, jusqu'à Bodegas, le plus grand marché de cacao du monde. Je n'ai jamais vu de crocodiles aussi énormes que ceux de cette rivière, qui semblait n'être faite que de boue et de crocodiles. Ils cachaient les bancs de boue et à chaque instant nous en heurtions quelques-uns.

Mon ami Cordobez m'attendait sur le quai de Bodegas et mes sept années d'aventures dans l'Amérique du Sud commencèrent.

CHAPITRE II

UN PAYS DE COCAGNE

Dans l'Équateur, des Andes au Pacifique, la plus grande partie de la terre qui n'est pas sous l'eau est plantée en cacaoyers qui fournissent, comme tout le monde le sait, les trois quarts du cacao utilisé dans le monde entier. C'est presque l'unique production de l'Équateur. Ensuite vient un café d'excellente qualité qui réussit sur les pentes ouest des Andes, et enfin la canne à sucre dont on fait plus d'*aguardiente* (rhum) que de sucre.

A travers des champs infinis de cacaoyers, Cordobez et moi chevauchâmes à dos de mulet de Bodegas à La Delicia. Mon ami était venu à ma rencontre avec les deux meilleures mules de selle du pays, produits des ranches de sa famille, les plus renommés de l'Équateur. C'étaient des bêtes au trot rapide, petites et bien proportionnées, avec des jambes fines et effilées et des sabots menus. Elles nageaient comme des canards avec leurs cavaliers en selle, elles traversaient une rivière sur un simple tronc d'arbre sans broncher d'un poil et sautaient avec désinvolture tous les fossés et autres obstacles du chemin. A la différence des chevaux, elles auraient fait un jour de marche en mangeant un chapeau de paille ou une couverture de selle, si elles n'avaient rien trouvé d'autre. Les mules sont moins fatigantes à monter que le cheval, surtout sur une mauvaise piste et dans un pays vraiment accidenté, et leur rendement est de beaucoup supérieur. Lorsqu'il s'agit d'une étape de plus de

deux jours, le cheval ne peut même pas entrer en question, à moins d'avoir des relais.

La seule infériorité de la mule est son courage moindre que celui du cheval et néanmoins, au point de vue pratique, c'est encore un avantage, car, tandis que la mule ne dépassera jamais la limite de ses forces, le cheval ira jusqu'à ce qu'il tombe, laissant son cavalier en mauvaise posture. La qualité primordiale de la mule est cependant l'entêtement et, quelle que soit la classe de la bête, si elle s'est mise dans la tête de s'arrêter, rien ne la fera avancer. Le seul moyen de lui faire dépasser le point devant lequel elle s'est butée est de serrer un nœud coulant autour de la lèvre supérieure très sensible, de passer la corde derrière un arbre à quelques mètres de là, de revenir derrière la mule en tenant la corde tendue, de jouer du bâton et, à chaque ruade, de tirer sur la corde.

Après une nuit mémorable dans un hôtel de Bodegas vis-à-vis duquel celui de Panama faisait songer au paradis, notre petite caravane partit pour son long voyage aux plantations Cordobez. Elle se composait du « comte », de moi-même et d'un muletier. Mes bagages étaient restés à Bodegas, sauf ce que j'emportais sur ma selle, et je m'étais arrangé pour qu'ils me rejoignissent à Riobamba par la route, à la fois unique et nationale, qui joint Quito à la mer.

Pendant les trois premiers jours, nous ne traversâmes que des plantations de cacaoyers. Tous ceux qui ont vu les champs d'oliviers d'Andalousie se représenteront ce que sont ces rangées sans fin d'arbres en parasol s'étendant comme une courtepointe géante à perte de vue. Comme dans les champs d'oliviers, rien n'est planté entre les troncs et aucune branche ne part de la partie inférieure des troncs, les sommets, par contre, se rejoignant en un toit immense. Les gousses du cacaoyer, au lieu de se trouver sur les rameaux, poussent directement sur le

tronc et les grosses branches. Chaque gousse contient quatre-vingts à cent grains de cacao.

Pour la nuit nous nous arrêtions à quelque maison de contremaître et partout le nom de Cordobez nous assurait un accueil empressé, de sorte que je commençais à être quelque peu impressionné de notre importance. Cette famille avait vraiment une position considérable dans le pays ; en plus de ses nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, elle possédait huit cents milles carrés de forêt qui n'attendaient que d'être défrichés pour fournir l'une quelconque des trois productions du pays. De nombreux villages d'Indiens se trouvaient sur leurs terres et leur fournissaient les *peones* (manœuvres) nécessaires pour les plantations et l'élevage. Au point de vue politique, il en était comme dans toute l'Amérique latine, c'est-à-dire que leur influence montait et baissait avec la régularité d'un thermomètre, en parfait accord avec les changements de gouvernement. A mon arrivée, le thermomètre était à zéro, la faction amie venant d'être renversée, et jusqu'à la chute du parti adverse le pouvoir des Cordobez allait subir une éclipse. J'avais accepté l'invitation de mon ami, espérant trouver en Équateur toutes sortes de débouchés, grâce à la position de sa famille et à sa compréhension intelligente des besoins du pays. Je dois dire qu'au premier contact je n'étais pas déçu.

Une fois sorti de la région du cacao, nous commençâmes à nous élever à travers la forêt sur les premières pentes de la Cordillère des Andes. La monotonie du pays plat entre les Andes et le Pacifique était enfin rompue et les mules purent commencer à montrer leur supériorité comme animaux de selle.

Nous fîmes halte à La Delicia, après avoir suivi à travers quelques-unes des plantations Cordobez une piste si rarement utilisée, que le muletier devait nous ouvrir la voie à travers les broussailles, qui avaient envahi le chemin

depuis le dernier passage. La Delicia était le quartier général de D. Agosto Cordobez, un des six ou sept fils qui aidaient leur père à diriger son vaste domaine. Notre séjour se prolongea pendant plus d'une semaine pour reposer nos mules et nous permettre de prendre contact avec la vie de la forêt et des plantations.

C'était ma première expérience de ce genre, aussi le moindre événement de la vie quotidienne m'impressionnait-il très vivement. Je chassai le singe, le dindon, le sanglier, le perroquet, le daim et le jaguar, tout gibier que je tirais pour la première fois. Je me souviens que les singes, en particulier, excitaient particulièrement mon enthousiasme, car je n'en avais jamais vu en liberté. D'autre part, si cette chasse était une chose nouvelle pour moi, j'étais encore beaucoup plus surpris de manger ces étranges habitants de la forêt. L'impression que me fit la première bouchée de viande de singe est encore précise dans ma mémoire et les ressources gastronomiques qu'offre un babouin ne peuvent être soupçonnées par aucun de ceux qui les contemplent derrière les barreaux d'une cage.

Beaucoup trop vite à mon gré arriva le jour où Domingo Cordobez m'annonça qu'il fallait partir. Notre but était Riobamba, ce qui représentait une belle distance. Nous partîmes sur une piste bien tracée, établie pour les convois de mules qui tous les quinze jours transportent le rhum pour la consommation de l'intérieur.

Le rhum joue un rôle capital dans la vie de l'Équateur. C'est le produit de la distillation du jus de canne à sucre fermenté, et sa teneur en alcool est si grande qu'il flambe comme de l'alcool à brûler. Son goût évoque un mélange de benzine et de mélasse. La vie en Équateur est une longue suite de fêtes dans lesquelles le rôle principal est tenu par le rhum, qui mérite parfaitement son nom d'*eau de feu*. Pour beaucoup d'Équatoriens une *fiesta* n'est pas autre chose qu'une bonne excuse pour s'enivrer, jusqu'à

cette douce inconscience, où les soucis du monde ne les troublent plus. Après chaque *fiesta* ils attendent la suivante dans un état de demi-ivresse ou même de torpeur totale. Si, par suite d'un grave oubli, il advient que le calendrier ne prévoioie pas de fête publique au cours d'une semaine, vite une fête locale est organisée. Le rhum à cette époque était excessivement bon marché et pour une somme infime on pouvait se procurer une ivresse parfaite de vingt-quatre heures. Les *peones* eux-mêmes pouvaient s'offrir ce luxe.

La piste de La Delicia à Riobamba est officiellement une route de premier ordre. En réalité, taillée à même dans une argile grasse et glissante, ce n'est sur le plat qu'une bande de boue bien piétinée, qui dans les mouvements de terrains se divise curieusement en deux moitiés bien distinctes, l'une pour la montée, l'autre pour la descente. La première est striée de rainures parallèles déterminant des marches grossières dans lesquelles les mules accrochent leurs sabots, et la seconde forme une piste unie et luisante, que les mules utilisent comme un toboggan avec autant de joie que leurs cavaliers. Il n'y a pas, à mon avis, dans le monde de sport comparable à la descente d'une côte sur un mulet de l'Équateur. Quand plus tard j'ai vécu dans les montagnes à plus de quatre mille mètres d'altitude, j'ai souvent entrepris de véritables voyages uniquement pour le plaisir de dégringoler, en cinq ou six heures, ce qui demandait huit jours d'ascension.

Quand on atteint le point où commence la descente, absolument rien ne peut persuader une mule de rester sur la moitié antidérapante. Elle pointe les oreilles, assure soigneusement ses sabots de devant sur le sommet de la glissade et en avant ! Mule et cavalier atterrissent en bas dans un tas de boue fait exprès pour les recevoir, généralement la tête la première, mais pas toujours. Les convois qui descendent de Riobamba à La Delicia avec des

tonneaux vides n'exécutent pas ces glissades sans de terribles confusions, bien que les *arrieros* (muletiers) essayent de limiter le dommage en plaçant à l'arrivée un homme chargé d'extraire chaque mule de la boue avant que la suivante n'arrive. En tout cas, c'est un grand sport.

Enfin, quand on approche de la région boisée, la route est souvent taillée dans la paroi d'une falaise et sa largeur est d'environ cinquante centimètres. De plus les mules habituées à porter des charges volumineuses sur ces sentiers, insistent pour frôler le bord extérieur, de sorte que la jambe du cavalier plane dans le vide au-dessus des nuages et qu'un faux pas de quelques centimètres peut avoir pour conséquence une chute de trois ou quatre cents mètres.

Montés sur des mules de choix, Cordobez et moi parcourûmes en dix jours les quatre-vingts milles qui séparent la maison de Don Agosto de Riobamba, après avoir traversé les plantations personnelles du « comte ». Riobamba, la seconde ville de l'Équateur avec ses 20 000 habitants, est le quartier général de « papa Domingo », ainsi nommé pour le distinguer du « comte ». Là, nous nous arrê tâmes.

Le *ménage* Cordobez à Riobamba se composait, en plus du chef de famille, d'une bru qui servait de maîtresse de maison, et d'une quantité de serviteurs et de *peones*. Tous les fils étaient dispersés dans les propriétés et la mère tenait la maison de Quito, une maison bien différente de celle où nous nous trouvions. Le père, comme presque tous les Équatoriens qui n'habitent pas la capitale, se trouvait beaucoup mieux que partout ailleurs dans sa ferme, où les poules se promenaient dans les chambres et fourrageaient dans les débris qui couvraient les briques du sol. Il ignorait l'usage du savon, changeait rarement de linge et d'effets et se couchait toujours avec son chapeau et ses bottes. Si l'invité enlevait son chapeau en se

mettant à table, on le pria de le garder comme les autres, par peur des courants d'air.

Cette maison à un seul étage, peinte à la chaux et couverte de tuiles rouges, possédait, selon la coutume du pays, un *patio* et un *corral*, le premier une cour intérieure sur laquelle s'ouvraient toutes les chambres, l'autre un vaste enclos derrière la maison. La cuisson des aliments était une opération très simple, un feu de bois était allumé au milieu de la cuisine, à même le sol, et les servantes s'agitaient autour avec leurs poêles et leurs casseroles. La fumée leur piquait les yeux et le nez, et les gouttes sifflaient en tombant dans la graisse chaude. Quant aux mouches, elles étaient si nombreuses et si audacieuses que je me promenais toute la nuit dans les rues plutôt que d'essayer de dormir dans ma chambre.

C'est dans cette maison que je fis mon entrée à cheval, car on ne pénètre pas autrement dans un *patio* équatorien, un soir de février 1895, ayant espéré, je l'avoue, trouver les choses dans un état tout différent. L'immensité des possessions des Cordobez, la considération attachée partout à leur nom et le fait que tous les hommes, y compris le père, avaient fait leurs études en Europe ou aux États-Unis, m'avaient laissé supposer que leurs maisons seraient des modèles de confort moderne et non pas qu'elles ressembleraient à des huttes de primitifs. En réalité, la maison de Quito où habitaient la vieille dame Cordobez et sa fille était propre, bien meublée et parfaitement tenue. Lorsque papa Cordobez allait voir sa femme, il devait endosser la chemise empesée et la jaquette, ce qui lui plaisait si peu qu'il séjournait le moins possible chez sa femme, bien qu'il l'aimât beaucoup, ainsi que sa fille, et que sa popularité fût grande dans la capitale, à cause de son malin bon sens et de sa large hospitalité. Il préférait de beaucoup rester à sa ferme en hurlant *cachi* (sel en *quichua*), derrière ses troupeaux.

A ce point de ma narration je dois ouvrir une courte parenthèse pour présenter quelques remarques générales sur mon séjour en Équateur et son rapport avec le présent volume.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans le détail de ma vie dans ce pays, ce chapitre étant destiné seulement à expliquer comment l'Équateur fut une préface ou un seuil à mes voyages dans les régions vierges de l'intérieur du continent sud-américain, ce qui est l'objet principal de ce livre. Cependant il y a quelques-unes des particularités de la vie de l'Équateur auxquelles je dois consacrer quelques lignes, soit qu'elles touchent directement à mon récit, soit qu'elles soient vraiment trop savoureuses pour être négligées.

Donc, au lieu de faire une narration chronologique de mes deux ans en Équateur, approximativement 1895-1896, je me propose de traiter la plus grande partie de cette période comme un tout, ne donnant que les faits les plus saillants de mes aventures tant commerciales que sociales et de ne revenir à un récit continu qu'en abordant les raisons qui ont motivé mon départ et les conditions dans lesquelles je l'effectuai.

Dès le jour de mon arrivée à Riobamba, je reçus par l'intermédiaire du « comte » toute une série de propositions commerciales qui m'entraînèrent à travers tout le pays et dont une seule donna enfin un résultat, et en définitive assez pitoyable. Au point de vue pratique mon séjour en Équateur fut une longue suite de déceptions dues en partie à ma propre naïveté et en partie à l'apathie qui endormait tout le pays d'un bout à l'autre. Le seul point intéressant de mon histoire est que personnellement je n'y perdis rien, pour la bonne raison que je n'avais rien à perdre. Des cent dollars avec lesquels je m'étais embarqué à New-York, il m'en restait encore quelques-uns en arrivant à Bodegas, et depuis j'avais été l'hôte de la famille Cordobez.

Si mes finances n'étaient pas une affaire compliquée, j'eus, par contre, du mal à me reconnaître dans les innombrables machinations de mes relations d'affaires et dans le flot inépuisable de propositions mirifiques dont je fus submergé. Je cite au hasard : monter une fabrique de meubles ou une sucrerie dernier modèle, défricher cinquante acres de forêt et y planter du café, construire une route, établir un système de convois de mules pour ravitailler l'intérieur, éclairer Quito à l'électricité, irriguer les terres incultes de la vallée de Riobamba avec la neige du Chimborazo, construire une tannerie pour utiliser l'écorce des arbres des forêts Cordobez, prospector du pétrole, distiller du vieux whisky d'Écosse, etc., etc. Tous les quinze jours j'écrivais à ma famille pour lui annoncer que mes associés et moi allions faire fortune et, à la fin, je devins si impatient de trouver une occupation réelle et définitive que j'aurais accepté n'importe quoi, depuis la prospection d'une mine de cuivre jusqu'à l'édification d'un sanatorium sur le sommet du Cotopaxi

Finalement, je trouvai cependant une occasion de m'occuper.

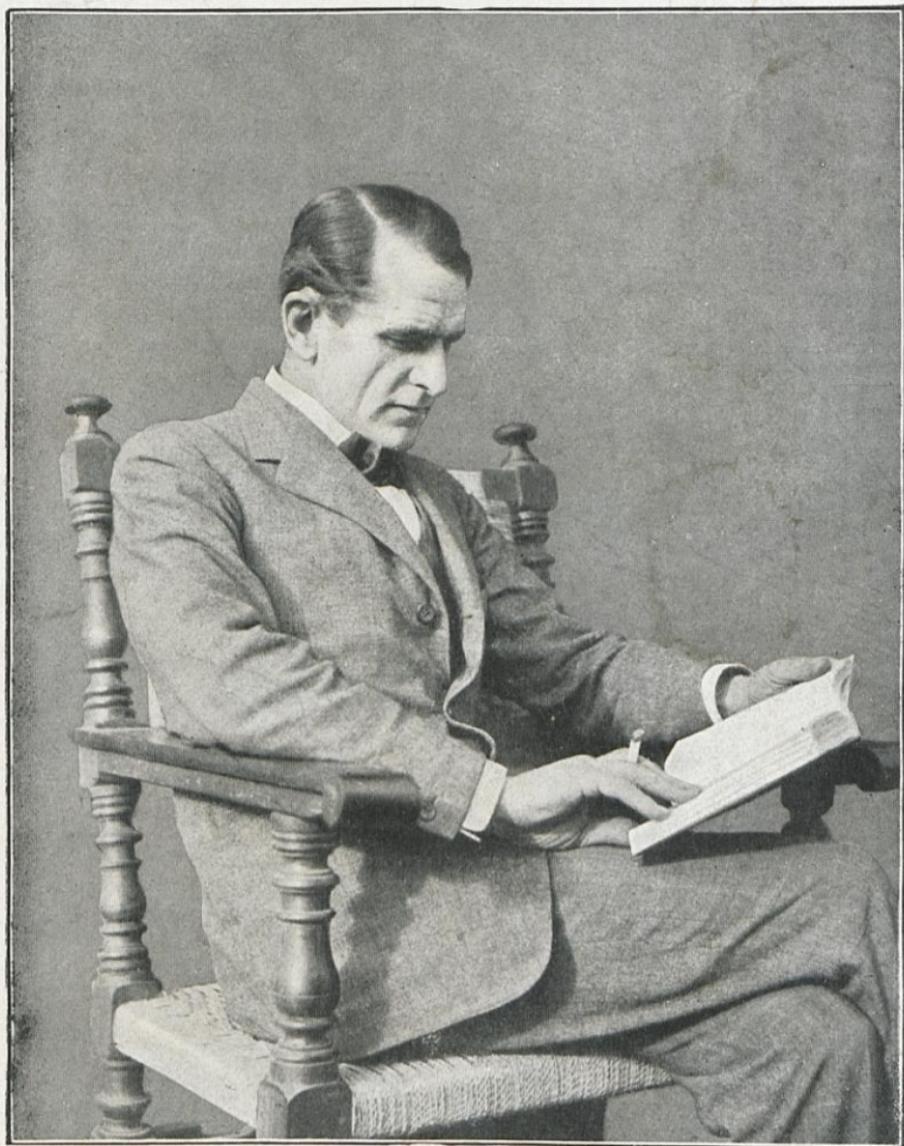
A Salinas, un des villages les plus hauts du monde après ceux du Thibet, à plus de quatre-mille mètres d'altitude, jaillissait une source salée. Elle était exploitée par les indigènes, mais appartenait à la famille Cordobez, à qui le village payait une redevance de 1 200 dollars par an. L'affaire était de reprendre l'installation au compte des Cordobez avec des machines modernes et moi-même comme « directeur industriel » (cela sonnait assez bien), et de « faire » les 30 000 dollars par an que la source pouvait rendre. Sans la moindre hésitation j'enfourchai ma mule et en route pour Salinas.

Le paysage qu'on découvre de Salinas est peut-être unique au monde, il effraye tant il est démesuré. A l'est le Chimborazo dresse son dos de mammouth d'un blanc d'argent à 1 500 mètres au-dessus du village qu'il domine,

au nord s'étend la Cordillère, entassement de montagnes qui se termine à 80 milles de là dans le cratère égéulé de l'Antisina. Au sud la même chaîne se poursuit, faite d'une masse immense de rochers et de neiges étagés, qui dresse ses sommets au-dessus des nuages étendus comme un manteau sur tout le pays. A l'ouest et à plus de 3 000 mètres en contre-bas, le Pacifique s'étend à peine visible par temps clair dans la brume grise du littoral

Le coucher du soleil est le couronnement de toutes les splendeurs du jour. Lorsque le soleil disparaît absorbé par la mer de nuages, ses rayons se transforment en un gigantesque arc-en-ciel. En quelques minutes les couleurs s'estompent et, à travers les déchirures des nuages, les derniers rayons s'échappent et s'élancent pour teindre en rose le sommet du Chimborazo. Le monde, pendant un bref instant, est renversé. Vivre quelques minutes dans un endroit éclairé par des rayons montant d'un soleil caché sous les nuages est un souvenir qui ne s'oublie pas.

Pour atteindre Salinas en venant de Riobamba, on traverse quelque quinze milles de désert, une étendue sauvage de galets et de cendres volcaniques, puis commence l'ascension du Chimborazo. Une ascension de cinq ou six milles à travers un terrain coupé de profondes crevasses, gîte des condors et anciens passages des torrents d'eau bouillante, que rejetait le cratère dans sa période d'activité, vous amène à l'Arenal, grand plateau de débris volcaniques d'un mille de large, qui s'étend à la base du dôme de glace et de neige formant le sommet de la montagne. En contournant la face sud sur la piste à peine tracée, on aperçoit la vallée de Riobamba, avec ses petits points blancs marquant les villages, puis en longeant des falaises instables et à travers des gorges escarpées on redescend jusqu'à un petit groupe de huttes à toits de chaume, qui est Salinas. Le passage est très souvent dan-



L'AUTEUR



(Photo Shepstone.)

UNE CLAIRIÈRE DANS LA FORÊT A ENVIRON 4 000 PIEDS D'ALTITUDE
DANS L'ÉQUATEUR OCCIDENTAL.

gereux à cause des tempêtes pendant lesquelles le voyageur perd son chemin et meurt de faim et de froid avant que le soleil ne réapparaisse. Nous eûmes la chance de traverser juste après un de ces orages qui avait laissé un pied de neige.

Mes aventures à Salinas valent la peine d'être contées, car elles se rattachent directement à mon récit.

Quand j'atteignis les lieux où devait s'édifier ma fortune, je ne puis prétendre qu'ils me fussent apparus comme particulièrement accueillants. Dans ce misérable village végétait une population dévorée de vermine, ayant pour tout vêtement des couvertures en loque et vivant dans des huttes semblables à des niches, où on ne pouvait entrer qu'en rampant par un trou dans le mur. Les poules et les cochons leur tenaient compagnie sur la paille qui servait à la fois de lit et de combustible. Séparé des plantations Cordobez par cinquante milles à faire à dos de mulet dans la boue, je devais édifier ma fortune avec cette eau jaune qui jaillissait des fissures du rocher. Ma hutte ne valait guère mieux que celle des indigènes, sinon que je pouvais me vanter d'avoir deux pièces, un passage de bœuf la coupant en deux ; l'ameublement consistait en pots, casseroles et bassines, quelques blocs de rochers imitaient un foyer et un tas de paille un lit.

La seule industrie du village était l'évaporation de l'eau salée. Chaque famille avait sa bouilloire de cuivre, les femmes surveillaient l'ébullition, tandis que les hommes coupaient le bois nécessaire dans le taillis le plus proche à deux ou trois mille pieds plus bas. Ils peinaient durement pour gagner misérablement leur vie et mon rôle devait être de leur enlever encore cette dernière ressource. Inutile de dire que dès le premier jour je ne fus pas précisément populaire.

Après que le vieux Cordobez, qui m'avait accompagné, eut averti le chef du village que j'allais gérer moi-même l'exploitation et que le vieux système de redevance était

aboli, j'annonçai que je paierais dix *centavos* par jour de travail, homme ou femme, et trente par corde de bois, environ trois charges de mule. Ensuite, j'envisageai les moyens de mettre debout une usine dans ce coin perdu. J'avais amené avec moi de Riobamba environ dix charges de feuilles de cuivre avec tout le matériel nécessaire pour fabriquer les bouilleurs, le fer pour une cheminée et un chaudronnier indigène que j'avais eu la sottise de payer d'avance. Cependant, entre les fêtes officielles et ses fêtes privées, observées aussi scrupuleusement à Salinas que partout ailleurs, il m'aida parfois à battre le cuivre et à monter la cheminée.

Après environ six mois, l'ouvrage était bien en train, mais depuis longtemps les indigènes s'étaient rendu compte que j'étais venu leur enlever leur gagne-pain et je ne tardai pas à découvrir que les conceptions du chef différaient singulièrement des miennes. Pour lui, *mañana* (demain) signifiait n'importe quoi entre un jour et deux mois et le travail promis n'arrivait jamais. Un jour je perdis patience et à sa grande surprise je l'étendis d'un crochet du gauche. Il écrivit alors aux Cordobez que « si le *gringo* (1) agissait ainsi sans avoir bu, que devait-il faire quand il était ivre. »

Peu à peu cependant je surmontai toutes les difficultés, et un beau jour, après presque un an passé à aller chercher des matériaux et des outils à Guayaquil et à Riobamba, à organiser l'approvisionnement en combustible et les transports, à rassembler les pierres et l'argile nécessaires aux fondations et aux murs, à remettre debout à coups de pied mon chaudronnier, toujours à moitié ivre, le foyer fut allumé pour la première fois. Quand la cheminée commença à fumer, tout le village se précipita dehors pour contempler ce phénomène in-

(1) Dans l'Amérique du Sud tout étranger ou toute personne qui ne parle pas espagnol.

connu dans le pays. Tout marcha bien : les mules amenaient le bois, les *cachitanderas* (littéralement, en *hispano-quichua*, fabricants de gâteaux de sel) s'activaient à mouler et à emballer les barres de sel que des convois de mules emportaient chaque jour et mon sel se vendait comme des petits pains, au prix du sucre à New-York.

Les ennuis cependant ne m'avaient pas été épargnés. Peu après la mise en marche de l'usine, quelques-uns des Indiens avaient décidé de se débarrasser de l'homme qui, pensaient-ils, leur enlevait le pain de la bouche. Je fus donc attaqué par toute une équipe qui me guettait, assommé à coups de bâtons et laissé pour mort sur le chemin. Je ne sortis de mon évanouissement que lorsque le chef du village me fit ramasser et pendant huit jours je fus incapable de faire un pas. Heureusement Aurelio Cordobez qui avait eu vent de l'affaire arriva à ce moment et resta à Salinas jusqu'à ce que je fusse sur pied.

Le premier jour de paye donna lieu ensuite à une véritable comédie-bouffe. Bien innocemment, j'ai ce jour-là semé le ferment d'une révolution sociale en Équateur, simplement en payant les gages que j'avais promis. Mais il faut que j'expose d'abord ce qu'est le système des *peones*.

Un juge peut dans ce pays être amené à contresigner n'importe quoi, de sorte que légalement, sinon loyalement, les Indiens ont été dépouillés de toutes leurs terres au profit des blancs. Ils sont donc obligés de travailler pour les propriétaires, qui leur fournissent les objets de première nécessité et s'arrangent pour que leurs comptes soient toujours débiteurs, de sorte que les malheureux ne parviennent jamais à se libérer. Par suite, un Indien ne reçoit jamais le salaire qu'il a gagné, d'autant plus qu'étant illettré il est bien incapable de vérifier son compte.

Habitué à cette manière de faire, les Indiens de Salinas, qui avaient dû travailler et accepter mes propo-

sitions sous peine d'être expulsés du village, ne s'attendaient pas du tout à voir la couleur de mon argent. Aussi lorsque arriva le premier jour de paye, aucun d'eux ne se présenta pour recevoir son salaire. N'y comprenant rien, je fis venir le chef qui me dit « qu'ils n'espéraient pas être payés ». Sur mon ordre formel il rassembla ses gens à coups de fouet à mule, et je les vis arriver aussi joyeux que s'ils allaient être pendus, car ils n'avaient pas cru la nouvelle annoncée par le chef, qui lui-même n'était guère plus tranquille. Ils ne se rassurèrent que lorsque je pus commencer à les payer. Ce fut, avec la cheminée de l'usine, la plus grande surprise de leur existence.

Malheureusement cette affaire s'ébruita hors de Salinas. Sur les plantations Cordobez, les Indiens apprirent qu'à la saline un homme pouvait gagner de l'argent en travaillant, au lieu d'accumuler des dettes toute sa vie. Peu à peu tous les Indiens de mon village vinrent volontairement demander à travailler et je pouvais toujours trouver un homme pour n'importe quel travail. A la fin la rumeur en parvint aux oreilles du papa Cordobez et, à notre première rencontre, il aborda la question et je ne pus le persuader que ce n'était pas folie pure de payer les salaires convenus, alors qu'une simple promesse aurait suffi.

Ce différend fut le début de ma brouille avec la famille Cordobez. En réalité nos points de vue sur bien des choses étaient trop divergents et je ne pouvais m'habituer à ce que je voyais faire quotidiennement par les propriétaires.

Les difficultés entre les Cordobez et moi s'accrurent lorsque je m'aperçus que mes intérêts personnels seraient toujours oubliés, en dépit de l'agréable surprise qu'avait été pour eux la réussite de mon entreprise. Peu à peu je me rendis compte que j'avais travaillé d'arrache-pied pendant un an, vivant de mouton et de cochon d'Inde et

tout cela pour rien, si bien qu'un beau jour ayant épuisé complètement mon argent personnel, je pris le contenu de la caisse, descendis à la plantation du « comte » à El Porvenir et lui annonçai mon départ.

Comme je l'ai dit, la question de mes finances ne m'avait jamais préoccupé, et pour cause, et cependant je réussis à quitter El Provenir avec trois cent cinquante sucres (1) en poche.

En rendant les comptes de mon exploitation au « comte », qui était l'esprit le plus sérieux de la famille, j'en vins à mentionner une petite dette de vingt-cinq sucres lorsqu'il me dit : « Vous feriez mieux de garder cet argent, vous en aurez besoin pour votre voyage. »

Supposant de bonne foi qu'il voulait parler de l'argent que j'apportais de la mine, je gardai les trois cent cinquante sucres et ainsi, plus par chance que par habileté, je me trouvai muni d'un viatique à mon départ.

Mon but étant Riobamba, je pris une mule pour aller jusqu'à Talagna, où je comptais trouver un des chevaux qui étaient toujours à ma disposition dans les écuries de Cordobez, mais le vieux père avait donné des ordres et je dus faire à pied 56 milles en compagnie d'Indiens qui conduisaient un convoi de mules. Je couvris la distance en dix-huit heures, au grand dépit du « Papa », qui m'assura qu'il y avait eu un malentendu à Talagna.

(1) Un sucre vaut un demi-dollar.

CHAPITRE III

GUERRE CIVILE SOUS LES TROPIQUES

Si ma carrière en Équateur fut fertile en événements d'ordre commercial, elle compta aussi, presque dès le début de mon séjour, quelques incidents politiques.

Un jour, peu après le début de la révolution provoquée par Alfaro, je me trouvais à Guaranda pour affaires, C'était jour de marché et la *plaza* fourmillait d'Indiens qui vendaient de tout, depuis des selles jusqu'à du lard, en passant par de la morue et des foulards. Subitement toutes les tentes furent abattues et une fuite générale vida la place ; ce ne fut qu'après un bon moment que je pus comprendre que l'armée révolutionnaire venait de faire son apparition à l'autre extrémité de la vallée, à 8 ou 10 milles de là.

La populace disparut et les troupes furent alertées. Elles s'installèrent en tirailleurs à la lisière du pays, se couchèrent et ouvrirent un feu d'enfer. Naturellement j'avais suivi pour ne rien perdre du spectacle. Il en valait la peine, car les soldats tiraient avec la hausse de 150 mètres sur un ennemi éloigné de quelques kilomètres et beaucoup utilisaient des cartouches de 8 dans des fusils de 11. J'eus pitié d'eux et je leur expliquai les premiers principes du tir au fusil, et c'est ainsi que je me trouvai enrôlé dans les forces du gouvernement pour la terrible guerre civile qui commençait.

Je dois dire tout de suite que pendant toute cette

campagne, si on brûla dix millions de cartouches, la seule perte à déplorer fut un soldat tué d'un coup de sabot par une mule : renseignement officiel qui me fut donné à Quito, alors qu'Alfaro était président. Les personnes qui ne sont pas familiarisées avec ces guerres civiles pourront être surprises, mais elles ignorent que si les attaquants ne sont pas mis en déroute avant d'arriver à portée par le bruit et la fumée faits par les défenseurs, ceux-ci ou abandonnent la place ou changent de costume et, fanfare en tête, vont à la rencontre des ennemis en criant : « Viva Alfaro. » Ce fut exactement ce qui se passa à Guaranda. Bien avant que la colonne révolutionnaire ait pu se rendre compte de l'impétuosité de leur résistance, mes élèves avaient déjà cessé le feu. La défense se volatilisa. Les officiers, qui quelques minutes auparavant activaient fiévreusement le tir, troquèrent leurs épées contre des instruments plus inoffensifs, fifres ou tambours, et j'assistai au défilé de l'armée d'Alfaro aux sons de la fanfare de la défense.

Quelques jours après mon retour à Salinas, où je travaillais encore à cette époque, une troupe d'une vingtaine d'officiers d'élite arriva dans mes montagnes avec un mandat d'arrêt contre moi. Un de mes Indiens m'avait heureusement prévenu de leur arrivée et je les attendais. Quand je parus sur la porte de ma hutte, ma Winchester à la main, ils s'arrêtèrent à cinquante mètres de moi et me saluèrent. L'un d'eux descendit de cheval, vint à moi et avec de prolixes excuses pour la liberté grande me tendit son papier. Il n'y a aucun intérêt à ce que je rapporte ici ce que je leur dis, il suffit de savoir que le résultat fut tout à fait satisfaisant et qu'ils tournèrent bride aussitôt, trop heureux de quitter Salinas pour n'y jamais revenir.

Quelque temps après, l'armée révolutionnaire se mit à réquisitionner des chevaux dans les ranchs Cordobez et le « Papa » me mit à la tête de trente ou quarante dres-

seurs de chevaux colombiens, la plus belle équipe que j'aie jamais vue. Grâce à leur dévouement et à leur courage, notre réputation ne tarda pas à se répandre au loin, à tel point qu'aucun uniforme, de quelque couleur qu'il fût, n'osait se montrer sur les terres des Cordobez. Je ne puis raconter toutes mes aventures dans les gorges et les ravins au-dessus des nuages. Un de nos plus beaux jours fut celui où nous réussîmes à cerner une bande de voleurs de chevaux et à les faire piétiner par nos bêtes jusqu'à ce qu'ils allassent s'empêtrer dans un réseau de fils de fer, préparé à leur intention.

Quand il n'y eut plus de sport à espérer, je me démis de mon commandement et retournai à Salinas au grand désappointement de mes Colombiens, qui auraient voulu m'emmenner dans leur pays, me nommer colonel, fomenter une révolution et me proclamer président. Je crains d'avoir manqué ma chance en refusant, car ces hommes m'auraient suivi partout.

Comme il est naturel, mon activité avait eu pour résultat de me rendre suspect aux lieutenants d'Alfaro en général et au gouverneur de Guaranda en particulier. Aussi lorsque je quittai Salinas, le vieux Cordobez me représenta avec insistance qu'il serait prudent pour moi de quitter le pays. Je me souciais peu d'un argument de ce genre, mais il y en avait d'autres.

Lorsque j'arrivai à Riobamba, après avoir abandonné la saline à son sort, je dus me convaincre de deux choses : mon impopularité auprès de la famille Cordobez et mon impopularité auprès du gouvernement. Mes relations avec le « Papa » devinrent même si tendues que j'allai m'installer avec ma malle vide dans un « hôtel », beaucoup moins confortable d'ailleurs que ma hutte de Salinas ; quant au gouvernement, je compris que, comme récompense d'avoir si brillamment pataugé dans la politique, j'étais sans cesse exposé à être molesté par

quelque bande d'agents subalternes aussi dénués de scrupules que de titres officiels.

En conséquence, après avoir ruminé la question, je pris cette décision qui devait m'entraîner si loin dans le monde inconnu de l'autre côté des Andes. Au lieu de retourner à Guayaquil et de m'embarquer pour New-York, je m'arrêtai au plan suivant : aller à Quito, franchir la Cordillère de l'Est par la vallée du Napo, descendre cette rivière jusqu'au Marañon (1), puis l'Amazone jusqu'à Para, et de là prendre un steamer pour New-York. J'en avais assez de l'Équateur.

Parti de Riobamba sur un cheval que j'avais loué, je passai la nuit à Ambato. Le chemin de fer n'étant pas encore construit à cette époque entre Ambato et la capitale, on utilisait un service de diligence avec relais tous les dix milles. Les diligences étaient attelées de six mules, quatre timonnières et deux en flèche. Notre attelage se composait de trois bêtes usées sous le harnais et de trois autres attelées pour la première fois et à qui il avait fallu bander les yeux pour pouvoir les tenir. Lorsque tous les voyageurs furent montés et les postillons en seilé, les mules sauvages furent décapuchonnées, les conducteurs firent claquer leurs fouets, crièrent et sifflèrent, les valets lancèrent des pierres aux mules de tête et nous partîmes comme un trait. Sauf dans quelques passages difficiles, l'attelage soutint son train endiablé pendant les dix milles. Au relais la même comédie recommença et ainsi de suite jusqu'à Quito, où nous arrivâmes dans la soirée, fort heureux d'en avoir fini.

Je descendis à l'hôtel de Paris, le meilleur de la capitale. Pour seize sucres par mois (huit dollars), j'avais un appartement, du vin aux repas et deux domestiques attachés à ma personne. Par contre la voirie était

(1) Nom de l'Amazone dans son cours supérieur.

inexistante dans la capitale de l'Equateur à cette époque et il était plus prudent de marcher au milieu des rues qu'à portée des fenêtres.

Une de mes premières démarches fut de me présenter chez notre ministre, Mr J. D. Tillman, un représentant typique de notre service consulaire. J'avais pour lui une lettre de recommandation et il fit pour moi tout ce qu'il put, non seulement alors, mais plus tard. En particulier, il me présenta au président Alfaro et me fit donner un sauf-conduit, me permettant de sortir des limites de la juridiction du pays. Je serai toujours reconnaissant à Mr Tillman de son aimable assistance.

Après quelques mois assez joyeux, je devins impatient de réaliser mes projets et je demandai mon passeport au Palais. Je fus muni d'un document superbe et j'allai prendre congé de Mr Tillmann et écrire une lettre d'adieu à ma famille. J'ai encore cette lettre, dont je vais citer quelques passages, car rien ne pourrait mieux montrer à quel point le jeune homme insouciant que j'étais s'illusionnait sur les difficultés du voyage qu'il allait entreprendre. C'est le témoignage le plus exact de mon état d'esprit à la veille de quitter Quito :

« Quito, 9 janvier 1897.

« Ma chère mère,

« Je t'écris dans le bureau de Mr Tillman, le ministre américain, et cette lettre sera la dernière que tu recevras de moi avant de me revoir à la maison. Mon expédition est prête et je pars demain à pied avec mes porteurs indiens pour les forêts du Napo, à environ 500 milles d'ici. Je pense camper sur les bords du Napo, une petite rivière (*sic*), affluent du Marañon, qui se jette dans l'Amazone à environ 3 000 milles de l'embouchure de celle-ci, je m'y arrêterai environ un mois, le temps de construire les canots nécessaires pour cette descente de 4 000 milles. Je n'emporte que l'argent indispensable

pour mon voyage de Para à New-York, tout le reste de ma petite fortune a été transformé en machetes (1), perles et pacotilles pour les Indiens.

« Il sera inutile de m'écrire au reçu de cette lettre, car je serai alors en train de descendre le Napo, filant sur les rapides à une vitesse de 150 milles par jour (*resic*) dans un « dug-out » (2) et bondissant vers l'Amazone immense, où je m'embarquai sur un steamer pour Para ! J'arriverai à Para vers mars ou avril, mais peut-être plus tôt, aussi n'oublie pas de m'envoyer aussitôt les papiers nécessaires. Si je me présente dans le bureau du consul américain avec des cheveux et une barbe de six mois et sans lettres d'introduction, il me jettera dehors...

« Ne t'inquiète pas à mon sujet, car pense que je serai heureux, que mon but est la maison et que chaque heure me rapproche de toi. Il y a des gens qui me lâmeront sévèrement d'entreprendre un voyage si fatigant pour satisfaire ma soif d'aventures. Mais nous n'aurions jamais été découverts, si Christophe Colomb était resté chez lui. Je pars, comme je te l'ai dit, pour un voyage d'études, pour faire un peu de sport et rien de plus. Je ne tiens pas à avoir ma photo dans le *Telegram* et je n'espère même pas écrire un livre.

« Ton fils affectionné,

« F. W. UP DE GRAFF. »

(1) Sorte de sabre d'abatis à lame droite.

(2) Pirogue.

CHAPITRE IV

L'APPARITION DE JACK

Je quittai la capitale avec deux muletiers indiens et quatre mules, bien monté sur un cheval de louage, par la piste rocailleuse qui de Quito conduit à travers les neiges par le col de Papallacta à la petite ville du même nom. Papallacta en *quichua*, le dialecte indigène, signifie la ville des pommes de terre à cause des superbes récoltes, qu'on fait dans les environs de ce légume, qui avec l'orge forme la base de la nourriture des habitants.

A raison d'environ 30 milles par jour, nous arrivâmes à bon port le quatrième jour, après avoir traversé un des plus beaux paysages du monde, la grande Cordillère des Andes qui entoure la capitale de l'Équateur. Quito est bâtie, en effet, sur un plateau à environ 10 000 pieds d'altitude entre deux massifs de cette chaîne de montagnes. Nous étions passés au pied de l'Antisana, cône volcanique superbe, quoique égueulé, où la neige ne fond jamais et qui au dire des Indiens était le plus haut pic des Andes avant que son sommet ne sautât dans une éruption terrible, il y a quelques centaines d'années. Il a encore 19 000 pieds d'altitude, sa circonférence au niveau des neiges éternelles est plus grande que celle du Cotopaxi ou du Chimborazo et, si le sommet du cône existait, il pourrait rivaliser avec le mont Everest.

La marche était pénible sur des pentes extrêmement raides. La nuit, nous nous arrêtions dans les hôtelleries indigènes des villages de la montagne, où pour 10 cen-

tavos, environ 5 cents, nous avons un solide dîner avec soupe, œufs, viande et pain, un lit pour la nuit, un *breakfast* de *locra* (plat composé d'oignons, de pommes de terre, d'orge et de fromage rapé) et enfin un corral et le fourrage pour mon cheval. On aura quelque idée de la valeur de l'argent dans ces *haciendas* isolées en songeant qu'à cette époque le salaire d'un Indien libre et non un *peon*, était de 2 centavos et demi, avec lesquels il devait suffire à son entretien.

Papallacta se compose d'une cinquantaine de huttes de terre, couvertes de lourds toits en chaume de *paramo*, la seule herbe de la région lorsqu'on a dépassé une certaine altitude. Les habitants sont tous des indigènes et sont gouvernés par l'un d'eux qui porte le titre officiel de gouverneur avec un bâton orné d'argent comme signe de son rang.

En arrivant je me rendis, armé de mon tout-puissant passeport, à la maison du gouverneur et je vis apparaître un vieillard sans pantalon, couvert de deux ponchos qui lui tombaient jusqu'aux genoux. Il me salua à la manière indienne :

— *Alabado Santisimo Sacramento* (Que le Saint-Sacrement soit béni).

— *Por siempre* (1) (Pour toujours), répondis-je, et je réclamai à nouveau le gouverneur.

— C'est moi, *amo* (seigneur), à votre service.

Je lui montrai mon passeport, lui expliquant qu'il venait du président. Effrayé et tremblant, il prit le document et l'éstala devant ses yeux, mais, s'il ne le tenait pas à l'envers, les lignes étaient verticales. Après l'avoir examiné un moment, il dut avouer qu'il ne comprenait pas l'écriture du grand président, et me demanda si j'aurais l'obligeance de le lui lire. J'y consentis, ne manquant pas toutefois d'ajouter au texte ce qu'il fallait

(1) Espagnol corrompu usité par les Indiens.

pour m'éviter un séjour prolongé dans ce trou rongé de vermine. J'ai bien peur d'avoir lu que le président lui ordonnait de me choisir huit des meilleurs porteurs du village, de façon à ce que je puisse partir le lendemain. Papallacta, en effet, est le point extrême que peuvent atteindre les animaux de bât ou de selle, car au delà le chemin devient tel qu'on ne peut s'y aventurer qu'à pied.

Le gouverneur obéit consciencieusement à l'ordre du président. Il sélectionna pour porter mes bagages les plus beaux spécimens d'Indiens que j'aie jamais vus. Chez ces hommes la poitrine est aussi profonde que large, vraisemblablement par suite de la grande capacité thoracique nécessaire pour vivre à cette altitude (15 000 pieds au-dessus du niveau de la mer), l'altitude des neiges éternelles. Les muscles du cou et des jambes sont remarquablement développés par l'habitude de porter régulièrement 150 livres, la charge normale dans les sentiers de montagne, auxquelles il faut ajouter 50 livres pour leurs vivres personnels et leurs objets de troc. En marche, ils ne vivent que de farine d'orge et de sucre de canne non raffiné. Beaucoup doivent se tenir les jambes arquées par suite du développement monstrueux de leurs mollets.

Le salaire se paie d'avance, et pour dix jours de portage je dus payer 2 sucres 40 par homme, soit 1 dollar 20. Leur absence devait durer plus de trois semaines et pour cette somme ridicule non seulement ils étaient prêts à porter mes bagages, mais encore ils voulaient me porter moi-même. C'est l'habitude, en effet, que les prêtres et les quelques autres blancs qui passent par cette route se fassent porter dans une sorte de chaise dont les montants sont suspendus à une courroie fixée au front des porteurs et, avec cette charge, ces hercules traversent les ponts de liane d'une stabilité précaire, grimpent ou descendent les falaises à pic sans autre soutien que des trous taillés dans le roc où seul l'orteil peut s'accrocher

et passent à gué des torrents de montagne au cours vertigineux. En ce qui me concernait, je préférâi marcher et souvent j'eus de la peine à soutenir l'allure de mes porteurs si chargés qu'ils fussent, bien que je n'eusse à porter que mon fusil, un machete et quelques cartouches dans ma ceinture.

Dans cette région, un homme rompu à cette vie peut déterminer l'altitude d'après la végétation. Il y a, en effet, plusieurs zones bien tranchées. Tout en haut l'herbe appelée *paramo*, puis successivement, en descendant, la zone des arbres nains d'essences dures, la zone des arbres d'essences tendres, la zone de la fougère où les arbres sont plus denses, la zone des palmiers et des arbres à fruit où vivent les singes. A environ 3 000 pieds commence la forêt équatoriale, avec son sous-bois de fougères géantes, de palmiers, d'orchidées, de lianes de toutes espèces ; plus bas dans les vallées, la forêt devient de plus en plus épaisse jusqu'à ce que la température soit suffisamment élevée pour le géant des arbres, le baobab. Là, animaux, oiseaux et insectes fourmillent en myriades innombrables.

C'est à travers tout cela que mes porteurs et moi devions passer. Après être descendus d'environ 8 000 pieds, nous dûmes franchir un contrefort avant de pouvoir reprendre la descente. Arrivés au sommet, mes Indiens m'avertirent, à ma grande surprise, d'éviter le moindre bruit, faute de quoi la pluie se mettrait à tomber à verse. Jeune et fou, certain que leurs craintes ne reposaient que sur quelque superstition, je décidai aussitôt de leur prouver l'inanité de leurs appréhensions et, tandis qu'ils marchaient avec précaution devant moi, je tirai un coup de fusil. Immédiatement nous fûmes inondés.

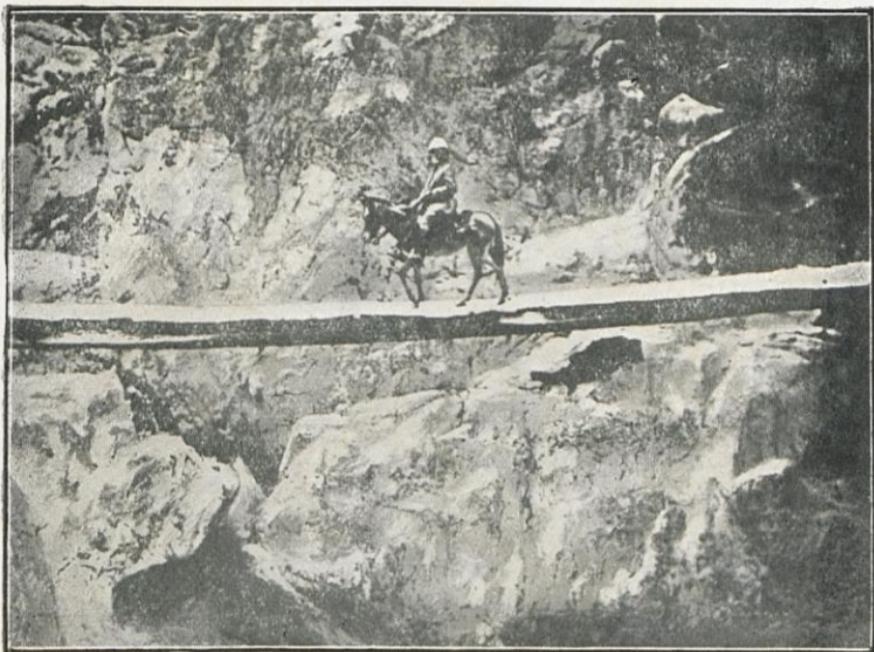
En y réfléchissant ultérieurement, je compris ce phénomène. Les nuages que nous venions de traverser étaient au point de saturation et la moindre vibration de l'atmosphère devait amener leur condensation. C'est le même

phénomène qui se produit avec la cire fondue et ramenée, sans qu'elle se solidifie, à quelques degrés au-dessous du point de fusion. Le plus léger choc provoque la solidification.

A juste titre mes porteurs étaient furieux et je n'étais pas fier de moi, ce qui n'était d'ailleurs pas la première fois depuis que j'avais quitté New-York. Il est vrai que des expériences de ce genre sont beaucoup plus convaincantes que n'importe quelle théorie. Après mon action d'éclat, nous dûmes peiner sous la pluie et dans la boue pendant plusieurs heures, descendant toujours vers Archidona, notre objectif de ce jour.

La piste était très nette, mais elle franchissait des gorges profondes, où bouillonnaient des torrents, sur des ponts de liane d'une solidité des plus douteuses ou bien dévalait le long des falaises à pic. Chaque jour de marche nous amenait à une altitude plus basse et la température s'élevait progressivement, enfin le dixième jour nous fîmes notre entrée sur la petite *plaza* d'Archidona. Tout le village consiste en une douzaine de huttes en bois de palmier groupées autour d'une petite place carrée avec sur un côté une église construite également en bois et tout à fait hors de proportion avec une communauté si réduite.

Lorsque nous arrivâmes, la poste partait pour un de ses voyages bi-mensuels. Les lettres sont portées dans un sac officiel par un courrier indien, dont le fond et l'endurance font ressembler nos « marathons olympiques » à une partie de croquet. Les porteurs courent au départ, courent à l'arrivée et courent pendant cinq jours, couvrant 200 milles sur des pistes de montagnes et atteignant l'altitude de 15 000 pieds. L'un d'eux que j'ai rencontré après Papallacta portait une poignée d'orties pour se cravacher les jambes et se forcer à courir. Presque tous sont originaires de la région chaude du Napo, et cependant ils traversent les neiges des montagnes, avec pour tout costume un caleçon court.



(Photo Exclusive New Agency.)

DANS LES ANDES. — TRAVERSÉE D'UN RAVIN SUR UN TRONC
GROSSIÈREMENT ÉQUARRI.



(Photo Exclusive New Agency.)

L'ANACONDA DE L'AMAZONE, LE PLUS GRAND DES REPTILES



(Photo Exclusive New Agency.)

UN CANOT DU GENRE DE CEUX UTILISÉS PAR L'AUTEUR

Le gouverneur d'Archidona était un blanc de sang et de nature. Il me reçut chez lui, où pour la première fois depuis quinze jours je pus m'étendre dans un lit. Cette hospitalité me fut d'autant plus agréable qu'à part lui pas un des habitants ne semblait désireux d'avoir le moindre contact avec moi. La population sédentaire se composait de quelques prêtres et de leurs domestiques indigènes, mais toute une population flottante de familles indiennes, ayant leurs *chacras* (clairières défrichées et cultivées) dans les bois voisins, utilisait Archidona comme un centre. Les Indiens semblaient littéralement avoir peur de moi, considérant sans doute mon contact comme une souillure. J'apercevais quelquefois une silhouette d'un jaune brun avec de longs cheveux, vêtue d'une simple bande d'étoffe, qui disparaissait aussitôt par une des nombreuses pistes menant à la forêt.

Mon passeport de nouveau fit merveille. Tout ce qu'il était possible de faire fut fait. Le gouverneur et moi fûmes rapidement une paire d'amis. En échange de fruits et de légumes, je le réapprovisionnai en corned-beef, ce qui lui fut très sensible, car la viande était devenue très rare dans ce pays, les Indiens ayant dépeuplé à la fois la forêt et les rivières sur plusieurs milles à la ronde.

En plus de mon passeport, j'étais armé en arrivant à Archidona d'un autre papier, à savoir un bon du ministre américain à Quito pour un canot. Voici comment : un certain Edwards, un vieux quaker de Philadelphie, s'était installé près d'Archidona pour mener une vie d'ermite loin du monde. Chaque année il venait faire visite au consul anglais, son seul ami, outre les Indiens avec lesquels il échangeait des machetes et autres objets de pacotille. Environ quinze jours auparavant, on avait appris qu'il avait été trouvé brûlé sous les cendres de sa hutte. On ne pouvait comprendre comment un être si inoffensif avait pu être assassiné, en tout cas tous ses biens revenaient au gouvernement américain, en fait au ministre

à Quito. Ils se composaient d'ailleurs surtout du canot que j'étais autorisé à m'approprier, car on n'avait jamais entendu parler de l'or qu'Edwards avait pu amasser pendant sa vie.

Edwards vivait à environ 25 milles d'Archidona, car si le village est sur le Napo, la navigation n'est possible que plus bas en aval. Comme j'étais là depuis deux ou trois jours, j'étais prêt à partir et le gouverneur m'offrit encore aimablement son assistance, donnant ordre à des Indiens d'aller chercher le canot et de l'amener au point d'embarquement. Comme nous causions de mon départ, une idée sembla tout à coup le frapper.

— Il y a un garçon qui semble convenable, me dit-il, un *Ingles*, je crois, qui vit près de la hutte d'Edwards et qui nous est arrivé de Quito il y a environ deux mois. Je ne sais pas grand'chose de lui, car il ne parle ni espagnol, ni quichua. Je crois qu'il cherche de l'or et, s'il n'y prend garde, il pourrait bien avoir le même sort qu'Edwards. Voyez-le donc lorsque vous passerez par Napo.

La conversation changea et j'oubliais cette information, mais je devais me la rappeler. Sur le conseil du gouverneur je renvoyai mes porteurs à Papallacta et je me préparai à partir le lendemain. Il m'avait promis des hommes pour transporter mes bagages à la rivière et deux rameurs, qui devaient m'accompagner jusqu'à l'embouchure du Suno, point extrême qu'un indigène d'Archidona ne consentirait jamais à dépasser. Je devais payer mes porteurs deux yards de cotonnade par tête et mes rameurs dix yards. J'avais été heureusement prévenu à Quito que c'était la meilleure monnaie d'échange dans ces régions et j'en avais trois ballots dans mes caisses. Cette cotonnade tissée à Quito est des plus grossières, mais elle plaît aux Indiens et a complètement tué leurs métiers à main.

Le lendemain matin, je dis au revoir au brave gouverneur et je pris la piste une fois de plus pour un nouveau

parcours. Lorsque les premiers taillis de la forêt tropicale se refermèrent derrière moi, je me remémorai mes rêves de collégien, nourri des récits de Stanley, et je crus partir à la conquête d'un nouveau continent noir. Lorsque nous commençâmes à patauger dans d'interminables étendues de boue noire et gluante dont nous n'étions débarrassés que pour tomber dans des torrents que nous devons traverser avec de l'eau jusqu'à la ceinture, combien je songeais peu alors aux innombrables ennuis qui m'attendaient pendant les 3 500 milles qui me séparaient de Para et avec quelle ardeur j'allais de l'avant.

Après avoir peiné tout un jour, nous arrivâmes au gîte habituel de l'étape, un abri couvert de feuilles de palmiers avec un plancher surélevé pour éviter l'eau et la boue. Nous y passâmes la nuit et à l'aube mes porteurs reprirent leurs charges pour la dernière étape avant la rivière. Pendant toute la matinée, nous nous frayâmes un chemin à travers le taillis humide, jusqu'à ce qu'en arrivant au village de Napo les eaux écumantes nous apparussent à travers les derniers taillis de la lisière de la forêt. Napo figure très honorablement sur les cartes, mais sans doute les cartographes ont-ils prêté une attention toute particulière aux détails, car le village se compose d'une seule maison. Il est vrai qu'elle a un toit solide, ce qui est rare. Ce qui est plus important que cette unique maison, c'est la vaste clairière qui l'entoure, car le soleil y pénètre à flots et permet au voyageur de se sécher. D'autre part, chose plus précieuse et dont j'ignorais encore l'importance, les fourmis ne s'y aventurent pas.

Je m'installai dans la maison et m'assis pour attendre la première unité de ma flottille, pilotée par mon équipage indien. J'étais assez anxieux, car il fallait que cette pirogue mesurât au moins vingt-cinq pieds et fût en état de naviguer, sinon je serais contraint de me ronger les poings pendant trois ou quatre semaines en attendant d'en avoir fait creuser une autre.

Pendant l'après-midi, je passai l'inspection de mes bagages pour me rendre compte si je n'avais pas été trop volé et si l'humidité n'avait pas trop causé de dégâts. Je graissai mon revolver et mon fusil et mis tout en ordre pour l'embarquement. J'avais décidé mes porteurs à rester avec moi jusqu'au moment du départ et je leur avais fait cuire pour leur dîner un immense chaudron de riz avec de la mélasse. J'allais le retirer du feu, lorsque quelqu'un entra dans la maison derrière moi et une voix m'interpella avec le bon vieil accent traînant de l'Ouest :

— Alors, il paraît que vous allez descendre le fleuve avec votre cargaison?

— Vous l'avez dit. Je rentre à New-York.

CHAPITRE V

LES VAMPIRES

Je fus pour le moins surpris de voir apparaître sur le plancher, où je faisais la cuisine, un grand diable, sec comme un clou, à l'allure d'un parfait prospecteur de l'Ouest. Nu-pieds, vêtu d'une chemise de coton et d'un pantalon de même étoffe certainement fabriqués par lui, il me regardait tranquillement. Ses yeux clairs et une solide mâchoire carrée semblaient honnêtes. Il avait dû mener une vie très dure en plein air et son aspect brusque et décidé faisait penser à un Texas Ranger (1). J'appris qu'en effet les Rangers étaient la cause de son exil. Il était chauve et portait une barbe grise et rude qu'il avait dû essayer de tailler récemment avec un machete. Pas très large de structure, il donnait cependant l'impression de posséder une réserve de force considérable. Il pouvait avoir quarante-cinq ans.

Je me souviens alors des paroles du gouverneur d'Archidona, qui jamais jusqu'alors ne m'étaient revenues à l'esprit.

— Vous devez être Don Juan, lui dis-je.

— C'est moi, me répondit-il. C'est tout l'espagnol que je sais, mais je crois que c'est le nom qu'ils me donnent. Mon vrai nom est Jack Rouse.

— Eh bien ! entrez et mangez un morceau, Mr Rouse,

(1) Voleurs de bestiaux et de grand chemin, qui sévissaient sur la frontière du Texas et du Mexique.

— Ça va, laissez tomber le « monsieur », interrompit mon hôte.

— Le dîner est juste prêt, repris-je, il n'y a pas grand'chose, mais c'est ce que je peux faire de mieux.

Rouse jeta un regard sur le riz fumant et sur la boîte de corned-beef ouverte et s'exclama :

— Vous vous excusez de m'offrir cela ! à moi qui n'ai mangé que des bananes depuis deux mois !

Et tandis qu'il parlait je voyais ses yeux s'allumer de convoitise.

— Alors, m'écriai-je, arrivez et allez-y, et assis sur le plancher nous attaquâmes. Jamais je n'ai vu un homme manger avec autant de plaisir que Jack Rouse ce soir-là. Le pauvre diable mourait de faim et je pus me rendre compte tout de suite que mon arrivée était presque providentielle. Au milieu du repas il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et commença à me raconter son histoire.

A quatorze ans il s'était sauvé de la maison paternelle et n'avait jamais depuis revu ses parents. Il savait seulement que la plus grande partie de sa famille avait été massacrée par les Indiens Sioux et il ne cachait pas que lorsqu'il chassait le buffle dans l'Ouest « il n'avait jamais laissé passer une chance de recueillir un *Sioux-venir*. » Avant le grand rush de l'or, il avait quitté l'Ouest pour le Klondyke où il avait travaillé comme forgeron et comme cuisinier. Un peu trop tôt, un an ou deux avant la découverte de l'or, il était parti pour le Nevada, où il avait conduit une diligence. Finalement il s'était lassé de risquer chaque jour sa vie pour un salaire de misère et de plus il était devenu suspect à la compagnie, qui l'accusait d'avoir cédé trop facilement aux injonctions de deux bandits de grand chemin lui ordonnant de leur remettre la caisse.

— L'Oncle Sam a l'œil sur moi, conclut-il brièvement. En ce qui me concernait, je me moquais comme un

poisson d'une pomme de savoir qui pouvait s'intéresser à lui ; c'était tout à fait mon homme pour la petite promenade que j'allais entreprendre. Une demi-heure après il était entendu qu'il m'accompagnerait en aval et qu'il partagerait mon sort et ses hasards. Peu lui importait d'aller ici ou là, pourvu qu'il aille quelque part, il avait assez vu Archidona et assez mangé de bananes pour ne jamais avoir de regrets, s'il n'en revoyait de sa vie.

Nous nous étendîmes sur le plancher de l'abri, heureux tous les deux à la pensée du voyage qui commencerait le lendemain. Mes porteurs dormaient à l'autre bout de l'abri, à douze pieds de nous environ et je remarquai que tous étaient entortillés de la tête aux pieds dans leurs couvertures. Je montrai à Jack « le tas de momies que nous avons avec nous », il me répondit ironiquement « qu'ils devaient avoir peur de l'air de la nuit » et nous ne poussâmes pas la question plus avant.

Nous étions couchés depuis quelque temps et nous causions avant de nous endormir, quand tout à coup je remarquai que par moment quelques chose volait à une extrémité de l'abri, passait au-dessus de nos corps étendus et disparaissait dans la nuit à l'autre extrémité. Parfois et au fur et à mesure que la nuit s'avavançait, ces spectres volaient si bas que nous sentions le vent de leurs ailes. Nous conclûmes à des oies sauvages, parce que nous ne connaissions pas d'autres oiseaux susceptibles de voler aussi silencieusement la nuit et nous nous endormîmes pour ne nous réveiller qu'à l'aube.

A mon réveil le lendemain je ressentis une impression d'étourdissement et de lassitude, qui me surprit profondément, car j'avais fort bien dormi. Je me tournai vers Jack pour lui demander comment il allait, mais je restai muet de stupeur en voyant un gros caillot de sang d'un vilain aspect pendant derrière sa tête. Immédiatement je pensai aux Indiens, mais déjà levés ils s'activaient autour du feu. Jack se sentait également faible bien qu'il

ne portât aucune blessure. Pendant près d'un quart d'heure, je cherchai en vain la trace d'une plaie suffisamment large pour avoir provoqué une telle perte de sang. Je remarquai alors au pied de ma propre couverture une tache rouge sombre, mais mes pieds étaient intacts. Enfin, j'appelai les Indiens pour leur signaler la chose et je remarquai alors que l'un d'eux avait laissé la même petite mare de sang à l'endroit où il avait dormi. Mes porteurs en voyant l'objet de notre trouble se mirent à rire comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle du monde et déclarèrent « que les oiseaux de nuit avaient soupé ». Tout de suite ils nous montrèrent les plaies minuscules que nous n'avions su découvrir, Jack avait été incisé sur le front et moi au gros orteil. Ce fut notre première rencontre avec les vampires.

Entre Iquitos et les Andes, le vampire ne se trouve, tout au moins je ne l'ai pas rencontré ailleurs, que sur les rives du Napo et quelques milles à l'intérieur. Il est différent de la chauve-souris javeline presque exclusivement fructivore et de la chauve-souris géante, qui mesure soixante-dix centimètres déployée, mais est tout à fait inoffensive..

D'une façon générale, le vampire ressemble en un peu plus gros à une chauve-souris. L'ouverture des ailes mesure vingt-cinq à trente centimètres. Il est armé de deux paires de canines très aiguës et les blessures qu'il fait ont environ trois millimètres de diamètre et un millimètre et demi de profondeur. Elles sont parfaitement régulières et coniques comme si elles avaient été faites avec une fraise. Dans les parties où la peau est plus dure, la plaie est plus large, afin de permettre que la ponction d'un millimètre et demi soit faite dans la chair même. Il semble que cette profondeur invariable soit nécessaire pour provoquer la saignée. Ces blessures circulaires doivent être faites avec les incisives, qui sont extrêmement tranchantes.

Jamais les vampires ne s'attaquent à un homme qui simule le sommeil ; j'ai moi-même tenté souvent l'expérience et essayé de les surprendre en pleine action, mais ils s'abstiennent même lorsque, plusieurs hommes étant réunis, seul un d'entre eux ne dort pas.

D'autre part on ne cite pas d'exemples qu'un vampire ait éveillé son patient. Il est donc vraisemblable qu'ils opèrent sans se poser en se soutenant au-dessus de leur victime par des battements d'ailes absolument silencieux. Un corps de cette taille en se posant réveillerait à coup sûr le dormeur le moins méfiant. En outre, ils doivent certainement user de quelque procédé anesthésiant, car il est bien évident qu'ils ne pourraient creuser une plaie de cette profondeur sans éveiller leur victime. Des glandes placées dans la bouche ou dans la gorge doivent sécréter un anesthésique, qui est automatiquement injecté aussitôt que la peau est entamée. Les morsures sont aseptiques et si on y veille se guérissent presque immédiatement sans laisser de cicatrices. Par contre les effets de la perte de sang persistent pendant plusieurs jours.

Une autre chose curieuse chez le vampire est son mode de digestion. Le sang qu'il a sucé ne séjourne pas dans le corps, mais le traverse seulement par l'intestin, qui est son seul organe digestif et qui retient au passage les éléments nutritifs. J'en ai eu maintes preuves en considérant la position de la flaque de sang par rapport à la morsure après une attaque sur ma personne. J'ai été mordu au moins vingt-cinq fois et toujours le sang était séparé du point de succion par dix centimètres environ, un peu plus que la longueur du corps d'un vampire. Par contre, jamais il n'y a de sang autour du point attaqué.

Comme le lecteur le concevra aisément, ces animaux furent une terrible source d'ennuis sur le Napo. Plusieurs Indiens des différentes équipes que nous engageâmes successivement, Jack et moi, furent presque mis hors de service par deux ou trois saignées dans la même

nuit. Nous tentâmes de nous protéger ainsi que nos hommes par des petites tentes de coton dressées comme des moustiquaires, mais sans succès. Si une partie quelconque de notre corps touchait la toile, les vampires avaient vite fait de percer un trou pour atteindre la partie exposée. C'étaient toujours les extrémités qui étaient atteintes : les pieds, le front, le nez, les mains et les coudes. Quelquefois nous essayions de coucher sur des bancs de sable, espérant qu'ils n'oseraient pas quitter les bois, nous protégeions soigneusement nos mains et nos pieds, mais toujours en vain ; ils nous découvrèrent et s'attaquaient à la figure. En un mot, il était impossible de leur échapper.

On a beaucoup écrit sur les vampires et toute cette littérature est souvent fautive ou au moins exagérée. On a prétendu, par exemple, qu'ils avaient détruit des troupeaux entiers de bêtes à cornes dans l'est de l'Équateur ; en réalité, leur responsabilité n'est qu'indirecte. Ce bétail n'est pas mort de la perte de sang, mais des vers déposés par les mouches dans les plaies laissées par les vampires.

Le vampire suceur de sang attaque les animaux sans qu'ils soient endormis, contrairement à sa méthode prudente vis-à-vis des hommes. J'en ai vu la nuit sur le dos de chevaux ou de vaches, accrochés au garrot et battant des ailes à la grande terreur des pauvres bêtes. Ils semblent savoir que l'intelligence de l'homme est pour eux un danger. Il existe une espèce plus petite de suceurs de sang qui attaque sans crainte les animaux et ne touche jamais à l'homme. Le vampire est resté pour moi le plus répugnant des innombrables fléaux de l'Amazone, son seul souvenir m'a souvent fait passer un frisson dans le dos.

Après cette longue digression, je reviens à mon récit. Remis de notre alerte, nous discutâmes la question du départ le lendemain. Je me souvins des excellentes ba-

nanes dont Jack m'avait parlé et, malgré sa répugnance, je décidai d'en emporter une provision. Jack promit d'en rapporter un régime, en allant chercher son mobilier : une batée à or, une paire de souliers et un machete. Il devait en outre visiter l'ancien campement d'Edwards et rapporter les machetes qu'il pourrait trouver dans les cendres. Il revint quelques heures après et à ce moment nos payeurs étaient arrivés avec la pirogue.

Ils étaient petits et bâtis beaucoup moins en force que leurs congénères de Papallacta, leurs cheveux étaient rasés et ils n'étaient vêtus que d'un pantalon de coton teint en rouge. Je connaissais encore bien mal les Indiens, sans quoi j'aurais découvert dans les yeux rusés de ces deux-là ce qu'on pourrait appeler « le regard des adieux ». En tout cas, ce jour-là, je m'embarquai en toute naïveté.

Le canot en cèdre avait été creusé avec soin, mais mal compris, comme nous devions nous en apercevoir plus tard ; il était long de dix mètres et plus large que la moyenne, environ soixante-quinze centimètres. Nous y entassâmes mes bagages avec les objets appartenant à Jack qui ne tinrent pas beaucoup de place. Les vieux machetes d'Edwards étaient sans valeur, car ils avaient été détremés par le feu.

Lorsque, à deux heures du matin, nous partîmes, j'étais d'excellente humeur, car j'allais réaliser mon rêve et Jack jubilait de quitter ce lieu « abandonné du ciel, où, disait-il, un rat serait mort de faim ». Cette première journée se passa admirablement. Ce genre de canotage était tout nouveau pour moi et chaque fois que la rivière faisait un coude nous attendions impatiemment l'autre côté du tournant. Il pleuvait, mais par ondées, comme c'est souvent le cas sur le Napo pendant les mois d'hiver et nous avançons rapidement grâce à la force du courant.

Pour la même raison, le Napo est très difficile à remon-

ter, d'autant plus que son lit est rocheux et coupé de rapides. Comparé aux cours d'eau européens, c'est une rivière considérable et ce qui est vrai sur un point de son cours ne l'est plus à l'autre extrémité. Sa longueur totale est de 850 milles, dont 500 sont navigables, depuis son confluent avec l'Aguarico jusqu'à son embouchure dans le Marânon. Quand je dis navigable, je ne veux parler que de bateaux n'ayant pas plus de quatre pieds de tirant d'eau. Ces détails m'ont semblé utiles pour donner une idée de l'ensemble du bassin de l'Amazone.

Après avoir payé pendant environ trois heures, nous fîmes halte et Jack montra pour la première fois ses talents de cuisinier. Tandis qu'il inventoriait mes provisions avec le plus grand intérêt, je regardais mes Indiens construire un abri en feuilles de palmier. Je n'avais jamais assisté à cette opération et j'avais encore tout à apprendre des innombrables usages auxquels est employée la feuille de palmier dans la forêt équatoriale. Je donnerai plus loin des détails sur ces abris qui sont d'un usage quotidien dans toute l'Amazone.

Je ne tardai pas à constater que Jack, avec son expérience de la vie sauvage, était non seulement un bon compagnon, mais aussi un rôdeur des bois de premier ordre. Ce fut le début d'une amitié qui dura pendant quatre ans à travers toutes les joies et les peines de la forêt. Si nous avions su alors que nous devions passer tant de jours et de nuits sans autre compagnie que nous-mêmes, nous n'aurions pas bavardé cette nuit-là comme nous le fîmes avant de nous endormir, en jurant de massacrer le premier vampire qui oserait nous approcher.

Ce serment fut bien inutile et nous dûmes commencer à nous convaincre, comme nous en eûmes la preuve pendant toute notre descente du Napo, qu'il n'y avait aucun espoir d'échapper à cette peste. Jack était leur

victime favorite, sans doute parce qu'il n'avait pas fumé depuis des années. Les mêmes scènes se reproduisant régulièrement toutes les nuits, je ne parlerai plus des suceurs de sang. J'ajouterai seulement que jamais il ne nous fut donné d'en voir un en action, encore moins d'en capturer ; ce n'est que beaucoup plus tard que nous eûmes le plaisir de tuer un de ces rusés visiteurs nocturnes.

Au réveil nous constatâmes que la visite des vampires n'avait pas été le seul malheur de cette nuit-là ; nous étions, en outre, abandonnés et volés. Ignorant encore des procédés des Indiens, nous crûmes, en ne les voyant pas au réveil, qu'ils étaient partis de bonne heure chasser ou ramasser du bois, mais après des recherches inutiles nous commençâmes à comprendre que nous étions réellement seuls et que nous aurions à payer et à guider notre pirogue nous-mêmes, science dans laquelle nous étions encore bien novices. Nos Yumbos ayant été payés d'avance étaient bel et bien partis, en s'attribuant quelques articles de ma pacotille, pour s'éviter la longue marche de retour de la rivière Suno à Archidona, mais, comme nous devons le constater à nos dépens, les Indiens ne sont pas les seuls flibustiers de l'Amazone.

Abandonnés à nous-mêmes, nous vécûmes alors une période de fantaisie et d'insouciance absolue. Nous cessions de payer quand l'envie nous en prenait ; un banc de sable particulièrement engageant était le signal d'une halte et d'un repas, même si ce n'était pas l'heure habituelle ; le soir, nous nous arrêtions de bonne heure afin d'avoir plus de temps pour exercer nos nouveaux talents de constructeurs d'abris et nous tirions sur tout ce qui passait à portée, que ce soit mangeable ou non. Nous avions du temps à perdre, beaucoup de poudre à brûler, personne ne nous attendait sur le quai de New-York, personne ne pouvait nous dire ni oui, ni non, nous vivions une vie splendide.

Trois ou quatre jours après, nous atteignîmes l'embou-

chure du Suno, un affluent de gauche du Napo, et là nous trouvâmes le trafiquant colombien Mejias, dont on m'avait parlé à Archidona. Il était passé en effet dans le poste quelque temps auparavant au cours de ses voyages semestriels à Quito, où il portait son caoutchouc et son or et dont il rapportait ses marchandises. Au confluent des deux rivières il avait un comptoir où deux Indiens gardaient les produits de son trafic, lorsqu'il en avait en stock. Sa manière de procéder était simple, il faisait le tour des villages indiens du voisinage et échangeait des marchandises de troc contre du caoutchouc, qu'il ramassait à son retour. Il avait de plus un don de persuasion très grand qui lui était très utile lorsqu'il rencontrait un canot indien chargé de caoutchouc, acheté et payé par quelque autre trafiquant. L'Indien capable de repousser ses offres alléchantes et de passer avec sa cargaison était un oiseau rare.

Notre rencontre avec Mejias joue un rôle très important dans notre sort ultérieur. Au début, tout se passa fort bien entre nous. Il nous donna une quantité d'informations très utiles sur les coutumes des Indiens, la manière de les apprivoiser, les méthodes du commerce du caoutchouc et la topographie du Napo supérieur, qu'il connaissait parfaitement. A la fin de notre conversation, nous étions décidés à faire du caoutchouc.

Pour cela il nous fallait des fusils de traite, de la poudre, du plomb, des capsules et un supplément de machetes et de haches. En conséquence, je troquai ma bijouterie de pacotille et mes pièces de coton (que les Indiens Yumbos appellent *chamalote*) contre les objets précités, qui avaient plus de chances de plaire aux Indiens et de les décider à travailler comme *caucheros* (ramasseurs de caoutchouc) ou comme payageurs. La coutume était de payer d'avance les Indiens qui s'engageaient à travailler six mois et à rembourser après ce délai les marchandises reçues en *arrobas* de caoutchouc, d'après

un tarif établi. L'*arroba* est une mesure de poids espagnole, mais dont la valeur est variable, même en Espagne ; au Brésil elle vaut onze kilogrammes et au Pérou et dans l'Équateur douze et demi. Cette instabilité a peu d'importance, car les Indiens n'ont pas de bascule et mesurent à la grandeur et non au poids. On leur montre une balle de caoutchouc d'un poids quelconque jusqu'à cinquante kilos et il est entendu que ce sera une *arroba*. Un fusil de traite vaut trois *arrobas*, s'il est à un seul canon et six s'il est à deux coups. Les machetes, les haches et le reste sont évalués en proportion.

Le fusil de traite est une arme à feu, si l'on peut employer le mot arme, qui se charge par la gueule et qui est fabriquée spécialement, probablement en Allemagne, pour les marchands de caoutchouc de l'Amazone, qui en vendent des milliers chaque année. Ces fusils sont si judicieusement conçus qu'après quarante ou cinquante coups ils sont inutilisables, de sorte que leurs propriétaires sont obligés de travailler à nouveau pour s'en procurer un autre. Un Indien qui arriverait à posséder un vrai fusil ne voudrait, en effet, plus jamais travailler.

Les canons sont faits de fil de fer enroulé autour d'une barre légèrement conique, pour qu'on puisse la retirer quand l'enroulement est terminé. Ils sont ensuite chauffés, trempés dans la soudure, polis et peints en bleu ou en gris. La culasse est extrêmement simple et fabriquée avec autant de soin que les canons. La charge ne doit jamais être supérieure à un dé à coudre. Quand on tire sur la gâchette, on entend trois bruits successifs, à intervalles plus ou moins longs suivant le degré d'humidité de la poudre. D'abord le claquement de la capsule, ce qui en général est assez rapide, ensuite un bruit fusant plus ou moins prolongé, c'est la poudre qui prend de la force et enfin un ronflement, comme celui d'un sanglier, quand la charge sort du canon. Le troisième temps peut manquer, car, bien souvent, toute la poudre fuse à tra-

vers le trou de percussion. Comme on ne peut être certain du moment où le coup partira, il faut suivre soigneusement le gibier visé avec la ligne de mire. Au besoin on court derrière s'il s'éloigne trop, car ces fusils sont dangereux à douze mètres, mais pas au delà. Quand ils ont trop servi ou si une charge de poudre trop forte a été employée, le canon se déroule de la façon la plus plaisante ; il est vrai qu'on peut utiliser le fil de fer comme les *bolos* (1) de l'Argentine pour attraper le gibier par les pattes. Je parlerai plus loin de mes aventures personnelles avec ces armes de fantaisie.

Au cours de notre entretien, Mejias nous signala l'existence d'une rivière inexplorée, le Yasuni, un affluent de droite du Napo. Ses rives avaient la réputation d'être habitées par deux tribus de sauvages encore inconnues, des *infieles* (2), comme les nomment en espagnol les Sud-Américains. Personne n'avait encore remonté le Yasuni, les *caucheros* eux-mêmes n'avaient pas pu décider leurs Indiens à les accompagner dans les sombres forêts qui bordaient ses rives. Sans s'en douter, Mejias nous ouvrait un champ d'aventures qui devait nous tenter irrésistiblement. Jack à titre de prospecteur-né serait alléché par la découverte des trésors des Incas, et je sentais s'éveiller en moi le désir longtemps inassouvi d'explorer le premier des régions où aucun blanc n'avait pénétré.

En conséquence, nous décidâmes aussitôt de retarder en faveur du Yasuni notre retour à New-York, sans nous demander si nous n'y laisserions pas nos os, ni ce que pourraient penser nos familles et nos amis en ne nous voyant pas revenir. Mejias fut prévenu de notre décision

(1) Employées par les gauchos au lieu du lasso. Trois boules de métal sont réunies par trois brins de corde, attachés au même point de façon à former un Y. Tenant une des boules dans la main, le gaucho fait tourner les deux autres et lance le tout dans les pattes du gibier ou du bétail qu'il veut arrêter.

(2) Infidèles.

et nous lui laissâmes en garde notre canot et nos marchandises, tandis que nous allions à pied à Loreto pour recruter les Indiens nécessaires à notre expédition. Loreto est un village à deux ou trois journées de marche de l'embouchure du Suno. Comme Archidona c'est un centre d'échange composé de quelques huttes, où les trafiquants vendent leurs pacotilles aux Indiens des *chacras* voisines contre des journées de travail.

Mejias consentit à garder mes bagages jusqu'à notre retour et nous prêta deux guides pour nous conduire à Loreto. Après trois jours de marche à travers la boue habituelle, nous arrivâmes à destination. Aussitôt nous nous installâmes dans une hutte vide et commençâmes les pourparlers. Il nous fallait nous adresser au chef, que nous trouvâmes le lendemain à une demi-journée de là. Lui et sa femme étaient des vieillards à cheveux gris, l'air intelligent, vivant avec deux fils solides dans une hutte du vrai type yumbo. Construite en bois de palmier pour la charpente et les murs, avec un lourd toit de chaume, elle était meublée de cadres de bambou représentant les lits, d'un foyer de pierre, de pots de terre et de quelques ustensiles de fer importés par les trafiquants. Dans un *chacra* très bien entretenu, ces braves gens cultivaient les éternelles bananes et le manioc, les deux bases de la nourriture de tous les peuples du bassin supérieur de l'Amazone. Ils élevaient également des volailles et, détail curieux, coupaient les cordes vocales des coqs pour les empêcher d'attirer l'attention des étrangers par leurs cris. C'était un spectacle des plus comiques de voir les pauvres bêtes faire tous les mouvements du chant et s'égosiller sans produire un son.

Le vieux brave homme prenait un soin intelligent du sort de ses sujets et se renseigna très minutieusement sur nos intentions, la paye que nous donnerions et la date de notre retour. Nous lui offrîmes un fusil de traite, s'il nous procurait cinq indigènes habitués au travail du

caoutchouc et acceptant de nous accompagner « sur le Napo ». Nous n'osions pas parler du Yasuni, car cela aurait tout compromis. Les cinq hommes furent trouvés, des hommes jeunes, conduits par un nommé Santiago, et qui avaient très bon aspect. Mes connaissances en *quichua* nous furent d'un grand secours. Heureusement que je m'étais familiarisé avec cet idiome pendant mon séjour dans l'Équateur Occidental, car Jack n'en parlait pas un mot.

Un désappointement sérieux nous attendait cependant, nous dûmes en effet attendre à Loreto trois bonnes semaines que nos Indiens fussent prêts. Ce fut pour nous une surprise aussi grande que désagréable, car nous pensions qu'un jour suffirait à leurs préparatifs. La cause de ce retard était simplement le *masata*, dont nous fîmes alors pour la première fois connaissance. C'est de la fécule d'arrow-root, sorte de manioc qui est traitée avec de la salive et que les Indiens boivent à chaque repas; les femmes le préparent en mastiquant des arrow-roots cuites, qu'elles emballent ensuite dans des paniers tapissés de feuilles de palmier. C'est, comme on peut le penser, un procédé plutôt long, que nous retrouverons d'ailleurs avec le *giamanchi* des Antipas, dont nous parlerons ultérieurement avec plus de détails.

Nous fûmes jusqu'à un certain point forcés d'adopter nous aussi le *masata* et plus d'une fois nous attendîmes patiemment que notre déjeuner fût mastiqué pour nous mettre à table. Une seule fois Jack recula épouvanté devant le *masata* préparé par une vieille sorcière qui n'avait plus dans la bouche que quelques chicots et travaillait avec ses gencives et sa langue.

Cette période d'attente, avec la seule distraction de presser le travail de nos Indiens, nous parut fort longue. Enfin ils furent prêts à partir munis chacun de cent cinquante livres de *masata* et de leur fusil. Nous les avions payés d'avance avec un fusil de traite, dont les canons

étaient encore intacts, grâce à Dieu et grâce surtout à l'absence totale du gibier aux environs de Loreto. Cela nous avait empêchés de faire un seul repas consistant pendant notre séjour, mais avait eu le grand avantage d'éviter aux fusils de nos porteurs le déroulement fatal.

Pour épargner du temps et des peines, nous empruntâmes un canot pour transporter nos lourdes charges de *masata* et en moins d'un jour nous étions de retour au comptoir de Mejias. Pendant tout le parcours j'avais expliqué à nos Indiens qu'un magnifique assortiment de marchandises nous attendait chez le Colombien à l'embouchure du Suno et, en débarquant, nous allâmes sans perdre un instant directement à la maison. Elle était vide, vide d'habitants et vide de marchandises.

CHAPITRE VI

LA LOI DE LA FORÊT

« Je sais où il est allé », annonça un de nos payeurs. Jack et moi échangeâmes un regard et nous nous comprîmes immédiatement. Une *cache* dans les bois est une chose sacrée et la piller est la plus grande offense qui puisse être faite à la loi de la forêt. Il nous était impossible de laisser impuni le crime du Colombien. Chez Jack, il heurtait un instinct inné de justice développé encore par sa vie de mineur et de cow-boy, et chez moi l'orgueil national entraînait en jeu. Sans un mot il fut décidé que l'affaire serait réglée aussitôt que nos Indiens nous auraient conduits au camp de Mejias. Ce coquin n'avait pas réfléchi que d'autres Indiens que les siens connaissent ses habitudes.

Quittant le comptoir aussitôt, nous descendîmes le Napo dans notre pirogue et le lendemain nous arrivâmes à l'embouchure d'une petite rivière sur la rive droite, étroite et presque invisible, mais profonde. Après l'avoir remontée pendant quelques milles, nous trouvâmes la cache permanente, où Mejias entreposait son caoutchouc. Personne ne la gardait, car il n'y a pas de risques de vol dans ce coin perdu. Il n'y a guère dans le Haut-Napo que deux ou trois trafiquants blancs de caoutchouc et jamais un Yumbo ne toucherait à une cache. Nous y trouvâmes la plus grande partie de nos biens, il ne nous restait plus qu'à trouver Mejias.

Nos Indiens suivaient la piste avec d'autant moins de

difficultés que Mejias était chaussé d'espadrilles. Nous rencontrâmes deux ou trois abris édifiés par ses hommes pour passer la nuit et le troisième jour nous eûmes la sensation d'être près du but, car les hommes du Colombien s'étaient dispersés pour recueillir du caoutchouc et par suite avançaient lentement. Notre plan étant de ne les rejoindre que lorsqu'ils se seraient arrêtés pour la nuit, nous dûmes ralentir ; enfin nous entendîmes le bruit d'une hache et celui de nos Indiens qui marchait en tête nous indiqua d'un coup de menton, avec la prudence de sa race, la direction exacte. Nous recommençâmes d'avancer avec précaution vers le camp avec l'intention d'immobiliser Mejias en le mettant en joue et de lui demander alors des explications. Nous n'étions plus qu'à quelques pas de la clairière lorsque nous fûmes découverts ; Mejias sauta sur son fusil et courut s'abriter derrière les arbres de l'autre côté de la clairière, ayant l'air « mauvais comme tout », pour employer l'expression de Jack. La seule chose à faire était de tirer les premiers. Jack était armé de mon vieux Colt 45, que notre consul m'avait donné à Guayaquil, une arme terrible aux mains d'un homme adroit. Véritablement Mejias se suicida.

Les Indiens ne pensèrent pas à venger sa mort quand l'affaire leur eut été expliquée, d'autant plus que nous nous contentâmes de reprendre notre bien, leur laissant tout le reste. Chargés de nos bagages reconquis, nous revînmes à notre canot et la descente du Napo reprit.

Deux jours de pagayage nous amenèrent au prochain comptoir, construit par un certain señor Abarca sur la rive gauche. Nous lui contâmes notre aventure et nous apprîmes non sans satisfaction que Mejias n'avait pas une très bonne réputation et que nous avions agi en plein accord avec la loi traditionnelle du pays. Il savait peu de choses du Yasuni, sur les rives duquel notre imagination construisait tant de châteaux en Es-

pagne et ne put que nous adresser à un autre trafiquant, Don Élias Andrade, le roi du Napo, qui vivait dans une maison confortable à deux jours de là en aval du fleuve, peu après l'embouchure du Yasuni, sur les bords de l'Aguarico, le plus grand affluent du Napo, presque aussi large que lui. Son poste était à une heure de canot du confluent et nous partîmes aussitôt pour rencontrer le propriétaire.

Andrade était un *cauchero* de l'Équateur, qui s'était installé dans un poste très bien choisi au confluent des deux rivières les plus importantes et les seuls moyens de communication de toute la région au nord-ouest d'Iquitos. Sa maison, bâtie à une vingtaine de mètres du bord, avait deux étages avec, sur trois côtés, une véranda et en avant une cour. Il commandait de là le cours de l'Aguarico qui, à cet endroit, a plus d'un mille de large et, grâce à une chaloupe à vapeur, pouvait faire la police de la rivière, arrêtant et interrogeant tous ceux qui passaient et contrôlant ainsi le commerce. Derrière la maison s'étendait une plantation de grande dimension, accrue encore par les nombreux *chacras* de ses Indiens, qui y vivaient six mois par an et travaillaient pour lui comme ramasseurs de caoutchouc le reste de l'année. Il avait en fait créé une petite colonie, sur laquelle il régnait en maître avec sa femme, son fils et ses deux filles.

Son matériel consistait en un assortiment d'outils de charpentier et de menuisier, avec lesquels il fabriquait ses meubles et une collection d'outils agricoles très simples : sarcloirs, pioches, bêches, etc...

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de la réception qui nous fut faite. Andrade nous présenta à sa famille, nous donna une maison pour passer les quelques nuits de notre séjour et nous fit partager sa table. Le premier soir, au dîner, il nous demanda si nous prenions du *masata*. Sur notre réponse affirmative, il ajouta avec un sourire : « Je vous recommande spécialement le mien,

il a été mâché par mes filles. » Compliment qui fit rougir les deux jeunes filles assises à table avec nous.

Andrade n'avait jamais remonté le Yasuni, mais à son avis le caoutchouc devait y être très abondant. Il avait eu autrefois l'intention d'explorer la rivière dans sa chaloupe avec une troupe bien armée, mais y avait renoncé. Il savait aussi que les rives étaient habitées par des *infieles*, mais là s'arrêtaient les renseignements qu'il pouvait nous donner. Peu à peu, nous avions révélé nos plans à nos Yumbos et si au début ils s'étaient montrés assez peu disposés à aborder ce pays mal famé, nous étions arrivés à les convaincre qu'ils ne devaient pas avoir peur d'un fantôme plus ou moins réel et finalement ils acceptèrent de nous suivre, séduits par la promesse d'un supplément de paye et d'un retour immédiat, si nous étions attaqués par les *infieles*. L'idée qu'à leur retour ils seraient les lions de leur tribu ne fut pas étrangère à leur décision d'affronter l'inconnu.

Nous embarquâmes des provisions fraîches, des conserves et une Winchester pour Jack, achetées au comptoir bien fourni d'Andrade et payées avec quelques-uns de mes colliers de perles que le papa voulait offrir à ses filles.

Un des Indiens d'Andrade nous accompagna jusqu'à l'embouchure de l'Aquarico et expliqua à nos payeurs comment ils devaient traverser le Napo pour atteindre l'entrée du Yasuni. L'opération réussit sans difficulté.

Le Yasuni a reçu son nom de *yacu-suni*, qui signifie « grande rivière » en *quichua*. Je ne puis évidemment donner sa longueur exacte mais j'estime, d'après nos observations personnelles, qu'elle doit atteindre deux cent cinquante milles. Ce fleuve a un cours tortueux à l'extrême et malgré sa longueur est étonnamment étroit, la plus grande largeur étant d'une trentaine de mètres. Le courant est lent et profond, après qu'on a dépassé le seuil rocheux qui s'étend sur les cinquante

premiers milles. Pendant de longues distances, la végétation des rives recouvre tout le fleuve d'un toit ininterrompu, à l'ombre duquel pagayer est un exercice charmant, sauf aux périodes de crue où il faut se méfier des branches basses. Cette allée couverte s'étend sur les cent cinquante premiers milles et sous son ombre on se sent vraiment en plein cœur de la forêt.

Il y a encore des centaines de rivières comme le Yasuni, qu'aucun blanc n'a exploré jusqu'à ce jour, parmi les petits affluents du Santiago, de l'Aquarico, de l'Ucaiali et du Marañon. Aujourd'hui que le commerce du caoutchouc a disparu de ces régions et vraisemblablement pour toujours, que les postes et les comptoirs sont déserts, que les nombreuses lignes de bateaux à vapeur établies sur les fleuves principaux ont fait faillite, il est à croire que d'innombrables milles carrés du bassin de l'Amazone resteront pendant de longues années inconnus au monde civilisé.

Notre voyage sur la « grande rivière » peut se diviser en plusieurs périodes, dont la première comprend vingt jours de remontée du fleuve depuis l'embouchure. Je passerai rapidement sans suivre dans le détail notre avance jour par jour, car tous se ressemblent. Je ne tenais d'ailleurs pas de journal, l'idée d'écrire mes aventures ne m'étant pas venue alors ; par contre j'ai conservé le souvenir très précis des faits les plus importants.

Nos Indiens travaillaient d'une façon satisfaisante. Leur plus grande joie était la chasse et le gibier était surabondant. Les trente espèces de singes de l'Amazone étaient représentées par de nombreux individus et fournissaient la base de la nourriture de nos Indiens et bientôt de la nôtre, car j'appréciais cette viande chaque jour davantage. Les dindons sauvages étaient si nombreux que nous les tirions depuis le canot et que nous les ramassions dans l'eau ; nous voyions tous les jours des tapirs dont la chair est très bonne et des *capibaras*, les plus

gros des rongeurs, atteignant jusqu'à cent livres, mais immangeables. Une foule d'autres gibiers tombèrent sous nos coups, entre autres des oiseaux voisins des faisans et des perdrix, des oiseaux coureurs de diverses espèces et des perroquets en telle quantité que parfois ils obscurcissaient le ciel.

Les poissons étaient aussi nombreux. Quand nous traversions une petite anse, où l'eau était calme et claire, nous les voyions nager en rangs serrés. Un jour nous jetâmes une ligne, mais au début nous ne pûmes en sortir un seul de l'eau, car, aussitôt qu'ils étaient ferrés, ils coupaient le fil. Nous dûmes, pour en prendre, fabriquer une monture en clefs de boîtes à sardines. Averti par les Indiens d'avoir à me méfier, je pus, lorsque le premier tomba au fond de la barque, lui enlever l'hameçon sans me faire mordre, mais il se retourna aussitôt contre le pied de Jack laissant deux demi-cercles profondément entamés comme une morsure de requin en miniature.

Ce poisson, connu au Brésil sous le nom de *paranha*, est appelé par les Indiens *paña* (le poisson qui aboie. Il a à peu près l'apparence de notre poisson-lune et comme lui est très bon à manger. Les plus gros pèsent environ deux livres et demie.

La présence de si nombreux spécimens de cette espèce dans ces eaux tranquilles explique la répugnance des animaux à peau tendre à les traverser à la nage. La *paranha* est armée à chaque mâchoire de deux rangs de dents très aiguës, de la même forme que celles du requin, auquel d'ailleurs elle est égale, sinon supérieure, en férocité. Soit dans l'eau, soit sur la terre, elle est aussi mauvaise qu'un chien enragé et attaque l'homme lui-même sans provocation dans l'un ou l'autre élément. Je ne crois pas qu'un homme puisse sortir vivant d'une traversée à la nage d'une rivière empestée de *paranhas*.

Le colonel Roosevelt, lorsqu'il parle de ces poissons dans l'admirable récit qu'il a fait de ses voyages en Sud-

Amérique, ne mentionne pas, à ma connaissance du moins, la particularité la plus caractéristique de cette espèce. En effet, lorsqu'elle se débat sur le bord ou dans le canot après avoir été capturée, la *paranha* fait entendre une sorte de cri, qui ne peut se comparer qu'à un aboiement sourd et qui, s'il est moins dangereux, est plus saisissant que sa morsure.

Après avoir pagayé pendant quelques jours, nous aperçûmes un certain nombre d'arbres à caoutchouc sur la rive et décidâmes de nous faire donner une leçon par nos Indiens. Nous apprîmes alors les premiers rudiments de l'art du prospecteur de caoutchouc : choisir les arbres, évaluer la sève, estimer l'arbre par l'écorce et la feuille et enfin mettre en perce le tronc abattu et recueillir le lait. Ce n'est cependant que plus tard que nous devions nous mettre sérieusement au travail.

Le lait de caoutchouc n'est pas le seul qui coule dans le bassin de l'Amazone et nos Indiens nous montrèrent un secret de la forêt qui, à nos yeux inexpérimentés, avait presque l'air d'un miracle. L'un d'eux ayant ouvert d'un coup de machete une entaille dans le tronc d'un gros arbre rouge brun, à l'écorce lisse, en tira un demi-litre environ d'un liquide aussi semblable que possible à du lait tant par le goût que par l'aspect. Il en but un peu pour nous convaincre qu'il était bon et depuis ce jour nous en usâmes régulièrement dans notre café, ce qui nous donnait le plus savoureux des cafés au lait.

Un jour nous eûmes l'impression que la rivière avait dû beaucoup baisser, nous ne pouvions savoir de combien puisque, étant toujours en marche, nous n'avions pas de points de repère, mais nous en étions certains par suite du nombre considérable de troncs d'arbres qui à moitié immergés nous barraient la route d'une rive à l'autre. A chacune de ces rencontres nous devions décharger le canot, l'emplir d'eau, le faire couler et le passer sous l'obstacle. Une autre méthode consistait à tailler dans l'arbre

qui barrait la route une encoche aussi large que la pirogue et à l'approfondir jusqu'au niveau de l'eau. Nous chargions alors l'arrière de tous les bagages et de l'équipage, nous pagayions vigoureusement en visant l'encoche recouverte auparavant d'écorce d'orme bien lisse, et la pirogue, soulagée par l'avant, s'engageait jusqu'au milieu. Il n'y avait plus qu'à transborder la charge à l'avant et le tour était joué. Ce n'était pas difficile, mais plutôt long et laborieux.

Le découpage de ces encoches dans les troncs flottants fut ma première rencontre avec les difficultés que présentent les bois durs, et mon apprentissage fut d'autant plus pénible que j'étais tout à fait novice dans le maniement de la hache. Heureusement Jack, qui avait travaillé dans les déboisements du Nord, était un expert en la matière et me donna des conseils. Tous les troncs qui barraient la rivière étaient en bois dur (sinon ils auraient été pourris en quelques mois, le cèdre seul parmi les bois tendres durant quelques années) et il fallait compter en général deux ou trois heures de travail acharné pour franchir un de ces obstacles.

L'eau se maintenant basse, nous décidâmes de camper et d'attendre que les pluies nous donnent deux ou trois pieds d'eau de plus pour nous permettre d'avancer plus facilement. Nous étions alors dans une bonne région à caoutchouc et l'occasion était bonne pour commencer la quête du plus précieux produit des forêts de l'Amazonie. Tout d'abord nous commençâmes par marquer des arbres, premier travail par lequel le prospecteur indique ses droits de propriété. Dans n'importe quelle région de l'Amazonie, une simple marque à la hache indique que l'arbre est devenu le bien de celui qui l'a marqué. Les régions productrices de caoutchouc sont d'ailleurs si vastes qu'il est bien rare que des conflits se produisent. En ce qui nous concerne, nous ne trouvâmes pas une seule trace d'un précédent explorateur et pendant, tout

ce voyage, du premier au dernier jour, je pus me convaincre que nous étions les premiers *huiracuchas* (blancs) qui fussent passés dans ce pays.

Nos cinq Yumbos se mirent au travail et après avoir débarrassé un espace suffisant construisirent un abri de branchages sur la rive droite. En quelques heures nous étions installés, nos bagages débarqués et à l'abri. Nous avions des vivres en abondance, la vie était belle.

Devant notre campement s'étendait une sorte de mare séparée de la rivière par une petite langue de sable et c'est dans cette mare que nous fîmes connaissance du plus grand reptile que nous devions rencontrer, le célèbre *anaconda* du bassin de l'Amazone. L'anaconda, de la famille des boas, est le plus grand reptile du monde, il peut dépasser cinquante pieds (quinze mètres) et sa grosseur est en proportion. La peau n'est pas colorée et semble noire, alors que le boa est tacheté et se confond avec le sol ou la végétation. D'autre part, l'anaconda ne vit pas sur la terre comme le boa, mais uniquement dans l'eau. Sa tête a la même conformation que celle de tous les serpents non venimeux. Elle est armée de chaque côté des mâchoires d'une solide rangée de dents légèrement recourbées vers la gorge. Pour engloutir une proie, les mâchoires doivent pouvoir se déboîter, car à l'état normal la gueule et la gorge laisseraient à peine passer un lapin. Comme le python, l'anaconda s'endort pendant tout le temps que dure la digestion et, chose curieuse, ce serpent d'eau se nourrit principalement de mammifères terrestres.

Un matin donc, me baignant dans la mare, je sentis le fond s'agiter sous moi. Croyant avoir marché sur une raie épineuse, dont ces rivières sont infestées, je me précipitai vers la rive. A mon cri d'alarme les Indiens, qui m'avaient suivi, coururent au canot, armés de leurs lances. Au premier coup d'œil ils virent ce dont il s'agissait, mais néanmoins n'hésitèrent pas une seconde à attaquer. A notre

grande surprise l'anaconda, qui mesurait trente pieds, ne chercha pas à se défendre. D'après mes expériences ultérieures, je pense qu'il venait seulement de reprendre l'eau après une de ses périodes de prostration et ceci serait confirmé par le fait que nous trouvâmes dans son estomac un daim presque entièrement digéré ; cependant ces reptiles, en général, ne retournent pas à l'eau aussi vite. Après que je l'eus achevé d'un coup de fusil qui le coupa en deux à environ un mètre de la tête, nous le tirâmes à terre, mais les sept que nous étions ne furent pas de trop pour amener le corps encore frémissant sur le sable. Il nous fallut la journée entière pour le dépouiller en fendant la peau sur toute la longueur sous le ventre et en l'arrachant centimètre par centimètre.

Quand nous eûmes enfin réussi, le travail n'était pas fini. Pour conserver la peau, il fallait faire un cadre avec deux baliveaux de trente pieds chacun, y étendre la peau et la faire sécher au soleil. En outre l'ensemble devait être protégé de la pluie pendant le séchage par un abri de même longueur. Lorsque la peau fut tannée par le soleil et que nous la roulâmes en un cylindre de trois pieds de haut pour la charger dans le canot, nous commençâmes à soupçonner un malheur. Après quelques jours nous fûmes convaincus de notre échec. L'odeur aurait suffi pour attirer les *infiels* de plusieurs milles à la ronde ; par contre, comme le disait Jack, cela nous évitait de nous préoccuper de marquer notre chemin de retour quand nous nous éloignons du campement pour chasser. Après une nouvelle tentative pour la faire sécher, nous abandonnâmes la triste dépouille aux fourmis.

Nous n'avions pas encore aperçu la moindre trace des sauvages qu'on nous avait annoncés sur le Yasuni. Le paysage semblait ne pas avoir été troublé par des êtres humains depuis des âges et la solitude était si parfaite que nous avions l'impression de traverser un autre

monde. La nature vierge régnait sans concurrence sur des immensités d'arbres et de rivières. Les marais de l'époque mésozoïque qui couvraient la terre il y a quelques centaines de milliers d'années devaient avoir le même aspect. J'espérais presque par moment me trouver face à face avec le brontosauve ou le diplodocus.

Les pluies ayant amené une crue, notre marche en avant se poursuivit régulière et facile. Nos Yumbos semblaient avoir totalement oublié leur terreur de ce pays et de notre côté nous nous félicitions d'avoir découvert le meilleur équipage du Napo. En principe nous cherchions de l'or ou du caoutchouc, ou les deux à la fois, mais en réalité l'un et l'autre m'importaient peu ; ce qui comptait était uniquement de faire vraiment de l'exploration et chaque jour de nous enfoncer plus avant dans l'inconnu.

La chasse au *maquisapa* était un de nos sports favoris. En *quichua*, *maqui* signifie mains et *sapa* est un suffixe augmentatif, d'où ce nom donné aux singes. Le *maquisapa* ou singe-araignée est d'un noir de jais avec des taches blanches sur la face et la tête. Il a une longue queue prenante et ressemble par l'agilité à un rouleau de ressort à boudins qui aurait cinq branches. Il se déplace à travers les arbres aussi vite qu'un homme peut courir et par suite est un gibier difficile à tirer, d'autant plus qu'on ne peut jamais le surprendre au posé. Les Indiens y réussissent, sans quoi ils ne pourraient en abattre un seul avec les fusils de traite. Ils le chassent à l'affût avec une habileté qu'aucun blanc n'atteindra jamais, ou bien l'attirent à portée par des appels si bien imités qu'il est impossible de savoir qui crie du singe ou de l'homme.

Après trois semaines de vie commune avec nos Yumbos, nous avons appris une foule de choses nouvelles. Nous savions aussi bien qu'eux chasser, pêcher, pagayer, choisir et construire un campement. A ce moment la monotonie

de la plaine commença à faire place à des rives plus accidentées et à de légères ondulations de terrain, annonçant l'approche de la région des collines où nous espérions trouver du caoutchouc en quantité plus grande que dans les zones basses. Malheureusement, il nous était impossible d'avoir un aperçu de la région environnante, car les arbres dont le sommet dominant la forêt sont si gros qu'ils défient toute escalade. Si même l'un de nous, au péril de sa vie, avait tenté d'y grimper à l'aide des lianes qui pendent des branches, la crainte des insectes venimeux, qui pullulent dans les hauteurs, l'aurait arrêté. Nous étions prisonniers de la forêt.

Nous eûmes alors l'idée de quitter la rivière, de pénétrer dans la forêt pendant un jour de marche, environ dix milles, et de construire un camp permanent d'où nous pourrions rayonner en quête de caoutchouc et des *infeles*. Un soir donc nous tirâmes notre canot sur la berge à quelque quinze pieds au-dessus du niveau de l'eau et le cachâmes, la quille en l'air. Le lendemain matin, nous partîmes à la découverte, laissant sur place nos bagages jusqu'à ce que nous ayons trouvé le site propice à l'établissement de notre quartier général. Il nous sembla que nous ne pourrions jamais nous dépêtrer du Yasuni, tant nous fûmes arrêtés souvent par ses méandres ; on eût dit un serpent énorme qui nous tenait dans ses anneaux. Finalement dégoûtés, nous le passâmes à gué croyant être plus heureux sur l'autre rive, mais nous fûmes arrêtés à nouveau à un mille de là. Nous repartîmes une troisième fois dans une nouvelle direction et enfin nous nous trouvâmes libérés de son emprise.

Après deux heures de marche, nous vîmes les Indiens qui marchaient en tête s'arrêter, nous crûmes à une nouvelle réapparition de la rivière et nous nous préparâmes à un nouveau bain, mais l'un d'eux nous fit signe d'un coup de menton de regarder à terre. Une piste s'amorçait devant nous avec des traces de pieds humains clairement

marqués dans la boue. Il n'y avait pas à s'y tromper : de la plante du pied pointaient les cinq orteils comme les rayons d'une roue. Cette découverte nous électrifia et Jack s'écria : « Et maintenant à nous les bassines et les casseroles ! »

Pauvre vieux Jack ! Il était persuadé que l'or était le métal le plus facile à transformer en ustensiles de ménage et de cuisine et que les sauvages, que nous allions découvrir, devaient l'employer pour tous leurs usages domestiques. En ce qui me concernait, je m'intéressais moins à ces somptueuses casseroles, j'étais surtout désireux de trouver les hommes dont nous contemplions les traces et d'entrer en relations avec eux. Il est vrai que ce désir était né de l'espoir que ces hommes pourraient nous aider à exploiter les richesses de ce pays inconnu. Dans tout homme, il y a un fonds de cupidité.

D'après nos Indiens, cette piste était une piste de chasse, par conséquent très éloignée du village et qui devait conduire en remontant la rivière vers la région des collines. Nous pensâmes que nous aurions tout le temps de poursuivre plus tard nos investigations et que le plus pressé était de trouver un emplacement convenable pour notre base d'exploration. Nous le découvrîmes peu après sous la forme d'une petite élévation de terrain. Deux abris furent construits : un pour Jack et moi, l'autre pour les Yumbos et nous mêmes à cuire un *yungaruru*, que Jack avait tué, un oiseau assez semblable au faisan. Ce gibier, très difficile à tuer même pour les Indiens à cause de sa sauvagerie, intéressait beaucoup nos Yumbos qui vinrent nous en demander chacun une bouchée afin de pouvoir se vanter, lorsqu'ils seraient de retour dans leurs tribus, d'avoir mangé de cet oiseau, le trophée le plus convoité par les chasseurs. Bien que nous fussions à dix-huit heures de marche du canot, avec derrière nous un parcours pénible, tout le monde était d'excellente humeur. Nous allions en effet bientôt trouver

tout ce que nous cherchions : or, caoutchouc et *infeles*. Tous les espoirs nous étaient permis. Enfin nous déroulâmes nos sacs de caoutchouc et nous nous endormîmes la conscience tranquille, à tel point que l'idée ne nous vint même pas d'établir un tour de garde.

Le lendemain matin, je fus éveillé par les innombrables voix de la forêt, qui dès l'aube se font entendre. Laissant Jack, enroulé dans ses couvertures, rêver de batteries de cuisine en or massif, je me levai et me dirigeai vers l'abri des Yumbos. C'était un de ces abris d'une nuit faits simplement d'immenses feuilles de palmiers plantées obliquement face à face de façon à faire une sorte de tente. Arrivé à l'entrée je m'arrêtai, muet de surprise. *L'abri était vide.*

CHAPITRE VII

UN CAUCHEMAR VÉCU

En contemplant l'abri vide de ses habitants, je songeais aux usages de ces peuplades de l'Amazone, chez qui la désertion semble être une habitude invétérée. C'était en effet la deuxième fois en deux mois que le même tour m'était joué. Nous étions évidemment destinés à être livrés à nos propres ressources.

Je retournai à notre abri et éveillai Jack. En apprenant la nouvelle, il se dressa sur ses couvertures et après une série de jurons énergiques termina par quelques considérations sur « les gens de par ici qui ne semblent pas être des compagnons très fidèles ». En tout cas rien ne servait de discourir, il fallait agir. Nous ne pouvions espérer barrer la route aux fugitifs en coupant à travers bois vers un point de la rivière en aval de celui où nous avions laissé le canot, car, par suite de son cours extrêmement sinueux, nous aurions pu l'atteindre aussi bien vingt milles en amont que vingt milles en aval. Notre seule ressource était de suivre la piste que nous avions tracée à l'aller. Nous emballâmes donc tout ce que les Yumbos nous avaient laissé et toute la journée nous marchâmes aussi vite que nous le pûmes, mais sûrement cette marche fut plus pénible pour nous en plein jour qu'elle ne l'avait été pour Santiago et ses acolytes en pleine nuit.

Nous n'atteignîmes notre campement que le soir seulement, rompus et couverts de boue. Le canot avait

disparu et avec lui notre dernier espoir de rattraper les Yumbos, mais ce ne fut pas pour nous une surprise. Péniblement nous improvisâmes un dîner et nous nous installâmes pour la nuit. Le lendemain matin, l'idée me vint que Santiago n'oserait pas se montrer sur le Napo dans notre canot et sans nous ; des questions indiscretes pourraient lui être posées, car il y a à Archidona une autorité avec quelques policiers indigènes et voler le canot d'un homme dans ce pays est aussi grave que de lui voler son cheval dans l'Ouest et se règle par les mêmes méthodes expéditives.

Nous résolûmes donc de descendre à tout hasard la rivière pendant quelques milles pour voir si nous ne trouverions pas trace de notre canot. Bien nous en prit, car nous le découvrîmes après deux heures de marche. Les Indiens avaient certainement utilisé une espèce de palmier qui, grâce à un renflement du tronc, permet de faire en quelques minutes deux pirogues improvisées. On coupe l'arbre, on le fend en deux, la moelle est tendre et s'enlève avec un machete, on bouche les extrémités avec de la terre et on a une pirogue qui peut rendre de grands services dans les cas désespérés. Par contre, elle ne peut être utilisée pour de longs parcours, car elle est très lourde et, les bords étant très bas, s'emplit et coule au moindre faux mouvement.

Ainsi commença la seconde partie de notre aventure sur le Yasuni. Ce fut une période de souffrances, car nous dûmes bientôt reconnaître combien nous dépendions en réalité des Yumbos pour notre confort et les progrès de notre marche. Elle faillit même se terminer par un désastre complet, dont nous ne fûmes sauvés qu'à la dernière extrémité par un heureux coup du sort.

Les premiers temps, nous nous arrangeâmes fort bien de notre solitude. La première chose était de décider la marche à suivre : ou retourner ou pousser en avant à la recherche des *infielles*. Nous ignorions complètement où

les trouver. Santiago pensait qu'ils vivaient sur les bords du Yasuni, dans son cours supérieur, mais ce n'était qu'une supposition. Cependant, nous nous arrêtrâmes à cette solution et repartîmes assez gaiement. Nous n'avancions pas aussi vite que lorsque les Indiens étaient avec nous, car ils étaient remarquables dans tous les modes de propulsion d'un bateau, cependant nous nous entraînâmes peu à peu et au bout de quelques jours nous faisons nos dix milles par jour. Plusieurs fois nous subîmes le supplice de Tantale en voyant à quelques mètres de nous l'autre branche d'un méandre qu'il nous faudrait deux jours pour remonter, mais les rives avaient cinq mètres de haut et nous ne pouvions songer à faire franchir l'isthme à notre canot. Dans ces cas-là nous marquions nos progrès en brûlant un arbre sur la rive amont de l'isthme.

Un jour que nous avancions énergiquement à la perche en longeant la rive gauche, Jaek s'écria tout à coup : « Poussez au large, il y a un crocodile mort par là. » Regardant dans la direction qu'il m'indiquait, je vis aussitôt son erreur. Allongé dans l'eau et la vase, couvert de mouches, de papillons et d'insectes de toutes sortes, gisait le plus colossal anaconda que j'aie jamais pu voir même en rêve. Les dix ou douze pieds antérieurs de son corps, large comme une poitrine d'homme, reposaient sur la vase de la rive, le reste dans l'eau et une énorme boucle se repliait en S juste sous notre canot. J'ai souvent parlé de la longueur de ce reptile et j'ai bien rarement été cru ; il mesurait certainement cinquante pieds et peut-être soixante. Je ne l'ai pas mesuré, mais je pouvais l'estimer assez exactement. En effet, notre canot avait vingt-quatre pieds, la tête de la bête était à dix ou douze pieds de notre avant, sa queue à quatre bons pieds de notre arrière et le milieu dessinait un S immense, dont la longueur était celle de notre canot et la largeur cinq bons pieds.

J'étais à l'arrière et les fusils à l'avant ; je criai à Jack de tirer, mais le bruit qu'il fit en prenant son fusil dans les bagages effraya le reptile qui disparut dans un remous si formidable qu'il nous fit presque chavirer. Cette agilité à disparaître était surprenante dans un corps aussi gros et faisait un vif contraste avec la lourdeur de l'anaconda que nous avons tué. Quand je pense comment le corps décapité de ce dernier s'était enroulé autour de mes jambes et les avait presque brisées dans une dernière contraction de ses muscles, je me demande encore ce qui serait advenu de nous si cette bête énorme avait pris notre canot dans une de ses boucles. Le plus robuste des hommes est un fétu impuissant quand il est pris dans les anneaux d'un tel monstre.

Un mois avait passé et nous commençons à croire que l'art de mener une pirogue n'avait plus de secret pour nous. Nous avons trouvé de nouveaux indices de la présence des sauvages. Deux fois nous étions passés sous des ponts grossiers faits des lianes d'un arbre de chaque rive nouées ensemble ; nous avons vu des pistes, mais jamais une habitation. Certains de trouver bientôt la tribu, nous poussions en avant, bien que notre avance fût de plus en plus difficile et la rivière plus encaissée. Nous ne devons malheureusement pas continuer longtemps. La catastrophe était imminente.

Un soir, à la halte, nous nous amarrons à une branche et, après avoir cuit le dîner et préparé un abri, nous remettons tous nos ustensiles, outils et armes dans le canot, où ils étaient plus à l'abri de l'humidité sous quelques feuilles de palmier que sur la terre ferme. Le canot attaché presque à nos pieds, nous nous endormons d'un sommeil de plomb, ne soupçonnant en aucune façon le drame qui allait se jouer. Pendant la nuit, en effet, d'heure en heure la rivière baissait et d'heure en heure le canot descendait et la corde se tendait. Peu à peu l'un et l'autre arrivèrent à la verticale, nos bagages résis-

tèrent longtemps avec courage à l'appel de la pesanteur mais, aux premières heures du jour, tout ce que nous possédions glissa en avalanche et disparut sous l'eau. Si seulement nous n'avions pas choisi aussi soigneusement cette branche, un craquement nous aurait sûrement avertis, lorsqu'elle supportait le poids de tout le canot et de la cargaison, mais rien ne troubla notre sommeil.

Lorsque nous nous réveillâmes, nous vîmes l'eau à cinq mètres au-dessous de nous et ce n'est que peu à peu que nous réalisâmes l'importance du désastre. Nous étions à soixante jours de marche du poste le plus proche, sans vivres et sans armes pour nous en procurer. A nos pieds gisaient nos couvertures avec deux machetes et une bouteille de mélasse que par une heureuse négligence nous n'avions pas rangés dans le canot. C'étaient les seules épaves de notre équipement. Jack, toujours philosophe, contempla notre canot suspendu à l'arbre et murmura seulement : *Holy Hell!*

C'était tout ce qu'il y avait à dire. Aucun espoir n'était permis, nous ne pouvions récupérer la moindre chose. Tout ce qui pouvait flotter était déjà à plusieurs milles en aval et le reste, nos fusils et nos provisions, reposaient pour toujours dans la vase sous deux brâsses d'eau boueuse. Nous pensâmes à plonger et si l'eau avait été calme nous aurions pu retrouver au moins les fusils et les munitions, mais le courant était si fort que nous aurions été balayés avant de toucher le fond.

Avec des vivres, nous aurions pu atteindre le Napo en quinze jours, mais dépourvus de tout nous risquions de mourir de faim en route. Après avoir tourné et retourné la question sur toutes ses faces, nous conclûmes que notre seul espoir était de suivre aussi rapidement que possible la première piste que nous trouverions et, pieds nus, sans chapeaux, vêtus seulement d'un pantalon, nous partîmes chargés de nos couvertures, des deux machetes et de cette misérable bouteille de mélasse.

Quelle terrible perspective ! Nous n'avions rencontré que trois pistes depuis notre entrée dans le Yasuni et elles étaient à des milles de là. Notre seule chance était de nous enfoncer à travers bois, loin de cette rivière maudite qui nous avait si totalement dépouillés.

Avec une seule pensée dans l'esprit, avancer, avancer aussi vite que possible jusqu'à la limite de nos forces, nous foncions à travers la forêt. Nous ne marquions même pas la piste, à quoi bon ? A quoi nous servirait de revenir en arrière ? S'il existait une seule chance de salut, elle était en avant. Une heure était pour nous plus précieuse que tout l'or du monde. Aussi marchions-nous d'un bon pas, malgré les épines qui pointaient de partout. Au début nous nous arrêtions pour les arracher, mais vers la fin de ce premier jour de marche nous ne faisons même plus attention où nous mettions les pieds, ne songeant ni aux épines, ni à rien d'autre qu'à avancer. Le premier jour, la bouteille de mélasse fut vide, mais avant de la jeter nous la remplîmes d'eau plusieurs fois et après l'avoir énergiquement agitée nous bûmes le contenu. Il pleuvait sans arrêt, l'atmosphère était affreusement déprimante, le sol n'était qu'un marécage sursaturé d'humidité, avec des trous d'eau tous les trois mètres.

Quand la nuit tomba, nous coupâmes quelques feuilles de palmiers et déblayâmes hâtivement un coin pour nous étendre, serrés l'un contre l'autre, sous nos couvertures lourdes de pluie. Grâce à un amas de feuilles de palmier, nous réussîmes à produire et à conserver suffisamment de chaleur pour nous permettre de passer une nuit tolérable. Le matin, nous nous sentîmes reposés, mais en nous levant, nous faillîmes crier de douleur. Tout le corps nous faisait mal, en partie par suite des innombrables écorchures que nous avons subies pendant la marche, en partie par l'irritation causée par nos charges mouillées. Sans rien manger et pour cause, nous reparâmes courageusement, sinon allégrement.

Pendant le second jour de marche, nous fûmes arrêtés par un cours d'eau profond et rapide et qui n'était certainement pas le Yasuni, car ses eaux étaient claires. Nous le passâmes à la nage et reprîmes notre marche, mais une demi-heure après une rivière nous arrêta à nouveau. Persuadés que nous avions suivi une ligne droite et qu'il s'agissait d'une autre rivière, nous la traversâmes, mais au milieu nous dûmes lâcher nos couvertures, qui nous auraient fait entraîner par le courant. Nous repartîmes encore ; nos pieds étaient devenus insensibles par suite des piqûres d'épines et du choc incessant contre les racines ; c'était un bonheur, car nous n'aurions pu nous arrêter pour les soigner et essayer de calmer la douleur. Nos effets étaient lamentablement déchirés, car toutes les épines dont sont armés tant d'arbres de l'Amazone en avaient emporté chacune un morceau. C'est vers le milieu de ce jour que nous commençâmes à sentir les premiers effets de notre jeûne.

Pour la troisième fois, nous trouvâmes la rivière sur notre route ; il n'y avait rien d'autre à faire que de nous mettre à l'eau une fois de plus. Après avoir traversé, nous suivîmes la berge en remontant, mais à peine avions-nous parcouru quelques mètres que nous nous arrêtâmes stupéfaits de voir dans un arbre une marque fraîche de machete. Nous étions revenus au point où nous avions traversé le fleuve pour la seconde fois, et pendant deux heures nous avions tourné en cercle.

Découragés, nous nous laissâmes tomber à terre pour reprendre nos esprits. Jack, dont l'esprit s'élevait promptement à la hauteur de tous les événements, se tourna vers moi et me dit avec son air calme et sérieux :

— Si vous m'aviez prévenu que vous vouliez revenir ici prendre un autre bain, je vous aurais attendu. J'aurais au moins sauvé le dernier morceau de ma chemise que je viens de laisser dans des épines.

— Sur quel côté du fleuve sommes-nous maintenant lui demandai-je.

Il contempla posément l'amont et l'aval et me répondit de son ton traînant :

— Eh bien, s'il fallait parier, je parierais que nous sommes sur *ce côté-ci*.

Il avait encore le courage de faire des mots !

Tournant le dos à la rivière, nous partîmes en chancelant dans une nouvelle direction. Autant que je pouvais l'estimer, l'après-midi était déjà avancé lorsque nous nous arrêtâmes à nouveau pour nous reposer. Nous étions exténués. Jack s'endormit presque aussitôt et je le vois encore affalé contre le tronc d'un palmier, la tête penchée sur le côté et une petite mare se formant lentement dans le creux de la clavicule.

Le troisième jour les douleurs de la faim avaient cessé, mais nous savions que notre faiblesse augmenterait rapidement si nous ne mangions pas. En désespoir de cause, nous abattîmes un petit palmier pour manger la tête, qui est tendre et croquante comme du céleri ; mais nos estomacs n'étaient pas en état de supporter une nourriture semblable et nous la rendîmes aussitôt avalée. Les nausées augmentèrent encore notre faiblesse.

Le troisième jour, nous réussîmes à dormir assez bien, grâce cette fois encore aux feuilles de palmiers, mais en nous éveillant nous constatâmes que nos plaies s'étaient envenimées, infectées par un microbe qui nous causait une irritation intolérable. De plus la peau, amollie par l'humidité constante, se soulevait par plaques comme des dartres. Quant à nos pieds, ce n'était plus qu'une plaie du plus vilain aspect.

Pendant toute la journée nous luttâmes de toute notre énergie, nous arrêtant de plus en plus fréquemment à mesure que nous devenions plus faibles. A un moment donné, nous aperçûmes un dindon malade sur une branche à moins de trois mètres au-dessus du sol, un

malheureux comme nous. Jack, rassemblant ses dernières forces, lança son machete et l'abattit. Nous le ramassâmes mort. N'ayant aucun moyen d'allumer du feu dans ce désert ruisselant, nous essayâmes de boire son sang. Jack, à la première tentative, fut pris de vomissements. Quant à moi, j'essayai de mâcher une cuisse, mais sans plus de succès. Nous dûmes y renoncer.

En avant encore, sur nos pieds meurtris. Nos jambes se mouvaient d'elles-mêmes automatiquement, nos voix sonnaient creuses et étranges, comme si quelqu'un d'autre avait parlé. Les moustiques innombrables étaient une véritable peste, mais nous y faisons à peine attention, tant nous étions anxieux de notre situation sans espoir. Ce jour-là nous avons dû nous arrêter toutes les heures et à la tombée de la nuit, nous étions si complètement à bout de forces, que c'est avec la plus grande difficulté que nous pûmes rassembler quelques feuilles de palmier et par surcroît toute la nuit la pluie tomba plus violemment que jamais.

Le matin du cinquième jour, nous nous éveillâmes dans une véritable mare. Sans échanger un mot, nous partîmes vacillant sur nos jambes. Les derniers restes de force et d'énergie que nous pouvions encore conserver étaient épuisés, lorsque vers midi nous nous heurtâmes à un véritable mur de bambou épineux. Le plus épais réseau de barbelés est un obstacle moins terrible. A peu près nus comme nous l'étions et avec à peine la force de nous tenir debout, nous nous arrê tâmes. Mes genoux fléchirent et je m'écroulai, en dépit des instances de Jack « de voir au moins ce qu'il y avait de l'autre côté ». Je murmurai quelque chose à propos « de dormir d'abord un peu » et je perdis connaissance. Jack héroïquement, et le mot n'est pas trop fort, attaqua cette terrible masse d'épines.

Comment arriva-t-il à passer au travers, je n'en sais rien ; la première chose dont je me souviens après

mon évanouissement ou mon sommeil, c'est de la voix de ce brave garçon me secouant pour me réveiller et criant :

— Debout ! pour l'amour de Dieu, debout ! mon vieux, j'ai trouvé une piste ! une piste aussi large que Broadway (1).

(1) La plus grande artère de New-York, correspondant aux grands boulevards à Paris.

CHAPITRE VIII

UN PEUPLE FANTOME

La nouvelle apportée par Jack eut un effet merveilleux sur les muscles de mes jambes, de nouveau ils obéirent à ma volonté et en un instant je fus debout, suivant en trébuchant mon compagnon à travers le passage qu'il avait réussi si miraculeusement à se frayer en épuisant ses dernières forces avec un courage admirable. Sans souci de la douleur que nous causaient nos blessures ouvertes une fois de plus par les terribles épines, nous arrivâmes dans une allée étrange, taillée à même dans la forêt. C'était une sorte de tunnel aux lignes nettes, n'ayant pas moins de cinq mètres de large et établi avec un soin et sur des dimensions que je n'ai jamais rencontrés depuis et vraisemblablement par ces mystérieux sauvages que nous cherchions depuis si longtemps. On aurait dit qu'une maison avait été traînée à travers la forêt, faisant place nette sur son passage. Je n'ai jamais compris l'usage d'une piste semblable, qui est certainement unique, non seulement par sa largeur, mais aussi par sa longueur. Elle avait en effet au moins un mille de long et était rigoureusement rectiligne sur presque toute cette distance. La seule explication que je puisse donner est qu'il y avait peut-être là le début d'un *chacra* extraordinairement important.

Quelle qu'ait été son origine, la vue de cette piste nous rendit à la vie et nous marchions prêts à franchir cent autres milles, car *sûrement* il devait y avoir quelque

chose à l'autre bout d'une piste si large et si fraîche.

D'innombrables traces de pas d'hommes, de femmes et d'enfants marquaient le sol et la première chose à décider était de savoir si nous devions « suivre la foule » ou l'éviter. La plupart des traces s'éloignant de la rivière, il nous sembla préférable de tenter notre chance de l'autre côté, car nous serions complètement à la merci des sauvages quand nous les rencontrerions. Tournant à droite, nous pressâmes le pas le plus possible, ne pensant plus qu'aux vivres et à l'abri que nous allions trouver.

Après avoir parcouru quatre ou cinq cents mètres, nous distinguâmes devant nous la tache lumineuse d'une clairière. Quelques minutes après, nous étions en terrain découvert, contemplant des rangées de bananiers, de yucca, d'iguames et de patates douces, tout ce que nos estomacs affamés pouvaient désirer. Le *chacra* couvrait trois ou quatre acres (un hectare et demi environ) et dans un coin s'élevait une hutte. Nous ne découvrîmes cependant celle-ci qu'après avoir suivi la piste à travers la clairière, qui ressemblait à une forêt en miniature, mais une forêt de plantes cultivées et comestibles. Arrivés à une dizaine de mètres, nous nous arrêtâmes, l'œil fixé sur ce qui allait être pour nous le salut ou la mort.

Grelottants sous la pluie battante, nous ne devions pas avoir un air bien formidable et sûrement pas un seul être humain n'aurait pu avoir peur de nous. C'est ce que pensa Jack, qui proposa d'entrer tranquillement comme quelqu'un de la tribu et, par surprise, de convaincre les occupants de nous donner à manger. J'étais d'avis, par contre, qu'il serait préférable de pousser d'abord quelques hurlements féroces, de nous précipiter à l'intérieur et d'espérer pour le mieux, mais Jack me rétorqua sagement :

— Si vous voulez qu'on les entende, vos hurlements,

entrez en tout cas dans la maison avant de les pousser.

Il avait raison et je le précédai jusqu'aux feuilles de palmier qui fermaient l'ouverture servant de porte et je les écartai. Je me trouvai dans une obscurité complète, jusqu'à ce que Jack qui m'avait suivi eût taillé un trou dans la paroi avec son machete et laissé ainsi pénétrer un peu de lumière.

La maison était vide. Elle se composait d'une chambre unique d'environ quarante pieds de long et moitié de large. La première chose que nous aperçûmes fut, suspendus aux poutres, des régimes de bananes à différents stades de maturité et des corbeilles de fruits sauvages.

Pour avoir une vue sur les alentours de la maison, nous déblayâmes chaque extrémité, depuis les poutres jusqu'au sol. Cette maison n'était d'ailleurs qu'une hutte, dont le toit très incliné descendait jusqu'au sol de chaque côté. Ainsi protégés contre une surprise, nous entreprîmes de faire du feu. Tandis que Jack mettait en état l'appareil à feu des sauvages (1), j'explorais les trous de fumée pour trouver de la viande. Notre état ne nous permettait pas en effet de manger des fruits crus, il nous fallait des aliments cuits et chauds. En marchant sur un des foyers, je sentis une brûlure et trouvai dans les cendres quelques charbons encore ardents. Après avoir soufflé dessus pour

(1) Un petit bâton de bois dur planté dans un morceau de moelle d'arbre sèche est animé, au moyen d'un archet, d'un mouvement de rotation très rapide. La pression verticale nécessaire est obtenue en appuyant fortement sur l'extrémité libre une pierre plate, où une petite cavité a été ménagée pour servir de logement à la pointe du bâton. La pression et la rotation combinées produisent un frottement assez énergique pour amener la combustion de la moelle, ce qui permet d'enflammer ensuite des mousses ou des brindilles sèches. Cet appareil peu encombrant fait partie du matériel de chaque expédition, comme chez nous les allumettes. Quelquefois, pour de petits déplacements, les Jivaros préfèrent emporter au bout de la branche où il a été construit un nid de fourmis dans lequel le feu couve lentement. Cette méthode a l'avantage secondaire d'écarter les mouches de sable et les moustiques, dont les essaims innombrables infestent les bords des rivières pendant les mois d'été. (Note de l'auteur.)

les ranimer, nous les transportâmes par prudence avec les pierres du foyer au centre de la hutte et bientôt un feu brillant ronfla. Aussitôt nous nous mîmes à griller du grain et à faire rôtir des bananes et du manioc jouissant en même temps par tous les pores de la douce chaleur des flammes. Quelle fête fut ce repas ! Vraiment je n'ai pas besoin de donner des détails pour faire comprendre ce qu'il fut pour nous.

Une fois rassasiés, ce qui demanda un certain temps, nous fîmes l'inventaire de notre domaine. Le toit était plein de lances, adroitement travaillées et ornées de touffes de plumes de toucan, des vases de terre s'étagaient en piles, quelques haches de pierre étaient emmanchées sur des manches de bois, des sarbacanes grossières étaient appuyées contre les lattes qui soutenaient le toit, du bois et des débris pour entretenir le feu étaient entassés dans un coin et un peu de *masata* était entreposé dans un des pots. Le long des deux côtés de la pièce étaient alignés une demi-douzaine de foyers, chacun muni d'un rayon à provision fait d'une claire-voie suspendue au toit. Tout autour étaient dispersées des moitiés de calebasse servant de plats. Le mobilier manquait totalement, pas même de nattes sur le sol, ni aucune trace de tissage ou de couverture. La place était bien tenue et en bon état, comme si les habitants venaient de sortir à leur ordinaire.

Leur départ ne pouvait en tout cas remonter à plus de quarante-huit heures, comme le prouvaient les charbons encore incandescents que nous avons trouvés. Sans doute avaient-ils entendu nos coups de feu lorsque nous chassions sur le Yasuni et, totalement ignorants du monde civilisé, avaient-ils fui à notre approche. La question était de savoir s'ils reviendraient. Vraisemblablement ils devaient revenir un jour ou l'autre pour se rendre compte de ce qui était advenu de leurs biens.

Ne sachant absolument rien de la nature et des mœurs de ces sauvages, nous pensâmes raisonnable de prendre toutes les précautions possibles contre une visite des légitimes propriétaires de l'abri que nous avions usurpé. Aussi nous dormîmes avec toutes nos armes à portée, Jack près du feu avec son machete et une lance, moi sur un lit fait de lances posées sur des poutrelles à deux mètres du sol. Pour me préserver de l'arête de ces lames taillées en triangle sur la moitié de leur longueur, je recouvris ce sommier peu élastique d'un matelas des éternelles feuilles de palmier, cette providence de l'humanité, qui seule rend la vie possible dans le bassin de l'Amazone.

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Ainsi débuta la troisième période de notre expédition.

Pendant trois semaines, nous vécûmes dans notre nouvelle demeure et, pendant tout ce temps, nous ne la perdîmes pas de vue un seul instant, ne sortant que pour nous réapprovisionner en racines et en fruits au *chacra* ou pour ramasser du bois pour le feu. Nous étions d'ailleurs dans un triste état. Les plaies dont nous étions couverts de la tête aux pieds nous rendaient presque fous par les démangeaisons qu'elles provoquèrent aussitôt que notre sang commença de nouveau à circuler.

D'autre part, nos pieds s'infectaient par les épines restées sous la peau. Nous passions la meilleure partie de notre temps à les arracher avec la pointe de nos machetes et peu à peu nous pûmes nous en débarrasser. La suppuration (*chig-chig*, comme disent les Indiens), demanda beaucoup plus de temps pour disparaître. Nos ongles se décollaient et du pus coulait sous chacun d'eux comme de toutes les plaies de nos pieds et même d'entre les orteils. L'odeur en était particulièrement désagréable et nous ne pouvions espérer de secours que du temps et de nous-mêmes.

Si nos pieds nous faisaient cruellement souffrir, c'était

cependant peu de chose à côté des démangeaisons, auxquelles il nous fallait trouver un prompt remède sous peine de devenir enragés. J'eus heureusement l'idée que rien ne pouvait vivre à partir d'une certaine température et je pensai à combattre les microbes qui nous tenaillaient la peau par la chaleur. C'était réalisable et ma méthode se montra effective. A tour de rôle nous faisions chauffer des peaux de bananes et nous les appliquions sur nos plaies, assez longtemps pour qu'une ampoule se formât. L'opération était longue et douloureuse, mais nous préférions les brûlures à ces intolérables démangeaisons. Il ne fallait prendre garde qu'à une chose, à ne pas crever l'ampoule pour éviter qu'une infection plus grave ne prît la place de celle qu'il s'agissait de guérir.

Si les sauvages étaient venus alors nous faire visite, ils auraient trouvé l'un de nous accroupi sur le corps de l'autre, lui faisant subir avec un soin minutieux le supplice du feu. Il faut dire qu'avec la merveilleuse capacité d'adaptation du corps humain, nous nous accoutumâmes si bien à ce traitement barbare que nous ne sentions plus la douleur et que nous étions jaloux de notre tour d'être brûlés. Pendant ce temps, nos pieds étaient en bonne voie de guérison, grâce à des bains répétés d'eau chaude, Il n'y avait plus qu'à attendre.

Nous étions naturellement à peu près nus, les derniers morceaux de nos effets ayant été utilisés comme chiffons. Autour du cou et de la ceinture s'accrochaient encore les débris, ornés de longues franges, de ce qui avait été une chemise et un pantalon dans des temps meilleurs.

Bien que nous n'ayons jamais vu le moindre signe de la présence des *infieles* pendant notre séjour, il est certain qu'ils surveillaient tous nos mouvements depuis la lisière de la forêt. D'après mes expériences ultérieures avec ces peuplades, je ne suis pas surpris que nous n'ayons pas été attaqués. Ils sont, en effet, dans un état de développement aussi primitif que possible, ils vivent sur le bord

des rivières, mais n'ont ni canots, ni radeaux et vraisemblablement ne savent pas prendre du poisson. Nous ne trouvâmes aucune trace d'un travail du bois, sauf les maisons qui sont faites simplement de baliveaux appuyés contre une maîtresse poutre faite d'un tronc équarri posé sur deux poteaux verticaux. La direction du pignon est toujours est-ouest, ce qui n'a pour cause qu'une superstition, puisque les ouvertures sont toujours tenues bouchées.

Ils ne portent aucun vêtement comme nous pûmes nous en rendre compte lorsque nous eûmes la chance d'en apercevoir quelques-uns l'espace d'un éclair, fuyant à notre approche. D'ailleurs nous ne vîmes jamais de métiers à tisser. Ils en sont encore à l'âge de pierre, ne connaissant l'emploi d'aucun métal, pas même de l'or, ce qui donna à Jack une triste opinion d'eux. Comme armes ils ont la lance et la sarbacane. Le mobilier, comme je l'ai dit, est absolument inconnu, même sous la forme la plus primitive de la natte ; ils s'accroupissent et se couchent sur le sol nu. Je ne leur ai jamais vu d'instruments de musique, pas même le tam-tam ou le pipeau, qui sont connus des Jivaros.

Je pus cependant avoir quelques indications sur leur religion. Ils enterrent leurs morts assis, comme les anciens Incas, construisent une maison en miniature sur la tombe et y déposent un pot de *masata*. J'eus un jour la preuve qu'ils respectent ou craignent les morts. Quelques mois après notre arrivée et alors que nous avions établi un campement près de la rivière, je découvris une tombe et je la fouillai pour voir un peu à quelle espèce de gens j'avais affaire, celui-là au moins ne pouvant pas se sauver comme les autres. Après avoir creusé quelques centimètres, je découvris une cavité où le corps était assis. Je tirai la tête à laquelle adhérerait encore une longue chevelure noire et raide et je l'emportai pour la suspendre dans notre abri et la conserver comme curiosité. Vingt-quatre

heures ne s'étaient pas écoulées que les sauvages, profitant de notre absence, étaient venus la reprendre et l'avaient replacée dans sa tombe. C'est l'unique fois où ils trouvèrent le courage de pénétrer dans notre campement et il fallut que le sentiment qui les fit agir fût bien fort pour qu'ils dominassent la terreur que nous leur inspirions.

Si nous avions été aussi versés qu'eux dans la science de la forêt, nous aurions pu en capturer un et ainsi rompre la glace, mais nous dûmes nous résigner à quitter le pays sans avoir pu échanger avec un seul d'entre eux ni un mot, ni même un signe. Il en résulte que ma description de cette tribu, qui avec beaucoup d'autres est enfermée dans l'immensité de la forêt s'étendant de la Colombie à l'Argentine, restera toujours incomplète.

Pour en revenir à nos aventures, après trois semaines de régime végétarien et de soins assidus, nous fûmes complètement guéris des suites de nos cinq jours de marche et de jeûne. En état de nous occuper alors de la recherche du caoutchouc dans la région, nous commençâmes à explorer les nombreuses pistes qui de notre quartier général se dirigeaient vers les plateaux. Nous avions été laissés maîtres absolus de tout le canton et jamais envahisseur ne connut victoire plus facile que la nôtre. Je ne voudrais cependant pas que l'on crût que nous ayons été satisfaits d'être ainsi ignorés, car nous espérions bien à cette époque établir d'amicales relations avec ces fantômes dont nous sentions partout la présence et que nous ne pouvions qu'entrevoir. Nous étions loin de penser alors que nous ne pourrions jamais rompre la barrière que la crainte et la superstition élevaient entre eux et nous.

Pour nous donner une idée favorable des ressources du pays, le plus bel arbre à caoutchouc que j'aie jamais vu de ma vie se dressait au bord même de la clairière où nous campions. Les arbres à caoutchouc de cette région,

dont le produit est connu en espagnol sous le nom de *caouchouc* (1), poussent sur les terrains secs et élevés, tandis que ceux du bassin inférieur de l'Amazone, les seringas, poussent dans les terrains inondés. Tandis que ceux-ci forment des bosquets de deux cents arbres à l'hectare, les premiers sont dispersés par plants isolés dans la forêt. Ils ne se travaillent pas par incisions, comme les seringas, car il faudrait parcourir une distance trop considérable pour récolter le lait. Un homme, par exemple, parcourt deux milles pour inciser cent seringas, alors qu'il devra faire un mille pour chaque *caouchouc*.

La méthode consiste par suite à abattre les arbres au lieu de les inciser, ce qui a naturellement l'inconvénient de les détruire. Une fois le tronc à terre on découpe des anneaux sur le tronc et les branches et on épuise ainsi jusqu'à la dernière goutte de sève. Il faut éviter de choisir des arbres trop jeunes qui ne donneraient pas un poids de lait en proportion du travail qu'ils demanderaient. Cette méthode brutale n'est employée que dans la forêt ; au Mexique et dans l'Amérique centrale, où les plantations sont faites de la même espèce d'arbres, on incise. Un *caouchouc* commence à donner un beau revenu dix ans après qu'il a été planté.

En ce qui nous concernait, nous ne jugions intéressant de travailler que sur des *caouchoucs* ayant au moins douze à quinze pieds de diamètre à la base, ce qui représente autant d'années. Nous ne nous attaquons à des arbres plus jeunes que s'ils se trouvaient dans le voisinage de ceux que nous avions marqués. Le bon arbre moyen, d'un bon rendement, a un diamètre de deux à trois pieds au-dessus du point d'attache des racines et une hauteur de vingt à cinquante pieds jusqu'aux premières branches. L'écorce d'un arbre de cette grosseur a une épaisseur de

(1) *Caouchouc* n'est pas d'origine espagnole ; il a été emprunté au français caoutchouc. (Note de l'auteur.)

trois quarts d'inche à un inche et demi (environ 2 à 4 cm.), elle est douce au toucher, spongieuse et d'une teinte gris-jaune. C'est dans l'écorce que se trouve le lait de caoutchouc.

L'arbre géant qui dominait notre campement produisit à lui seul cent cinquante livres de caoutchouc et mérite une mention. Il avait cent vingt pieds de haut et il y avait une distance de dix pieds entre le sol et le sommet des racines apparentes qui supportaient ce colosse. Les racines du *cauchouc*, en effet, ne s'enfoncent pas verticalement et profondément dans le sol, mais s'étendent à la surface, couvrant un cercle dont le rayon, dans le cas de notre arbre, était deux fois la hauteur dudit arbre ; en outre, en grossissant, les racines soulèvent le tronc qui finit par être posé sur la pointe d'une pyramide à facettes. La forêt étant très dense, on découvrirait difficilement les arbres à caoutchouc si on n'avait la ressource de suivre ces racines jaunes, lorsqu'on les rencontre, jusqu'à l'arbre souvent très éloigné.

Nous nous attaquâmes d'abord à notre géant, mais comme il nous était difficile de couper les racines, nous dûmes construire un échafaudage pour atteindre la base du tronc. Un jeune arbre fendu en deux fut introduit dans une mortaise creusée dans le tronc et nous travaillions debout sur le côté plat. Il nous fallut deux jours, en nous relayant, pour faire ces travaux préparatoires et abattre l'arbre ; l'entaille que nous fûmes obligés de faire avant qu'il ne tombât avait trois pieds de haut. Quand il commença à craquer nous dûmes courir de toutes nos forces pour sortir de la zone dangereuse, car sa chute entraîna celle d'un grand nombre d'arbres plus petits, dont les branches étaient liées aux siennes par tout un filet de lianes et déblaya à elle seule une petite clairière. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, aucun travail ne put être fait par suite des myriades d'insectes, qui, dérangés par la chute, bourdonnaient de toutes parts.

Le lendemain nous dûmes déblayer le terrain, le tronc de notre *cauchouc* étant à peine visible sous l'amas de végétaux petits et grands qui s'étaient entassés dessus. Cette opération préliminaire, qui était nécessaire pour nous permettre d'inciser et de recueillir le précieux lait, nous occupa pendant deux jours. Enfin, la place fut nette et nous pûmes réellement commencer le vrai travail de la récolte du caoutchouc. Après avoir nettoyé le sol sous le tronc, nous creusâmes une série de trous larges et peu profonds dans la terre, et au-dessus de chacun d'eux nous découpâmes dans l'écorce un anneau creusé en V, dont un liquide crémeux, d'un blanc de neige, commença à couler en filets continus.

Les incisions furent faites partout, dans les racines, la souche et les branches et une semaine après nous pûmes recueillir le caoutchouc déjà durci à l'air. De chaque trou nous retirâmes un grand gâteau d'environ deux inches d'épaisseur et de deux pieds et demi de diamètre et des incisions nous arrachâmes de longues bandes triangulaires qui s'étaient formées quand le lait avait commencé à ne sourdre que goutte à goutte. Après avoir nettoyé la surface des gâteaux, nous les liâmes en balles avec les bandes.

J'ai donné la description de l'abatage et du traitement de cet arbre pour montrer ce que fut notre travail pendant les mois que nous passâmes sur le Yasuni. Nous ne possédions pas d'autres outils que nos machetes, mais nous arrivâmes à suppléer à ce qui nous manquait, j'expliquerai comment sous peu.

Les recherches entreprises après notre guérison avaient donné de si bons résultats que nous décidâmes de prolonger notre séjour assez longtemps pour marquer un nombre important d'arbres et de ne redescendre qu'ensuite sur le Napo pour nous rééquiper. Ce travail nous prit trois ou quatre mois, pendant lesquels nous eûmes une vie facile, passant d'un *chacra* à un autre, couchant

dans les huttes des Indiens, toujours désertées à notre approche (ce qui était après tout bien commode) et vivant des fruits et des légumes que ces pauvres diables avaient plantés.

D'après mes calculs ultérieurs j'estime que nous séjournâmes sur le Yasuni de juin à octobre inclus. Pendant tout le temps que nous fûmes enterrés vivants dans les profondeurs de la forêt, nous ne tîmes naturellement pas un calendrier à jour et les semaines et les mois passaient sans que nous y prissions garde. Cette rupture du dernier lien avec le monde extérieur est même une des choses les plus curieuses que j'aie constatées. Le temps reste la dernière chose à laquelle ceux qui sont séparés du monde portent encore le même intérêt que ceux qui vivent normalement. Ce pouvoir inflexible règne sur la vie de tous les hommes, même de ceux qui se cachent dans les coins les plus reculés de la terre, c'est une force irrésistible à laquelle tous doivent obéir. Et cependant Jack et moi, perdus tous deux dans cette immensité sans bornes, refusions pour ainsi dire de considérer cette loi inéluctable et peut-être même par moment oubliions-nous complètement que le temps s'écoulait. En tout cas notre indifférence était totale à cet égard.

Finalement, ayant découvert une bonne piste entre le Yasuni et le premier *chacra* qui nous avait recueillis, nous pensâmes que le mieux serait de construire une base permanente pour nos futures opérations. Ce fut un grand progrès sur les installations des sauvages. Après avoir déblayé une clairière, nous dressâmes une plate-forme surélevée avec un plancher de bambou, abritée sous un toit de chaume, et nous la meublâmes de bancs construits avec le même bois. C'est de cette maison que les sauvages devaient reprendre la tête du mort.

Sur un radeau improvisé, nous descendîmes ensuite le fleuve, pour ramener le canot que nous avions caché avant de partir à pied à travers la forêt. Nous nous aperçûmes

alors, à notre grand dépit, que si nous avions eu une piste il n'y aurait pas eu plus d'une demi-journée de marche entre le point où nous avons perdu nos bagages et le *chacra*, que nous avons mis cinq jours à découvrir.

Pour faire du feu, nous avions l'appareil des sauvages mais nous l'utilisions rarement, car nous avions perpétuellement un feu de bûches vertes allumé dans ce qui nous servait de cuisine. Nous vivions assez bien, mais cependant la monotonie du menu commençait à nous fatiguer et toutes nos conversations finissaient à peu près comme suit :

— Dites, si vous étiez ce soir à New-York, dans un restaurant, qu'est-ce que vous commanderiez?

— Oh ! je crois que ce serait des biscuits chauds avec du beurre et une demi-douzaine de *mince-pies*, etc., etc., etc., ou bien :

— Dites, supposez que vous soyez dans un village et que vous échouiez chez un marchand de crêpes chinois, qu'est-ce que vous demanderiez?

— Des œufs au jambon, tonnerre ! et un café avec de la crème.

Et nos conversations culinaires se prolongeaient jusqu'à regretter amèrement ce que chacun de nous avait vu gaspiller chez lui. Ces morceaux de pain, ces croûtes de patés, ces os mal nettoyés, comme nous les aurions accueillis ; nous serions allés les chercher au fond des poubelles, si nous avions pu en rencontrer.

Dans notre désir de trouver un changement à notre éternel menu de bananes, d'ignames et de *yuccas*, nous cherchâmes ce lait que Santiago nous avait montré et dont nous gardions un si bon souvenir. Ayant trouvé un arbre qui donna une abondante sécrétion blanche, nous ne perdîmes pas un instant pour en absorber une bonne lampée. Nous fûmes déçus, il n'était pas aussi bon que l'autre et laissait dans la bouche un goût amer. Cinq minutes après, nous nous roulions sur le sol, pliés en deux

par des douleurs violentes, et une nausée incoercible. Jack, entre deux gémissements, grogna qu'il « avait envie de vomir et que s'il réussissait, ce serait très mauvais signe, car cela ne lui était arrivé qu'une fois dans sa vie ». Après une série de contorsions et de hauts-le-cœur, il émit deux jolies petites balles de caoutchouc qui rebondirent comme l'aurait fait le plus pur *cauchouc*. Naturellement je contribuai aussi à cette nouvelle méthode de production.

Quand ce fut fini, Jack se retourna vers moi et me dit le plus sérieusement du monde, tout en jouant avec une des balles :

— Dire que ça ne vaut qu'un dollar la livre, et il ajouta d'un ton convaincu : Si je devais les fabriquer comme cela, j'en demanderais un million le gramme et je garantirais de ne pas en faire un gramme de plus, ça lui donnerait au moins de la valeur.

Après cette expérience, nous laissâmes le lait tranquille. Il y a une douzaine d'arbres dont la sève est blanche et crémeuse. Celle que nous avons absorbée provient d'un arbre appelé par les Indiens *cauchouc-machan*, « le frère du caoutchouc ».

Nous vécûmes ainsi de semaine en semaine, habitant notre nouveau campement et faisant de temps à autre une visite au plus prochain *chacra* pour nous réapprovisionner. Dans nos tournées d'exploration, nous parcourûmes un large territoire, rencontrant partout des pistes et des plantations, mais ne réussissant jamais qu'à entrevoir des silhouettes fuyant à travers les arbres. L'espoir d'entrer en relations amicales avec ce peuple fantôme s'évanouissait peu à peu et nous nous rendions compte que tout le caoutchouc que nous pourrions emporter devrait être récolté de nos propres mains sans espoir d'être aidés et quant à l'or des casseroles... !

Et nous continuâmes à travailler durant toute une série de jours tous pareils, marquant environ une cen-

taine d'arbres. Cependant la monotonie de cette période fut marquée par quelques incidents, dont quelques-uns me sont restés dans la mémoire.

Un jour que nous arrachions des *yuccas* dans un *chacra*, nous découvrîmes un superbe spécimen de mygale. Cette araignée existe dans toutes les forêts de l'Amazone, mais on la rencontre rarement. Le corps, long de cinq centimètres environ, est rouge et noir, les pattes sont noires, et le tout est solidement charpenté et recouvert de poils touffus. La mygale tue les poulets et autres oiseaux et les Indiens affirment que c'est sa seule nourriture. C'est un animal à la fois magnifique et repoussant, dont la morsure est mortelle : j'ai vu moi-même un *cauchero* en mourir. Celle que nous avons trouvée aurait couvert une assiette à dessert, sa largeur avec les pattes atteignait vingt centimètres, par contre elle n'avait pas cette rapidité de mouvements qui caractérise les grandes araignées, en particulier la tarentule, qui est moitié plus petite. Je la clouai au sol avec un bâton pointu, espérant la conserver, mais les fourmis me l'emportèrent morceau par morceau.

Peu avant la fin de notre séjour, Jack, qui était parti seul, revint fort excité et le visage défait. Il s'assit et m'annonça dans une de ces formules brèves qu'il affectionnait :

— Je crois que c'est fini pour moi. Je vais y passer.

Cela ne ressemblait pas à Jack, aussi je me demandai, avec angoisse ce qui avait pu arriver. Il avait été mordu par un serpent et déjà ne se sentait pas bien. Il avait tué le serpent, me dit-il, d'un coup de machete et l'avait laissé au milieu de la grande piste, à environ un demi-mille de là. J'y courus et revins au galop pour tenter le traitement, qui a sauvé, dit-on, tant de victimes sur les pentes ouest des Andes.

On fait avaler au malade la poche à fiel du serpent par lequel il a été mordu, on ligature fortement le membre

atteint au-dessus de la morsure et on cautérise celle-ci à fond avec un charbon ardent. A notre grand soulagement, l'opération réussit et Jack fut rétabli en quarante-huit heures, n'ayant souffert que de vertiges, de saignements de nez et de crachements de sang. Le serpent était un des trois serpents venimeux que nous avons rencontrés pendant tout notre séjour sur le Yasuni. Il avait environ deux pieds de long et était bigarré de brun, de vert et de jaune.

En octobre, autant que je peux être sûr de l'époque, nous nous décidâmes enfin à partir, estimant avoir marqué assez d'arbres pour, quand nous les aurions abattus, payer notre retour à New-York. Nous chargeâmes le canot de provisions pour quinze jours, construisîmes un foyer à l'avant et un matin nous partîmes après avoir embarqué et allumé un nid de fourmis. Comme dernière tentative pour apprivoiser les sauvages, nous laissâmes un de nos machetes planté dans un arbre près de notre camp, espérant qu'ils comprendraient cette offre de paix et qu'ils s'enhardiraient à venir en chercher d'autres à notre retour.

CHAPITRE IX

LE PRIX D'UN BILLET PARA-NEW-YORK

Notre descente s'accomplissait régulière et rapide, lorsqu'un tapir écrasa notre canot.

Nous avions couvert environ les deux tiers du trajet, ayant dépassé depuis longtemps la zone accidentée pour pénétrer dans cette dernière partie du Yasuni, où le fleuve coule profond et lent sous un dais de verdure. Les eaux étaient basses et les rives s'élevaient à cinq mètres au-dessus de nos têtes en falaises d'argile. Le canot n'enfonçait presque pas dans l'eau, car nous avions mangé la plus grande partie de nos provisions et quant au reste de notre équipement, un machete, nous l'avions emporté pour couper une perche, laissant le canot attaché le long de la rive.

En revenant à travers bois, nous levâmes un gros tapir. Ces animaux, n'ayant aucun moyen de défense, se réfugient à la première alerte dans l'eau ou dans des fourrés de bambous épineux. Leurs ennemis, les jaguars, ne peuvent les y poursuivre ou, si un de ces carnassiers a pu sauter sur le dos du pachyderme et s'y cramponner, il est noyé ou déchiré, à moins qu'il ne lâche prise.

Comme il se trouvait entre nous et la rivière, notre tapir n'hésita pas une seconde. Il fonça à travers le sous-bois dans une fuite éperdue et sans même marquer un temps d'arrêt sur le bord, plongea dans la rivière, mais hélas ! tomba avec un bruit formidable au beau milieu de notre canot, dont les débris s'en allèrent au gré du

courant. Dans notre malheur, nous dûmes cependant remercier Dieu d'avoir donné aux bananes et aux ignames une densité plus faible que celle de l'eau, car nous pûmes en repêcher la plus grande partie, ainsi que les morceaux de bois sec constituant l'appareil à feu.

Deux ou trois jours nous furent nécessaires pour improviser un nouveau canot avec un tronc de palmier, le plus gros que nous pûmes trouver, des balanciers (1) et une paire de pagayes. Comme nous n'avions pour travailler qu'un seul machete, notre canot n'était qu'une ébauche, mais il tenait l'eau et était suffisant pour les quelques jours qui nous séparaient de l'Aguarico. Là nous trouverions chez Andrade tout ce que nous pourrions désirer en fait de marchandises et d'équipement.

Le plus tôt serait le mieux à tout point de vue, mais surtout à cause des moustiques qui devenaient de plus en plus intolérables au fur et à mesure que nous nous approchions du Napo, de sorte que nous marchions même la nuit, l'un de nous guidant le canot, tandis que l'autre dormait.

Notre joie fut immense quand nous sortîmes du dernier des innombrables méandres de ce tunnel et que le Napo étendit devant nous son large cours, où se reflétaient les rayons du soleil. Traverser sur la rive gauche, remonter les eaux tranquilles de l'Aguarico et nous amarrer au dock flottant d'Andrade, tout cela n'était plus qu'une question d'heures. Cependant, au moment d'arriver, une question se posa ; nous ne pouvions, en effet, nous montrer vêtus seulement des quelques fils qui pendaient à la ceinture de nos pantalons, mais Jack me prêta ce qui lui restait du sien, je le superposai aux débris du mien, et ma tenue fut suffisante pour me permettre d'aborder.

(1) Pièces de bois fixées parallèlement à la pirogue et à une certaine distance, pour lui donner de la stabilité.

Pour ne pas allonger inutilement mon récit, je dirai seulement qu'Andrade nous hospitalisa pour quelques jours et nous rééquipa, à crédit naturellement, comme cela se pratiquait pour tout le commerce de l'Amazone dans ces temps heureux. Nous n'avions absolument rien à donner en garantie au vieux trafiquant, mais on ne se souciait pas de cela de ces côtés en 1897. Nous nous plongeâmes jusqu'au cou dans les délices de la civilisation, toute relative qu'elle fût. Le poste d'Andrade fut pour nous ce qu'est le port pour un baleinier qui revient d'une croisière de deux ans sans avoir touché terre. Les conserves, en particulier, eurent les faveurs de Jack : biscuits, lait, *chocolat au lait* (1), beurre et autres aliments très ordinaires nous semblèrent des friandises d'une saveur toute nouvelle. Nous fîmes même un succès au *masata* des demoiselles.

Je profitai de l'occasion pour écrire à la maison et donner les raisons de mon retard, mais en définitive ma lettre n'arriva jamais, bien que notre hôte se fût offert à la mettre à la poste à Iquitos.

Comme nous l'espérions, il nous donna un canot, qui, il est vrai, avait déjà fourni un long service, et tout l'indispensable : vivres, pots, casseroles, engins de pêche, moustiquaires, fusils, munitions et enfin des habits. En dépit de la confiance qu'il montra à notre égard, nous ne fîmes cependant que des réponses évasives aux questions d'Andrade qui aurait voulu savoir ce qu'exactly nous avions trouvé sur le Yasuni et pourquoi nous tenions à y retourner. Il n'y avait pas de trésor à tenir secret, mais nous pensions que, si personne ne s'en mêlait, nous nous arrangerions beaucoup plus facilement avec nos amis, les Indiens-fantômes. En effet, il est arrivé souvent, sur de nombreuses rivières isolées comme le Yasuni, que les *caucheros* ayant découvert une tribu ont

(1) En français dans le texte.

tué les hommes et emmené les femmes et les enfants pour les vendre comme esclaves, un commerce plus profitable encore que celui du caoutchouc. Il est juste de dire que, grâce à leur caractère apathique, ces malheureux s'adaptent très bien à leur nouveau genre de vie et s'en montrent satisfaits.

Pleins d'espoir, nous partîmes un beau matin pour notre vieux campement du cours supérieur du Yasuni, et ainsi débuta la quatrième période de cette aventure.

Forts de l'expérience acquise pendant le voyage précédent, nous avançons gaillardement, maniant notre canot avec l'art de vieux pagayeurs et jouissant du bonheur de nuits tranquilles à l'abri de nos moustiquaires. Nous retrouvâmes non sans plaisir un certain nombre de nos campements improvisés, tout prêts à nous recevoir à nouveau. Le voyage dura de quarante à cinquante jours et ne fut marqué que par un seul événement digne d'être rapporté.

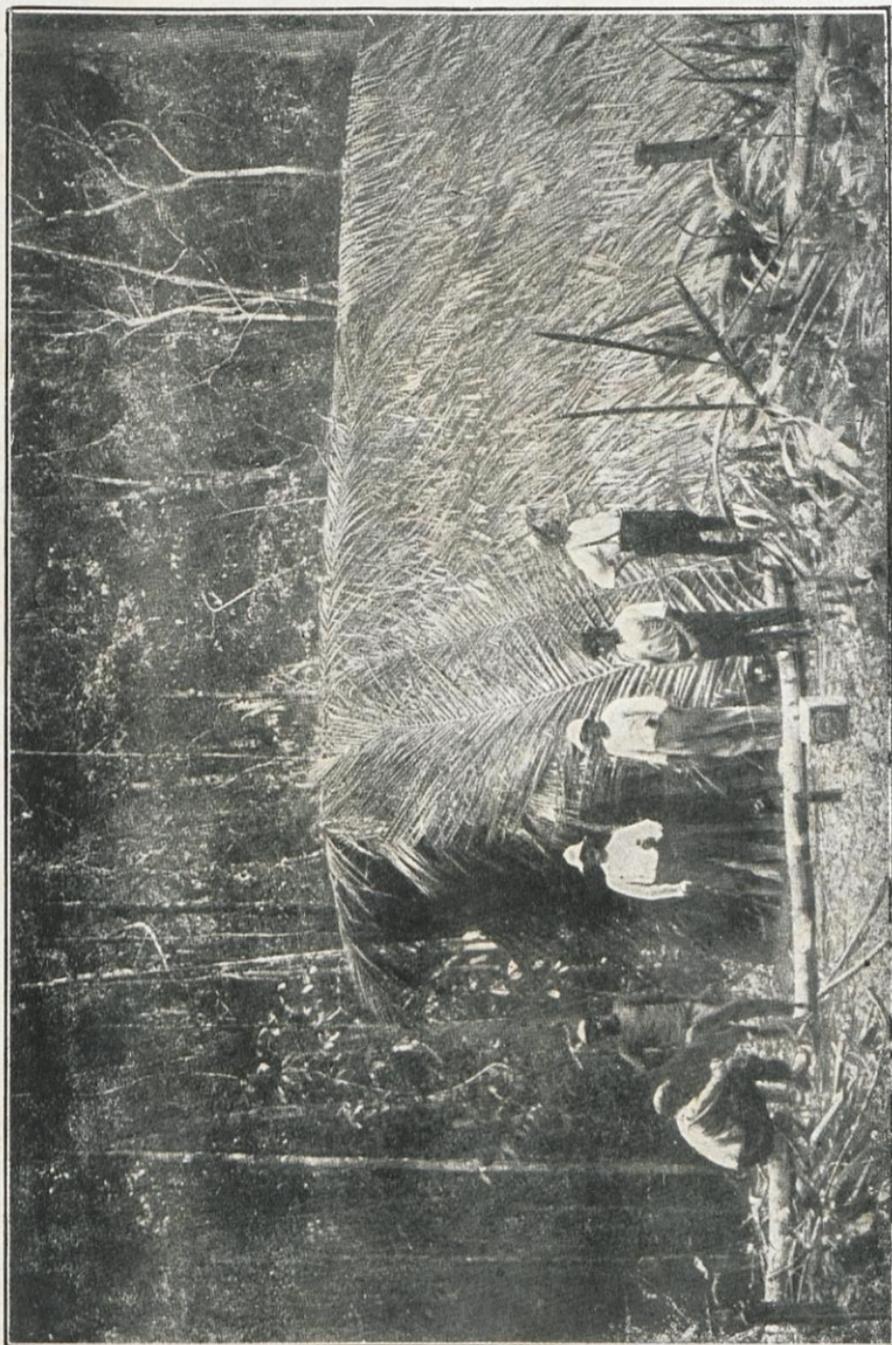
Deux ou trois jours après être entrés dans la rivière, nous nous étions arrêtés pour passer la nuit dans un des anciens campements construits par Santiago et ses acolytes. Je ne sais comment, je dérangeai la moustiquaire et un de mes pieds se trouva en dehors. Au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par une violente douleur au gros orteil et pensant que j'avais été piqué ou mordu par quelque insecte, je saisis la corde de caoutchouc qui nous servait de lampe et craquai une allumette.

Mon pied était couvert de sang, mais je ne voyais rien d'anormal. Je découvris bientôt la cause du mal : c'était un vampire qui tournait en cercle au-dessus de l'abri. Malgré la lumière et bien que je fusse éveillé et assis sur mon séant, l'immonde animal revint furieusement à l'attaque. S'abattant au pied du lit, il grimpa à ma couverture en s'aidant de ses crochets et je dus pour l'arrêter abattre ce dégoûtant vorace d'un coup de machete.

En considérant ce que j'ai rapporté antérieurement sur la façon de procéder de ces animaux, la conduite de celui-ci semble extraordinaire. C'est le seul d'ailleurs que j'aie jamais surpris en plein travail sur un être humain. J'avais dû certainement interrompre ses opérations par une coïncidence et non parce que la morsure m'avait réveillé, car la même chose se serait produite les nombreuses fois où j'ai été mordu. Si je ressentis une vive douleur en me réveillant, c'est que le vampire effrayé arracha brutalement ses dents de la plaie ou qu'il me mordit avec les quatre canines très aiguës dont ces animaux sont armés.

Un autre fait curieux dans ce cas est la persistance de ce vampire à revenir chaque fois à l'attaque jusqu'à ce que je l'eusse tué, alors que j'étais bien éveillé avec de la lumière et que je le menaçais de mon machete. Il se conduisit exactement comme ceux de son espèce le font avec les bestiaux, mais tout à l'opposé de leur attitude habituelle à l'égard des hommes. Vraisemblablement, après avoir goûté le sang, il était comme ivre et sa voracité lui faisait oublier toute prudence. Cette expérience personnelle, que je viens de citer, est le seul exemple à ma connaissance d'un cas semblable.

Estimant que nous devions nous trouver à peu près au moment de Christmas, nous décidâmes de célébrer les fêtes en arborant les habits neufs qu'Andrade nous avait donnés. Nous ouvrîmes donc une boîte de chemises. Dire que ces chemises étaient humides aurait été une grosse erreur, elles étaient décomposées. Si nous avions eu une spatule ou une pelle à gâteau, peut-être aurions-nous pu réussir à en détacher une de la douzaine sans la réduire en miettes, mais nous dûmes nous contenter de rire de notre mésaventure et je dois dire que nous nous en sommes amusés plus que nous l'avions fait à bien des réveillons passés. Elles nous avaient coûté cinq dollars pièce, « soit un dollar la seconde, à condition

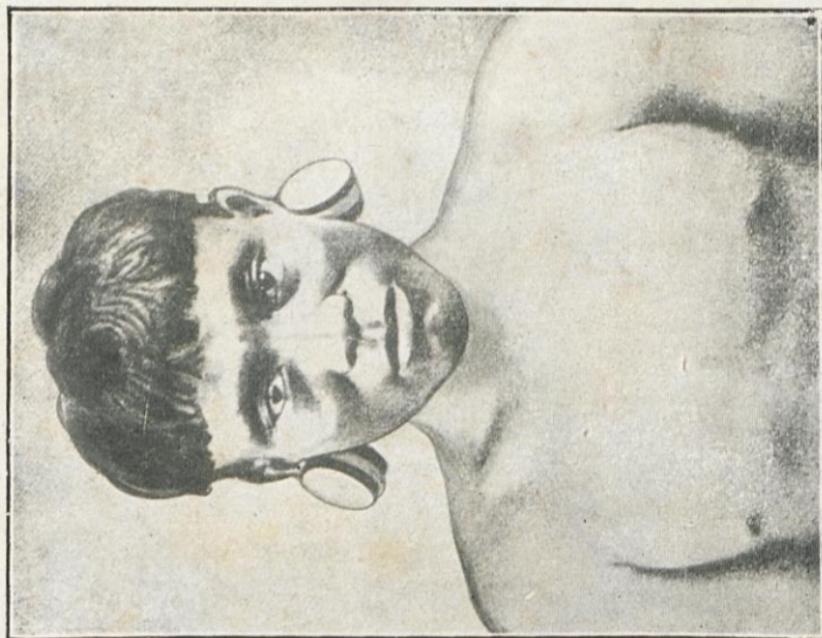


UN ABRI EN FEUILLES DE PALMIER



(Photo Shepstone.)

TYPES DE GAUCHEROS INDIGÈNES
DU HAUT AMAZONE.



(Photo Exclusive New Agency.)

UN INDIEN DE LA RÉGION DU NAPO

de faire très attention » ainsi que Jack le fit remarquer.

L'humidité dans ce pays attaque à peu près tout ce qui n'est pas conservé à l'abri de l'air, excepté la laine, le caoutchouc et les métaux non oxydables. Une cuillerée de sel exposée à l'air fond à vue d'œil, les cotonnades ne résistent guère qu'un dixième de leur durée normale, les céréales conservées en sacs germent immédiatement et les aliments à base de farine s'ornent en quelques jours de superbes chevelures vertes.

Après environ trois semaines, nous quittâmes les rives argileuses pour avancer à la perche sur le fond rocheux. Les pluies pouvaient commencer d'un jour à l'autre, aussi faisons-nous tous nos efforts pour arriver avant les crues qui amèneraient la rivière au niveau des branches et risqueraient de nous arrêter. Quinze jours plus tard, nous dépassâmes le théâtre de la nuit tragique, dans trois ou quatre heures nous devons donc être au but de notre voyage et nous saurions enfin une fois pour toutes si nos sauvages avaient accepté notre gage d'amitié.

Lorsque nous sortîmes du dernier méandre, nous aperçûmes, hélas ! le machete planté dans l'arbre à l'endroit même où nous l'avions laissé, mais par contre un Indien avait dessiné à côté un contour très précis de l'outil, sans oublier les rivets du manche. Il se trouvait que l'arbre était d'une espèce dont l'écorce verte et lisse conserve en traces blanches toutes les pressions qui y sont faites. Puisque nous ne devons compter que sur nous-mêmes, nous n'avions qu'à nous mettre tout de suite à gagner l'argent de notre retour à New-York.

Nous avions à peine commencé que je fus atteint de la fièvre, le plus terrible ennemi du *cauchero*. Un beau jour, sans avertissement préalable, je me mis à trembler, et je tremblais si fort qu'il me semblait que mes dents allaient se déchausser. Mes genoux fléchirent et je dus m'étendre sur le sol, tous les muscles contractés, pour résister au tremblement. Les mâchoires me faisaient mal

à force de les contracter pour empêcher mes dents de claquer et tous mes os étaient douloureux, comme s'ils avaient été brisés. Après avoir suivi le processus normal, le tremblement cessa, comme dans la malaria ordinaire, pour faire place à une transpiration si abondante que mes effets furent traversés et qu'ils sentaient si mauvais que nous dûmes les suspendre à distance du camp, jusqu'à ce qu'ils fussent lavés.

Pendant des semaines et des mois, la fièvre revint avec une régularité de pendule, tous les deux jours à onze heures du matin environ. Si je me trouvais au campement à ce moment, je m'étendais sur ma couverture, et Jack s'asseyait sur mon dos « pour m'empêcher de jouer au serpent dans tout le décor ». Si j'étais au travail ou en chemin pour y aller ou en revenir, je me couchais où je me trouvais et je tremblais pendant mes vingt minutes réglementaires. Y compris le temps nécessaire pour me remettre de la dépression causée par l'accès, je perdis ainsi une heure tous les deux jours pendant un an. Jack se contenta de me dire un beau jour :

— Vous avez manqué votre vocation, vous auriez gagné une fortune à secouer les pruniers.

Je continuais néanmoins à travailler, espérant toujours parvenir à m'acclimater, mais ce fut en vain, je maigrissais de plus en plus et seule ma barbe se portait bien et prospérait. Jack avait aussi une barbe bien fournie, qu'il coupait en carré à coups de machete en l'étendant sur un tronc en guise de billot. Nous devions avoir un aspect des plus comiques avec tout le bas de la figure mangé par un système pileux hirsute, où seul un trou carré s'ouvrait pour la bouche.

Il m'est encore une fois impossible de donner une relation chronologique de notre vie dans les forêts du Yasuni, pendant cette seconde campagne. Ce fut une longue année pleine de travaux de bûcheron, de préparation du caoutchouc, de chasse, de cuisine et de fièvre,

vraisemblablement et *grosso modo* toute l'année 1897. Une fois de plus nous perdîmes le compte du temps ; d'ailleurs, que nous importait d'être à la veille ou au lendemain. Par contre, nous savions à un dollar près la valeur du tas de caoutchouc, qui jour par jour s'élevait dans la petite clairière devant notre abri. Nous avons fabriqué une balance en bois, tarée avec un bidon de cinq gallons (environ neuf litres) rempli d'eau, dont le poids était facile à calculer.

Les mois se succédaient tous semblables, sauf lorsqu'une nouvelle découverte venait en rompre la monotonie. Je crois pouvoir affirmer qu'une vie d'homme serait juste suffisante pour connaître tous les secrets de ces forêts. Celui qui y pénètre pour la première fois ne comprend rien. Pour lui les arbres ne sont que des arbres à caoutchouc ou simplement des arbres, les mouvements de leurs branches que de simples mouvements, les pistes qui passent à leurs pieds ne lui montrent rien d'autre que le passage d'un animal, les innombrables voix de la forêt ne sont qu'un bruit pour son oreille et ne parlent pas à son esprit.

Peu à peu cependant il voit se dévoiler devant lui le sens secret des choses, mais qu'il n'espère jamais acquérir la science merveilleuse de ceux qui sont nés et ont toujours vécu dans ces immensités faites d'une seule forêt sans coupures, ni limites. Ceux-ci dans chaque arbre découvrent un abri, une arme, un poison, une boisson ou un repos. Chaque trou, une simple feuille morte retournée, sera pour eux une indication. Un bruit lointain signifiera que les *maquisapas* ont trouvé un arbre à fruit ou que les *cotos* se sont branchés pour la nuit et seront une proie facile pour les flèches empoisonnées. Leur connaissance de ce monde, comblé des dons de la nature, mais assez simple en comparaison du nôtre, est complète et absolue dans les moindres détails, c'est la condition première de leur existence.

Parmi tous les mystères auxquels je me suis heurté dans la forêt tropicale, j'en ai résolu un qui n'est pas des moins étranges.

Un jour que je chassais le long d'une piste, mon attention fut attiré par un mouvement bizarre dans le sous-bois et je m'arrêtai pour en connaître la cause. Approchant sans bruit, je me dissimulai dans un buisson et attendis pour avoir une idée de l'animal à qui j'avais affaire. Tout à coup, dix pieds au-dessus du sol, apparut un cou long et mince, surmonté d'une tête armée d'une paire de cornes ou de défenses, qui oscillait de droite et de gauche comme en quête d'une proie. Chose curieuse, les cornes au lieu de pointer du sommet de la tête partaient des mâchoires. « Si c'est le cou, pensai-je, que doit être le corps, » et une réponse traversa mon esprit comme un éclair. « Enfin, un *diplodocus* ».

Tandis que je continuais à observer la bête, son cou s'inclina en avant et les cornes s'accrochèrent aux lianes enchevêtrées qui pendaient de l'arbre. Le cou se retira lentement et gracieusement, laissant suspendue aux lianes une tête de daim putréfiée avec des lambeaux de peau et deux ou trois vertèbres attachées au crâne. J'eus alors l'explication de ce phénomène que j'avais déjà rencontré une ou deux fois auparavant, à savoir une tête de daim suspendue par les cornes, mais je n'avais jamais compris comment cet animal pouvait grimper à un arbre pour y mourir. Lorsqu'il fut débarrassé de ce morceau indigeste, l'anaconda, car c'en était un, se retira lentement à la recherche d'un coin tranquille pour y digérer en paix.

Vraisemblablement ces reptiles, qui cependant ont la réputation de pouvoir avaler un cheval, ne peuvent disposer ainsi de la tête d'un daim à cornes. Pour ne pas être obligés de laisser échapper une proie si tentante, ils avalent le corps et attendent que le cou soit assez macéré pour pouvoir se rompre et libérer la tête du tronc à

demi digéré. Ils doivent attendre un temps relativement considérable, car la tête, dont j'ai vu l'anaconda se débarrasser, était déjà dans un état de décomposition avancée.

Quand nous désirions nous reposer de nos travaux dans la forêt, nous apportions au camp un bidon de lait de caoutchouc frais et nous nous amusions à fabriquer quelques objets pour compléter le confort très relatif dont nous jouissions : une blague à tabac, une couverture imperméable, des chaussures, un oreiller pneumatique ou quelques bougies, car les usages du caoutchouc sont innombrables. Pour réparer les vêtements, on ne peut trouver mieux, une couture au caoutchouc est plus solide que n'importe quelle reprise ou même que le tissu lui-même. Dans un bois toujours humide une tente absolument imperméable est une chose précieuse ; or, il suffit de badigeonner un côté d'un drap de coton avec du lait pur. Le même drap caoutchouté peut d'ailleurs servir aussi bien contre les morsures du soleil sur un canot ; dans ce cas, on mélange au lait de la poudre, ce qui teint le drap en noir, mais surtout empêche le caoutchouc de se ramollir au soleil. L'élasticité du caoutchouc absolument pur, chose qu'on ne trouve que bien rarement hors de la forêt, est stupéfiante. Un morceau de caoutchouc peut être étiré à dix ou même vingt fois sa longueur normale et revenir ensuite à son état primitif.

Le moyen de fabriquer des chaussures chaussant parfaitement est très simple. On trempe le pied dans un bain de lait, on le retire, on attend dix minutes que le lait soit sec, on recommence pour ajouter une nouvelle couche et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait l'épaisseur désirée. Quelques bains supplémentaires sont réservés aux semelles. Lorsque le trempage est terminé, on enlève les chaussures comme on le ferait d'une chaussette, ce qui a pour conséquence imprévue d'arracher tous les poils des pieds, et elles sont prêtes à servir. Il est vrai

que si ces chaussures sont toujours bien adaptées aux pieds, on ne peut les porter continuellement, car elles échauffent le pied et peuvent provoquer une infection. On s'en sert surtout pour traverser les passages particulièrement épineux, leur élasticité leur permettant de résister à n'importe quelle pointe, si aiguë soit-elle. Nous nous servions aussi du caoutchouc pour notre éclairage. Une feuille de palmier enduite de chaque côté de lait frais et roulée en corde pendant que celui-ci est encore humide donne une excellente torche qui brûle lentement. L'odeur seule n'est pas très agréable.

Il y a cependant une chose contre laquelle le caoutchouc, si pur soit-il, ne peut rien. Un matin en nous réveillant, nous constatâmes que nous avions reçu la visite d'une armée de fourmis de l'espèce rouge ordinaire. Pendant des heures, en silence, elles avaient travaillé sur nos moustiquaires, sur le chapeau de panama de Jack et sur nos sacs à bagages en caoutchouc, chacune emportant ce qu'elle avait pu couper avec ses cisailles. Du chapeau nous ne retrouvâmes au matin qu'un dernier débris que deux des assaillantes se disputaient avec acharnement. Le long d'une petite clairière et d'un tronc d'arbre, un corps d'armée de cette république communiste parfaite défilait, chacune arborant un drapeau rouge, qui n'était autre qu'un morceau de nos précieuses moustiquaires, diminuées de deux pieds sur toute leur longueur. Il ne manquait rien dans les sacs à bagages, car leur contenu était trop dur pour que ces insectes pussent emporter quelque chose, mais les sacs eux-mêmes avaient été coupés en différents endroits et cela suffit à donner une idée de la force extraordinaire de ces petites bêtes. Les trous furent naturellement rebouchés sans peine avec du lait frais.

A propos des efforts que nous fîmes pour rendre notre vie plus confortable, je me souviens d'une méthode de mon invention pour allumer le feu, qui nous fut extrê-

mement utile par suite de la difficulté de préserver les allumettes de l'humidité. Peut-être pourra-t-elle également servir à d'autres voyageurs. On recueille un petit tas de mousse sèche prise sous une feuille de palmier (un chiffon peut aussi faire l'affaire), on l'enroule autour de la pointe d'un machete et on le saupoudre de poudre à fusil. Sur la pointe même du machete on plante une capsule, un coup sec avec une pierre enflamme la poudre et la mousse s'allume.

Il vint un moment où le *chacra* qui nous approvisionnait en racines s'épuisa. Nous allâmes simplement à un autre, beaucoup plus grand, qui se trouvait à quatre ou cinq milles du camp, mais nous eûmes une déception, car les propriétaires avaient tout récolté et fait de nouveaux semis. C'était une grave affaire pour nous, car il n'existait pas d'autres *chacras* à moins d'un jour de marche, et si nous devions aller y chercher nos provisions de légumes, nous n'aurions plus le temps de travailler.

A peu près à la même époque le sucre tira à sa fin, tandis que la mélasse diminuait rapidement. Quand il n'y en eut plus qu'un gallon, nous commençâmes à nous soupçonner mutuellement d'en consommer plus que notre part, aussi nous partageâmes le reste en deux parties égales et chacun prit la sienne. En quelques jours je vis le fond de ma boîte et Jack, pour ne pas être en reste, vida la sienne d'un seul trait. C'était la fin de nos aliments sucrés. Ensuite ce fut le tour du tabac. Jack, qui ne fumait pas, ne pouvait comprendre quelle tragédie c'était pour moi. J'en ressentais si vivement la privation que je passais des journées à rôder dans les endroits où nous avions travaillé, dans l'espoir de ramasser quelques vieux mégots. J'aurais dû penser que je ne pouvais rien trouver, je crois même que je le savais, mais j'essayais tout de même. J'en fus réduit à fumer des feuilles de bananes qui, bien qu'une triste imitation du vrai tabac, m'aidèrent cependant à

oublier le supplice de la fièvre et la monotonie de notre ordinaire. De jour en jour celui-ci était plus réduit en variété, tendant à ne se composer que de riz. Il n'y avait pas de poissons dans la rivière, dont le courant était trop rapide, et le gibier était irrégulier, la plupart des animaux et des oiseaux semblant émigrer avec les saisons, sans doute pour trouver de nouveaux terrains de chasse.

Périodiquement nous cherchions une distraction dans notre bibliothèque, qui se composait d'une brochure de vingt pages, à couverture jaune, publiée par le gouvernement des États-Unis sur *le Mal du maïs chez les bêtes à cornes*. Je n'ai jamais pu m'expliquer comment cette brochure a pu arriver sur le Yasuni en passant par Quito, je crois me souvenir que je l'avais trouvée chez Andrade lors de notre seconde visite. En tout cas, encore aujourd'hui je puis en réciter par cœur des pages entières : « Cette grave maladie a pour origine le charbon du maïs, etc., etc... »

La fin de notre séjour approchait, mais fut encore hâtée par un nouveau malheur qui nous frappa. Un jour, en rapportant au camp une charge de caoutchouc, nous rencontrâmes un fourmilier, qui suivait la piste de son pas traînant. Nous le tuâmes d'un coup de feu pour nous changer de notre éternel riz, qui commençait à nous répugner. Évidemment cet animal difficile ne mangeait que des fourmis noires, car nous en retrouvâmes plus d'un litre dans son estomac. Sa viande, qui nous intéressait surtout, semblait devoir être dure, mais n'avait pas d'odeur désagréable. Après avoir bouilli pendant une demi-heure, elle se défit en petits morceaux, mais comme nous étions affamés, nous en mangeâmes néanmoins chacun une bonne portion et quelques minutes après nous étions malades comme des chiens. Jack ne ressentit aucune suite de ce désastreux repas, mais je n'eus pas la même chance. Je tombai sérieusement malade et je dus rester couché pendant plusieurs jours, avec le délire.

Lorsque je commençai à aller mieux, le canot brisa ses amarres un jour de crue et commença à descendre le Napo tout seul. Nous n'étions pas plus tôt tirés d'un mauvais pas qu'un autre ennui plus grave nous frappait. Cette journée fut pour moi la plus terrible de celles que j'ai vécues sur le Yasuni. Jack était parti à la nage à la poursuite du canot et en un instant je les avais tous deux perdus de vue. Après avoir attendu Jack jusqu'à la nuit, je commençai à désespérer en voyant les heures passer sans qu'un son m'annonçât son retour. Finalement, je le crus noyé et, prenant une torche, j'essayai de suivre la rive à la recherche de son cadavre. Dans mon état, je n'aurais pu lui être d'aucun secours en aucun cas, mais je ne pouvais rester assis et inactif. Quand le jour se leva, sans le ramener, je réalisai seulement alors mon absolue solitude dans cette terrible forêt. L'état de faiblesse où je me trouvais par suite de ma maladie ajoutait encore à ma dépression nerveuse et je maudissais dans mon impuissance cet horrible désert.

Comme la matinée s'avavançait ; je me mis à réfléchir, étendu sans force sur mon lit de camp, aux moyens de construire une embarcation quelconque susceptible de nous emporter, moi et ma demi-tonne de caoutchouc, loin de cet endroit maudit. Je ne pouvais que me traîner et si j'étais incapable de chasser, j'aurais juste assez de riz pour atteindre le Napo.

Au début de l'après-midi je crus entendre *dans la direction de l'amont* une voix chanter un air qui m'était familier. Était-ce le délire, le commencement de la folie ou une hallucination passagère ? En tous cas, c'était intolérable. Pauvre vieux Jack, qui probablement flot-tait en aval à quinze ou vingt milles de là !

Et Jack apparut calme et tranquille.

CHAPITRE X

PIRATES DE RIVIÈRE

Nous avions récupéré notre canot. N'ayant pas de pagaie, Jack avait tenté sans succès de lutter contre le courant et avait dû se contenter de pousser et d'amarer le canot à la rive gauche. Il était parti ensuite à pied, cherchant un point favorable pour traverser la rivière et revenir au camp sur la rive droite. L'obscurité l'ayant surpris en route, il s'était égaré et avait été contraint de passer la nuit à peu près nu en pleine forêt. Le lendemain, ayant retrouvé la rivière, mais au-dessus du camp par suite d'un méandre, il était revenu, aussi rapidement qu'il avait pu, par une de nos pistes. Quelques jours après, les effets de l'ingestion du fourmilier étant un peu atténués, je pus descendre la rivière avec lui pour remonter la pirogue.

Nous devons partir et partir pour Iquitos, la ville la moins éloignée, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Je n'étais plus bon à aucun travail, je pouvais encore me traîner péniblement le long de la piste, mais en aucune façon ramasser du caoutchouc. Il m'était impossible de supporter plus longtemps la vie que nous avons menée jusque-là et par ailleurs, notre tas de caoutchouc avait bien l'air de valoir enfin un billet pour New-York. Pour moi, New-York c'était la famille et les amis et pour Jack des biscuits grillés et du beurre !

Dès le retour au camp, nous ne perdîmes pas une minute pour embarquer notre caoutchouc et ce qui res-

tait de nos provisions et de notre équipement. Les dix premiers jours de ce voyage de retour ne furent caractérisés que par la nécessité où nous fûmes de nous procurer des vivres. Ceux que nous avions achetés à Andrade étaient à peu près épuisés et nous ne pouvions compter que sur le supplément fort aléatoire de ce que le hasard de la route nous ferait rencontrer. Une fois ou deux nous fûmes favorisés par la chance. Nous trouvâmes d'abord, ce qui est une rareté dans cette région, un nid de *yungaruru*, avec huit œufs. Les œufs de cet oiseau sont bleu ciel, plus gros que ceux d'une poule et excellents à manger. De temps à autre nous pûmes faire une petite provision de fruits du palmier *chonta*, un fruit jaune et farineux, qui a plus ou moins, plutôt moins, l'apparence et le goût de la châtaigne grillée. Soit dit en passant, c'est le bois de cet arbre qui est utilisé par la plupart des tribus du Haut-Amazone pour la fabrication des sarbacanes et des lances.

La faim nous fit faire d'autres expériences moins heureuses, pour ne pas dire pis. Un jour, par exemple, nous eûmes l'imprudencé de nous attaquer à un dindon-buse, de cette espèce préposée par la nature au nettoyage des Tropiques, comme les chiens à la voirie de Constantinople. A Colon, le meurtre d'un de ces représentants si utiles du corps des balayeurs municipaux était puni d'une amende. Jack commença à plumer l'oiseau, mais après avoir arraché quelques plumes, déclara qu'il m'en faisait cadeau. J'eus la persévérance d'aller jusqu'au bout de l'opération et la lutte commença.

D'abord je le fis bouillir, puis rebouillir, puis frire, puis bouillir et rebouillir, puis frire à nouveau dans la graisse de singe, jusqu'à ce qu'il ne fût plus au fond de la casserole qu'un ignoble rogaton et alors seulement je m'avouai vaincu. Il doit y avoir un moyen chimique d'obtenir quelque chose de la chair d'un dindon-buse, mais je n'en suis pas sûr.

Après cela, un sanglier que nous trouvâmes crevé, me sembla fort appétissant. Qu'il ait été tué ou qu'il fut mort de sa belle mort nous semblait peu important, puisque nous allions le bouillir. Nous en détachâmes un cuissot et le rapportâmes au camp. Il était très avancé et après la cuisson, les vers étaient meilleurs que la viande. Nous n'eûmes guère de chance qu'avec un serpent d'eau que nous tuâmes le long du canot. Bien frit il jouait parfaitement l'anguille. Enfin nous atteignîmes un bas-fond plein de *pañás* et nos soucis alimentaires furent terminés.

Une nuit, pour changer, nous eûmes un bon fou rire. J'avais été éveillé par un bruit curieux mi-grognement, mi-sifflement, analogue à celui d'un phonographe qui va s'arrêter. Je pus enfin en distinguer l'origine : c'était Jack qui murmurait entre ses dents à l'autre bout de l'abri. En prêtant la plus grande attention aux sons étranges qu'il proférait, je réussis à comprendre les mots qu'il répétait d'une façon de plus en plus angoissée.

— Pour l'amour de Dieu, faites de la lumière.

Secoué par cet appel sourd et inquiétant, j'allumai une torche et levant la barre de sa moustiquaire, je dirigeai la lumière sur son lit. Un crabe de terre lui couvrait la figure. Il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas osé remuer un muscle, car au lieu d'un crabe inoffensif, il aurait pu avoir à faire à un scorpion, une araignée géante, un mille-pattes ou un quelconque de ces nombreux êtres rampants et venimeux que l'on trouve toujours dans un campement de l'Amérique tropicale. Dans ce pays, personne n'enfile un effet sans l'avoir minutieusement secoué et fouillé, et si l'on veut éviter tout accident, le mieux est de passer quelques charbons ardents dans ses chaussures avant de les mettre et de retourner complètement chemise et pantalon.

Nous n'étions plus qu'à trois ou quatre jours de l'embouchure de la rivière et il devenait nécessaire de

couvrir le canot, car nous allions bientôt sortir de la verdure et nous trouver exposés au soleil. Attachant le canot à une branche, nous partîmes avec nos machetes et nos fusils. Lorsque, deux heures après, nous fûmes de retour, je vous laisse à juger notre consternation en constatant que sur les vingt balles de caoutchouc qui composaient toute notre fortune, il ne nous en restait que trois.

C'était le coup le plus terrible que nous eussions encore subi sur le Yasuni. Jamais nous n'avions songé à la présence possible d'autres hommes civilisés. Évidemment, pendant notre année d'absence, quelqu'un n'avait pas perdu son temps. Nous avons rompu le charme qui défendait le Yasuni et d'autres prospecteurs s'étaient aventurés sur nos traces. Notre premier mouvement fut de saisir nos pagayes et de descendre le fleuve à toute vitesse pour reprendre le fruit si durement gagné d'une année de travail. Nos sentiments peuvent facilement se concevoir, nous étions sur le sentier de la guerre.

Deux heures de pagayage forcené nous amenèrent en vue d'un vieil Équatorien qui campait avec sa fille et un équipage d'Indiens. Nous l'interrogeâmes et il nous apprit qu'un groupe de Colombiens était passé la veille, remontant la rivière et qu'ils n'étaient pas redescendus. Après avoir emprunté à ce vieux brave homme un panier de farine et l'avoir remercié, nous fîmes aussitôt demi-tour à la recherche de nos voleurs. Le Yasuni est heureusement une rivière étroite.

Vingt-quatre heures après, nous aperçûmes de la fumée et à la sortie d'un coude nous vîmes qu'elle provenait d'une petite île. Nous débarquâmes et avec précaution nous approchâmes du camp, qui était assez éloigné de la rive. En arrivant sur le bord de la clairière, nous trouvâmes trois femmes indiennes, du type demi-civilisé, appartenant certainement à une équipe de *caucheros*. Elles venaient, dirent-elles, de l'Aguarico. Pen-

dant que nous leur parlions, survint un homme à l'aspect solide, barbu, une vraie tête de renégat. Je fus sur lui et je le désarmai avant qu'il ait pu se remettre de sa surprise. Je confisquai également un autre fusil et un fusil de traite pendus dans l'abri et je laissai le gauchois remercier sa bonne étoile d'avoir échappé au châtiment qu'il méritait. Je trouvai Jack fort affairé au bord de l'eau. Il avait retrouvé notre caoutchouc empilé dans un canot avec pas mal d'autre à côté et quand j'arrivai, il me déclara « qu'il ne se sentait aucune envie de trier leur caoutchouc et de le séparer du nôtre ».

A ce moment survint un autre Colombien, mais qui ne paraissait pas très dangereux, car il n'était armé que d'un machete. Avant de pousser au large, je les avertis en quelques mots bien sentis que nous ne voulions plus les voir sur le Yasuni, et que si nous les rencontrions dans la forêt nous serions capables de nous tromper et de les prendre pour des singes. Jack de son côté leur fit en anglais un discours fort réussi et il est bien regrettable qu'ils n'aient pu le comprendre.

Quelques jours après cette aventure, nous entrâmes dans le Napo avec deux canots et environ une tonne de caoutchouc. En passant nous avons fait cadeau à l'Équatorien d'un fusil de traite pour le remercier de ses renseignements et de sa farine. Nous n'étions pas des saints, mais nous aurions été ennuyés de ne pas récompenser ce brave homme.

Après avoir vécu si longtemps à l'ombre de la forêt, nous ne pûmes supporter l'ardeur du soleil, doublée qu'elle était par sa réverbération dans l'eau. Nos malheureux vêtements, des guenilles d'ailleurs, ne nous protégeaient pas et nous fûmes sérieusement brûlés. Jack en souffrit plus que moi, il pela au moins trois ou quatre fois pendant les quinze jours qui nous furent nécessaires pour atteindre le Marañon. Les moustiques étaient une autre torture. En voyageant de nuit et en dormant à

tour de rôle dans le canot pendant le jour, nous pouvions échapper au soleil, mais rien ne prévalait contre les voraces, qui nuit et jour tourbillonnaient autour de nous en véritables nuages. Ils s'abattaient parfois sur nous en si grand nombre qu'en passant rapidement la main sur la peau on ramenait une bouillie noire, une vraie pâte de moustiques. Le bruissement continu de leurs ailes faisait croire à un train passant dans le lointain au milieu du calme de la nuit.

Dans une dernière tentative pour nous défendre à la fois des moustiques et du soleil, nous imaginâmes de tailler des complets dans le calicot rouge de nos moustiquaires en remplaçant les coutures par du caoutchouc. Après avoir étendu le tissu sur le sable, nous prîmes nos machetes et commençâmes une coupe savante, mais les résultats furent piteux. Le pantalon de Jack aurait été parfait à l'époque des hauts-de-chausses collants, mais pas pour le travail que nous avons à faire. Après l'avoir enfilé, il ne pouvait ni s'asseoir, ni plier les jambes, il devait marcher les jambes raides et ne put entrer dans le canot qu'en se laissant rouler dedans.

En désespoir de cause, il fendit les côtés et ajouta des morceaux qu'il colla avec du lait frais, de sorte que le tout s'attacha aux poils de ses jambes. La chemise était aussi courte que le pantalon collant et de nombreux carrés de peau s'apercevaient, mais la chose avait peu d'importance, car par sa couleur la peau pouvait rivaliser avec le calicot.

Un jour ou deux après nos essais malheureux dans l'art de la coupe, je vis tout à coup sur le fleuve quelque chose que je n'avais pas revu depuis que j'avais quitté Guayaquil, un vrai bateau à vapeur. A toutes pagaies, nous nous dirigeâmes vers la rive, où le steamer coupait du bois, pour demander à combien nous étions encore d'Iquitos. En approchant nous vîmes tout l'équipage penché par-dessus les bastingages, qui nous regardait

avec le plus grand intérêt. Le propriétaire du bateau, un riche *cauchero* péruvien, se montra à son tour et, sans oublier le cérémonial naturel à sa race, nous interpella :

— Je vous avais pris tout d'abord pour des Indiens, mais je vois que je me suis trompé.

— En effet, nous sommes Américains, criai-je fièrement.

Il nous invita alors à monter à bord, ajoutant qu'il avait avec lui un de nos compatriotes, le mécanicien du bord. Nous amarrâmes les canots et grimpâmes sur le pont.

La première chose qu'aperçut Jack fut une croûte de pain, abandonnée sur le pont, il tomba dessus comme un joueur de rugby sur la balle. Don Luis Félipe Moré, en bon Espagnol, fut scandalisé de ce spectacle et donna aussitôt des ordres pour qu'on nous apportât à manger, mais, sans attendre, je demandai où se trouvait l'Américain.

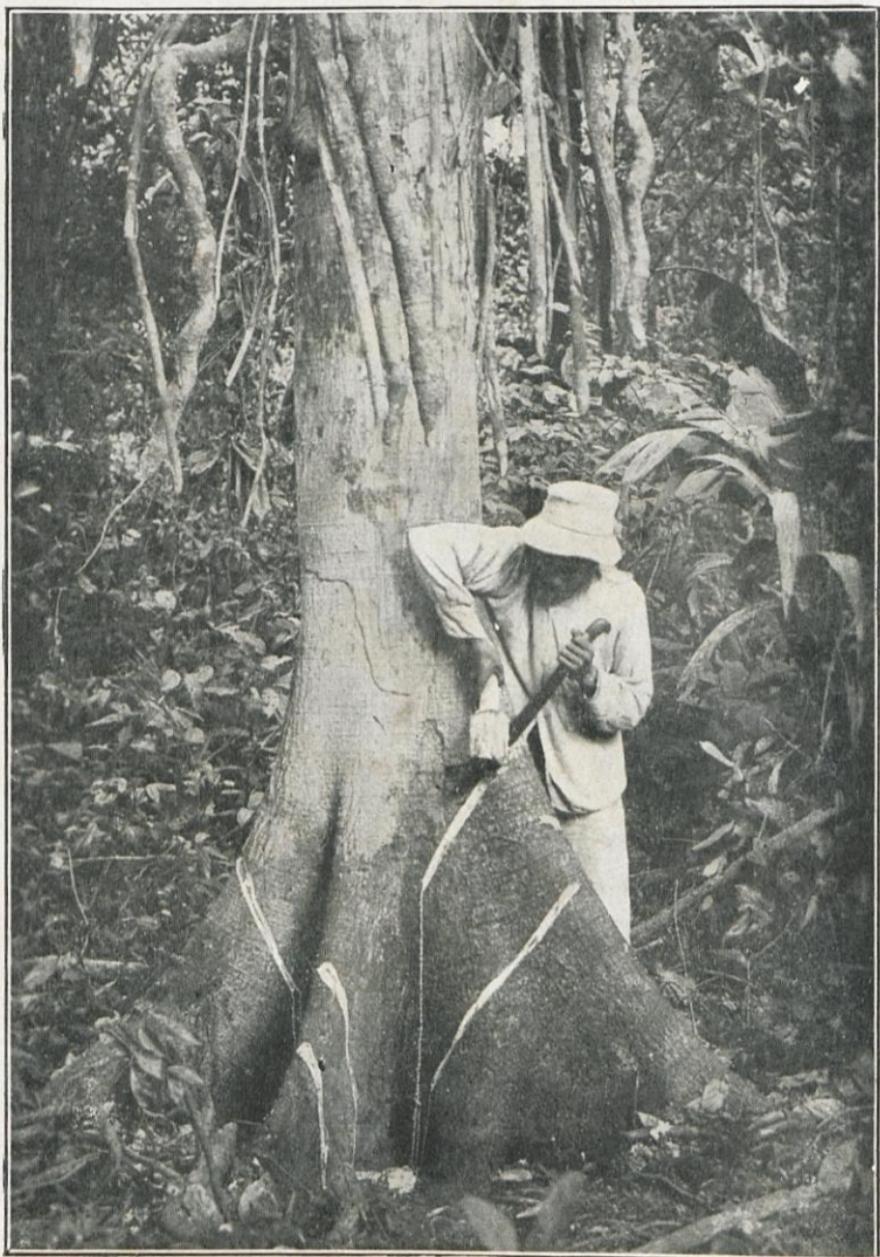
— Descendez par cette écoutille, répondit don Luis.

Nous nous penchâmes sur la rambarde et hurlâmes en anglais :

— Hello ! il y a quelqu'un en bas.

Le mécanicien leva la tête, je crois même qu'il commença à répondre, mais aussitôt il changea d'avis et grimpa l'échelle quatre à quatre. Il avait eu peur, me dit-il plus tard, que nous ne disparaissions avant qu'il n'ait pu nous examiner de plus près. Arrivé sur le pont, il éclata. Bredouillant et pleurant à la fois, absolument incapable de prononcer un mot, il fut pendant plusieurs minutes secoué par le plus beau fou rire de sa vie. Enfin, nous trouvions donc quelqu'un qui avait le sens du comique ! La solennité de notre hôte ne put d'ailleurs résister plus longtemps et il se joignit au concert.

Je répondis aux questions du mécanicien, lorsqu'il fut capable de les énoncer, que nous avions quitté deux ans auparavant Quito pour New-York et que nous avions été retenus dans le bassin supérieur.



(Photo Shepstone.)

GAUCHERO INCISANT UN ARBRE A CAOUTCHOUC AVEC UNE MACHETE

Remarquer l'exhaussement du tronc par les racines et la profusion de lianes, coupées à hauteur d'homme.



(Photo Exclusive New Agency)

UN FOURRÉ DE FOUGÈRES GÉANTES DANS LA FORÊT
AMAZONIENNE

— Et ajoutai-je, à combien sommes-nous d'Iquitos, c'est beaucoup plus important à l'heure actuelle que New-York.

— A cinq ou six jours en canot, mais si vous rentriez comme cela à New-York, vous feriez sûrement fortune.

Lorsque quelques minutes après nous pûmes nous regarder dans un miroir, nous fûmes, nous-mêmes, surpris de notre apparence. Des cheveux et une barbe de deux ans et des complets de notre fabrication faisaient un ensemble au moins curieux. Don Félipe fut à la hauteur de la situation. Le récit de nos privations l'émut et il fit apporter tout ce que le bord possédait de meilleur : des saucisses en boîtes, du fromage, des biscuits, des gâteaux, de la bière et une quantité d'autres merveilles. Ce qui nous fit le plus grand plaisir fut une miche de pain frais, nous n'en avions pas mangé depuis Quito. Bref, ces gens firent pour nous tout ce qu'ils purent, sur ce steamer, nous donnant non seulement des vivres pour la fin de notre voyage, mais encore les habits dont nous avions un si pressant besoin.

Lorsqu'une heure plus tard nous redescendîmes dans notre canot, le mécanicien nous fit promettre de l'attendre à Iquitos, où il serait de retour dans peu de jours. « C'est des types dans votre genre que je voulais trouver », nous cria-t-il comme nous partions, ajoutant en guise d'adieu ce dernier conseil :

— Allez voir le docteur X...

Six jours après nous étions à Iquitos.

CHAPITRE XI

IQUITOS

Iquitos est né de la nécessité d'avoir un centre pour la concentration du caoutchouc du bassin supérieur de l'Amazone et pour son échange contre les marchandises venues de Manaos et de Para. La ville, comme toutes celles situées le long d'une rivière, se composait d'une seule rue au bord de l'eau, faite de maisons en torchis à un étage avec des toits très prosaïques en tôle ondulée, qui abritaient les bureaux et les magasins des maisons de commerce américaines et européennes. C'était la ville commerciale, derrière laquelle s'étendait un labyrinthe de rues misérables, si on peut employer ce terme trop précis de rues, où vivaient des *caucheros* péruviens et une population indigène d'Indiens Cocama, utilisés comme payeurs ou comme main-d'œuvre pour la récolte du caoutchouc.

Les maisons dans ces rues secondaires étaient construites en bambou avec des toits de chaume, les murs étaient bien, il est vrai, transparents par endroits, mais ils étaient propres et peu coûteux à édifier. Aucun des raffinements de la civilisation n'était connu à Iquitos, au point que l'eau était portée à domicile par les domestiques indigènes. La ville avait poussé en quelques jours comme une « ville champignon », dans l'ouest américain, et elle devait durer aussi longtemps que les conditions économiques qui avaient provoqué sa création. Iquitos est à quinze jours de Para en steamer, soit 3 000 milles,

près de la jonction des principaux affluents du Marañon par lesquels le caoutchouc descend des différents camps d'exploitation jusqu'au fleuve. Elle marque le point extrême que peuvent atteindre les steamers venus de la mer.

Nous fîmes notre entrée dans Iquitos le 27 décembre 1898 à minuit, après avoir trouvé notre route dans un fouillis d'eaux mortes grâce à deux Indiens que nous avions pris pour nous servir de guides à San-Juan, un village à l'embouchure du Napo.

Bien que sans souliers, sans chapeau et plus velus que des ours, nous eûmes la sensation d'avoir grimpé un échelon de l'échelle sociale quand nous eûmes échangé nos complets de calicot rouge contre les vêtements plus courants que nous avait donnés Morse, le mécanicien du steamer. Aussi, n'hésitâmes-nous pas à nous présenter au premier marchand de caoutchouc que nous rencontrâmes et à lui proposer notre cargaison. Nous dûmes l'empêcher de nous frauder sur le poids, mais tout s'arrangea et nous emportâmes notre argent dans une charrette. Il y en avait en effet cent vingt livres, Iquitos ignore le papier-monnaie et on fait son marché avec une brouette.

Un Germano-Américain s'était installé comme coiffeur dans ce pays perdu, l'Eldorado du Haut-Amazone, pour des raisons connues de lui seul. La vue de deux vagabonds aussi poilus que nous l'étions et de plus citoyens de sa patrie adoptive, l'excita à un tel point qu'il nous offrit ses services gracieusement, à nous qui venions de vendre une tonne de caoutchouc et nous demandions ce que nous allions faire de tout cet argent. Quand il eut mis à la raison nos barbes de fleuve et nos opulentes chevelures, nous ne perdîmes pas un instant pour aller acheter des chaussures, mais nous étions destinés à rester pieds nus. Jack ne put trouver dans toute la ville

des souliers assez grands et quand à moi, je me rendis vite compte que si je persistais à vouloir enfermer dans du cuir mes pieds habitués depuis si longtemps à la liberté, je les estropierais pour le reste de mes jours.

Et alors seulement nous nous dirigeâmes vers un hôtel, l'hôtel de Rome, et, comme deux âmes errantes, franchissant les portes du Paradis, nous fûmes introduits dans une chambre avec des lits. Des lits après avoir couché deux ans sur du sable, de la boue, des arbres ou au mieux des feuilles de palmier, c'était plutôt une nouveauté. Je suis sûr que ceux qu'on nous donna étaient en réalité extrêmement mauvais, mais à ce moment ils possédaient pour nous toutes les qualités de l'espèce au plus haut degré de perfection. Le lendemain j'écrivis à la maison pour la troisième fois depuis mon départ de Quito. De telles occasions étaient rares dans le pays et, contrairement aux deux précédentes, cette lettre parvint à destination deux mois après.

Tout en continuant à prendre nos repas à l'hôtel, nous ne tardâmes pas à transporter nos pénates chez le docteur X..., car nous avons suivi le dernier conseil que Morse nous avait hurlé de la poupe du steamer. Le moins qu'on puisse dire du docteur est qu'il était Américain pur sang. Personne n'aurait osé parler devant lui de questions concernant l'Amérique, car on ne savait pas ce qui serait arrivé. À côté de lui le Vésuve aurait pu passer pour un iceberg.

Pendant notre séjour chez le docteur, nous eûmes quelques bons moments. Iquitos contenait tant de déchets de l'humanité tout entière, qu'à chaque pas on rencontrait un nouveau phénomène, avec une histoire curieuse et une conception de la vie plus curieuse encore. Notre hôte lui-même n'était pas une exception. Dieu et le diable savent seuls d'où il venait et comment il parvint à Iquitos en vendant des spécialités pharmaceutiques. Une fois là, tout en continuant à vendre ses drogues,

il découvrit que rien n'était plus simple que d'arracher les dents et il se mit aussitôt au travail, c'est-à-dire qu'il fabriqua une série de diplômes et de certificats témoignant de son habileté et qu'il en tapissa les murs de sa maison. Ensuite il invita ses nouveaux concitoyens à tenter leur chance. Tout cela nous fut révélé dans un moment de demi-inconscience, un jour qu'il se croyait à l'article de la mort.

Son ami et compère, un certain docteur Y..., avait peut-être été serre-frein sur un train de marchandises avant d'échouer à Iquitos, mais certainement rien de mieux. L'air de ce pays devait être un excitant merveilleux pour l'imagination, car il n'était pas plus tôt arrivé qu'il posait une plaque de cuivre à sa porte et commençait à faire de la clientèle. Pour les cas graves, il venait trouver le docteur X..., et les deux praticiens partaient en consultation. Leurs diagnostics, s'ils avaient été conservés, formeraient un recueil peu banal.

Je me souviens du cas particulièrement grave d'un pauvre diable qui était à l'agonie depuis plusieurs jours et dont les deux compères ne savaient que faire. Finalement la fièvre l'emporta et les « docteurs » portèrent leurs soins à des malades plus dociles, mais il fallait auparavant établir un certificat de décès. Ce fut Y..., qui trouva le premier !

— Écoutez, dit-il, nous allons mettre qu'il est mort d'une congestion du canal élémentaire entre la vésicule biliaire et les poumons, qui a provoqué une montée de bile froide et sa cristallisation autour du cœur.

Et fut dit fut fait. Heureusement pour lui le malade était déjà mort.

La perspective de perdre encore quelques autres clients importants et de voir les masses ignorantes attaquer ses talents professionnels fut cause sans doute que le docteur Y... abandonna une carrière si bien commencée, car peu après il déboulna sa belle plaque et accepta la

place d'ingénieur sur un rafiôt à vapeur à fond plat de douze CV qui faisait le service entre Iquitos et un *seringal* (1) voisin et avec lequel le « capitaine », car il avait changé de titre en changeant de profession, disparut un jour après avoir réussi à escroquer et à vendre deux cargaisons.

Ainsi le temps passait, tandis que Jack et moi attendions le retour de Morse, avant de prendre nos billets pour New-York. Les steamers de haute mer, qui arrivaient directement de Liverpool tous les quinze jours et un grand nombre de rafiôts qui venaient essayer de faire un chargement de caoutchouc étaient les seuls moyens de communication avec le monde extérieur, avec une ligne régulière de bateaux fluviaux entre Iquitos et Para.

Un beau jour un bateau de Manaos nous amena William Game. C'était un Irlandais de bonne famille, installé en Argentine depuis plusieurs années. Les yeux bleus, le teint coloré, solidement charpenté et fort comme un bœuf, il était toujours prêt pour quelque combat ou quelque folie. Ignorant absolument la peur, il mettait toute sa confiance dans ses poings. Personne de nous ne savait ce qui avait pu l'amener à Iquitos, le seul fait connu était qu'il avait dû quitter l'Argentine à la suite d'un différend avec le gouverneur de Puntarenas, le port charbonnier du détroit de Magellan. Game se plut d'autant mieux à Iquitos que personne n'y posait jamais de questions à qui que ce fût, et qu'en l'absence de toute police chaque homme était jugé uniquement sur sa valeur du moment et pouvait librement courir sa chance.

Nous fîmes connaissance de Game le jour même où il débarqua, et le même jour notre ami Morse revint de son voyage après avoir livré au propriétaire le steamer neuf dont il avait surveillé les essais. Edward Morse, de Wilks-

(1) Plantation de seringas.

Barre, Pennsylvania, ou pour ses amis Ed., était arrivé à Iquitos à peu près dans les mêmes conditions que moi.

Poussé par le même démon inconnu, il s'était embarqué à New-York sur un steamer en route pour la côte ouest de l'Amérique du Sud, *via* Magellan. Dans le détroit le bateau s'échoua par gros temps et ne put être remis à flot qu'en abandonnant la cargaison. Pendant qu'on faisait les réparations indispensables dans un port péruvien, Morse quitta le bateau et gagna par étapes Cuzco, la vieille capitale inca du roi Athahualpa. Il y rencontra un nommé Kirby, bien connu comme voyageur dans l'Amérique du Sud et ils s'entendirent pour entreprendre un voyage à peu près semblable à celui que Jack et moi venions de faire. Remontant vers le nord, ils traversèrent le Madre de Dios, le Beni et le Madeira et atteignirent l'Amazone, pas très loin de Manaos. Après de nombreuses aventures, y compris la perte de leur canot et de tout ce qu'ils possédaient, à l'exception des habits qu'ils avaient sur le dos, ils furent recueillis sur leur radeau par un *cauchero* qui partait pour remonter le Madeira et établir une exploitation de caoutchouc. Lorsqu'ils furent arrivés à l'embouchure de cette rivière, ils se séparèrent, Morse prenant un steamer pour Iquitos et Kirby retournant à New-York.

Morse était arrivé depuis quelques jours à Iquitos lorsqu'il trouva l'occasion de gagner quelque argent. Il était mécanicien de profession et don Luis Félipe Moré qui venait de recevoir un vapeur en pièces détachées, cherchait quelqu'un pour le monter et faire des essais. Il avait engagé notre nouvel ami et c'est pendant ce voyage d'épreuve qu'il fut accosté par Jack et moi, dans la partie inférieure du Napo.

La similitude de nos caractères et notre goût commun pour les aventures firent que Morse et moi nous sentîmes faits pour nous entendre dès notre première

rencontre. Je n'eus pas besoin de le voir souvent pour m'apercevoir qu'il était mû par le même esprit qui possédait Cécil Rhodes. Comme le grand Anglais, il était obsédé par les possibilités que peut offrir un grand territoire vierge, attendant des hommes pour exploiter ses ressources illimitées. Des plans pour abattre des forêts, pour déboiser de grandes étendues de sol fertile, pour construire des routes et des voies ferrées, pour créer des usines, des mines et des fermes ne cessaient de fermenter dans son cerveau.

Naturellement l'association de quatre individus, comme Rouse, Game, Morse et moi-même, dans un coin comme Iquitos, devait fatalement se terminer par quelque chose de peu ordinaire. Ayant donné de mes nouvelles et apaisé les légitimes inquiétudes de ma famille, l'idée de revenir à la vie normale s'effaçait graduellement devant la perspective beaucoup plus attirante de quelque course à la fortune dans les profondeurs de la forêt amazonienne. L'influence de mes compagnons agissant sur moi dans le même sens, nous nous entraînions mutuellement et de jour en jour il devenait plus évident que nous allions former une expédition et nous diriger vers le bassin supérieur de quelque affluent principal. J'avais déjà oublié les horreurs de la fièvre, grâce à la quinine à laquelle je m'étais mis dès mon arrivée à Iquitos et que je prenais en doses massives. Une bonne table avait de même effacé le souvenir du sanglier crevé, du dindon-buse, du fourmilier et de toutes les vaches maigres que Jack et moi avions connues.

Un jour quelqu'un parla de l'or des Incas et ce fut l'étincelle qui met le feu aux poudres. Sous l'influence de l'éloquence de Jack, la décision définitive fut prise : nous irions découvrir le Pactole d'où les anciens seigneurs du Sud-Amérique tiraient leur fortune.

La théorie de Jack sonnait très séduisante à nos oreilles complaisantes. Puisque, disait-il, les Andes et

la côte du Pacifique avaient été colonisées et prospectées depuis au moins cent ans et qu'aucune mine de quartz aurifère n'avait été découverte, c'était donc que les anciens Incas avaient tiré leur or de placers (1), situés dans le bassin supérieur encore inexploré de tout le système fluvial, qui descend des collines en bordure est des Andes équatoriennes et péruviennes. En fait, de nombreuses expéditions étaient déjà parties de Buenos-Ayres ou d'autres centres dans l'espoir de découvrir un trésor, et toujours sans succès.

Notre départ fut bientôt le sujet de toutes les conversations et la rumeur en parvint aux oreilles d'Ambusha, qui vivait alors de *masata* dans un canot au bord de la rivière et qui vint me faire ses offres de service. Il avait vécu de cette façon depuis qu'il était à Iquitos, arrivant on ne savait de quel coin du labyrinthe de l'Amazone, où il avait certainement exercé ses talents et d'où par suite il avait dû décamper précipitamment. Dans le dialecte jivaro, *ambusha* signifie « l'oiseau qui chante la nuit ». Notre camarade devait son surnom à son habitude de grincer continuellement des dents pendant son sommeil. Il lui avait été donné par les Indiens, ce qui pour un peuple si primitif, n'était pas déjà si bête.

Charles Pope, pour lui donner son véritable nom, était un Américain d'origine autrichienne, il parlait le français, l'anglais et une demi-douzaine d'autres langues avec un bruit de râpe. Il avait la plus magnifique confiance en soi et c'était là un côté de son caractère qui, comme nous l'apprîmes trop tard, était réellement dangereux, car il croyait si fermement à son infailibilité dans tout ce que doit savoir le voyageur dans la forêt tropicale, qu'il nous entraîna dans des mésaventures

(1) Mines où l'or se trouve en paillettes à l'état libre à la surface du sol.

soit topographiques, soit culinaires, d'où nous ne pûmes nous tirer qu'à grand'peine.

Plutôt du type Trotsky que du type Hindenburg, c'était un homme de taille moyenne, trapu avec des yeux bleus, des cheveux blond roux et des manières huileuses. Alors qu'il se tenait devant moi son chapeau à la main, ses yeux, ses pieds, ses déclarations, tout en lui était fuyant. C'était sans aucun doute possible un menteur, mais un menteur bien musclé. Nos conversations ultérieures nous le montrèrent aussi versé dans l'anarchie, la toxicologie et la périphrase que dans la philosophie. C'était le genre d'homme qui préfère voir ses ennemis passer tranquillement leur chemin plutôt que de courir le risque de devoir tirer dessus ; par contre, comme tous ses semblables, il éclatait souvent en diatribes virulentes qui se terminaient invariablement par cette question qu'il pensait définitive : « Quel droit avez-vous, *vous*, de faire des lois pour me gouverner, *moi*? »

Cependant, comme je l'ai dit, une chose en lui était réelle, ses muscles. Aussi quand il sollicita d'accompagner l'expédition comme cuisinier, ne demandant pour salaire que sa nourriture et ce que nous voudrions bien lui donner, si nous trouvions de l'or, sa proposition me sembla-t-elle intéressante, étant donnée l'habileté qu'il affirmait posséder dans le maniement de la pagaye et de la poêle à frire. Je l'engageai donc sur-le-champ et l'installai à l'hôtel à sa grande joie et non moins grande surprise.

Mais pendant ce temps Iquitos avait été le théâtre de nombreux événements.

CHAPITRE XII

POLITIQUE TROPICALE

Il n'y a guère à vol d'oiseau que 700 milles entre Iquitos et Lima, capitale du Pérou, mais un individu normal et à plus forte raison un corps de troupes ne sauraient s'aventurer à traverser le pays qui sépare ces deux villes, car il leur faudrait franchir les Andes par des sentiers de chèvres, traverser toute une région inexplorée, infestée de tribus sauvages, et voyager la plupart du temps en pirogue, le seul moyen de locomotion possible, de sorte qu'en pratique les autorités de Lima n'avaient en ce temps-là aucun contrôle sur ce qui se passait à Iquitos. Si par exemple le représentant de l'autorité à Iquitos avait envoyé un émissaire à Lima pour demander des troupes, il se serait écoulé six mois entre son départ et l'arrivée des forces attendues.

Le voyage aller et retour représentait environ deux fois 9 000 milles : aller de l'Amazone à Parà, descendre la côte de l'Atlantique, passer le cap Horn et remonter la côte du Pacifique jusqu'à Callao, le port de Lima. Télégraphier d'Iquitos n'était pas non plus possible, parce qu'il n'y avait pas de ligne ; on ne pouvait câbler que de Parà, ou à la rigueur de Manaos si le câble de Manaos à Parà fonctionnait, ce qui était rare, car il était à chaque instant rompu par suite des changements constants que l'érosion provoquait dans le lit du fleuve.

En conséquence, le gouverneur d'Iquitos devait assumer une grande responsabilité personnelle, mais par contre

son poste était fort lucratif, ce fonctionnaire étant en effet chargé de percevoir non seulement la taxe à l'exportation sur le caoutchouc et les autres produits du pays, mais encore les lourds droits de douane qui frappaient les produits importés. Or, tout le commerce du pays reposait sur le troc. Les marchandises et l'équipement nécessaires aux exploitations de caoutchouc étaient avancés par les marchands qui étaient remboursés ultérieurement en caoutchouc. Cette méthode d'échange rendait pratiquement la monnaie inutile et à vrai dire on en voyait très peu. Toutes les monnaies du monde cependant étaient acceptées, la livre servant d'étalon.

Un des gros éléments d'importation était fourni par les pacotilles destinées aux Indiens, fusils de traite, machetes, chemises et pantalons de couleurs et de dessins variés, conserves et une multitude d'objets de bibeloterie. Les droits de douane variaient tous les jours et c'était toujours les plus élevés qui étaient appliqués ou tout au moins les plus élevés qui pouvaient être extorqués aux marchands. En cas de non-paiement, la maison était fermée et gardée par des soldats.

En l'absence de toute force de police, la ville vivait sous le contrôle de la troupe commandée par le gouverneur. La corruption de fonctionnaires et le pot-de-vin florissaient, chaque gouverneur ayant à cœur de faire fortune plus rapidement que son prédécesseur. Le « système D » était en permanence à l'ordre du jour. Avec une réserve de caoutchouc inépuisable d'un côté et de l'autre une demande constante du monde civilisé pour ce produit, le poste de gouverneur d'Iquitos était l'objet de toutes les ambitions.

Un jour, peu après un changement de gouverneur, un bateau chargé d'une cinquantaine de ruffians recrutés parmi tous les gens de sac et de corde de la région et commandés par un prétendant au bienheureux poste,

remonta la rivière et vint s'ancrer devant la ville. Pendant la sieste de midi, ces forbans descendirent à terre et marchèrent sur la caserne. La plupart des soldats, qui étaient à peu près en nombre égal, dormaient ou étaient à la chasse aux cochons dans les rues, car ceux-ci circulant en liberté étaient devenus si encombrants que le gouverneur, pour en débarrasser la ville, les avait déclarés propriété publique et avait autorisé tout le monde à les tuer. Ce fut un jeu pour les assaillants de s'emparer de la caserne, de se saisir du gouverneur, de le chasser dans la rue et de l'abattre à la course comme un lapin.

Son successeur, dans son désir inconsidéré de faire fortune en battant tous les records de vitesse, dépassa la mesure permise et s'aliéna d'un seul coup toutes les sympathies de la ville en informant les commerçants que pour leurs dernières importations ils avaient payé la taxe à un homme non qualifié et qu'ils devaient l'acquitter à nouveau entre ses mains. L'argent fut versé. mais la réussite de ce beau coup incita alors un autre aventurier à tenter sa chance à son tour. De la même façon, il s'empara du pouvoir, se débarrassant du gouverneur comme celui-ci l'avait fait de son prédécesseur. Par contre, lorsqu'il vint pour la troisième fois réclamer les taxes sur les mêmes marchandises, il constata que la patience des marchands était à bout.

On commença à murmurer qu'il fallait faire quelque chose et d'abord trouver un homme capable d'organiser et de conduire la contre-attaque. On le trouva en la personne de Salomon Casés, un Juif marocain, ex-sous-officier de l'armée anglaise, devenu un négociant important, qui se révéla un chef remarquable. Une légion étrangère se rassembla sous ses ordres pour protester, de la seule manière connue à Iquitos, contre les exactions de ces gouvernements improvisés. Les hommes qui n'avaient pas de fusils furent armés par Wesche et Co.

la plus importante firme du pays, et une troupe de quelque trois cents hommes fut constituée. La population étrangère se composait d'un grand nombre de Brésiliens et de Portugais, de vingt à trente Français, du double d'Allemands, d'une trentaine d'Anglais et de treize Américains, le tout assaisonné de citoyens de toutes les républiques voisines. Presque tous ces hommes étaient surveillants dans des exploitations de caoutchouc, capitaines ou mécaniciens des petits vapeurs appartenant à des particuliers ou employés de maisons de commerce.

Lorsque tout fut prêt, nous nous rassemblâmes, car naturellement nous faisons tous, sauf Ambusha, partie des volontaires, devant la maison Wesche, et en plein jour, au pas cadencé, nous marchâmes sur la caserne. Il n'y eut, comme il fallait le prévoir, aucune résistance; quelques minutes de conversation suffirent à convaincre la sentinelle que le mieux serait de disparaître; quant au gouverneur, il fut expédié par le premier bateau qui descendit la rivière. La « Legion » prit alors le contrôle des douanes, se chargea de la police et fit savoir à Lima qu'elle maintiendrait l'ordre jusqu'à l'arrivée d'une autorité régulièrement constituée.

Iquitos revint tranquillement à son poivre rouge, à son riz, à ses haricots, à ses bananes et à son *païchi* (1), ces cinq articles formant la base de l'alimentation de tous les habitants à l'exclusion de presque toute autre chose, à part les conserves dont l'approvisionnement était remarquable, aussi varié qu'à New-York et digne de satisfaire un épicurien. En comprenant le poivre rouge dans les aliments principaux, je n'ai pas exagéré, car toutes les tables étaient toujours chargées de poivrons crus, dont les indigènes faisaient une consommation

Le *païchi*, qui correspond à la morue salée de l'autre hémisphère, est fourni par un poisson de l'Amazone dont le poids peut atteindre 300 livres. On le sale et on le boucane au soleil, après l'avoir découpé en tranches.

effrayante, bien qu'un seul soit suffisant pour mettre hors de combat un homme normal. A côté trônait l'éternelle sauce *curi-uchu* (en *quichua*, poivre doré), composée par parties égales de piments rouges, d'oignons et de graisse, et qui sert à faire disparaître le goût de n'importe quel aliment.

Notre équipe s'était augmentée de deux Péruviens, Evarico et Pedro, le premier un trafiquant qui se trouvait à Iquitos par hasard et qui s'offrit à faire partie de notre expédition, le second un charpentier venu de l'intérieur, attiré par les hauts salaires payés dans ce nouveau centre, où le trafic était intense.

En ce qui concerne l'équipement de l'expédition, nous avons commencé à acheter le nombreux matériel nécessaire, mais nous nous aperçûmes vite qu'il était absolument inutile de faire de plus larges dépenses, car toutes les maisons de commerce étaient trop désireuses de nous aider, dans l'espoir d'obtenir des révélations sur ce que nous pourrions découvrir.

Quand, à l'aide de ce que nous récoltâmes de droite et de gauche, notre équipement fut complet, nous décidâmes de partir ; soit dit en passant, cette décision avait déjà été prise plusieurs fois. Il y avait presque six mois que Jack et moi avions vendu notre caoutchouc, nous étions au milieu de juin et depuis janvier nous espérions chaque jour pouvoir partir. J'ai retrouvé une lettre datée du 12 janvier et adressée à mon beau-frère, dans laquelle je lui dis ma déception de ne pas être encore en route et mon espoir « de partir le surlendemain ». Mais enfin en juin tout semblait définitivement prêt.

Nous emportions un équipement complet : des armes et des munitions, des pelles, des pioches, des batées à or, une tente de bivouac, des ustensiles de cuisine, une pharmacie de campagne, un assortiment d'outils pour les réparations, des effets de rechange dans des sacs en caoutchouc, un banjo, du tabac du Brésil en barres, une

demi-douzaine de barils de rhum, quatre chiens, et des conserves, choisies surtout pour leur grande valeur nutritive sous un petit volume.

Avant de partir je pris une décision qui eut une influence considérable sur le présent récit. Je résolus, en effet, de tenir un journal ou tout au moins de noter les événements saillants de *l'Expédition de l'or des Incas*. Peut-être regrettai-je alors de n'avoir aucune trace des deux années précédentes ou peut-être ne fut-ce qu'un caprice, résultat de la découverte de quelque vieux calepin dans mes bagages? J'ai oublié quelle fut l'origine de cette idée, mais j'ai encore ce document glorieusement fatigué et défraîchi.

La dernière chose que je fis avant de partir fut d'écrire à ma famille, en la priant de me répondre aux bons soins du consul américain à Lima, je ne savais pas en effet si je verrais d'abord le Pacifique ou l'Atlantique. La première note de mon journal signale très laconiquement notre départ d'Iquitos le 13 juin 1899 :

« Enfin, partis d'Iquitos aujourd'hui, après deux mois de *mañana* (demain). »

CHAPITRE XIII

EN REMONTANT L'AMAZONE

Don Juan José Ramirez était un riche négociant en caoutchouc et en esclaves, si riche qu'il devait être millionnaire. Après avoir débuté comme n'importe quel cauchero, il avait développé considérablement son commerce et, quand nous fîmes sa connaissance, il avait trois cents Indiens exploitant pour lui le caoutchouc sur une demi-douzaine de rivières, des postes sur tous les principaux cours d'eau et un steamer pour approvisionner ses exploitations et transporter le caoutchouc. C'était un Péruvien d'origine espagnole, un homme solide et jovial, habitué à donner des ordres et à les voir exécutés.

Les propriétaires de vapeurs sur le Haut-Amazone prenaient volontiers des passagers à un tarif éminemment variable par suite de l'absence de toute ligne régulière. Ayant entendu parler du sieur Ramirez, nous lui demandâmes passage jusqu'à Barranca, le point le plus éloigné atteint dans l'ouest par les vapeurs et le siège de sa plantation principale, le dernier poste aussi de la civilisation sur le Marañon. D'après mon journal, le voyage fut agréable.

« Tandis que le bateau progresse vers notre destination, nous passons devant de nombreux petits villages cocamas, dont les défrichements et les toits de chaumes brisent agréablement la monotonie de l'éternelle forêt qui borde chaque rive comme un mur. De temps à autre,

un canot part de l'un de ces villages, le capitaine fait ralentir, il se range à bord et l'*Onza* compte quelques passagers de plus et un nouveau canot à remorquer. Ces nouveaux venus sont souvent des femmes au teint olivâtre, avec de longs cheveux noirs, sans coiffures ni chaussures, vêtues de la jupe et de la blouse que la civilisation leur a imposées. Parées de nombreux colliers en dents de singes ou en verroterie et de quelques touffes de plumes, elles s'accroupissent en tailleur sur le pont, allaitent les bébés qu'elles portent sur leur dos et bavardent en *cocama* (qui diffère sérieusement du *quichua* du Napo) en buvant le *masata*, qui forme invariablement la partie principale de leurs bagages ».

Pour comprendre l'effet produit par ces clairières qui animent le paysage le plus uniforme du monde, il faut en avoir fait l'expérience. Dans tout le bassin de l'Amazone, qui comprend environ 50 000 milles de rivières navigables pour les vapeurs, absolument aucun relief, absolument rien ne trancherait sur la masse compacte de la forêt qui s'allonge interminable et toujours pareille, n'étaient ces points clairsemés et minuscules où l'homme a laissé sa marque sous forme d'un village, d'un défrichement ou d'une hutte. On vit perpétuellement entre deux murailles de verdure, aucune colline ne se dresse à l'horizon, aucun pic ne domine les arbres innombrables, aucun espace dénudé ne coupe la chaîne ininterrompue de la forêt tropicale, qui enserre l'âme du malheureux voyageur écrasé par cet infini.

On a appelé ce pays « la terre des papillons et des colibris », c'est plutôt un reste des marais préhistoriques, grouillant d'une vie végétale et animale encore très proche de la vie primitive, où tous les insectes venimeux de la terre semblent croître et prospérer plus allégrement que partout ailleurs. La vie du chercheur de caoutchouc est une torture qui ne peut être supportée que cinq mois de l'année et seulement grâce à la perspective du gain

énorme qui peut être réalisé et des plaisirs qui en sont la conséquence à Manaus ou dans une autre ville de l'Amazone.

Dix jours durant, nous continuâmes à remonter le fleuve. Chaque soir, lorsque nous nous arrêtions, il fallait renouveler la provision de bois et pourvoir au dîner du soir. Une équipe de chasseurs partait en forêt, à la recherche surtout des singes, car ces animaux formaient le *chef-d'œuvre* (1) de tous nos repas, servis soit en soupe, soit en ragoût, soit en rôti, soit sous une quelconque des nombreuses formes que la civilisation a découvertes pour faire cuire la viande. La chair des singes est propre, rouge et ferme et comme goût rappelle le bœuf plus que toute autre viande. Comme celle du bœuf, d'ailleurs, on peut en manger pendant toute une année sans se lasser, tandis qu'on peut arriver à être écœuré jusqu'à la nausée par le daim, le dindon ou tout autre gibier, au point de mourir de faim avec de la viande à profusion. Ces éloges gastronomiques ne s'adressent d'ailleurs pas à toutes les variétés de singes, mais principalement aux deux grandes espèces, le *maquisapa* et le *choro*. Les autres sont comestibles, mais n'ont pas la même saveur.

Le dixième jour, nous n'étions plus qu'à quelques heures de Barranca et nous fîmes halte au dernier village cocama sur le Marañon. La région étant inondée chaque année, les huttes étaient juchées sur des pieux à quelques pieds au-dessus du sol. Le village comprenait dix à douze familles qui vivaient de chasse et de pêche et fournissaient aux exploitations de caoutchouc du *paichi* et de la *vacamarina* (2), ainsi que des sangliers, des singes et des dindons qu'ils tuaient avec leurs fusils de traite, recevant en échange de la poudre, des machines

(1) En français dans le texte.

(2) Vache marine ou lamentein, qu'on prépare comme le *paichi*.

à coudre, des machetes, des haches, des lignes, des hameçons, des effets et de la bijouterie de pacotille.

Nous nous ancrâmes devant le village pour acheter des vivres. Aussitôt les enfants se précipitèrent dans leurs canots et vinrent pagayer autour de nous. Les Cocamas sont, parmi tous les sauvages de l'Amazone, les plus adroits sur l'eau, on pourrait presque dire qu'ils sont amphibies, car pendant des mois leurs villages sont complètement encerclés par l'inondation, le point émergé le plus proche étant Barranca. Voici un exemple de leur adresse. Ils chassent les veaux marins à la lance, mais comme il ne peut être question d'embarquer un tel poids dans une pirogue par-dessus le plat-bord sans la faire chavirer, l'équipage, composé en général d'un homme et d'une femme, fait couler la pirogue, la dirige sous le lamentin, puis d'un violent effort soulève brusquement la pirogue par la pointe en tenant en même temps le nez de la bête, l'eau se vide par l'arrière construit à cet effet et la pirogue flotte chargée de la victime.

Après avoir ravitaillé notre garde-manger, nous partîmes pour atteindre Barranca le même soir. Ce dernier poste de la civilisation est une création de don José Ramirez ; il se compose d'un comptoir, au-dessus duquel habitent Ramirez et sa famille, d'une sucrerie, d'un certain nombre de maisons à toits de chaume, éparpillées de chaque côté de l'unique rue qui court parallèlement à la rivière et d'un défrichement qui sert de *plaza*. Toute la ville est située sur la même rive, d'où par temps clair on aperçoit les Andes à 100 milles de là. Le magasin a été construit au centre de la clairière, entre la ville et la rivière, de façon à éviter les attaques par surprise des tribus sauvages qui vivent de l'autre côté du Pongo de Manseriche.

Ramirez avait pris de sérieuses précautions contre ces attaques. Les portes en bois dur étaient très épaisses, tout autour du second étage courait un balcon, qui per-

mettait de commander toute la clairière et qui était protégé contre les sagaies par un masque en bois de palmier, et néanmoins Barranca avait été victime quelques semaines avant notre arrivée d'un raid des Huambisas, qui avaient enlevé quelques femmes blanches et pillé et brûlé la plus grande partie de la ville. L'attaque avait été conduite à la manière indienne. Tandis qu'une troupe pénétrait dans la ville sous prétexte de trafiquer, une autre, équipée en guerre, attendait à la lisière de la forêt et, à un signal donné, tous se précipitèrent sur les habitants surpris. Ramirez était absent, son frère fit une véritable hécatombe d'Indiens, mais sans pouvoir les arrêter. Il est vrai qu'il dut agir seul, car son premier employé blanc se mit à l'abri dès la première alerte et avec une Winchester en main, ne se retourna qu'à la lisière de la forêt, pour rester pétrifié en entendant sa femme, emportée par les sauvages, hurler au secours.

On ne trouva, pour excuser la conduite de ce courageux gentleman et son étrange conception des devoirs d'un homme, que sa passion malade pour les drogues, dont il avait toujours un assortiment complet. Elles étaient contenues dans des flacons, dont chacun portait un numéro et une brochure donnait les modes d'emploi : « Pour un rhume de cerveau, deux pilules du flacon n° 3, quatre fois par jour. Pour des attaques intermittentes de fièvre, un comprimé du flacon n° 6 toutes les deux heures, etc... » Le malheureux faisait un tel abus de sa pharmacie qu'il vida certains flacons bien avant les autres, mais sa foi dans les qualités curatives de ses drogues était telle que, s'il n'avait plus de n° 8, il le remplaçait très bien par deux rations de n° 4.

Barranca était non seulement le quartier général de Ramirez, mais aussi le point d'attache de beaucoup de ses *caucheros* qui venaient s'y refaire après avoir passé une saison ou deux sur les affluents, où leur maître exploitait le caoutchouc. En outre, une population séden-

taire assurait le fonctionnement de la sucrerie et de la plantation, cultivait la canne à sucre et le *yuca*, creusait des canots, construisait des maisons et entretenait l'aqueduc qui amenait l'eau à la roue de l'usine. Des menuisiers indigènes tiraient des bois durs de la région les ustensiles de ménage, les charpentes des maisons et même quantité d'objets qui ailleurs n'existent qu'en métal, comme des arbres de machines, des engrenages ou des volants.

L'Amazone pourrait connaître un avenir remarquable grâce à ses ressources inépuisables en bois durs, dont elle possède toutes les variétés les plus appréciées et les plus résistantes. Peut-être un jour viendra-t-il où cette matière première sera exploitée intensivement, mais à l'heure actuelle les difficultés pratiques sont énormes, d'une part parce que ces bois se refusent à flotter, qu'ils soient verts ou secs, et d'autre part parce que la construction de routes engloutirait des fortunes. Une scierie flottante pourrait au moins exploiter les rives des fleuves, mais elle devrait être outillée d'une façon spéciale, car ce bois ne se laisse pas travailler par les machines à bois de modèle courant. Une scie circulaire tournant à la vitesse normale perd toutes ses dents en quelques secondes, un ciseau enfoui à force dans ce bois y laisse son tranchant quand on le retire, un clou se tord mais n'entre pas et un rabot est un outil ridicule. Il faut travailler le bois dur comme l'acier, avec les mêmes outils.

Les arbres abattus par un accident quelconque, bien que couverts d'un terreau de feuilles mortes, de mousse et de végétation suant d'humidité, étaient aussi sains que le jour de leur chute. Lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous devions sur le Napo faire passer notre canot sur un tronc qui barrait la rivière, les éclats que détachait la hache coulaient comme des pierres. A Barranca nous vîmes huit troncs d'environ vingt pieds de long, qui

servaient de pilotis depuis plus de quarante ans ; j'ai sondé avec mon machete la partie enterrée et celle exposée à l'air, l'une et l'autre étaient dans un état de conservation parfaite.

La vie à Barranca ne manquait pas d'excitants. Le jour de notre arrivée, un raid d'Indiens fut signalé, chacun se précipita sur ses armes et courut occuper un poste. Le lendemain l'ennemi se présenta fort pacifiquement sous forme d'une tribu de Jivaros venus faire du commerce.

Ramirez, à l'aide d'une généreuse distribution d'eau de feu, persuada ces Indiens de nous offrir un spécimen de leurs danses de guerre et de leurs méthodes d'attaque. Ce spectacle fut des plus curieux et nous remerciâmes vivement notre hôte. Ce millionnaire illettré était vraiment un brave homme et un hôte excellent. Quand je dis millionnaire je ne veux pas dire qu'il possédait un million liquide ; au contraire, toute sa fortune était en nature : marchandises, caoutchouc, bâtiments, canots, vapeur, esclaves, outils et équipements de tous genres nécessaires au travail de ses exploitations, et enfin, ce qui n'est pas le moindre, l'amitié et la confiance des Indiens et des marchands d'Iquitos. Il jouissait d'un crédit illimité et était aussi sûr dans l'Amazonie que J. P. Morgan et C^o à New-York ou le Crédit Lyonnais à Paris. Sa vie était, si vous voulez, celle d'un homme qui n'est pas entravé par le code moral de la civilisation, mais le monde où il vivait (et où je pense il vit encore) le respectait et l'estimait, et on ne peut pas en dire autant de tous les hommes.

CHAPITRE XIV

LE DÉPART POUR L'INCONNU

Nous eûmes une nouvelle preuve de la générosité de notre hôte à notre départ de Barranca, lorsqu'il insista pour que nous utilisions son *Onza* pour remonter le fleuve aussi haut qu'il pourrait nous porter. Nos deux canots et un troisième acheté à Barranca furent pris en remorque et nous partîmes à l'aube, onze jours après notre arrivée, l'*Onza* filant hardiment, comme s'il avait su être le premier bateau à vapeur, qui eut remonté aussi haut le Marañon depuis la destruction de Borja.

La période de préparatifs était enfin terminée et nous en avons fini avec tous ses ennuis. Dans notre équipement une seule chose mérite une mention particulière, c'est le « war-bag » ou sac de guerre, ainsi nommé d'après les sacs des prospecteurs des États de l'Ouest. Les nôtres étaient conçus pour braver l'eau sous toutes ses formes : humidité de la forêt, pluies torrentielles, chutes dans les marais ou les lacs. Pour fabriquer un tel sac on tend de la toile sur le fond et les côtés d'un boisseau à grains ou de tout objet similaire, on la coud et on l'enduit de couches successives de caoutchouc frais, en ayant soin de laisser sécher chaque couche avant d'appliquer la suivante, ensuite on retire le boisseau et on a un sac cylindrique absolument imperméable. Après l'avoir rempli de tout ce qui craint l'humidité, on ferme le haut avec une corde assez serrée pour que l'eau ne puisse pénétrer. Une autre qualité de ces sacs est d'être extrê-

mement souples et de s'adapter exactement à leur contenu, de sorte qu'ils sont très faciles à porter et qu'ils ne tiennent pas plus de place qu'il n'est nécessaire, contrairement aux malles rigides. On peut les jeter par-dessus bord et les remorquer, les laisser dehors sous la pluie, si la tente est encombrée et enfin ils s'adaptent parfaitement aux épaules ; en un mot, c'est le porte-bagages le plus pratique qu'on ait inventé.

Deux jours de chasse aux *capibarras*, de flâneries sur le pont, de concerts improvisés et de corvées de bois nous amenèrent au point extrême que le *Onza* pouvait atteindre.

C'est pendant une de ces haltes pour faire du bois que nous eûmes notre première déception quant aux talents de notre maître-queueux. Ambusha devait m'accompagner en forêt dans un quartier très touffu. C'était le moment de contrôler la connaissance de la forêt, dont il s'était vanté avec une telle assurance qu'il nous avait impressionnés. Il partit à toute allure plongeant dans les fourrés ; dédaignant absolument, en apparence du moins, de marquer la piste et se contentant de foncer en avant à une vitesse telle que je pouvais à peine le suivre. Je commençai alors à me demander s'il se rendait bien compte qu'avant de sortir de la forêt il lui faudrait parcourir au moins mille milles dans la direction où il se précipitait, qu'au nord la mer des Caraïbes était à la même distance, que les Andes se dressaient à l'ouest entre nous et le Pacifique et que quelque trois mille milles de forêt vierge, de rivières et de marécages nous attendaient du côté de l'Atlantique. Se perdre dans ce coin, le plus grand labyrinthe créé par la nature, était une perspective sans attrait pour moi et mes expériences sur le Haut-Yasuni m'avaient guéri de toute imprudence.

Comme nous traversions une piste aisément reconnaissable pour une piste de tapir, mes soupçons se confir-

mèrent étrangement. Ambusha, en effet, se mit à genoux, examina les traces d'un œil avisé, les renifla, y promena ses doigts après les avoir mouillés de salive (ce qui passait les bornes) et m'annonça gravement : « Une troupe d'Indiens sur le sentier de la guerre est passée la nuit dernière avec des femmes, probablement prisonnières, se dirigeant vers l'ouest. » La nouvelle était d'importance, mais pas au point de m'empêcher de lui demander s'il pourrait me donner quelques détails sur l'âge des captives et la religion de leurs ravisseurs. Après cette plaisanterie, j'eus soin de marquer la piste et c'est ce qui nous sauva de la mort à laquelle Ambusha me conduisait en toute inconscience. Au retour, il essaya de discuter sur le chemin à prendre, mais il s'arrangea toujours pour ne pas me perdre de vue jusqu'au bateau.

Comme je l'ai dit, le *Onza* dut s'arrêter à la fin du second jour, le courant était en effet si fort que le vapeur n'avancait pas, bien que sa machine donnât toute sa puissance. Après avoir déchargé les bagages, détaché et tiré les canots sur le sable, salué le départ de notre hôte de hurrahs et de salves en guise de remerciements, nous nous mîmes à la construction d'un abri provisoire pour les bagages. Deux hommes peuvent en une heure construire une hutte de quinze mètres sur vingt avec un toit absolument étanche grâce aux immenses feuilles de palme, dont différentes espèces croissent partout en abondance.

D'après mon journal, la première soirée fut calme et pleine de bonne humeur : « 29 juin 1899. Nous avons décidé de ne pas monter de garde avant d'avoir passé le Pongo, les sauvages descendant rarement en aval. Tout le monde fume, Ed. joue du banjo, tout va bien. Moral excellent. »

Nous restâmes là cinq jours, attendant que la rivière baisse suffisamment pour nous permettre d'atteindre le Pongo. Le 30 elle montait encore, de sorte que nous dûmes

abandonner la bande de sable où nous nous étions installés et transporter notre campement sur la rive même. Nous commençâmes alors à être importunés par les fourmis et quelques averses vinrent calmer l'enthousiasme des novices de l'expédition. Par contre, la chasse était abondante en singes, dindons et *paujiles*. Un soir, je rentrai avec quatre singes que nous fîmes rôtir et c'est ce jour-là que nous découvrîmes que la cervelle de singe n'est pas à dédaigner et change agréablement de la viande.

Le 2 juillet, un lundi, la rivière avait baissé de six pieds, et le 4 nous nous mîmes en route dans les plus heureuses dispositions, grâce à un baril de rhum que nous avions mis en perce pour fêter l'attaque du Pongo. Nous passâmes la première nuit sur une bande de sable, abrités seulement par les moustiquaires accrochées à des gaffes plantées dans le sable ; heureusement le ciel resta clair. Pour la première fois un tour de garde fut établi, tout le monde, en effet, devant dormir plus tranquillement grâce à cette précaution.

C'est à cet endroit que nous tuâmes la pièce la plus curieuse de tout le tableau de chasse de l'expédition, à savoir un alligator blanc comme neige, de cinq pieds de long, qui fut tiré par Jack et rôti pour notre souper.

« Quelques-uns de nous n'osaient trop y goûter, mais tous à la fin déclarèrent que cette viande était la meilleure qu'ils avaient mangée jusqu'à ce jour. Elle était parfaitement blanche et avait tout à fait le goût du poulet. La peau fut abandonnée aux rapaces sur le sable. Nous ne pouvons songer en effet, au début de notre voyage, à nous charger d'un tel fardeau. »

Je ne sais si cet animal était un jeu de la nature, peut-être un albinos, mais je n'en ai jamais rencontré d'autre et je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui ait vu un alligator blanc. Le nôtre n'était pas un iguane, car la confusion n'est pas possible, la conformation de la tête

et des dents était d'ailleurs bien celle d'un alligator.

Sur notre avance vers les chutes de Borja et le Pongo de Manseriche, je lis dans mon journal : « Partis dès le lever du soleil, nous avançons à la pagaye et à la perche jusqu'à midi, heure à laquelle nous nous arrêtons pour dîner de biscuits, d'alligator rôti (les restes de l'albinos) et de *farinha*, sorte de tapioca de manioc cru, un des mets nationaux du Brésil. Nous avons perdu deux chiens, qui ont sauté par-dessus bord et ont disparu dans la forêt, où ils ont été probablement tués par les jaguars. La rivière devient étroite, les rives envasées ont fait place au sable et au gravier et l'eau devient de plus en plus claire et fraîche. Les contreforts avancés des Andes sont visibles et paraissent n'être qu'à dix ou quinze milles. (Ils doivent être au moins à cinquante.) Nos apprentis commencent à se débrouiller dans la manœuvre de la pagaye et de la perche. ».

Je parlerai plus loin de l'art de diriger un canot dans un courant violent, mais dès maintenant le lecteur comprendra que le transport de lourdes charges dans un canot dont le bordage n'émerge que de huit ou dix centimètres contre un fleuve rapide et encombré d'arbres morts, dont les racines sont prises au fond, est un sport plutôt dangereux. Nous fûmes d'ailleurs contraints de laisser une partie du chargement de l'*Exploradora*, notre grand canot, dans une « cache », à l'île Mitaya.

Cette île fourmillait littéralement de gibier. Nous y arrivâmes le 8 juillet et une crue nous retarda à nouveau. D'ailleurs certains d'entre nous commençaient à ressentir la fatigue du travail de ces derniers jours. L'île, qui avait environ trois milles de long sur un demi-mille de large, devait être reliée à la terre quand l'eau était basse. Pas un palmier n'y poussait et le seul matériel à portée pour les toits des huttes était fourni par des cannes à sucre sauvages qui s'élevaient à vingt pieds de haut. Elles pouvaient abriter du soleil, mais étaient sans effet

contre la pluie qui tomba presque sans arrêt, aussi nous réfugions-nous le plus souvent dans les canots, que nous avions munis d'abris en feuilles de palmier.

Parmi le nombreux gibier abattu, je tuai un *lumbiqui* ou toucan. Une croyance indienne prétend que cet oiseau a un ver dans chaque œil et que l'homme qui se met ce ver dans l'œil devient aussitôt plus heureux à la chasse. Nous cherchâmes le ver et, chose curieuse, nous le trouvâmes immédiatement, mais Jack résista à toutes nos objurgations et ne voulut pas tenter l'expérience sur lui-même, pas plus qu'aucun autre de nous d'ailleurs. En désespoir de cause nous mîmes le ver dans l'œil d'un des chiens, espérant qu'il serait un peu plus vigilant. A notre grand désappointement, il aboya toute la nuit à tout ce qu'il voyait, fourmis ou clair de lune, et le lendemain se fit enlever par un jaguar à cent mètres du camp.

Si le gibier était abondant, les moustiques étaient innombrables et terriblement agressifs. On aurait juré qu'ils s'étaient organisés en deux équipes, l'une de jour et l'autre de nuit, afin de ne pas nous laisser une minute de tranquillité. La fumée ne les troublait en aucune façon et ils nous rendaient la vie impossible pendant les gardes. D'autres ennuis rendaient ce service pénible. Quand il pleuvait, nous devions nous déshabiller pour laisser nos effets au sec, or la pluie, par suite de la proximité des Andes, était très froide, et nous obligeait à nous rapprocher du feu, dont la fumée nous étouffait ; tout cela compliqué de la gent à longues pattes rendait les heures longues et provoquait quelques réflexions énergiques sur la vie en général et l'Amazone en particulier.

Le 11 juillet est un jour à marquer d'un caillou blanc, car c'est le jour où Morse trouva les premiers œufs de tortue et en rapporta environ deux cents au camp. Il gagna ainsi le surnom de « Turtle hound », dont

il n'était pas peu fier (1) ; il est vrai qu'il était d'une habileté remarquable à découvrir ce qui pouvait servir à regarnir notre garde-manger et les œufs de tortues en particulier. Je crois nécessaire de m'étendre un peu sur ces chéloniens qui pullulent dans les affluents de l'Amazone et dont la chair est un mets très recherché par les habitants blancs ou bruns.

Il y a quatre variétés principales de tortues. La plus grande, la *charapa*, pèse en moyenne soixante-quinze livres et pond en une nuit de cinquante à cent cinquante œufs, un peu plus petits que les œufs de poule. Inutile de dire que si on essayait de remettre tous ces œufs dans la carapace d'où ils sont sortis, il faudrait au préalable vider celle-ci de tout le corps de l'animal. C'est un miracle de production qui est unique dans la nature, si on excepte quelques insectes. La *taricaya* vient ensuite dans l'ordre de grandeur, elle pèse environ vingt livres et pond dans sa nuit vingt à trente œufs de forme ovale et gros comme la moitié d'un œuf de poule. La *yambu* est encore plus petite ne pesant que dix livres et ne pondant que dix œufs à la fois, de même forme que ceux de la *taricaya*, mais plus petits. Enfin la dernière tortue comestible est la tortue de terre, qui mesure de quinze à cinquante centimètres en longueur.

Les quatre espèces se valent au point de vue gastronomique et la viande ou la soupe de tortue peuvent rivaliser avec n'importe quel plat. Les œufs n'ont pas d'odeur et ressemblent à un œuf de poule fraîchement pondu avec cette seule différence que le blanc n'a pas tout à fait autant d'albumine, ils sont très nourrissants et peuvent être préparés de la même façon que les œufs de poule. Je sais par expérience, que quand tous les autres

(1) Littéralement chien qui chasse la tortue, comme on dit *fox-hound* pour les chiens dont on se sert pour chasser le renard.

aliments font défaut, les œufs de tortue suffisent à maintenir un homme en excellente condition pendant des semaines. La coquille, friable pendant les vingt-quatre heures qui suivent la ponte, se durcit ensuite. La meilleure manière de les préparer est l'omelette au sucre, mais on peut aussi les battre crus avec du rhum et du sucre et ils donnent alors un délicieux lait de poule. J'en ai mangé préparés ainsi quarante de suite et mon record est encore debout. Enfin et ce n'est pas leur moindre qualité, ils peuvent se manger à n'importe quel moment de l'incubation et sont aussi bons le jour où les petits vont sortir que le jour où ils ont été pondus.

Les tortues pondent une fois par an. La nuit de la ponte elles viennent à terre après avoir soigneusement exploré les alentours. Très craintives, le moindre bruit ou le plus léger mouvement qu'elles perçoivent grâce à des sens très développés, les font retourner à la rivière, où elles sont plus à l'aise que sur le sable. En fait, elles ne quittent guère l'eau que pour la nuit de la ponte. Si elles ne sont pas dérangées, elles se traînent en se dandinant sur le sable, les pattes laissant de chaque côté de la carapace deux traces, qui font songer à la voie d'un Decauville en miniature et qui indiquent avec précision au chasseur la taille de la tortue et le nombre d'œufs qu'il peut espérer. La tortue prend grand soin d'enterrer ses œufs et de laisser le moins possible de signes apparents susceptibles de les trahir, aussi à un moment donné la piste s'embrouille et disparaît, mais on sonde le sable avec le talon ou avec un bâton et le nid est vite découvert. Les hommes ne sont pas les seuls amateurs d'œufs de tortues, car on trouve souvent des coquilles brisées à côté de traces de jaguars.

Dès le moment où elles brisent leur coquille, les petites tortues sont douées d'un instinct remarquable qui les fait se diriger sans une hésitation droit vers la rivière, bien que cette sortie se fasse dans l'obscurité et que

souvent un mouvement de terrain les empêche de voir ou d'entendre le cours d'eau. Il y a quelquefois plusieurs centaines de mètres entre l'eau et le point où elles sortent du sable qui le recouvrait, mais elles ne se trompent jamais. De même elles savent qu'elles ne doivent sortir que la nuit, faute de quoi elles s'exposeraient à être victimes des oiseaux de proie et surtout à se griller les pattes sur le sable brûlant avant d'arriver à la rivière.

J'eus un jour l'occasion de vérifier ce fait. Étant à la chasse aux œufs, je découvris un nid dont la période d'incubation était à peu près terminée et dont la couvée allait sortir. Je ne pouvais m'y tromper, car le jaune de l'œuf qui reste attaché à la carapace de la tortue en formation pour la nourrir, était complètement épuisé, et les tortues de la couvée avaient déjà la force de marcher. Une fois le nid débarrassé du sable protecteur, leur seule chance de salut était de gagner la rivière au plus tôt. Comme un essaim de punaises gigantesques, elles partirent ventre à terre, au sens propre, mais après une dizaine de mètres, leurs pattes se recroquevillèrent, elles tournèrent au rouge comme des écrevisses dans l'eau bouillante et moururent aussitôt.

La quantité d'œufs pondus par les tortues de ces rivières est quelque chose d'inimaginable : nous trouvâmes des bancs de sable de deux ou trois milles de long et de centaines de yards de large tellement farcis d'œufs qu'il était impossible de creuser en un point quelconque sans en trouver. Si l'on considère que les rivières de cette région sont bordées aux basses eaux sur chaque rive de ces bancs de sable, on peut se demander comment avec ces millions d'œufs on voit relativement si peu de tortues. Si seulement la moitié des jeunes arrivaient à la taille adulte, les rivières déborderaient. Le système naturel d'incubation est si parfait que je n'ai jamais trouvé dans un nid un œuf mauvais ; les jaguars ne peuvent guère être responsables que de pertes infimes relativement au

nombre colossal de jeunes qui naissent ; le véritable agent de destruction doit être dans l'eau, car il est certain que la plus grande majorité des jeunes atteint la rivière. J'avais cru un moment qu'elles étaient mangées par les tortues adultes, mais celles-ci sont herbivores, comme je l'ai constaté toutes les fois que nous en avons tué une ; en définitive le problème est toujours resté insoluble pour moi.

Ces chéloniens ont la vie chevillée au corps, La tête, coupée depuis plusieurs heures, mord avec autant de force que lorsque la bête était vivante et dans les mêmes conditions, les jambes s'agitent vigoureusement au moindre contact. A titre d'expérience j'ai découpé un cœur de tortue longitudinalement en une douzaine de morceaux et chacun d'eux a continué de battre avec la même régularité que l'organe vivant pendant quelques minutes, en fait aussi longtemps que le soleil ne les eut pas desséchés. Des morceaux de viande de tortue mis dans une casserole d'eau froide arrivent à en sortir par des contractions musculaires *post mortem*, qui ne cessent que lorsque l'eau a atteint une température suffisante.

« 12 juillet. Game n'était pas bien depuis quelques jours et une éruption généralisée vient de se déclarer, rougeole ou petite vérole, nous ne savons pas. Il reste couché à l'avant de l'*Exploradora*, sous l'abri de feuilles de palmier qui le garantit du soleil et des averses fréquentes. Il délire presque continuellement. »

C'était notre première rencontre avec la maladie. Heureusement il se remit en une dizaine de jours et ne contagia personne. Ce n'était d'ailleurs pas la variole.

Le 16 juillet à l'aube, après avoir déjeuné de café, de biscuits et d'œufs de tortue selon notre habitude, nous allions nous embarquer, lorsque Ed. aperçut un énorme *sacha-huagra* (la grosse bête de la forêt en *quichua*, le

tapir), qui traversait la rivière à la nage à environ cinq cents yards et qui se dirigeait vers notre île. Jack seul avait son fusil sous la main et ce fut heureux, car c'était le meilleur chasseur et le plus sûr tireur de notre équipe. Il courut aussitôt se placer pour tirer la bête et peu après nous entendîmes une seule détonation. Jack revint presque aussitôt et d'un commun accord nous ironisâmes : « Alors il a filé? » — « Oui, pendant cinquante mètres. » Jack était un homme de peu de mots, mais chacun de ceux-ci était plein de sens. En effet, le tapir blessé à mort s'était réfugié sur la terre ferme, mais n'avait pu se traîner qu'à une centaine de mètres de la rive.

Il devait peser au moins six cents livres, car nous ne fûmes pas trop de huit hommes pour l'amener jusqu'à la rivière. Une fois qu'il fut à flot, je m'installai dessus à califourchon et avec une pagaie l'amenai au camp. Après avoir été boucané à la fumée, il nous fournit pendant plusieurs jours une excellente viande, semblable au bœuf comme aspect et comme goût. Les morceaux les plus fins sont les pieds et le groin. Ces animaux ont trois orteils aux pieds antérieurs et quatre aux pieds postérieurs, comme le rhinocéros ; la tête de ces deux pachydermes a d'ailleurs la même conformation, avec la seule différence des cornes chez le rhinocéros et du nez allongé chez le tapir.

Le dépeçage de ce tapir nous occupa pendant toute la journée, mais le soir nous pûmes nous rattraper. Après avoir chargé considérablement le feu, car le bois mort était en abondance dans cette île, nous dressâmes les côtes devant le brasier pour les rôtir, tandis que nous nous abritions de la chaleur derrière ce mur de soixante quinze centimètres de haut. L'animal était en excellente condition et le souper qui suivit reste dans ma mémoire comme un des meilleurs que j'aie jamais faits. Il y a des moments où un bon repas devient un événement capital.

Pendant les trois jours qui suivirent cette heureuse journée nous luttâmes en remontant la rivière dans des conditions de plus en plus difficiles, car le chenal se rétrécissait et le courant devenait par suite plus violent. Tantôt nous avançons, en nous halant sur les branches des arbres, qui surplombaient la rive, tantôt nous poussions à la perche, tantôt nous devions payer de toutes nos forces pour traverser d'une rive à l'autre, ce qui représentait à ce point trois ou quatre cents mètres, et enfin notre dernière ressource fut d'abandonner toutes les méthodes usuelles et de remorquer le canot avec des cordes découpées dans la peau du tapir. Il nous arriva de passer ainsi toute une journée dans l'eau.

Au moment de partir, nous avons laissé Ed. et Pedro dans l'île Mitaya avec une partie des bagages. Ed. souffrait des reins et Pedro avait eu un pied contusionné par le grand canot. Quant au reste de la troupe il commençait à ressentir les effets de journées passées dans l'eau, d'une nourriture fantaisiste et de brusques passages de la chaleur du soleil à une pluie glaciale. Néanmoins l'approche de notre but nous stimulait et le 18 nous arrivâmes en vue de ce superbe bassin où débouchent les eaux du Marañon, du Santiago et d'une centaine d'affluents. Nous avons atteint le Pongo de Manse-riche.

« Nous venons de dresser le camp à la pointe d'une île, juste en face du Pongo, dans lequel le soleil se couche en ce moment. La plage devant nous est couverte de nos habits et de nos couvertures étendus pour sécher, le feu brûle et le dîner cuit. Ambusha moud du café, Jack s'amuse avec sa batée et Game, accroupi au bord de l'eau, aiguise son machete. Le paysage est magnifique. Nous sommes dans un triangle dont la base est faite d'un fourré de bambous impénétrable à l'homme et les côtés de trois cents mètres d'un courant violent. Devant nous se dressent les collines pré-andines, dont

la plus rapprochée, celle à travers laquelle est taillé le Pongo, est à moins d'un mille. Au delà et dans le lointain s'élèvent les pics, dont les sommets bleus se perdent dans le ciel. »

Vous pouvez vous représenter la scène. Ambusha à genoux dans le canot et écrasant son café pour le dîner à l'aide d'une grosse pierre, Jack grognant contre le boyau de singe avec lequel j'avais fabriqué un « sol » pour son banjo, et sifflotant sans trêve l'air nouveau dont son esprit fécond nous réglera le soir ; Game essaye de se frayer, un chemin dans les bambous et de faire taire les aras qui nous rendent la vie impossible ; Evarico cousant une chemise neuve, car la couture est son talent personnel, et il a apporté un rouleau de toile dans son sac ; enfin moi-même accroupi près du feu et jouissant du murmure des casseroles et des derniers rayons du soleil, tout en griffonnant les lignes citées plus haut.

La joie emplissait nos cœurs. Nous nous reposions sur nos lauriers après un rude travail et le Pongo était devant nous avec tous ses secrets. Et les moustiques ! Partis, partis pour toujours ou tout au moins jusqu'au jour où nous reviendrions à la civilisation chargés de nos conquêtes et où nous entrerions à nouveau dans le pays plat aux eaux stagnantes, royaume de cette peste insatiable. Nous vivions une heure parfaite dans un décor magnifique.

Le Pongo de Manseriche est un des accidents orographiques les plus curieux du monde. C'est à proprement parler une gorge colossale, formée par deux contreforts des Andes, l'un au nord et l'autre au sud, qui enserrant le Marañon juste après son confluent avec le Santiago. Les eaux réunies de ces deux fleuves, contraintes de passer dans ce défilé, très étroit en comparaison de la largeur imposante de leurs lits, s'y précipitent avec une force considérable et, par suite de la pression qu'elles subissent, y créent des remous, des tourbillons et des contre-cou-

rants qui rendent le passage extrêmement dangereux et même impossible en temps de crue. La difficulté, surtout pour remonter, est doublée du fait que les deux contreforts sont décalés l'un par rapport à l'autre, celui du nord étant environ à trente mètres à l'est de celui du sud, de sorte que, loin d'être rectiligne, la gorge ressemble avec ses nombreux coudes à un long serpent. Nous aurons l'occasion de reprendre en détail la description du Pongo lorsque nous en aborderons la traversée, mais dès maintenant je puis affirmer que celui qui n'a pas vu le Pongo ne peut pas savoir de quoi l'eau douce est capable.

Le lendemain nous levâmes le camp à l'aube, tant était grand notre désir d'aller de l'avant, et nous quittâmes notre plage hospitalière. Il est toujours préférable de passer la nuit sur les bancs de sable plutôt que de s'enfoncer dans les bois ; en effet, dans ce dernier cas on est obligé de déblayer le terrain où l'on campera, de le débarasser de la couche de terreau de feuilles mortes, qui fourmille d'insectes, et de construire un toit solide pour se protéger des branches mortes brisées soit par les singes dans leurs pérégrinations nocturnes, soit par les orages qui, surtout dans la saison sèche, s'abattent avec une rapidité foudroyante. Enfin, et ce n'est pas l'avantage le moins important dans la contrée où nous venions d'entrer, un terrain découvert est moins favorable à une attaque de ces sauvages, dont un blanc ne peut être sûr de déceler l'approche que lorsqu'ils sont à quelques pas de lui.

Pendant toute cette mémorable journée, nous remontâmes le fleuve jusqu'à Borja ou plutôt jusqu'à l'emplacement de Borja, que nous atteignîmes au début de l'après-midi. Seuls des yeux exercés pouvaient distinguer une différence entre l'immense clairière où s'était dressé le village et la forêt vierge qui l'entourait. La jungle était même si épaisse que nous abandonnâmes notre idée première de camper à cet endroit pour aller nous installer

sur la rive sud. Après avoir déblayé un espace suffisant, car il n'y avait malheureusement pas de banc de sable, construit un toit et rangé les bagages, nous retraversâmes le fleuve aussitôt, tant était vif notre impatience de constater quelles traces subsistaient du village et nous abordâmes au milieu d'énormes rochers calcaires à moins de deux cents mètres de l'entrée du Pongo.

Borja avait été choisi en 1865 par le gouvernement péruvien comme un point favorable à l'établissement d'une colonie agricole et comme un avant-poste où flotterait le drapeau péruvien, ce qui écarterait toute prétention étrangère sur la région naturellement riche, mais mal délimitée qui s'étend entre Borja et Barranca. Il ne faut pas oublier, si étrange que cela puisse paraître à des habitants des pays policés, que les frontières du Brésil, de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie et de la Colombie sont purement imaginaires sur les distances considérables où elles bordent ou traversent le bassin de l'Amazone. Dans les meilleurs atlas modernes, on trouve souvent cette région couverte de grandes taches blanches avec la mention « inexploré », et les frontières varient avec l'origine de la carte, une carte brésilienne donnant au Brésil d'immenses territoires qui appartiennent au Pérou sur les cartes péruviennes, et ainsi à l'infini (1).

Ce problème insoluble n'aura vraisemblablement de solution que le jour où quelque étranger entreprenant aura trouvé des gisements d'or ou de tout autre produit précieux et entraînera à sa suite un rush vers le nouvel Eldorado. Alors, à coups de fusil et avec l'aide des sauvages, les pays limitrophes se disputeront le terrain, chacun à son tour cherchera le secours des Jivaros, les

(1) Par un décret en date du 8 septembre 1927, le gouvernement péruvien a imposé un visa officiel à toutes les cartes géographiques du Pérou, imprimées dans le pays ou importées.

comblera d'armes à feu et d'eau-de-vie et sera trahi par eux. Après des années de lutttes et d'intrigues qui auront servi d'école aux Indiens, ceux-ci bien armés et entraînés, se retourneront contre les Blancs et les chasseront sans peine, car aucune guerre européenne ou coloniale ne peut donner une idée des difficultés que rencontrerait une armée dans ces pays.

La colonie de Borja, après des débuts satisfaisants, fut un échec complet. On trouva des volontaires prêts à s'embarquer pour ce nouvel Eden. Les vapeurs qui les emmenèrent devaient les ravitailler régulièrement tous les six mois, jusqu'à ce que les maisons fussent construites et les premières récoltes faites. Les colons se mirent au travail avec ardeur et six mois plus tard le vapeur de ravitaillement trouva une petite colonie d'une centaine d'âmes en pleine prospérité ; mais ce fut le dernier chapitre connu de l'histoire de Borja. Le bateau suivant ne trouva que des ruines et des champs envahis par la forêt. Les Huambisas étaient passés par là.

L'emplacement avait été remarquablement choisi. Les rochers formaient une digue naturelle qui empêchait l'érosion de la rive, un ruisseau de montagne clair comme du cristal traversait la clairière et un coin d'eau profonde et tranquille au bout du village permettait aux bateaux d'aborder et de s'ancrer.

En nous frayant un chemin à coups de machete à travers le village, nous eûmes la surprise de trouver des citronniers et des orangers en grand nombre et couverts d'excellents fruits. On ne voyait aucune trace des maisons, sauf par-ci par-là des piles de plats et de pots en terre ou quelque poteau de bois dur. Un moulin à bras en pierre pour moudre le blé était le seul produit de la civilisation qui ait résisté à trente-cinq ans de climat tropical.

Nous ne nous lassions pas de contempler cette scène de désolation, songeant, non sans orgueil, que nous étions

les premiers hommes blancs, à notre connaissance du moins, à avoir pénétré dans ce champ tragique de l'histoire péruvienne, depuis le jour où le vapeur, qui avait porté la triste nouvelle à Iquitos, avait levé l'ancre devant Borja pour ne jamais revenir.

LE PONGO DE MANSERICHE

Comme il avait été convenu, nous fîmes demi-tour le même soir, 19 juillet 1899, pour rallier l'île Mitaya, laissant tous nos bagages dans une cache en face de Borja. Je signale en passant que cette localité figure encore sur la plupart des cartes, ce qui est une preuve de plus que l'on ne sait rien encore de toute cette région à l'heure actuelle.

Grâce au courant, il nous suffit d'une heure et demie pour franchir la distance que nous avons péniblement remontée en trois jours et nous pûmes alors nous rendre mieux compte des difficultés que nous avions surmontées. Un clair de lune superbe, la satisfaction de nous laisser porter par le courant après avoir tant lutté contre lui, la fraîcheur de la nuit et la joie d'avoir vu le Pongo, tout cela nous mettait d'excellente humeur et nous rendait insensibles au danger.

Voyager la nuit en canot avec un courant qui vous entraîne à une vitesse de dix nœuds n'est cependant pas une promenade de tout repos. Je parle naturellement des rivières étroites, et le Marañon, dans la partie où nous nous trouvions, n'avait que trois cents mètres de large en moyenne, ce qui est peu pour la région. C'était une masse d'eau vivante et bouillonnante, qui tourbillonnait comme affolée autour des rochers, qui se déchirait furieusement contre les arbres tombés dans le courant, qui bondissait sans trêve avec les hurlements et les siffle-

ments d'une locomotive de rapide. Pour faire contraste nous rencontrions des zones calmes, où le silence n'était rompu que par le glissement de l'eau, ce murmure sourd qui s'élève toujours de l'eau en mouvement. On peut mesurer la vitesse simplement en collant son oreille au fond du canot. Si le courant est rapide, on entend avec une netteté parfaite, grâce aux propriétés acoustiques de l'eau, le bruit des pierres roulées sans arrêt sur le fond ; plus le courant est fort, plus les pierres sont grosses et plus le bruit est distinct. En accompagnement à ce martèlement des galets, on distingue le crissement incessant du sable qui ronge le fond de la rivière. Dans les zones où l'eau est profonde et plus lente, son murmure est seul perceptible.

Un des plus grands dangers de ces voyages de nuit provient des amas de bois flotté, haut de huit ou dix pieds, qui s'élèvent et s'abaissent en roulant au gré du courant. Les remous et les contre-courant, qui surgissent de partout font à chaque instant dériver le canot, de sorte qu'un de ces « bois » que l'on croit à une distance suffisante, à droite ou à gauche, surgit brusquement en avant et que quelques secondes d'hésitation peuvent amener un désastre. Il faut en effet considérer que beaucoup de ces « bois » ne sont pas de simples amas de branches, mais des arbres entiers de trente mètres de long dont les racines se sont coincées entre deux rochers ; un seul choc suffit à briser un canot ou à le lancer à quelques mètres en l'air. Comme notre cargaison était d'une valeur inestimable, puisqu'elle était irremplaçable, notre vigilance ne devait pas être en défaut un seul instant.

En descendant la rivière, nous suivions les courants les plus rapides et, par suite, nous nous trouvions très souvent à peu de distance de la rive. Nous entendions alors le cri du *tuta-cuchillo*, une seule note douce répétée deux fois, que ce singe pousse en cherchant les fruits

dans les hautes branches. Comme le hibou, il ne sort que la nuit et a horreur du soleil. Un autre son nous était familier, c'était le cri plaintif d'un oiseau, un cri étrange et différent de tous ceux que j'ai pu entendre par ailleurs. Il se compose de cinq notes, chantées à la cadence d'une par seconde, sur une gamme descendante, mais dans laquelle on ne peut distinguer ni un ton, ni un demi-ton, ni aucun intervalle musical reconnu. L'effet est quelque peu sinistre et ne fait qu'augmenter l'impression d'isolement des nuits de veille. J'ai entendu ce cri d'un bout à l'autre de l'Amazone, sans pouvoir découvrir à quelle espèce appartient l'oiseau qui l'émet. Peut-être est-ce un hibou, le naturaliste anglais Bates croit qu'il s'agit d'une fauvette d'une espèce particulière, et Waterton ne précise pas, bien qu'il parle du tintement de « l'oiseau-sonnette ».

Le cri le plus étrange que nous entendions et certainement le plus bizarre qui soit jamais sorti de la gorge d'un oiseau, était celui du *paujil*, sorte de gros dindon à plumage noir. En réalité, quelqu'un qui n'est pas habitué aux bruits de la forêt peut le confondre avec le meuglement d'une vache ou même avec le mugissement d'un buffle. A travers une distance de plusieurs milles, sa note basse et grondante, suivie d'un grognement aigu, flotte dans la nuit tranquille d'une rive à l'autre. Chaque soir au crépuscule qui, dans ces régions, ne dure guère qu'une demi-heure, le voyageur est sûr d'entendre cet oiseau. Pour faire contraste, il a le sifflet frémissant du *yungaruru*, cet oiseau magnifique analogue au faisán. C'est une note plaintive longuement soutenue et répétée une seconde fois, un ton plus bas.

De temps en temps l'orchestre est interrompu par le bruit formidable d'un tapir, qui d'humeur folâtre ou poursuivi par un jaguar, se jette à l'eau en un élan aveugle, dédaigneux de tout obstacle, arbre, homme ou canot. Par une fantaisie de la nature, cette énorme masse de six

cents livres ne peut émettre qu'un son assez semblable au gazouillis d'un roitelet.

Ainsi accompagnés par les voix de la forêt, nous eûmes la surprise, une heure et demie après notre départ, d'apercevoir un feu de camp. Ignorants de la distance que nous avions pu parcourir, nous ne pouvions croire que nous fussions déjà arrivés. C'était bien Mitaya et nous trouvâmes nos camarades bien rétablis. Il fallait nous préoccuper de transporter le reste de nos bagages à l'entrée du Pongo, c'était certainement la chose qui pressait le plus. On se souvient que nous en avons laissé une partie en aval. Ed. et Pedro, qui s'étaient reposés pendant notre absence, partirent avec un canot léger, nous laissant jouir de quelques jours de chasse dans l'île. Mon seul haut fait pendant cette période fut de me trouver nez à nez avec un jaguar, alors que je n'étais armé que d'un fusil de traite, qui ne possédait plus que la moitié d'un canon. Il en avait eu deux, mais il avait perdu le premier lorsqu'un certain docteur Jones, à Iquitos, avait, après me l'avoir vendu, voulu l'essayer pour me montrer l'efficacité de la poudre sans fumée. Il l'avait échappé belle, et je le regrette encore. La moitié de l'autre canon avait suivi la charge dans le corps d'un canard que ce boulet ramé mit en bouillie. Pour en revenir à mon jaguar, il me contempla sans broncher et au premier mouvement que je fis s'enfuit à toutes jambes. Il faut dire que je venais de perdre mon pantalon en traversant la rivière et vraisemblablement ce fauve fut choqué de l'indécence de ma tenue.

Pendant le mois d'août qui suivit, de nombreuses reconnaissances furent faites alternativement par les deux équipes que nous avions formées. Il n'y eut pas d'accidents. Une seule fois Morse et ses compagnons furent entraînés par une crue et contraints de vivre pendant huit jours d'œufs de tortue. Ces crues sont aussi subites que rapidement passées, j'ai vu le débit du Yasuni supé-

rieur devenir vingt-cinq fois plus important en l'espace d'une heure ; la cause en est due à la violence des orages et au ruissellement immédiat sur un sol saturé d'eau. C'est à ce moment que nous vîmes le fond de notre dernier tonneau de biscuits, ceux-ci avaient d'ailleurs des barbes de cinq centimètres. Finalement nous arrivâmes avec nos derniers bagages à Borja le 24 septembre, nous étions enfin prêts à attaquer le Pongo de Manseriche.

Sur l'emplacement de Borja, nous déblayâmes environ une acre de terrain, ne laissant que les arbres fruitiers, pour construire un camp permanent. Bien que nous ignorions si nous y reviendrions jamais, nous plantâmes du blé et du manioc, le premier devant donner une récolte en trois mois et le second en six mois. Nous n'avions encore vu aucun indice de la présence des Indiens, d'ailleurs ils n'avaient pas été signalés en aval du Pongo depuis des années, sauf lors de leur raid sur Barranca l'année précédente.

Dès notre arrivée, trois d'entre nous entreprirent la reconnaissance du Pongo. Voici, d'après mon journal, nos impressions :

« Ed., Game et moi avons exploré le Pongo dans le petit canot. Notre légère embarcation était ballottée comme une plume par les courants et les remous, mais sa légèreté même l'empêcha d'être fracassée contre les murailles de rochers. La direction du courant principal est incertaine au premier abord, car le fleuve semble couler dans les deux sens. La largeur de la gorge n'étant que de vingt à trente yards, l'eau doit être d'une profondeur effrayante, car en amont et en aval le fleuve est dix fois plus large. D'après mes observations, la hauteur visible des murs doit être de trois cents mètres environ. Du haut on a l'impression que cette hauteur est plus grande, mais ce doit être une erreur causée par l'étroitesse de la gorge. »

La manœuvre des tournants est la plus grande diffi-

culté de la navigation du Pongo. Au centre le courant descend naturellement et est très rapide, mais les courants latéraux remontent presque à la même vitesse. Cette anomalie provient de ce que la gorge est non pas rectiligne, mais très sinueuse avec des coudes extrêmement brusques, de sorte que le courant principal se brise avec une violence inouïe contre ces obstacles et oblige les eaux à remonter de chaque côté. En manœuvrant avec prudence, on peut utiliser ces courants latéraux pour remonter le fleuve sans peine et rapidement, mais à chaque tournant il faut déployer la plus grande attention, beaucoup d'adresse et d'expérience pour franchir le passage et atteindre la zone calme de l'autre côté. De plus, il y a les tourbillons qui sont nombreux et dont l'un au moins est terrible à tel point qu'on peut sans crainte le comparer à ceux des chutes du Niagara. J'y reviendrai d'ailleurs plus tard. Avec une embarcation légère la tâche est relativement facile, car on peut ramer assez vite pour échapper aux remous, mais avec un canot construit comme l'*Exploradora* et pesant plusieurs tonnes, la traversée du Pongo est absolument impossible.

Le « grand tourbillon » s'étend sur tout le cañon, à un de ses points les plus larges, environ cinquante mètres. Je l'ai examiné sous tous les angles, sauf par dessous, et je crois qu'il mérite quelque attention.

A notre première reconnaissance, nous ne tentâmes pas de le contourner car nous fûmes vite convaincus du danger après avoir manqué chavirer deux ou trois fois et nous en être tirés à grand'peine. Nous nous étions approchés aussi près que possible, mais la vue de cette masse d'eau tournant autour de l'entonnoir d'un mouvement qui semblait capable d'aspirer un vapeur d'un seul coup et de l'engloutir dans d'insondables profondeurs, suffit à calmer notre ardeur pour quelque temps. Un danger fait toujours une plus forte impression quand on le considère pour la première fois, mais quand on l'a bien examiné à

nouveau deux ou trois fois, qu'on a pesé ses propres chances et que l'ennemi est privé de son arme la plus forte, le mystère, alors on est capable de décider si oui ou non on peut le braver. C'est ce qui nous arriva. Un premier coup d'œil sur ce formidable obstacle ne nous inspira aucun désir de nous approcher à portée de son étreinte et nous nous retirâmes pour étudier la situation.

Le lendemain nous fîmes l'escalade des hauteurs qui formaient la rive droite de la gorge, dans le but d'avoir d'en haut une vue d'ensemble du tourbillon. Nous réussîmes, grâce à une crevasse étroite, à descendre jusqu'à quelques mètres du point le plus haut atteint par l'eau, car j'ai omis de dire que le niveau du fleuve s'élevait et s'abaissait sans arrêt, avec des différences de niveau d'au moins vingt pieds, comme si le gouffre avait dissimulé une gigantesque paire de poumons. Ces oscillations ne se produisaient que lorsque le Pongo était rempli par une crue et, dans ce cas-là, il n'y avait absolument aucune chance de pouvoir passer.

Nous restions là, immobiles, contemplant fixement ce carrousel infernal, nous demandant si jamais nous verrions le pays dont il défendait l'entrée. Nous ne pouvions rien faire et l'idée ne nous venait même pas de tenter quelque chose, nous étions absolument dans les mains de la nature qui seule pouvait nous aider. Nous fîmes alors tirés de nos pensées par une démonstration pratique du sort réservé à l'homme, au bateau ou à tout objet flottant qui se laisserait attirer à portée de cette gueule insatiable, capable de broyer n'importe quoi.

Filant comme une flèche dans le courant, un *guayacan* géant approchait. C'est un arbre voisin des essences dures, mais qui flotte. Il avait dû dresser son sommet à quelque cinquante mètres de haut, mais l'eau avait rongé la rive qui le portait et il avait été culbuté comme un château de cartes et emporté par le fleuve pour ce voyage sans fin.

Il arrivait, lancé à une telle vitesse que nous crûmes qu'il allait franchir le point fatal. Peu s'en fallut, mais il fut atteint et agrippé par la rotation de l'eau avant de sortir du cercle fatal et aussitôt il se mit à tourner avec le tourbillon, balayant les deux murailles de la gorge de ses racines et de ses branches, comme dans de vaines tentatives de s'arracher à l'aspiration du gouffre. Trois, quatre fois il décrivit le cercle, chaque fois plus près du centre, jusqu'à ce qu'enfin, avec un frémissement de toute sa longueur, il dressa sa tête toute droite, tourna sur lui-même au centre du tourbillon et disparut à nos yeux. Rigide et vertical, il s'enfonça et fut englouti sans qu'une branche reparût à la surface.

Nous dûmes attendre pendant une semaine des conditions plus favorables et ce délai fut employé à de nouvelles reconnaissances. Nous ne possédions sur le Pongo aucun renseignement susceptible de nous être utile. En effet, à moins que les habitants de Borja n'aient poussé quelque expédition chez les Huambisas où nous comptions aller nous-mêmes, il était à peu près certain qu'aucun blanc n'avait jamais conduit un canot de l'est à l'ouest à travers ces eaux. Par contre, deux traversées en sens contraire ont laissé des traces. Le premier qui réussit le passage fut un Jésuite de l'Équateur, don Juan Salinas, qui descendit le Santiago en 1557 et qui décrit les gorges comme « une suite effrayante de rapides et de tourbillons ».

Plus de trois cents ans plus tard, en 1870, un certain Werthermann descendit le Marañon avec une escorte sur trois radeaux. Lui aussi passa le Pongo, qu'il décrit : « Une immense coupure dans les Andes, avec des bords à pic de deux mille pieds de haut, qui semblent se rejoindre au sommet. » Sans vouloir mettre en doute la valeur des informations de Mr Werthermann, je dois dire que les lèvres de la gorge ne m'ont pas paru si élevées et qu'elles ne m'ont semblé avoir aucune tendance à se re-

joindre au sommet. Peut-être a-t-il disposé de plus de temps que moi pour ses observations !

Le septième jour l'eau avait considérablement baissé, et nous décidâmes d'envoyer une avant-garde à travers le défilé dans le canot léger de vingt-quatre pieds, avec dix jours de vivres. La mission de ces éclaireurs était d'entrer en relations avec les Antipas, qui devaient nous fournir des fruits et des légumes frais et surtout nous aider à faire franchir le Pongo à la lourde *Exploradora* et à nos bagages, ce que nous étions incapables de faire par nous-mêmes.

En conséquence, Game et moi partîmes le 6 septembre pour tenter le passage suivant un plan qui était le résultat de plusieurs reconnaissances. Il nous fallut pagayer dur contre un courant de plus en plus terrible pour parcourir les trois milles qui séparent Borja du centre du Pongo, où se trouve le tourbillon et nous n'y parvînmes que tard dans l'après-midi. Conformément au plan qui, à notre avis, était le seul nous donnant une chance de franchir le point critique, nous avançâmes prudemment en serrant de près la rive nord. Nous eûmes tout d'abord les plus grandes difficultés à franchir le dernier coude avant le tourbillon, nous dûmes grimper sur des rebords de rochers qui ne nous offraient qu'un support très insuffisant et faire avancer le canot avec des perches et des cordes. Enfin nous atteignîmes le premier cercle.

Manœuvrant soigneusement sur le bord de la cuvette côté nord, nous nous laissâmes emporter dans la ronde, première étape de l'engloutissement, si nous ne réagissions pas à temps. Presque dès le début de notre premier tour, nous dûmes pagayer en désespérés pour éviter d'être saisis par un chaos de remous terribles, dont les eaux écumantes nous auraient inévitablement broyés. Cette tempête en miniature était produite par le choc du courant, s'écrasant contre la base du mur de pierre en une vague formidable. Ayant heureusement franchi ce point

dangereux et portés par le dernier cercle du tourbillon, nous arrivâmes sur la rive sud en face de l'embouchure d'un petit ravin. Les eaux avaient étalé là une petite plage de sable et sur les cinq ou six milles qu'occupe le Pongo, c'est bien le seul point où il soit possible d'aborder. Nous en passâmes très près, mais cependant ce n'est que grâce au courage indomptable de Game que nous dûmes d'atteindre la terre. En passant devant la plage il saisit une corde et n'hésita pas à sauter à l'eau, où il était loin d'avoir pied. Il réussit après de violents efforts à atteindre la rive et, se calant entre deux rochers put arrêter le canot qui continuait sa course circulaire et nous ramener lui et moi en sûreté près de lui.

La présence de cette plage de sable dans cette gorge aux eaux tumultueuses est due à un entassement de rochers qui dévient le courant et protègent ainsi la rive. Sans doute l'érosion a-t-elle provoqué un éboulement qui, d'un seul coup, a ouvert la brèche dans la paroi et constitué le barrage protecteur. Quoiqu'il en soit, cette plage minuscule a été notre salut. Il faut bien comprendre, en effet, que notre manière de procéder était la seule qui nous donnât une chance d'atteindre l'entrée ouest du Pongo. En effet, nous ne pouvions remonter le fleuve le long de la rive nord, car celle-ci était faite d'une muraille absolument lisse, n'offrant aucun point d'appui et subissant toute la violence du courant, tandis que la rive sud était beaucoup plus facile à remonter à l'abri de ce banc de rochers qui, en amont du tourbillon, brisait la force du courant et déterminait une zone à peu près tranquille.

Nous campâmes pour la nuit sur cette plage merveilleuse où nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir. Le lendemain de très bonne heure nous levâmes le camp et, nous glissant le long de ces providentiels rochers, nous poussâmes en avant. Luttant avec la perche, avec la pagaie, avec la corde, tantôt tirant, tantôt poussant,

tombant d'un remous dans un autre, rampant littéralement autour des tournants, nous atteignîmes enfin le soir du même jour la sortie du cañon et l'eau libre.

Pour ce premier jour dans le pays des chasseurs de têtes (je ne puis l'attribuer à aucun pays civilisé), les choses se passèrent assez bien, quoique nos progrès fussent très lents. La rivière, en effet, n'était pour ainsi dire pas navigable. Semée de hauts fonds et pleine de remous, elle nous offrait peu d'occasions d'avancer tranquillement à la pagaie. Nous pûmes faire pas mal de chemin à la perche, mais le plus souvent la force du courant ne permettait qu'un seul moyen : nous mettre à l'eau et remorquer notre canot. Le fond, composé presque uniquement de galets, rendait la marche extrêmement pénible et ces séances de halage nous semblaient éternelles. Peu à peu nos pieds s'attendrirent par suite de leur immersion continuelle, ils se déchirèrent sur les pierres, enflèrent et finalement de plus en plus amollis, presque complètement écorchés et à vif nous causèrent à chaque pas d'intolérables douleurs. Cependant il n'y avait rien d'autre à faire qu'à continuer, car nous ne voulions rentrer au camp qu'après avoir rempli notre mission.

Et nous peinâmes ainsi pendant toute une longue semaine de misère, tandis que le pays devenait de jour en jour plus difficile. Impossible de trouver du gibier, la forêt semblait avoir été nettoyée de tout être vivant et c'était grave, car ayant de beaucoup dépassé le temps que nous nous étions fixé pour traverser la zone déserte, nous voyions diminuer nos vivres de jour en jour et, quand notre dernière boîte de café au lait fut vidée, il ne nous restait que du sel. Toute notre attention était tendue à découvrir un indice de vie humaine : une branche à demi-calcinée descendant le courant, la marque d'un coup de hache sur un arbre, un morceau de bois travaillé par une main d'homme, mais rien, jamais rien.

Cette attente toujours déçue nous abattait et nous plongeait dans un découragement indescriptible. Le sixième ou septième jour de ce voyage, je réussis à découvrir et à tuer un *capibarra*, le seul être vivant que nous ayons vu depuis un temps, qui nous semblait avoir duré des années. Bien que nous l'ayons salé et fumé, je ne pus m'habituer à cette viande et même les douleurs de la faim ne purent m'amener à la manger avec plaisir, car elle semblait avoir mariné dans un parfum violent et bon marché. Cet animal n'est pas carnassier et, cependant, sa chair empesté le fauve. Néanmoins nous en vécûmes pendant trois jours.

Finalement il nous fut *impossible* de continuer soit dans le canot, soit en dehors. Une seule méthode nous restait, ramper, et nous rampâmes tour à tour. L'un de nous, après s'être noué la corde autour de la ceinture, se traînait jusqu'à la rive, avançant sur les genoux et les mains et tirant le canot. Pendant ce temps, l'autre dans le canot, évitait les rochers à coups de perche. C'était affreusement pénible et encore plus lent, aussi lent que l'allure de ces malheureuses rosses fourbues qu'on voit parfois sur les chemins de halage. Incapable de poser le pied à terre, nous n'avancions pas ; heureusement l'énergie de Game était sans bornes. Enfin, un après-midi, nous entrâmes dans une longue étendue d'eau calme, où, pendant plusieurs milles nous allions pouvoir pagayer tranquillement. Nous nous assîmes contemplant fixement la rivière jusqu'au point où un coude nous la cachait et, au premier regard que nous échangeâmes, chacun de nous vit ce que l'autre pensait. En même temps nous nous écriâmes : « Si au bout de ce bassin nous ne trouvons rien, nous faisons demi-tour. »

Écrasés par la faim et la fatigue, peut-être encore plus par la déception de ne rencontrer âme qui vive, nous avons atteint la limite de notre endurance. Pendant des

jours nous avions maudit notre mauvaise chance, mais maintenant tout espoir semblait vain, nous étions à bout de force et de courage.

C'est dans ce lamentable état d'esprit que nous commençâmes à pagayer pour remonter ces quelques milles qui devaient être les derniers, quoi qu'il arrivât et il n'y avait aucune raison de rencontrer quelque chose de favorable, car l'absence persistante de toute trace humaine devait nous convaincre qu'il n'y avait pas d'hommes à proximité.

Nous n'avions pas pagayé plus d'une heure lorsque nous entrâmes dans le coude du fleuve et, presque aussitôt, nous découvrîmes une petite crique sur la rive gauche, qui, bien abritée, nous avait échappé. Quelques coups de pagaye nous y amenèrent et, sur la pente de la colline, à moins de deux cents yards, faisant une belle tache jaune sur le vert de la forêt, nous découvrîmes une hutte de Jivaros.

CHAPITRE XVI

DIPLOMATIE

Cette lutte sur la colline fut pour nous ce que doit être un puits pour un homme mourant de soif en plein Sahara. Une force nouvelle nous pénétra et le mot « peur » n'eut plus pour nous aucun sens. Nous ne comprenions qu'une chose, c'est que le but tant désiré était là devant nous. Nous n'eûmes pas une pensée pour toutes les difficultés et tous les dangers passés, une seule chose importait : avancer et voir.

Et alors nous revîmes des hommes. En effet, quatre Antipas, vêtus seulement de leurs longs cheveux, traversaient la rivière devant nous dans une pirogue. Sans réfléchir aux conséquences, nous lançâmes un appel, dans lequel vibrait toute notre joie de retrouver enfin des êtres humains, après les avoir cherchés au prix de tant de peines. Nous aurions dû prévoir qu'un hurlement comme celui qui sortit de nos poitrines ne pouvait être interprété par un Jivaro que comme une déclaration de guerre. Les nôtres n'hésitèrent pas, ils se levèrent d'un bond pour voir ce qui arrivait et, sans prendre le temps de faire demi-tour, se mirent à faire marche arrière avec des coups de pagaie d'une vigueur si désespérée que l'eau rejaillissait à plus de huit pieds de haut. Dès qu'ils eurent abordé sur la rive gauche, le *boom-boom*, l'appel aux armes retentit et, en un clin d'œil, se propagea dans tous les environs. Évidemment c'était la guerre, mais nous nous en soucions fort peu, non parce que

nous étions courageux, mais parce que nous avions faim. D'ailleurs, arrivant par eau et armés de nos Winchester, nous n'avions pas grand'chose à craindre. Derrière la pirogue en fuite nous arrivâmes au débarcadère où une vingtaine d'autres pirogues étaient à sec sur la rive. Nous tirâmes la nôtre sur le sable et alors éclata une tempête de cris qui défie toute description. Le but était évidemment de nous impressionner, en nous persuadant que nous avions affaire à un nombre considérable de guerriers. Nous ne pouvions les apercevoir, car ils étaient dissimulés derrière des palissades de tiges de palmes fendues qui entouraient leurs maisons, barrières si épaisses qu'elles devaient être à l'épreuve de nos balles.

Nous n'étions cependant pas venus jusque-là pour nous battre et, d'une façon quelconque, il nous fallait mettre fin à cet abominable vacarme. Malheureusement ces Jivaros semblaient avoir des poumons merveilleux et, pendant trois mortelles heures, ils continuèrent à hurler avec le même courage. De temps à autre je faisais une tentative pour entrer en conversation, mais chaque fois ils se méprenaient sur mes intentions et redoublaient de vociférations pour mieux nous convaincre de leur force.

Un dernier essai fut enfin couronné de succès. Laisant mon fusil à Game dans le canot, je m'avançai lentement sur la piste qui conduisait à la hutte la plus proche, en pleine vue de la barrière. Je souffrais le martyre à cause de mes pieds à vif, mais le sable était très fin et je pus marcher. Il n'y avait pas plus de cinquante mètres à faire et j'en avais à peine parcouru la moitié, mon revolver caché derrière mon dos, lorsque trois jeunes guerriers sortirent en tremblant de la hutte. Les malheureux avaient certainement été désignés pour parlementer et bien contre leur gré, car je n'exagère pas en disant que leurs genoux s'entre-choquaient. Ils avaient l'air si misérables que je me demandai s'ils n'étaient pas malades

et si toute la tribu n'était pas victime d'une épidémie.

Je tentai d'ouvrir les négociations en quichua, en espagnol et dans tous les dialectes dont je connaissais quelques mots, mais ce fut en vain. Je ne devais que plus tard apprendre le jivaro. Pour les apaiser, je leur tendis la main, mais ce geste ne signifiait rien pour eux, car ils se mirent à chercher dans ma paume ce que je leur offrais. Je me résolus enfin à converser par signes, en leur montrant le canot et en les invitant à venir voir nos trésors. Ils prétendirent me faire marcher devant, mais c'est une méthode beaucoup plus sûre de marcher derrière et nous descendîmes en file indienne vers Game qui, le fusil sur les genoux, soignait ses pieds. Nous avons eu le soin de nous munir d'une petite pacotille : quelques miroirs de poche, des perles et, surtout, ce qui devait avoir le plus de succès, une provision de leur poison. Celui-ci est transporté dans des morceaux de tiges de bambou, dont un nœud a été enlevé et remplacé par une feuille de palmier verte, noué par un morceau d'écorce. En séchant, la feuille se contracte et clôt hermétiquement le tube.

Aussitôt que nos trois parlementaires se furent intéressés à nos cadeaux, les choses marchèrent rondement. Petit à petit, les hurlements de la tribu derrière ses barricades diminuèrent de violence et l'hostilité fit place à la confiance. Appelés par leurs camarades, les sauvages vinrent de plus en plus nombreux nous examiner de près et, peu à peu, des relations amicales finirent par s'établir. Le succès fut assuré lorsque chez les femmes la curiosité, surexcitée par la vue de la satisfaction des hommes, triompha de la peur et qu'elles commencèrent à descendre la rive d'abord deux à deux seulement, puis en masse, portant chacune une énorme gourde de *giamanchi*.

L'étiquette de la réception des hôtes, amis ou étrangers, est très stricte et terriblement ennuyeuse pour celui qui n'a pas l'estomac entraîné à absorber des quantités

illimitées de liquide. J'estime que ces dames nous ont offert presque trois hectolitres de *giamanchi* et qu'elles s'attendaient à ce que nous les buvions. Nous dûmes tout au moins goûter aux trois cents gourdes qui nous furent présentées par les trois cents femmes des cinquante guerriers assemblés autour de nous. Refuser d'accepter l'offre d'une des femmes qui, dans cette cérémonie représentait son seigneur et maître, eut été une insulte à l'égard de celui-ci. Après une dizaine de rasades, Game, qui avait un caractère des plus indépendants, commença à protester et me déclara en termes non équivoques « que, la tête sur le billot, il n'en avalerait pas une goutte de plus ». Sur mes instances, il consentit à faire au moins le simulacre, et solennellement nous continuâmes à porter à nos lèvres ces récipients nauséabonds et c'est ainsi que la paix fut faite avec les Antipas.

Bientôt nous fûmes submergés par un flot humain. Hommes et femmes grimpaient dans le canot, touchaient à tout, fouillaient partout, en un mot se conduisaient comme une bande d'écoliers qu'on aurait lâchés en liberté dans une confiserie. Ils bavardaient, grimaçaient et gesticulaient à l'envi, ils faisaient miroiter à la lumière nos colliers de verroterie, les essayaient et se contemplaient, bouche bée, dans les miroirs de poche que nous avions eu raison de considérer comme un excellent moyen de pénétration, mais ils étaient béats d'admiration devant les chemises de coton rayé que les plus favorisés des guerriers avaient enfilées avec la même satisfaction qu'un enfant sa première culotte.

La glace était maintenant brisée, mais aucune conversation ne pouvait avoir lieu et pour cause. Par contre, nous fîmes rapidement de grands progrès dans le langage par gestes qui est commun, à quelques nuances près, à tous les hommes. Nos hôtes nous firent comprendre que nous devions leur donner quelque chose qui fût susceptible de faire comprendre à leur chef, alors absent, l'in-

croyable événement qu'était l'arrivée d'hommes blancs sur son territoire. Nous voyant nous servir d'allumettes, ils pensèrent avoir trouvé la preuve indiscutable de notre présence. Ils en envoyèrent trois au chef par un coureur et trois autres furent plantées au milieu d'un sentier, par où il était susceptible de revenir, si l'émissaire le manquait. Pour eux il n'y avait aucun doute qu'il ne vît ces trois minuscules morceaux de bois et qu'il ne comprît leur sens. Nous n'avions plus qu'à attendre patiemment le retour du chef.

Quelques mots seraient maintenant nécessaires sur cette tribu qui jouera un rôle si important dans notre recherche de l'or des Incas. De plus, c'est une des plus importantes des tribus de coupeurs de têtes, dont la réunion forme le groupe Jivaros, les autres tribus, toutes ennemies de la première, étant les Zaparos, les Aguarunas, les Huambisas et les Patucas, ces deux dernières si étroitement mêlées qu'elles ne forment presque qu'un seul peuple. Il est impossible de se faire une idée même approximative de l'importance numérique de ces différents groupes par suite de leurs migrations incessantes et de leur coutume de vivre en petites communautés cachées au plus profond de la forêt. Tous leurs efforts tendent, d'ailleurs, à dissimuler à leurs voisins non seulement l'endroit où ils vivent, mais aussi leur nombre, à tel point que, s'ils le peuvent, ils n'utilisent jamais deux fois la même route pour approcher de leurs huttes. Par suite un mystère absolu enveloppe toute la région et le blanc qui s'y aventurera par hasard n'a aucune chance de rapporter des statistiques précises.

L'aspect extérieur des Antipas est à peu près le suivant. Les hommes sont plus petits que nous, mesurant en moyenne 1 m. 67, solidement bâtis et couverts de cicatrices dues à leurs guerres continuelles. Plus rapides que nous à la course, ils se rapprochent des singes par l'agi-

lité, grimpent remarquablement aux arbres et semblent bien nourris et en bonne condition physique. Dès l'enfance, les incisives sont taillées en pointes et recouvertes d'un vernis végétal d'un noir de jais. Les hommes soigneusement épilés ne conservent de cheveux que sur le sommet de la tête, mais ces cheveux sont magnifiques, tombant en boucles noires, brillantes et raides jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'aux genoux. Ils les portent libres et flottants comme une crinière de pur sang avant qu'elle ne soit taillée et ne les roulent autour de leur cou que dans certaines occasions, par exemple lorsqu'ils tissent ou cuisinent. Jamais ils ne les ornent de plumes ou d'autres parures. Leur peau est plutôt chocolat que rouge-brun. A proprement parler, le nom de peaux-rouges ne peut leur être appliqué. Quelques-uns montraient même des signes indiscutables de mélange de sang blanc, sans doute par les femmes que leurs ancêtres avaient enlevées à Borja. Les yeux, quand la race est pure, sont toujours noirs. Les orteils sont larges et plats comme ceux de tous les sauvages qui ignorent les chaussures et les pieds servent couramment de mains auxiliaires.

Les Antipas sont curieusement dépourvus de la passion que montrent tous les sauvages ou demi-civilisés pour les ornements corporels. La seule parure qu'ils portent est une petite touffe de plumes de toucan ou de cigogne, attachée au lobe de l'oreille, et encore ne la portent-ils que dans les grandes circonstances, comme une bataille ou une réjouissance extraordinaire. Ce bouquet de plumes sert à prouver la valeur du chasseur qui le porte, car il faut une habileté et une force extraordinaire pour abattre un toucan ou une cigogne avec la sarbacane, leur seule arme de jet. Le toucan, en effet, ne quitte guère les plus hautes branches des arbres et la cigogne est si méfiante que nous n'avons jamais pu en approcher une à moins de cinq cents mètres.

Au point de vue facial, ces peuples se rapprochent beaucoup plus du type mongol que du type indien de l'Amérique du Nord. La coupe du visage, les yeux et l'absence de barbe rappellent beaucoup les Chinois. Il est admis d'ailleurs, je crois, que dans les temps lointains une poignée d'Asiates, après avoir réussi à traverser le détroit de Béring, ont atteint l'Alaska et, progressivement, sont descendus vers le sud au fur et à mesure que les terres du nord se refroidissaient. Finalement ils se seraient fixés dans les régions chaudes et fertiles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

Les Jivaros connaissent les tatouages, mais n'en usent que d'une façon discrète, quelques dessins très simples sur les membres : une croix, un cercle ou une ligne ondulée ; jamais on ne rencontre les compositions brillantes des artistes japonais, maîtres incontestés dans la matière. Le procédé est simple. Avec une épine ils piquent la peau jusqu'au sang, en suivant le dessin désiré, puis ils allument un morceau de caoutchouc vierge et soumettent à la fumée la partie préparée ; enfin ils frottent celle-ci avec la suie provenant de la combustion et la peau reste tatouée de marques bleues semblables à celles produites par la brûlure de grains de poudre.

Le sorcier des Antipas me demanda de le tatouer d'un signe particulier. Le premier dessin qui me vint à l'idée fut le *Psi Upsilon*, signe distinctif de la Fraternité à laquelle j'appartiens, de sorte que si un autre membre de cette association s'égaré jamais dans ce pays il sera reçu par une foule de nouveaux frères, un grand nombre de guerriers ayant très habilement copié ce dessin sur leurs propres corps. En outre, il sera reçu à bras ouverts, car je leur ai promis le même traitement, si l'un d'eux, rencontrant « un homme de ma tribu », lui montrait ce signe sur son bras. Le *Psi Upsilon* eut un concurrent sérieux, car nos sauvages ayant trouvé un paquet de cigarettes L. L. F., l'un d'eux se tatoua les trois lettres sur un

bras et bientôt une quantité d'indigènes s'étaient enrôlés dans les *Lambda Lambda Phi*.

En ce qui concerne les femmes, il y a peu de traits caractéristiques à noter. Ignorantes de la mode, elles portent encore les cheveux longs. Leur taille est en moyenne d'un mètre soixante, elles sont fortement charpentées, se meuvent avec la grâce ondulante d'un jaguar et sont aussi à leur aise dans l'eau que sur terre. Ce sont elles qui se chargent des bagages quand la tribu se déplace et avec cinquante kilos sur les épaules elles font des étapes dans la forêt avec une aisance parfaite. Comme costume elles se contentent d'une pièce de toile autour des reins et d'une chemise faite d'un morceau carré percé d'un trou pour la tête et serré à la taille avec une corde de fibre. Les hommes ne portent qu'un entre-jambes, mais rarement chez eux. Ils le réservent pour les grandes fêtes, la chasse ou le combat. La toile dont sont faits ces vêtements, si on peut employer ce mot, est un coton assez fin, tissé par les hommes. Le coloris est obtenu par une teinture préalable des fils fournie par différentes sortes de feuilles et d'écorce.

Pour en revenir à mon récit, nous dûmes attendre plus d'une heure l'arrivée du chef, un vieux bandit à l'air rusé, gros et gras, qui me salua comme son frère en Jésus-Christ et m'exhiba un morceau de papier, soigneusement préservé de la pluie dans une feuille de palmier et sur lequel était écrit à l'encre le nom de Lazare. Il me raconta avoir été baptisé par un jésuite à Macas, mais il est bien certain que l'eau du baptême ne tomba que sur son corps, car jusqu'à la fin de ses jours ce fut un éhonté coquin, pas meilleur que le reste de sa race.

Son arrivée ce jour-là sauva néanmoins la situation, car il parlait le *quichua*, que les Jivaros désignent sous le nom de « langue des Blancs », sans doute parce qu'il est parlé dans tous les points de contact entre la civilisation et les tribus indigènes. Le chef avait dû, après avoir vécu

dans une communauté chrétienne, être repris par l'attrait de la vie sauvage et, à son retour, sa connaissance du monde lui avait valu le commandement.

Ce vieux renard se montra extrêmement intéressé par notre présence. D'où venions-nous? Que cherchions-nous? Avions-nous des compagnons et où étaient-ils? Nous fûmes soumis à un véritable interrogatoire, auquel je répondis que nous cherchions de l'or, que nous voulions remonter le Santiago, que nos compagnons étaient restés en aval du Pongo et enfin que notre camp était plein de trésors dont nous avons eu le plaisir de distribuer quelques échantillons à ses sujets. Oui vraiment c'était très ennuyeux que, par suite de l'impossibilité de remonter le Pongo, nous ayons dû laisser en arrière notre chargement... Un vrai malheur, car il contenait un très bel assortiment... Non, non, jamais nous ne serions capables de surmonter les difficultés de la navigation dans les gorges, avec des canots si lourdement chargés et chargés cependant de marchandises qui pourraient enrichir son peuple d'un seul coup. Oui, un grand malheur, car nous avons apporté ces présents de très, très loin, et particulièrement pour lui, le grand chef, dont nous avons entendu parler par d'autres peuples inférieurs, qui tremblaient en prononçant son nom.

Invités à rester pendant quelques jours comme hôtes de la tribu, nous acceptâmes, en déplorant une fois de plus à haute et intelligible voix d'être irrémédiablement séparés de nos biens par le Pongo et de ne pouvoir reconnaître comme il convenait cette généreuse hospitalité. Après avoir examiné les huttes, nous pensâmes qu'une petite île en face du village ferait mieux notre affaire, bien que ces huttes ne fussent pas, comme on aurait pu le craindre, grouillantes de vermine. Les Antipas, comme tous les sauvages qui vivent sous les Tropiques, sont toujours relativement propres, par suite de leurs immersions fréquentes dans la rivière et de l'action purifi-

catrice du soleil et de la pluie sur leurs peaux nues.

Tandis que nous préparions notre canot pour nous rendre à notre nouveau domicile, nous eûmes une alerte. Game ayant relevé son pantalon pour gratter une morsure, exhiba une jambe couverte de plaies, plus ou moins cicatrisées, qu'il s'était faites en écorchant les innombrables piqûres de mouches de sable et de moustiques dont il avait été victime pendant les premières semaines de notre voyage. La plupart de ces écorchures s'étaient rouvertes et envenimées, de sorte que l'ensemble présentait un spectacle affreux, en tous points semblable à une éruption. La seule apparition de cette jambe détermina une fuite générale. En un instant toute la tribu disparut, par crainte de la variole, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que nous pûmes décider le chef à s'approcher à quelques mètres et à se convaincre *de visu* de son erreur. Enfin il se décida à rappeler son peuple et nous pûmes partir. Le sorcier, le plus grand Jivaro que j'aie jamais vu, nous accompagna, après s'être armé d'une pagaye prise dans un canot voisin.

Ces pagayes ont un peu plus d'un mètre de long, dont les trois quarts pour le manche et un quart pour la pelle. Celle-ci a environ trente-cinq centimètres de large et affecte la forme d'une poire. La cadence est de cinquante à soixante coups par minute, chaque coup très court et très rapide. Ces pagayes, qui se manœuvrent une main au ras de l'eau et l'autre à l'extrémité du manche, sont terriblement puissantes. Les Antipas les fabriquent avec un bois jaune, fibreux et très serré et le procédé est extrêmement lent, par suite des outils primitifs employés par ce peuple de l'âge de pierre. Les métaux, en effet, leur sont inconnus, sauf l'or, leurs haches sont en pierre, les ciseaux sont faits d'une dent de carnassier et la lime et le rabot sont remplacés par le sable, avec lequel ils obtiennent d'ailleurs un fini admirable.

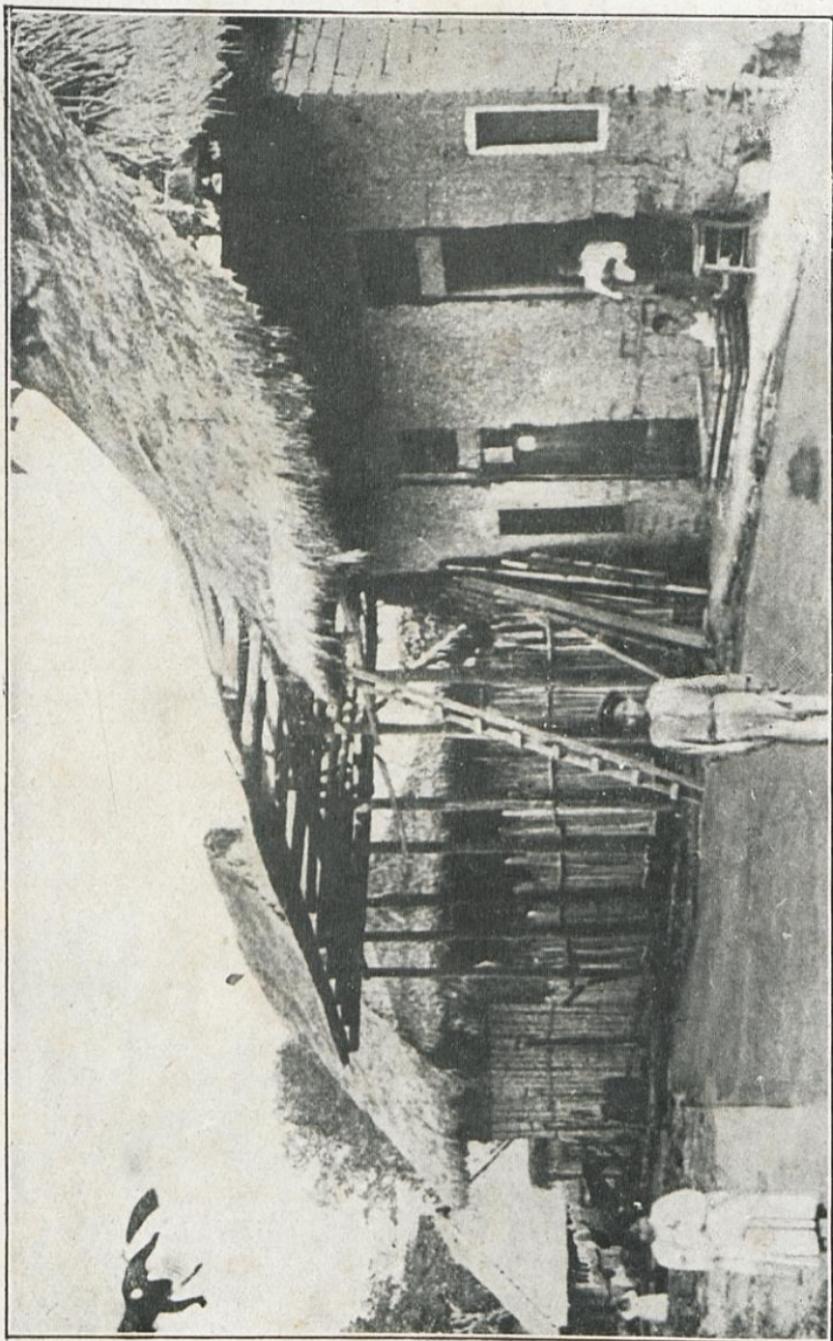
Le sorcier nous amena en un clin d'œil à notre île.

C'était le plus remarquable rameur que j'aie jamais vu. Il fit voler notre canot en ligne droite à travers le courant, beaucoup mieux que nous n'aurions pu le faire à deux. Les premiers coups furent même si puissants que le canot se déroba sous nous et que nous tombâmes à la renverse. Arrivés à l'île nous y trouvâmes une douzaine de Jivaros, venus nous donner une leçon de *camping*. En moins d'une heure nous avions un superbe abri de feuilles de palmiers avec un toit épais et solide, un feu flambait au dehors et nos bagages étaient débarqués et rangés.

Notre souper se composa d'épis de maïs grillés, de *yuca* et de bananes rôties avec des pistaches et du miel sauvage comme dessert. Ce dernier doit être l'ambrosie des anciens ou quelque chose d'analogue, car il est absolument délicieux, d'un blanc très pur et plus odorant que le parfum le plus rare. Quant aux pistaches, au lieu d'être grillées elles sont simplement séchées au soleil de façon à leur enlever toute amertume. Ce repas fut une véritable fête, ce qu'on comprendra aisément si on n'a pas oublié les jours pénibles que nous venions de traverser.

Aussitôt après avoir soupé, nous nous étendîmes pour nous reposer, Game et moi essayant de monter la garde à tour de rôle, une tâche herculéenne après les fatigues des jours précédents. D'ailleurs nos sauvages dormirent tranquillement toute la nuit autour du feu et sans armes, tant était grande la confiance que nous avions su leur inspirer en quelques heures. Nous passâmes quatre jours dans cette île à dormir, à soigner nos pieds, à manger, à bavarder et à attendre. Nos pieds d'ailleurs se cicatrisaient assez vite grâce au soin que nous prenions de leur éviter toute humidité après le séjour exagéré qu'ils avaient fait dans l'eau.

Nos espoirs, d'un autre côté, ne furent pas déçus. Peu à peu les esprits travaillèrent sur les quelques indications que nous leur avions judicieusement fournies. De temps en temps le chef amenait la conversation sur ces cadeaux



(Photo Exclusive New Agency.)

A IQUITOS, LES MAISONS DE BAMBOUS ET DE TORCHIS DES RUES SECONDAIRES



(Photo Shepstone.)

LE PONGO DE MANSERICHE. ENTRÉE PAR L'AMONT



(Photo Shepstone.)

UN VAPEUR ÉCHOUÉ SUR LA RIVE D'UN AFFLUENT DE L'AMAZONE.
SURPRIS PAR LA BAISSÉ RAPIDE DES EAUX, IL DEVRA ATTENDRE
LA PROCHAINE CRUE, PENDANT PEUT-ÊTRE PLUSIEURS MOIS,
POUR SE RENFLOUER.

dont nous avions parlé et s'inquiétait naïvement des dimensions des miroirs et de la couleur des perles, Si, en arrivant, nous lui avions proposé de but en blanc de venir à notre aide, sa prudence native l'aurait persuadé que nous lui tendions un piège, tandis que notre diplomatie allait porter ses fruits. La troisième nuit de notre séjour nous étions encore cependant en pleine incertitude et il nous fallait absolument partir le lendemain, car il avait été convenu avec nos camarades que nous les rejoindrions au bout de quinze jours, si nous étions vivants et libres. Nous étions, par suite, en train de discuter si nous ne ferions pas bien de proposer ouvertement à Lazaro de nous accompagner avec une équipe de rameurs, lorsque nous l'aperçûmes dans une pirogue se dirigeant vers notre île.

Aussitôt à terre, il vint à nous, s'assit près du feu et, après quelques minutes de conversation, nous révéla le but réel de sa visite. Puisque le seul obstacle au transport de ces présents dont nous parlions toujours était la traversée du Pongo, pourquoi ne descendrait-il pas la rivière avec nous, accompagné de ses meilleurs rameurs et ne nous aiderait-il pas?

Nous sautâmes sur nos pieds. Que nous avions été sots de ne pas trouver cela plus tôt ! Quelle idée merveilleuse il avait eue. D'un seul coup, il avait résolu le problème et sa tribu aurait tout le bénéfice de son ingéniosité. Mais non, nous n'avions jamais songé à cela. Naturellement nous acceptions son offre d'enthousiasme. Quand nous pourrions partir ? Le plus tôt serait le mieux, après tout. Le lendemain?... Parfait. Nous n'avions pas de temps à perdre.

Et le lendemain, sans cérémonies inutiles et en toute simplicité, nous achetâmes un canot pour un étui de poison et nous partîmes accompagnés de huit rameurs sous la conduite du sorcier, Pitacunca, *en route* pour retrouver Borja et nos amis.

CHAPITRE XVII

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT

On sait si peu de chose des chasseurs de têtes du Haut-Amazone qu'une courte digression sur leurs mœurs et leur genre de vie ne sera pas, je crois, inutile. Cette race présente d'ailleurs un intérêt tout particulier parce qu'elle diffère essentiellement de toutes les autres populations sauvages connues et qu'elle est un des rares spécimens encore vivants de l'âge de pierre. Les défenses naturelles de son territoire, un climat favorable, une abondance inouïe de ressources animales et végétales, tout tend à préserver cette race des atteintes de la civilisation, qui a déjà fait disparaître tant de peuples primitifs. Les seuls blancs instruits qui auraient pu faire connaître au monde les coutumes et les mœurs de ces tribus, sont les jésuites, dont les missions sont établies sur les confins de leur territoire, à Macas, Andoas et Archidona, mais à ma connaissance ils n'en ont rien fait. Sans doute sont-ils si éloignés du monde civilisé qu'ils ne se rendent pas compte de l'intérêt avec lequel serait accueilli le résultat de leurs observations.

Les Antipas sont semi-nomades. L'année, pour eux, est divisée en trois parties, non d'après les saisons, mais d'après les récoltes. Chaque communauté possède trois villages différents, distants de dix à vingt milles, chacun avec ses plantations ou *chacras*, et habite chacun d'eux pendant un tiers, de l'année. Avant de quitter un village, les Antipas ensemencent leurs terres et lorsqu'ils re-

viennent trouvent la récolte à point, la durée de maturation étant en moyenne de huit mois. Pendant ce temps ils ont vécu des récoltes des deux autres chacras et ainsi le roulement s'établit toute l'année.

Vivant à l'ouest de la zone périodiquement inondée et par conséquent n'étant soumis en rien aux saisons, ils peuvent semer à n'importe quel moment de l'année avec la certitude de récolter le moment venu. Le *yuca*, par exemple, mûrit en six mois, le maïs en trois, l'igname (un tubercule qui atteint plus d'un mètre de long et peut peser cinquante livres), demande un an. La banane est également annuelle, la plante périt après avoir donné un régime, mais de nouveaux jets poussent aussitôt sur les racines et produisent l'année suivante. Les patates douces, les pistaches de terre et le tabac sont également cultivés en grandes quantités.

Lorsqu'on voit les haches de pierre à une main, qui sont les seuls outils de ces peuples, on se demande comment ils ont pu défricher des espaces qui atteignent deux hectares et qui étaient couverts d'arbres, dont beaucoup d'un diamètre d'un mètre à un mètre et demi. C'est une affaire de patience plutôt que d'habileté. Le bois n'est pas coupé ni taillé, mais écrasé et réduit en bouillie, six ou huit hommes travaillant en même temps autour d'un tronc.

Pour établir un chacra, on commence par déblayer le sol en arrachant ce qui peut l'être, en brisant les jeunes plants et en coupant avec une machete de bois dur les tiges minces. Puis les travailleurs s'attaquent aux arbres. Ils choisissent quelque géant et, le prenant comme centre, délimitent un cercle de trente mètres de rayon par exemple. Tous les arbres à l'intérieur du cercle sont entaillés en anneau à la base, de façon à les ébranler et à les préparer à succomber au choc final. Enfin le géant lui-même est attaqué à la hache par une équipe qui, après des jours et des semaines, l'a suffisamment rongé pour

qu'il craque et s'écroule. Dans sa chute, il entraîne tous les arbres plus faibles du voisinage, qui sont liés à lui et entre eux par un filet indéchirable de lianes. Avec un craquement de tonnerre, un trou est ainsi fait dans le rideau de la forêt et les rayons du soleil s'y précipitent.

Après avoir laissé sécher les arbres abattus pendant les mois de la saison sèche, les Antipas y mettent le feu, ce qui les débarrasse des menues branches et des broussailles. Il ne reste que les troncs dont, faute d'outils, ils ne peuvent rien faire. J'ai souvent rencontré de ces arbres abattus qui, rongés par les haches de pierre, rappellent tout à fait ceux grignotés par les castors dans leurs chantiers.

La clairière ainsi déblayée, les huttes sont construites à l'une des extrémités. La charpente est faite en troncs de palmier, bois choisi pour sa durée et sa résistance. Deux de ces troncs, de quinze à vingt pieds de haut, sont solidement plantés dans le sol à environ vingt pieds l'un de l'autre. Ils supporteront le faîte. Puis, à sept pieds environ de chaque côté de ces deux piliers sont dressés quatre autres troncs de quatre pieds moins élevés, ce qui donne pour les dimensions de la maison quatorze pieds de large et vingt de long. C'est une maison pour une famille composée d'un homme et de six femmes. On en fait de plus grandes avec des supports intermédiaires pour le faîte, où peuvent vivre deux ou trois familles.

La charpente est complétée ensuite par trois poutres horizontales, reliées entre elles par des chevrons faits en l'espèce des branchages attachés avec de l'écorce et la maison est prête à recevoir son toit. Celui-ci est composé de plusieurs couches de feuilles gigantesques, fendues le long de la nervure principale et pliées en deux. Les feuilles sont imbriquées comme les tuiles de nos toits, la moyenne est de six à huit couches solidement liées ensemble, ce qui donne une épaisseur de vingt à vingt-cinq centimètres,

suffisante pour résister même aux pluies diluviennes des tropiques.

La charpente de ces maisons peut durer indéfiniment, mais le toit doit être renouvelé tous les huit ou dix ans, rongé qu'il est par les insectes, qui s'ils respectent les feuilles de la couche inférieure à cause de la fumée, attaquent rapidement les couches supérieures.

Lorsqu'on pénètre par un des trous, qui à chaque extrémité servent de portes, on se trouve dans un intérieur des plus simples, les seuls meubles étant les lits et les garde-manger, car les habitants vivent accroupis sur le sol. Les lits sont faits de lattes de bambous tendues sur un cadre muni de pieds du même bois ; ils ont environ deux mètres de long, un mètre de large et sont surélevés d'environ cinquante centimètres au-dessus du sol. Le dernier tiers de la longueur n'a pas de garniture, car chaque soir on rassemble au-dessous de cet espace vide les braises du foyer, de façon à tenir au chaud les pieds du dormeur. Les garde-manger sont placés à un mètre cinquante de haut au-dessus des foyers, afin que le poisson ou la viande soient à l'abri des flammes, mais subissent l'action bienfaisante de la fumée. Les Antipas ne connaissent pas le sel.

Tout autour de la hutte, attachés au toit par des cordes, pendent des régimes de bananes à différents degrés de maturité, des épis de maïs, des sarbacanes et des lances. Dans les angles s'entassent les outils de pierre, les métiers à tisser, les appareils à feu et les pelotes de coton filé attendant le tissage. Ici et là sont suspendus des paniers pleins de carquois de bambou, contenant les flèches de la sarbacane, de tubes de poison, de toile à demi tissée, de petitesalebasses pleines de brins de coton destinés à remplacer les plumes pour les flèches, de pots de peinture et de tous les petits objets ménagers de ces vies simples.

Quelquefois un coin abrite un couple de singes ou un

dindon abattus par le maître du logis et rapportés à la maison par une des femmes, car un homme ne se charge jamais d'autre chose que de ses armes de guerre ou de chasse. Porter un fardeau quelconque est au-dessous de sa dignité.

Le long des murs, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont alignés les foyers, de simples tas de cendres, sans même un trou dans le sol, avec les grils posés dessus. Chaque épouse a son feu, sur lequel elle fait cuire le repas commandé par le maître. Autour des foyers sont soigneusement empilés des vases de terre cuite de formes et de dimensions différentes, tous à fond conique, les plus grands, destinés à contenir le *giamanchi*, ayant environ un mètre trente de hauteur, un col étroit et un diamètre maximum d'un mètre. Le tour de potier est inconnu des Indiens, même pour ces vases gigantesques. Ils fabriquent toutes leurs poteries en étageant des boudins d'argile roulés à la main, les joints étant ensuite mastiqués avec de l'argile et le tout minutieusement poli.

Par ce procédé primitif ils réussissent à obtenir une régularité de forme qui, à l'œil, semble aussi parfaite que celle d'un vase fait à la machine. Après avoir été séchés au soleil, les vases terminés sont cuits sur un feu vif. Contrairement à la coutume générale des peuples primitifs, ils ne sont jamais ornés d'un dessin quelconque.

D'ordinaire, les maisons sont propres, sans mauvaises odeurs et soigneusement entretenues. Le travail est d'ailleurs réparti d'une façon fort inégale entre les sexes et la plus large part est l'apanage de la femme. Celle-ci fait la cuisine, file le coton, porte les fardeaux et cultive les plantations, ce qui n'est pas le moins pénible, car il faut lutter sans cesse, au moins tant que les plants n'ont pas acquis une force suffisante contre l'envahissement incessant des plantes épineuses et vénéneuses, qui servent en outre d'abri à une foule d'insectes plus ou moins venimeux. Enfin un devoir capital des femmes est de mas-

tiquer quotidiennement le *giamanchi*, qui dans chaque hutte doit toujours être prêt en abondance.

Les hommes sont avant tout des guerriers, les protecteurs de leurs familles contre les raids des voisins, ensuite ils sont chasseurs et enfin tisserands. Pourquoi cette dernière tâche a-t-elle été d'un commun accord attribuée au sexe fort plutôt qu'à l'autre, cela reste pour moi un mystère. Les femmes, en effet, font tous les travaux manuels, y compris filer le coton, et cependant les hommes tissent non seulement leurs propres toiles d'entre-jambes, mais encore tout ce qui est nécessaire aux femmes.

Les procédés employés pour la filature et le tissage sont rudimentaires, mais très effectifs, et la toile produite, tissée avec un fil fin comparable à notre coton à coudre ordinaire, est solide et douce au toucher, en tout point semblable, autant que mon incompetence en cette matière me permet d'en juger, à nos meilleurs tissus pour hommes.

Pour filer, les femmes se servent d'un morceau de bois dur de cinquante centimètres de long et épais d'un peu plus d'un centimètre, taillé en pointe et fendu à une extrémité sur une longueur d'un centimètre. Au pied de la fileuse se trouve un panier de coton brut et c'est tout le matériel nécessaire. La méthode semble tout aussi simple. La fileuse plonge le bout pointu et fendu de son bâton dans le coton, en le faisant en même temps tourner rapidement entre ses doigts, puis l'éloigne à longueur de bras sans cesser de le faire tourner. Ensuite le bras se replie, le bâton tournant toujours, mais cette fois dans le sens contraire, de telle façon que le fil obtenu à l'aller s'enroule au retour à l'autre extrémité du bâton et la même opération recommence. Le bâton vole littéralement avec une aisance et une rapidité admirables, jusqu'à ce que la pelote soit trop lourde et doive être enlevée. Les femmes ont atteint une telle habileté et sont si

robustes qu'elles filent même en transportant de lourdes charges.

Pour le tissage, on plante en terre quatre piquets d'environ soixante centimètres de haut, de façon à dessiner un losange très allongé et très étroit. Le tisserand enroule ensuite son fil, en superposant chaque tour, autour des deux piquets extérieurs en passant alternativement à droite et à gauche de chaque piquet du milieu de façon à entre-croiser chaque brin avec le brin précédent. Il édifie ainsi la trame, et lorsque celle-ci a atteint une hauteur correspondant à la largeur de l'étoffe, les piquets sont arrachés et le tout est couché sur le sol. Les deux piquets du centre sont alors remplacés par des cannes spéciales, soigneusement polies au sable, de façon à glisser le long de la trame sans accrocher.

Pour manœuvrer ce métier primitif, le tisserand attache un des piquets extérieurs à quelque point solide et fixe l'autre autour de sa taille. Il lance alors la navette, un large bâton plat, auquel est attachée la chaîne, et manœuvre les fils de la trame avec les cannes, exactement suivant les principes du métier moderne. Il commence devant lui, roulant peu à peu le tissu terminé et progressant vers l'autre extrémité. Pour éviter le désastre que produirait la chute hors de position d'une des cannes et, par suite, le mélange des fils de la trame, un petit morceau de bois carré est attaché par une boucle à un fil sur deux et reste en place jusqu'à ce que le travail soit achevé.

La toile est rarement teinte, car elle est presque toujours tissée avec des fils de couleurs, formant de larges bandes. Quelquefois néanmoins une pièce est faite en coton écru et teinte après tissage, mais la toile d'une seule couleur est peu appréciée.

Désireux d'observer leurs méthodes pour se procurer du poisson, j'accompagnai un jour une expédition d'Antipas, hommes et femmes, dans une journée de pêche sur un petit affluent à deux milles du village. Tandis que

nous suivions le sentier, les femmes faisaient provision de tiges de *barbasco*, une liane dont la sève est un poison mortel. Suivant le bord de l'eau avec toutes les précautions nécessaires, les pêcheurs s'arrêtèrent à un endroit où l'eau calme indiquait un bas-fond, ils se divisèrent alors en deux groupes dont chacun alla barrer la rivière en amont et en aval. Une fois en place, ils écrasèrent le *barbasco* entre des pierres et le jetèrent dans l'eau, où il flotta sans avoir tout d'abord d'effet apparent. Cependant, au bout d'une minute ou deux, les poissons montèrent à la surface le ventre en l'air, se débattant en soubresauts affolés. Les sauvages les cueillaient au passage, nageant ou plongeant lorsque c'était nécessaire, et en une demi-heure nous avions au moins cent livres de poissons.

La seule autre méthode de pêche connue des Antipas est la pêche au filet. Les filets sont faits de fibres de palmier avec des morceaux de bois et des pierres pour remplacer les bouchons et les plombs. Le filet tendu à travers un ruisseau, les pêcheurs remontent en amont en faisant un détour et ensuite redescendent le courant à grand renfort de cris et de pierres jetées dans l'eau, le poisson effrayé va se jeter dans les mailles, dont les dimensions sont calculées pour le retenir par les ouïes.

Pour la chasse, la seule arme utilisée est la sarbacane ; mais, entre leurs mains, c'est une arme mortelle et très meurtrière. C'est un tube de dix pieds (environ trois mètres) de long, percé d'un trou d'un quart d'inch (6 millim. 25), le diamètre extérieur décroissant de deux inches vers l'embouchure à trois quarts d'inch à la gueule. La portée effective est au moins de deux cents pieds. A cette distance la force de pénétration est suffisante pour tuer et aucun Jivaro ne manquerait un but quelconque, ne serait-ce qu'un écureuil. Le silence absolu de cette arme augmente encore son efficacité d'une façon considérable, car plusieurs singes ou dindons peuvent

être abattus à la suite avant que le reste de la bande ne se soit aperçu que la mort vole dans l'air.

L'ingéniosité que déploient les Jivaros dans la fabrication de ces engins avec les outils rudimentaires qu'ils possèdent est remarquable et la mécanique moderne ne pourrait mieux faire.

Tout le secret réside dans le bois employé, le *chonta*, comme on l'appelle en *quichua*. Cet arbre appartient à la famille des palmiers et porte des fruits savoureux. Par le grain et la couleur il ressemble à l'ébène, mais il est plus lourd et plus dur. Ce qui en fait la valeur est son fil rigoureusement droit, son grain très serré et sa rigidité. Il est si peu flexible et si cassant que lorsqu'on le brise, la séparation des deux morceaux se fait en une multitude de longues aiguilles ; en outre, il est si dur que les agents atmosphériques sont sans effet sur lui et qu'il ne travaille jamais ni à l'humidité, ni à la chaleur.

Le bois coupé à la longueur exacte, après avoir été minutieusement sélectionné, est usé jusqu'à une épaisseur d'environ un inch sur une largeur d'un inch et demi, et on obtient ainsi de longues lattes à section rectangulaire. On creuse dans deux de ces lattes suivant l'axe longitudinal une rigole d'un huitième d'inch de profondeur et d'un quart d'inch de diamètre. Grâce à la rectitude absolue du fil du bois et à sa dureté, cette rigole est rigoureusement droite, car avec les outils dont disposent les Jivaros, silex, pierres, dents d'animaux et coquillages, il leur serait presque impossible d'entamer le bois à contre-fil. Ce travail terminé, les deux lattes sont appliquées l'une contre l'autre et attachées grossièrement avec des morceaux d'écorce. La surface extérieure est alors arrondie, puis peu à peu amenée aux dimensions indiquées plus haut. Il ne reste plus qu'à assurer une soudure parfaite des deux parties. D'abord le tout est entouré de bandes d'écorce verte d'environ un inch de large, fortement serrées, puis, sur cette sorte de pansement, on verse

de la cire d'abeilles noires (un insecte qui construit ses rayons dans la terre), qu'on polit avec des pierres chaudes, en la faisant pénétrer par pression dans toutes les fentes. On enroule alors une deuxième couche de bandes d'écorce, on fait une nouvelle application de cire et le fini est obtenu par un dernier polissage à la pierre chauffée, ce qui donne une surface unie et dure. L'arme est alors terminée sous la forme d'un tube noir, lisse et parfaitement droit.

Avant de pouvoir utiliser la sarbacane, il y a encore quelques améliorations à y apporter. Tout d'abord il faut égaliser et polir le canon. On se sert pour cela d'une corde tendue entre deux arbres, au milieu de laquelle est lié un chiffon. La corde passée dans le tube, celui-ci est promené de droite et de gauche pendant des semaines, tandis qu'on verse à une des extrémités de l'eau et du sable, celui-ci de plus en plus fin au fur et à mesure que l'opération progresse. Quand elle est terminée, les parois ont un poli qui peut rivaliser avec celui de n'importe quel fusil de chasse. La dernière opération est la mise en place de l'embouchure, une sorte d'entonnoir soigneusement calibré pour s'adapter parfaitement au bout du tube d'une part et à la bouche d'autre part, de façon à ce que rien du souffle ne se perde. Cette pièce est fixée au tube par le procédé décrit plus haut pour l'assemblage du tube.

Les flèches sont faites avec la tige d'un bambou à section triangulaire, dont les nœuds ne sont pas protubérants comme ceux du bambou commun, bien que la section entre chaque nœud soit cependant légèrement concave. Par un taillage et un ponçage appropriés, on obtient une tige de douze inches de long (trente centimètres), et d'un seizième d'inch de large à son plus grand diamètre. Une des extrémités est taillée en pointe d'environ un inch de long et tout le reste de la flèche est effilé de façon à lui donner un équilibre parfait. A environ trois inches de l'extrémité postérieure est enroulé

un tampon de coton qui joue le double rôle des plumes dans la flèche ordinaire et de la bourre dans les cartouches. A l'aide de la mâchoire inférieure de la *paña*, le poisson qui aboie, dont les dents sont tranchantes comme des rasoirs, une rainure est creusée à la base de la pointe pour recevoir le poison.

La trajectoire sur les cinquante premiers yards est remarquablement tendue pour une arme de cette nature. Poussée par la pression de l'air sur le tampon de coton, la flèche quitte le canon à une si grande vitesse que l'œil ne peut l'apercevoir, sauf naturellement si l'observateur est placé derrière le tireur et regarde exactement dans la direction du tir. A quinze yards, la flèche perce une planche épaisse d'un demi-inch (1 centim. 25).

Les flèches sont toujours empoisonnées. Le poison utilisé a un effet rapide et certain sur tous les animaux, à ma connaissance du moins, le jaguar excepté. J'ai fait moi-même l'expérience sur un de ces derniers, et bien que je l'aie criblé de tant de flèches qu'il ressemblait à un porc-épic, le seul résultat fut de le mettre en fureur.

J'ai souvent chassé avec cette arme et je peux rendre témoignage de son efficacité. Les singes de grande taille sont le gibier le plus dur à abattre avec un fusil. Souvent il faut les hacher de balles de Winchester, jusqu'à ce que leurs entrailles s'échappent, avant qu'ils ne tombent et même, quelquefois, ils restent suspendus par la queue après avoir été tués et on doit escalader l'arbre pour les avoir. Avec la sarbacane, rien de semblable. Si la peau a été traversée à un endroit quelconque du corps, en moins de deux minutes le plus grand singe est mort et dégringole de sa branche. J'ai renouvelé l'expérience sur des animaux domestiques et j'ai acquis la certitude que ce poison, dont j'ai pu rapporter un échantillon, agit sans douleur, comme le ferait une dose trop forte de morphine. Je suis persuadé qu'on pourrait extraire de la

plante qui le fournit un produit d'une valeur inestimable en médecine.

La liane utilisée par les Jivaros est très commune dans le Haut-Amazone et le procédé de fabrication est des plus simples. On enlève soigneusement l'écorce extérieure, qui est dure et mince, pour découvrir l'écorce interne qui, exposée à l'air, de blanche qu'elle était tourne au jaune comme la tranche d'une pomme. Cette écorce est grattée avec des coquilles ou des silex et les raclures sont placées dans une passoire posée sur un pot, où l'eau est maintenue en ébullition. On arrose continuellement le contenu de la passoire avec l'eau du pot, pour que l'écorce abandonne tous ses alcaloïdes, on jette alors ce qui en reste et on fait bouillir le liquide obtenu jusqu'à ce qu'il atteigne la consistance d'un chocolat à l'eau, dont il a la couleur et l'arome. Enfin on le verse encore chaud dans les tubes de bambou, dont j'ai parlé plus haut, où, en refroidissant, il se solidifie en gelée.

La fabrication du poison s'accompagne naturellement d'un grand nombre de superstitions. Tout d'abord le sorcier seul est apte à confectionner les pots où le poison doit bouillir et, en outre, il doit seul procéder à l'opération. Il ajoute à sa décoction des aiguillons d'insectes venimeux d'espèces variées, les dents d'araignées, en particulier, sont en grande faveur, le tout étant fait avec tout le cérémonial nécessaire et les incantations traditionnelles. Si l'eau employée peut être puisée en un endroit où un arc-en-ciel a touché la terre, la mixture augmente considérablement de valeur ! Les Antipas nous ont affirmé que le meilleur poison qu'ils aient jamais eu était celui avec lequel nous avons payé notre hospitalité, nous ne leur avons jamais dit que nous l'avions cuit nous-mêmes et au mépris de tous les rites.

Cette fabrication présente d'ailleurs un certain danger car les vapeurs qui sortent du pot, où bout la mixture, sont âcres et irritantes. Je crois qu'elles seraient mortelles

pour celui qui les respirerait d'une façon trop prolongée. Cela tendrait d'ailleurs à confirmer les dires des Indiens qui prétendent que de nombreux sorciers ont été trouvés morts sur leurs pots.

Bien que ce poison entraîne la mort en moins de minutes qu'il ne faut d'heures pour tuer aux plus redoutables serpents des Indes, les chasseurs de têtes ne s'en servent jamais pour la guerre. J'ignore la raison de cette abstention. Peut-être les hommes peuvent-ils arracher la flèche si rapidement que le poison de nature gélatineuse n'a pas le temps de se dissoudre dans le sang, ou bien, pour une cause mystérieuse, n'a-t-il aucun effet sur eux. Je me souviens d'un cas personnel qui pourrait militer en faveur de cette dernière hypothèse, bien qu'il ne soit pas très probant.

Pendant ces fameux dix-huit mois que nous vécûmes sur le Yasuni, Jack Rouse et moi, Jack s'était blessé et la blessure, contaminée par une mouche, était pleine de vers. La plaie était devenue fort laide, mais aucun des remèdes que nous pouvions improviser n'agissait. Le cas devenait désespéré lorsque Jack me déclara « qu'il aimait mieux mourir empoisonné que d'être mangé vivant par les vers ». Je versai alors dans la plaie la valeur d'un dé à coudre de poison, de quoi tuer un bœuf, et Jack ne s'en porta pas plus mal, les vers non plus d'ailleurs. Cela pourrait prouver que l'homme est réfractaire au poison, mais peut-être Jack n'en subit-il pas les effets parce que sa plaie était ancienne et ne saignait plus depuis longtemps. Pour rassurer le lecteur, j'ajouterai que les vers furent éliminés en un clin d'œil par la simple application d'un tampon de coton imbibé de nicotine, obtenue en condensant de la fumée de cigarettes sur les ongles. (Le jus de cigarettes bouillies ne donne aucun résultat.)

La sarbacane étant la seule arme de chasse et le poisson étant pêché au *barbasco*, les Antipas ne mangent presque uniquement, en dehors des végétaux, que des aliments

empoisonnés. Ils n'en souffrent jamais, bien que le gibier soit tué par une piqûre sous-cutanée et que le *barbasco*, qui sert à la pêche, soit utilisé par les femmes Jivaros pour se suicider.

Autant qu'il m'a été possible de m'en rendre compte, la religion des Antipas est simple et primitive. Ils craignent deux divinités : le dieu de la forêt, *Chulla-Chaquikuna* (celui qui a les pieds dépareillés), et le dieu des rivières et de la pluie, *Yacu-Mamam* (le grand dieu des eaux).

Chulla-Chaquikuna est le seigneur de la forêt qu'il parcourt, invisible, sous la forme d'un homme avec une jambe humaine et une jambe de jaguar. Les Indiens reconnaissent facilement ses traces, ils me les ont souvent montrées, mais se sont toujours refusés à me donner l'explication naturelle qui ne doit cependant pas échapper à des gens aussi habiles à déchiffrer les énigmes de la forêt. Ils préfèrent se persuader de la présence de leur dieu dans le voisinage, ce qui leur permet d'attribuer à son influence tout ce qui leur arrive d'extraordinaire : abondance ou disette de gibier, mauvaise cuisson du poison, apparition de serpents venimeux, etc.

Yacu-Mamam vit sur les rivières et provoque les inondations ravageuses ou les ondées bienfaisantes. Il peut prendre à son gré la forme de trois animaux : tapir, anaconda ou grenouille. Naturellement ces trois bêtes ne sont jamais molestées par les Jivaros, ce qui explique l'indifférence du tapir à l'égard des hommes dans ces régions.

Je n'ai jamais été témoin, ni n'ai entendu parler d'aucun sacrifice faits à ces dieux. Les Jivaros préfèrent les vénérer à une distance respectueuse plutôt que de les invoquer par des cérémonies ou de les représenter sous une forme quelconque. Cette religion, comme celle de tous les primitifs, n'est que l'ensemble des superstitions d'un peuple simple, vivant une vie toute physique dans la forêt.

La fabrication des pirogues est un art qui a dû se transmettre de génération en génération depuis des siècles, mais sans progrès sensibles, car le procédé employé de nos jours est si rudimentaire qu'il n'a certainement pas changé depuis l'inventeur. Avec une patience infinie, un gros arbre d'une espèce semi-dure de trois ou quatre pieds de diamètre est abattu, le terrain est déblayé tout autour pour faciliter le travail et le sommet de l'arbre est brûlé jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un tronc d'environ vingt à trente pieds de long, dans le cas des plus grands canots.

Ensuite, pendant plusieurs mois, les hommes travaillent inlassablement à creuser et à façonner cette masse. Les femmes allument un feu et l'entretiennent sur la surface, puis, lorsqu'une croûte charbonneuse s'est formée, les hommes l'enlèvent avec leur hache de pierre. Le feu ne pénètre pas à plus de cinq centimètres d'épaisseur et, après avoir raclé le charbon, il faut recommencer à dresser un feu. Peu à peu le tronc prend cependant la forme d'une pirogue et le travail préparatoire est terminé. On introduit alors de force entre les bords des cales qui donneront aux côtés de la pirogue le profil bombé, qui est nécessaire. Enfin vient le dernier stade, le plus long et le plus pénible, le grattage et le polissage, avec des pierres et du sable, de l'intérieur et de l'extérieur.

A notre arrivée nous avons des caisses de machetes et de haches d'acier, dont nous cédâmes un certain nombre à nos hôtes. Je suis certain que lorsque je retournerai les voir pour leur faire exploiter le « placer » qui gît quelque part dans leur pays, je constaterai que ces outils ont provoqué de sérieux changements dans leur vie. Parmi tous les bienfaits que ces sauvages peuvent recevoir de la civilisation, la hache et le machete occupent la première place, car ces outils leur permettent de combattre efficacement l'envahissement perpétuel de



(Photo Shepstone.)

INDIEN DU HAUT AMAZONE CHASSANT A LA SARBACANE

A l'épaule sont suspendus le carquois et un panier
contenant le coton servant à bourrer les flèches.



(Photo Shepstone.)

UNE ORCHIDÉE RARE QUI A POUSSÉ
SUR UN TRONC



UNE PLAGE DE SABLE, AVEC LES TRACES
DES TORTUES

la végétation sauvage et d'autre part, le bois constitue un des éléments principaux de leur vie.

Durant notre séjour chez les Antipas, j'ai eu toutes les occasions voulues d'observer leur genre de vie. En entrant dans une hutte, voici le spectacle qui se présente. Les femmes sont assises sur leurs talons autour d'un grand pot de terre plein de *mama* (arrow-root en jivaro), fraîchement bouilli. Les unes sont vêtues de leur costume sommaire, les autres sont nues, les femmes qui ont perdu leur mari étant en effet réduites à se vêtir avec le « décrochez-moi ça » des épouses fortunées, qui ont un homme pour tisser leur fil. Deux ou trois singes se trémoussent en mangeant des bananes et parfois un *paujil* apprivoisé, perché sur une poutre, pousse son cri caractéristique. Une des femmes plonge la main dans le pot et choisit un morceau d'arrow-root, elle le mâche consciencieusement et lorsqu'il est réduit en purée le rejette sur une feuille de banane placée à côté d'elle. C'est la fabrication du *giamanchi*, le pain et le vin des Jivaros. Grâce à la salive, il peut se conserver pendant six mois au moins dans des pots ou des paniers de feuilles. Pour le consommer, on le délaye dans de l'eau jusqu'à ce qu'il ait l'apparence du petit lait dont il a aussi le goût. L'idée seule de cette mastication répugne à nos esprits civilisés, mais mon expérience personnelle m'a prouvé que c'était le seul moyen, dans la forêt, de conserver l'arrow-root. C'est un aliment extrêmement nourrissant, qui contient quatre fois plus d'amidon que la pomme de terre. Lorsqu'il est frais, l'arrow-root est un légume très léger, d'un goût agréable.

Quelques-unes des femmes portent des bébés dans un petit hamac de toile attaché sur le dos et l'une d'elles donne le sein à un enfant d'au moins trois ans. Les femmes antipas, en effet, si bizarre que nous semble cette coutume, ne sèvent leur enfant que très tard. Une autre qui allaite aussi se souvient tout à coup du petit singe qui

dort sur son lit et, le traitant comme son propre enfant, lui donne le sein également, ce qui se voit souvent chez les Indiens de l'Amazone, soit sauvages, soit demi-civilisés.

Nous quittons les femmes après avoir goûté au *giamanchi* offert par chacune d'elles et nous allons retrouver dehors un groupe de mâles engagés dans une conversation animée. Ils ont tous l'air de jouer du trombone à coulisse. Leur main droite vole sans arrêt de leur bouche à longueur de bras, les voix sont hautes et profondes, et une flamme dans leurs yeux sombres trahit leur excitation. Ils parlent certainement de guerre, car ce n'est que dans ce cas qu'ils se permettent cette gesticulation et ces cris.

De la lisière de la forêt, où s'élèvent des colonnes de fumée, arrive le bruit des coups de hache d'un chantier où l'on creuse une pirogue. D'un autre côté débouche une file de femmes lourdement chargées d'arrow-root, de bananes et de fagots. Devant une case, un homme travaille à une sarbacane, son pot de cire chauffant à côté de lui, ses cheveux roulés autour du cou pour les préserver du feu. Un enfant d'environ dix ans s'agitite fiévreusement pour aider son père, il s'agit en effet de sa première sarbacane. Bientôt il pourra pourchasser les oiseaux-mouches dans la forêt, ce qui lui permettra de perfectionner son tir jusqu'à ce que son souffle soit assez puissant pour lui permettre de prendre place, armé de vraies flèches empoisonnées, parmi les chasseurs de la tribu.

Groupées à l'ombre d'un bananier, une demi-douzaine de femmes font de la vannerie. Elles manipulent les tiges de rotin fendu avec adresse, les tressent en dessins compliqués et en font des paniers très solides. Ces paniers sont fabriqués par paires, l'un un peu plus petit que l'autre. Le plus grand est soigneusement garni de feuilles de palmier épaisses, le petit est placé à l'intérieur et

tous deux sont ensuite cousus ensemble par les bords. Un couvercle composé d'une autre paire de paniers semblables est alors fixé par un système de charnières rudimentaires et on obtient ainsi un récipient solide et imperméable où l'on peut conserver ou transporter tout ce qu'on veut. Les dimensions des paniers utilisés comme meubles sont en général d'un mètre de haut sur soixante centimètres de large.

Tous les Antipas, hommes et femmes, sont en général robustes et bien portants. Heureusement pour eux d'ailleurs, car une fois entre les mains du sorcier ils ont peu de chances d'en réchapper, son unique thérapeutique étant une diète absolue jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils sont exempts de maladies contagieuses, sauf la petite vérole et une autre affection dont la toux est le principal symptôme, mais que je n'ai pu identifier.

Un jour on m'amena un guerrier blessé d'un coup de feu tiré à bout portant par un Huambisa, peut-être un des pillards de Barranca. L'arme avait été chargée de cailloux, l'os du bras était fracassé et le membre pendait, insensible. Le malheureux était si affaibli qu'il pouvait à peine se tenir debout et la blessure s'était envenimée. Je lui fis une piqûre de bi-chlorure de mercure et je pensai de mon mieux le membre brisé. En l'interrogeant sur le régime ordonné par le sorcier, j'appris qu'il lui était interdit de manger rien autre que des bananes vertes ! Par bonheur le blessé fit de tels progrès grâce à mes soins, que le sorcier leva sa défense et que l'homme fut autorisé à manger à sa faim. Il se rétablit complètement, comme je pus le constater à mon retour du Santiago.

Ces gens semblent satisfaits de leur sort et donnent l'impression de vivre heureux. Ils ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie et tout le superflu qu'ils connaissent, ils peuvent satisfaire tous leurs besoins

et tous leurs désirs. La seule ombre de leur vie est la crainte constante des attaques des tribus pillardes, mais ils l'oublient avec l'insouciance d'un gamin au milieu des dangers de la rue. Leur travail quotidien est une tâche légère, surtout pour celui qui a des filles à marier. En effet, le prétendant à la main d'une jeune fille doit pendant un délai de cinq à six mois servir littéralement d'esclave à son futur beau-père, jusqu'à ce qu'il ait prouvé sa valeur. L'aspirant gendre doit suppléer le chef de famille dans tous ses devoirs. Garde à monter, chasse ou pêche, il doit répondre au moindre signe et au premier appel comme le mieux stylé des domestiques. Heureusement pour lui, il n'est soumis qu'une fois à cette épreuve et lorsque sa maison est édiflée, il a le droit d'épouser sans stage préalable autant de femmes qu'il peut en trouver dans sa tribu où en voler chez les voisins. L'enlèvement des Sabines est en effet monnaie courante entre les quatre tribus jivaros et il arrive qu'une femme soit ainsi enlevée plusieurs fois de suite, passant avec indifférence du Santiago au Marañon ou inversement, et vivant aussi heureuse en filant le coton d'un Pautecuma qu'en mâchant le *giamanchi* d'un Aguaruna.

Les quatre tribus jivaros ont le même langage, les mêmes coutumes, les mêmes méthodes de pêche, de chasse, de tissage et les mêmes procédés de construction et de fabrication, il me semble donc certain qu'elles ont une origine commune. Il ne devait exister dans les temps anciens qu'une seule tribu, dont des familles se sont détachées sans doute à la suite de querelles intestines. Ces émigrés ont fait souche, ont attiré d'autres familles et, naturellement, ont conservé la haine du peuple qui les avait rejetés ou qu'ils avaient quitté. En conséquence, à l'heure actuelle, les quartiers généraux des quatre tribus sont éloignés l'un de l'autre d'au moins trente jours de navigation et une haine mortelle subsiste entre ces frères

ennemis. Or, leurs combats et leurs raids entraînent toujours des pertes importantes de vies humaines, car si des Américains du Nord peuvent encore exhiber des crânes scalpés par les Peaux-Rouges, quand le Jivaro a enlevé son trophée de guerre, *e finita la commedia*.

CHAPITRE XV II

PITACUNCA

Pitacunca le sorcier nous emmenait à grande allure. Assis à l'arrière, au poste du capitaine, ses longs cheveux traînant dans l'eau, il surveillait notre marche avec une attention à laquelle ne pouvaient échapper ni un bruit, ni un mouvement. C'est qu'à chaque coup de pagaye qui nous éloignait de son village il était de plus en plus porté à voir dans chaque tronc d'arbre un Huambisa. Taillé en colosse, notre guide était une personnification parfaite de la force et de la sauvagerie, mais je suis persuadé cependant qu'il aurait sauté d'un bond dans la rivière, si un Huambisa s'était montré sur la rive.

D'ailleurs, si ces frères ennemis s'étaient rencontrés à l'improviste, la terreur aurait été la même dans les deux camps, et notre plus grand embarras, à nous autres blancs, eût été d'empêcher amis et ennemis de disparaître d'un même mouvement aux deux bouts de l'horizon. La vue d'hommes blancs voyageant en paix avec leurs ennemis mortels aurait été suffisante pour mettre en fuite les Huambisas et, quant à notre escorte, je n'ose croire que leur confiance dans nos fusils eût suffi à les empêcher de tourner les talons. Par suite d'une confusion avec les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, ceux qui n'ont jamais vécu avec les Jivaros attribuent à « ces nobles fils rouges de la forêt » un courage dont ils sont tout à fait dépourvus. Contrairement à ce qu'on

croit généralement, ces libres enfants de la nature sont un amalgame de toutes les ruses, de toutes les fourberies et de toutes les lâchetés. Dans la bataille, ils ont le courage du fauve, mais, à l'encontre de ce dernier, leur principe est « chacun pour soi ». La bonne foi est pour eux une chose inconnue et leurs tentatives pour comprendre la psychologie des blancs sont encore plus pué-riles que celles des Allemands pendant la grande guerre. Les seuls mobiles susceptibles de guider leurs actes sont la peur et la superstition.

Tout allait à peu près dans notre équipage, lorsqu'un éclair et un coup de tonnerre venant du nord, de la direction du Santiago fut le signal d'un concert *fortissimo furioso* de trombone à coulisses. Pitacunca ayant découvert dans ces signes célestes que le sorcier des Huambisas était au travail, c'en fut trop pour ses hommes. Terrifiés à la pensée de la puissance du magicien ennemi, ils lâchèrent leurs pagayes et commencèrent leur gesticulation et leurs hurlements de mobilisation, la basse puissante de Pitacunca conduisant le chœur.

Nos énergumènes n'étaient pas plus tôt calmés qu'ils recommençaient et, jusqu'à Borja, nous dûmes, à chaque instant, supporter ce concert monotone mené avec une énergie d'autant plus farouche que nous nous rapprochions de l'embouchure du Santiago. Nous nous consolions en songeant que derrière leurs palissades les Huambisas devaient grelotter de peur à la pensée des incantations que notre terrible Pitacunca lançait contre eux.

Comme nous approchions de l'entrée ouest du Pongo un mouvement dans les branches de la rive droite attira l'attention de nos hommes. « Des singes ! » murmuraient-ils. Nous fûmes heureux de cette rencontre, car nous tenions à économiser notre précieuse provision de légumes et de fruits, afin d'en amener le plus possible à Borja. Nous étions sûrs, en effet, que nos camarades feraient fête aux vivres frais et au miel, dont ils n'avaient

pas goûté depuis Barranca. Tout le monde débarqua, sauf Game et Noagra, le plus jeune des rameurs, qui restèrent à la garde des canots. Game, en effet, était assez peu enclin à se promener pieds nus dans la forêt, après tout ce qu'il avait souffert dans notre remontée du fleuve.

Le type de singe, auquel nous avons alors affaire, le *coto* (le singe qui aboie, *quichua*), pèse environ trente livres et, comme l'autruche, se croit à l'abri de ses ennemis lorsqu'il a caché sa tête. Suspendu par les mains et la queue sous une grosse branche, il reste immobile et même la détonation d'un fusil ne le met pas en fuite.

Cet animal est le clairon de la forêt amazonienne ; tous les jours, au lever et au coucher du soleil, chaque tribu défile sur les branches de l'arbre où elle a élu domicile pour la nuit, en poussant un hurlement profond, qui s'entend à plusieurs milles à la ronde. La première fois que je l'entendis, je l'attribuai à tous les animaux, sauf à un singe, et je crus que tous les jaguars de l'Amazone se livraient un combat sans merci. L'impression est toujours curieuse, lorsque à l'aube, l'heure la plus silencieuse de la journée, ce cri éclate et se répercute dans la forêt.

Ces singes sont terriblement armés, grâce à une mâchoire inférieure presque aussi grosse que le reste de la tête et dont la morsure est plus puissante que celle du jaguar. Un jour, sur le Napo, je fus attaqué par un *coto* blessé, que j'essayai de tenir à distance avec mon fusil, mais il saisit le canon entre ses dents et l'aplatit. Une farce classique parmi les Indiens cocamas est de jeter un de ces singes tué à la sarbacane dans une pirogue qui passe, pour voir tous les rameurs se précipiter pêle-mêle dans la rivière par crainte des terribles mâchoires de la bête agonisante.

Les Jivaros ont une explication pittoresque de l'hypertrophie du larynx chez le *coto*. Un jour, disent-ils, le

maquisapa (1) et le *coto* se rencontrèrent dans la forêt. Le *coto* montra à son cousin aux longues jambes la manière de briser les noix de coco en les frappant l'une contre l'autre, mais lorsque celui-ci voulut essayer à son tour, il s'écrasa les deux pouces entre les noix. Désireux de se venger, le *maquisapa* rencontrant à son tour son cousin barbu réussit à le persuader qu'il était inutile de briser les noix de coco et qu'elles étaient bien meilleures avalées toutes rondes. Le *coto* naïf essaya aussitôt, mais la noix se bloqua dans sa gorge et toute sa descendance porte la marque de cet accident, tandis que les fils du *maquisapa*, tout en ayant leurs dix doigts, n'ont plus de pouces.

Pendant cette chasse, fusil et sarbacane se livrèrent un match, qui fut brillamment enlevé par cette dernière. Sur un tableau de plus d'une vingtaine de pièces, trois seulement avaient été victimes de ma Winchester. Par contre, les Jivaros firent de sérieuses réflexions en contemplant les ravages de mes balles dans le corps de ces trois singes qui, à vrai dire, étaient fort abîmés.

Nos victimes liées par la queue en grappes de quatre, chacun de nous se chargea d'un paquet. Un feu fut allumé sur le bord de la rivière et les singes, après avoir été trempés dans l'eau pour mouiller le poil, furent suspendus par la queue à une perche surélevée au-dessus des flammes. Cette opération, qui a pour but de flamber les poils, est un spectacle affreux, car les muscles se contractent sous l'action de la chaleur et tandis que la flamme lèche les cadavres, les membres s'agitent, les mains se crispent et les visages se tordent en horribles grimaces qui découvrent les dents. Quand nos bêtes furent suffisamment flambées, les Antipas les retirèrent du feu et les raclèrent grossièrement avec une machete, puis, sans souci des os ou des jointures, les découpèrent et jetèrent les morceaux encore à demi couverts de poils roussis dans l'eau

(1) Le singe-araignée, Cf. page 62.

bouillante. La cuisson dura dix minutes et dégagea une odeur invraisemblable, aussi agréable par contre au nez des Jivaros que celle du « bacon » frit aux narines du voyageur blanc qui attend son breakfast.

J'ai oublié de mentionner ce qui, dans un festin de ce genre, est le plus grand régal des Antipas. Avant de flamber et de cuire les singes, nos Indiens les avaient vidés, car ils ne mangent les boyaux qu'en cas de disette. Or, à notre grande surprise, ils recueillirent soigneusement le contenu de l'estomac, le mélangèrent avec de l'eau et burent ce liquide pâteux avec une satisfaction évidente. Au premier abord l'idée seule de cette boisson soulève le cœur, mais cependant les singes ne vivent que de fruits frais qui, dans l'estomac, ont simplement subi les premiers effets de la digestion, ce qui épargne de la peine au gourmet qui s'en régale. La première fois que je goûtai à cette friandise, je m'attendais à lui trouver une saveur amère, due aux sucs gastriques, mais je fus agréablement surpris de constater que cette pulpe de fruits avait conservé intacte son goût naturel.

Par contre, la soupe de singe cuite sans sel et relevée seulement d'un fumet de poils grillés, n'a rien d'appétissant, contrairement d'ailleurs à beaucoup de plats de cuisine indigène. Aussi Game et moi, pour nous rassasier à notre tour, fimes-nous rôtir un jeune *coto* sur les charbons, après l'avoir soigneusement dépouillé. Préparé de cette manière, le *coto* est le meilleur gibier que je connaisse, après son cousin le *maquisapa*, qui, à mon avis, n'a son égal sur aucune table.

Le lendemain matin nous étions en route dès l'aube, car nous étions désireux d'atteindre Borja le plus tôt possible, pour rassurer nos compagnons. La chance nous favorisa, car la rivière était au point le plus favorable pour la traversée des gorges. Grâce à la précaution prise sur le conseil de « Pete », *alias* Pitacunca, de lier nos deux canots à un tronç placé entre les deux et à deux

autres troncs placés de chaque côté, faisant ainsi du tout un radeau insubmersible, nous pûmes franchir les tourbillons et les rapides sans embarquer beaucoup d'eau. En arrivant au grand tourbillon, nous nous laissâmes entraîner le long de la rive sud et arrivés au point où le cercle quitte la rive, nous n'eûmes pas trop de peine à nous arracher à l'aspiration du gouffre. D'ailleurs je n'avais jamais vu le tourbillon aussi calme que ce matin-là, et si cette traversée nous causa quelque émotion, ce qui arrive toujours, ce ne fut qu'un jeu d'enfants en comparaison de mes autres passages du Pongo.

En sortant de la bouche orientale de la gorge, nous arrivâmes en pleine vue de notre camp et nous fûmes salués par les cris de joie de nos camarades, qui se préparaient à partir à notre recherche. Le délai prévu pour notre retour était expiré depuis la veille, et tandis que nous nous régaliions de rôti de singe à moins de six milles en amont, nos amis discutaient anxieusement sur notre sort et se demandaient si nous avions été victimes de la rivière ou des chasseurs de têtes. Leur joie de nous revoir fut complète, lorsqu'ils aperçurent les succulentes bananes qui chargeaient l'avant des canots et, de notre côté, nous fîmes honneur au café au lait qui nous fut offert.

Le plus beau de cette rencontre fut l'attitude des Indiens. Pitacunca, en débarquant, jeta un coup d'œil sur le camp et sur ses occupants, fit demi-tour et alla s'asseoir en nous tournant le dos à une vingtaine de mètres de là, suivi de tous ses hommes. Puis il entama un chant lugubre et plaintif, comme un chant funèbre, qui fut repris en chœur par toute la bande. Aucun des Antipas n'avait dit un mot depuis leur arrivée dans le camp. Sans doute venaient-ils alors de se rendre compte de la folie qu'ils avaient commise en se livrant à ces créatures inconnues si nombreuses et si merveilleusement équipées. Tout au moins c'est la seule explication que nous

pûmes trouver de ces lamentations interminables. A la fin, Jack, chez qui cette première rencontre avec les Antipas ne semblait pas faire présager une sympathie subite, leur demanda, en bon anglais, s'ils ne pourraient pas au moins changer d'air. Il n'obtint aucun résultat, mais enfin au bout d'une demi-heure environ le chant s'éteignit de mort naturelle et peu à peu les Jivaros se retournèrent et se rapprochèrent du feu. Pour les délivrer de l'espèce d'affolement causé par la vue de tant de choses étranges, Jack se mit à exécuter une danse échevelée sur le fond de l'*Exploradora*, accompagné par Ed. sur son banjo. Les sauvages furent très impressionnés par la qualité de la musique et l'adresse du danseur et, pour achever de les rassurer, nous leur offrîmes les spécimens les plus éblouissants des chemises de troc que nous avions emportées. Ces chemises étaient rayées à la fois de noir, d'orange, de rouge, de jaune et de vert, et nous les appelions, je n'ai jamais su pourquoi, des « alleluias ».

Par suite d'une crue du Santiago, qui avait porté à une hauteur dangereuse le niveau du Pongo, nous dûmes attendre quelques jours pour tenter le passage avec nos canots lourdement chargés. A deux ou trois reprises nous allâmes reconnaître l'état des gorges, mais chaque fois le passage était impossible. Il ne faut pas plaisanter avec le Pongo de Manseriche.

Nous profitâmes de ce repos forcé pour donner à nos Indiens quelques démonstrations du pouvoir, pour eux surnaturel, de nos fusils, car nous n'étions pas fâchés de leur inspirer une crainte salutaire. Nous commençâmes par leur montrer comment nous pouvions abattre du petit gibier à deux ou trois cents mètres de distance et nous ne manquâmes pas de leur expliquer que ce qu'ils voyaient n'était rien auprès de ce que nous étions capables de faire en cas de nécessité. Si, par exemple, les Huambisas venaient à encourir notre courroux, nos balles iraient les atteindre et les envoyer dormir leur

dernier sommeil, même s'ils étaient à une douzaine de milles et séparés de nous par trois méandres du fleuve.

Lorsque Jack eut abattu un dindon-buse, perché sur un rocher à une telle distance qu'il n'apparaissait que comme un point sur le ciel, nos amis commencèrent à ouvrir de grands yeux et à être sérieusement impressionnés. Au bout d'une semaine nous avons réussi à établir d'une façon définitive notre supériorité, et cette suprématie toute morale nous fut d'un très grand secours, lorsque comme nous le verrons plus tard, nous eûmes à diriger des troupes nombreuses de ces bandits sans foi ni loi.

Un jour, rendu enragé par les criailles des aras, je proposai au sorcier d'aller en abattre quelques-uns. La chasse fut fructueuse et, au retour, la première chose que fit Pete fut de vider les oiseaux pour se régaler du contenu du gésier. Or, quelle que soit la peine que je doive faire à mon lecteur, il m'est impossible de ne pas insister sur la saveur de ce friand morceau. Ces oiseaux, en effet, vivent presque exclusivement de fruits de palmiers si durs et si bourrés de pépins que les hommes doivent se priver de ce régal, si délicieux qu'il soit, car le travail de décorticage est trop pénible. Par contre, l'ara, grâce à son bec robuste et à sa langue charnue, s'en tire fort bien et son gésier ne contient que la chair du fruit qui a conservé l'arome et le goût, qui en font une friandise de premier choix.

Ayant rencontré de nombreuses pistes de pécaris, nous décidâmes d'en tuer quelques-uns et de boucaner la viande pour le jour où nous reprendrions notre voyage. La chair de ces animaux est, en effet, celle qui conserve le mieux son fumet naturel après avoir été soumise au fumage nécessaire pour la préserver des insectes. Il y a dans l'Amazone deux espèces de pécaris : l'*huangana* et le *sapina*.

L'*huangana* ressemble comme un frère au porc domes-

tique, il est noir et pèse, adulte, environ cent livres. Sur le milieu du dos il porte un sac à musc dont l'utilité m'échappe. Peut-être est-ce une protection contre les insectes, mais en tout cas un homme peut suivre la piste du porteur dans la forêt aussi aisément qu'un chien suit celle d'un lièvre, tant cette odeur est puissante et persiste sur tous les objets contre lesquels le pécarari s'est frotté. Il est armé à la mâchoire inférieure d'une paire de défenses fines, mais solides, dont il se sert à la fois pour déterrer les racines et pour découdre les jaguars imprudents. En général, ceux-ci se contentent de suivre le troupeau dans l'espoir de saisir quelque marcassin et de s'enfuir avec leur proie, mais s'ils sont surpris ou s'ils attaquent témérairement, leur sort est réglé. En un clin d'œil le fauve est mis en pièces et dévoré jusqu'au dernier lambeau, y compris la peau. Tout y passe : tête, queue, fourrure, pieds et griffes. L'*huangana* mange d'ailleurs tout ce qu'il rencontre, lézards, serpents, grenouilles, etc.

La chasse de ces animaux est facile, car par bon vent l'odeur du musc décèle la présence d'un troupeau à un bon mille de distance et, plus près, le chasseur est guidé par le bruit qu'ils font en labourant le sol, en reniflant, en écrasant les noix de coco et en se battant pour les débris que les singes ont laissés tomber. D'autre part, les pécararis ne sont pas méfiants et chez eux ni la vue, ni le flair ne sont très développés, sans doute parce qu'ils n'ont à craindre aucun des hôtes de la forêt.

Si le chasseur n'a pas besoin de faire de marche d'approche, par contre il agira prudemment, une fois arrivé à portée, en prenant quelques précautions pour sa sécurité, parce que ces troupes, qui peuvent compter de deux cents à deux mille têtes, attaquent à vue sans la moindre provocation.

Lorsque vous voudrez chasser les *huanganas*, vous ferez bien de repérer à l'avance un arbre avant de franchir les derniers cinquante mètres qui vous sépareront du trou-

peau et vous prendrez garde que cet arbre ne contienne ni un nid de fourmis, ni un nid de guêpes. Quand vous aurez été découvert par le plus proche des animaux, il poussera son cri de guerre, un claquement menaçant des défenses, qui est repris aussitôt par tout le troupeau. Le bruit qu'ils arrivent alors à produire est à la fois effrayant et surprenant. On croirait entendre un million de castagnettes, que l'écho répète de tous côtés jusqu'à ce qu'on ait l'impression que chaque arbre résonne de ce concert. Il faut que les mâchoires inférieures de l'animal vibrent à une vitesse formidable pour donner un son d'une telle amplitude.

Rapprochez-vous alors de votre arbre et tenez-vous prêt à sauter aussitôt que vous aurez lâché vos coups de fusil. Le troupeau commence d'abord à tourner en rond, cherchant un ennemi à charger, puis la fumée de votre coup ou un mouvement de votre corps lui révèle votre présence et alors sautez et priez Dieu que la branche que vous avez choisie ne plie pas sous votre poids ou vous ne chasserez plus jamais les *huanganas*.

Contrairement à ce qu'on raconte en général, le troupeau attaqué ne fait pas le siège de l'arbre où s'est réfugié l'ennemi, il passe tranquillement dessous, laissant le chasseur descendre en paix, ramasser les morts et rentrer au camp. En tout cas, vous ne risquez rien, car s'ils ont été mis en éveil uniquement par votre coup de fusil et s'ils ne vous ont pas vu ou senti, les pécaris formés en colonne chargeront quelque ennemi imaginaire et ne s'arrêteront qu'après avoir parcouru quatre ou cinq milles, quand l'idée leur viendra de se remettre à pâturer. Dans les territoires qu'il hante, le *huangana* est le roi des animaux.

L'autre espèce, le *sapina* ou pécaric à collier, est un peu plus petit que le précédent et, quoique assez agressif quand il est attaqué, est loin d'être aussi redoutable que son cousin.

En gros, il ressemble aussi complètement que pos-

sible au sanglier d'Europe : train de derrière aminci et nerveux, épaules puissantes, pattes de devant courtes et solidement plantées, longues défenses menaçantes, poil d'un noir de jais relevé de quelques touches blanches. Il chasse par couples isolés ou par petites bandes de quelques couples.

J'eus un jour l'occasion d'éprouver le caractère des *sapinas*. J'abattais un arbre à quelque distance du camp avec une hache et j'avais commis l'imprudence de ne pas prendre mon fusil, lorsqu'un couple de *sapinas* apparut à une vingtaine de mètres occupé à déterrer des racines. Ils ne m'auraient sans doute pas inquiété, si je n'avais eu la mauvaise idée de leur jeter un morceau de bois pour les effrayer. Ils relevèrent le défi et l'un d'eux me chargea avec un grognement si impressionnant que je me muai instantanément en singe et qu'en un clin d'œil je fus au sommet d'un arbre. Un seul regard dans les petits yeux méchants de mon agresseur me fit tenter de m'élever encore un peu. Une hache est faite pour des usages déterminés. Si vous manquez votre coup en frappant sur un arbre, celui-ci ne vous ouvrira pas le ventre, mais pour découper un pécari sur pied, je préfère une arme à plus longue portée.

Au bout d'une semaine de repos et de chasse à Borja nous commençâmes à constater que l'intérêt éveillé chez les Jivaros par toutes les nouveautés de notre camp commençait à faire place à l'inquiétude. Je crois qu'ils n'étaient pas bien sûrs qu'un beau jour nous n'allions pas sans avertissement préalable les entraîner vers l'est pour les vendre comme esclaves. J'ai noté à cette date dans mon journal :

« 27 septembre 1899. — L'eau n'a certainement pas atteint le niveau favorable, mais il ne semble plus y avoir de pluie dans l'air et nous préférons risquer un naufrage plutôt que de perdre nos précieux alliés. Ceux-ci d'ailleurs sont impatients de se lancer à travers les gorges,

car c'est pour eux le chemin du retour. Chaque jour leur humeur est plus inquiète et Pitacunca lance à tout instant de longs regards dans la direction des collines lointaines. Aussi avons-nous décidé de partir demain avec tout notre matériel et de tâcher d'atteindre le Santiago. »

Nous levâmes donc le camp le lendemain, 28 septembre. Game et moi étions en tête dans le nouveau canot acheté aux Antipas, où nous avons embarqué notre batterie de cuisine, toute une série de marmites et de casseroles fabriquées spécialement pour l'expédition à Iquitos. Le reste de l'équipe suivait dans trois pirogues, où les races avaient été judicieusement réparties de façon à éviter toute surprise. Pete était à la barre de l'*Exploradora*, qui transportait la plus grande partie de notre matériel. Morse et Evarico commandaient les deux autres embarcations ; quant à Ambusha, il avait été placé entre Jack et Pedro le Péruvien de façon à lui éviter l'occasion de faire des bêtises. Nous étions en effet déjà convaincus que, s'il l'avait pu, il se serait entendu avec les Indiens pour nous voler un canot et fuir avec eux. Il faut dire que Jack et Morse ne le laissaient pas une minute en paix et qu'il était devenu le bouffon du camp. Si un oiseau quelconque était immangeable en sortant de la marmite, Jack affirmait qu'Ambusha ne l'avait pas fait cuire, d'autres fois il le complimentait sur son dîner en déclarant gravement que le sel était remarquable et que c'était le meilleur qui ait été servi depuis notre départ et ainsi de suite jusqu'à ce que le désir de tuer luisît dans les yeux du malheureux. Ce fut au point qu'une nuit je le trouvai rôdant près de la moustiquaire de Morse, le fusil à la main, alors qu'il n'était pas de garde. Il nous donna quelques bonnes raisons, ce dont il était toujours prodigue, mais qui ne convainquirent personne.

Notre avance se fit sans incident jusqu'à une de ces

pointes de rocher qui arment les coudes du Pongo et qu'il faut contourner pour passer d'un bassin à l'autre. Ce pauvre vieux Game n'avait jamais été un fin rameur et avant que l'arrière du canot n'eût franchi la pointe, il réussit à nous mettre en travers du courant. Nous fûmes jetés contre les rochers et tout le chargement sauta par-dessus bord. Nous pûmes nous accrocher aux aspérités des pierres, mais notre batterie de cuisine disparut à jamais. Sans doute est-elle maintenant richement enchâssée dans une coulée d'or, car ce gigantesque siphon naturel doit être pavé du précieux métal, arraché par les affluents aux placers, d'où les anciens Incas tiraient leurs fabuleuses fortunes.

Sans trop de peine nous réussîmes à redresser le canot et nous reprîmes notre route. Grâce à nos expériences précédentes nous sûmes utiliser cette chaudière de l'enfer, qui serait le Waterloo du navigateur imprudent, et en dépit du niveau trop élevé de l'eau, tout se passa bien. Nous eûmes d'ailleurs la satisfaction de voir que lors de notre première traversée du grand tourbillon nous avions trouvé la solution du problème, les Jivaros procédant exactement comme nous l'avions fait.

Nous ne nous arrê tâmes pas à notre petite plage, mais nous continuâmes jusqu'à la sortie ouest des gorges, ayant lutté huit heures durant contre les pièges et les dangers de ce sombre abîme.

CHAPITRE XIX

STRATÉGIE SUR LE SANTIAGO

Une surprise ahurissante nous attendait à la sortie des gorges.

Autour de la pointe de sable qui sépare le Santiago du Marañon étaient rassemblés au moins deux cents canots antipas, lourdement chargés de fruits, de légumes, de miel et de *giamanchi* en quantités énormes. Ils étaient rangés en une grande frange irrégulière bordant la pointe sur un quart de mille. Sur la presqu'île en miniature, étaient accroupis des centaines de sauvages, hommes, femmes et enfants réunis en groupes familiaux. Ils bavardaient, cuisinaient, discutaient de guerre, polissaient leurs lances avec du sable, mangeaient ou buvaient. Les rayons horizontaux du soleil couchant coloraient toute la scène d'une teinte pourpre et réunissaient en une harmonie reposante les tons naturellement crus de la forêt, de la rivière, du sable et de la peau des sauvages. Aucun nuage n'obscurcissait le bleu profond du ciel crépusculaire, les trois notes plaintives du *yungaruru* flottaient au-dessus des eaux et les cris des premiers vols de perroquets, qui venaient se brancher au retour de leur quête de la journée, s'élevaient en couvrant le murmure des bavardages humains.

Cette scène se précisait peu à peu devant mes yeux étonnés, tandis que nous peinions pour remonter le mauvais passage qui s'étend entre la sortie des gorges et le confluent de la rivière. Quelle différence entre ce spec-

tacle et la terrible solitude de ce même paysage lorsque Game et moi rampions misérablement devant l'embouchure du Santiago, cherchant d'un œil anxieux la trace d'un être vivant.

Dire que nous fûmes étonnés de cette affluence est insuffisant, nous étions stupéfaits de voir avec quelle rapidité le bruit de notre expédition s'était répandu parmi les sauvages. Une bonne partie du peuple antipa s'était aventurée hors de ses territoires habituels, audace bien rare, pour avoir sa part de nos maudits cadeaux. Ils étaient là, assis, attendant patiemment nos miroirs et nos chemises à raies avec en échange une centaine de tonnes de fruits et autres produits de la forêt et de la rivière. La capacité maximum de notre flotte de quatre canots était au plus de cinq tonnes et nous étions déjà lourdement chargés. Malgré cela, il nous fut absolument impossible de convaincre ces étranges marchands de l'inutilité de leur insistance à vouloir nous faire accepter tout leur stock en échange de notre pacotille. Pendant de longues heures nous tentâmes de leur faire entrer cette vérité mathématique dans la tête, mais ce fut en vain. Nous dûmes, en dépit de tous nos efforts, accepter des transactions sans nombre, jusqu'à ce qu'ayant acheté plus de pistaches et de miel que nous n'en mangerions jamais, nous mîmes fin à l'incident en allant nous coucher.

Ce n'était malheureusement pas fini. Le lendemain matin, il nous fallut trouver le moyen de nous débarrasser de cette assemblée de fâcheux et, chose plus difficile et plus importante, de les renvoyer satisfaits et contents. La veille nous avons fait évacuer la pointe de sable pour y installer notre tente, c'était une position stratégique de premier ordre : de trois côtés la rivière d'où personne ne pouvait aborder sans notre permission et devant nous une nappe de sable uni n'offrant aucun moyen d'approche à un maraudeur ou à un visiteur malintentionné. Nos

encombrants amis s'étaient retirés dans un bois voisin. A l'aube nous décidâmes de faire le tour de la baie en offrant à chaque équipage de canot, en général, un homme avec deux femmes et un ou deux enfants, un cadeau destiné à satisfaire leur impatience puérile.

Ce plan réussit en partie. Les Indiens furent naturellement enchantés de recevoir un présent et de pouvoir contempler de près les fameux *apaches* dont l'arrivée causait une telle agitation dans le pays, mais tout fut gâté en un instant par notre refus d'embarquer cent tonnes de denrées dans quatre canots. En définitive nous dûmes céder, car il n'y avait pas autre chose à faire et les meilleurs produits de la contrée s'entassèrent sur le sable de la baie.

Ce problème n'était rien à côté de celui qui restait à résoudre. Comment, en effet, décider nos rameurs à pénétrer avec nous au cœur du territoire de leurs ennemis. Pendant tous les jours précédents, nous avons travaillé à convaincre Pitacunca qu'il n'aurait pas à regretter de nous accompagner pendant trente jours avec une équipe de rameurs. Nous le pressions chaque fois plus vivement d'accepter notre offre appuyée naturellement d'une promesse de cadeaux, mais nos efforts avaient été vains jusqu'au jour où, comme nous y comptions bien, cette résistance tomba devant notre argument suprême : un machete ou une hache au choix pour chacun des pagayeurs.

Nous avons ouvert une caisse de haches et une boîte de machetes et les yeux de nos hommes s'écarquillèrent, tout ronds. La vue de l'acier brillant et de la superbe peinture rouge des manches leur donna un grand coup au cœur et je pus voir qu'ils se décidaient sur-le-champ à s'approprier ces trésors par n'importe quel moyen. Ils savaient très bien, et nous aussi, qu'ils n'avaient pas la moindre intention de respecter notre contrat, en dépit de la solennité avec laquelle les termes en furent exposés

et acceptés. Jack fit même fort raisonnablement remarquer que le seul point sujet à discussion dans cet accord était de savoir qui avait la plus grande certitude d'avoir roulé l'autre partie. Les Antipas avaient leur idée, mais nous-mêmes avions notre plan pour les contraindre à respecter leurs engagements.

Le jour, nos payeurs ne pouvaient nous fausser compagnie sans risquer d'éprouver la précision de nos Winchester, d'autant plus qu'ils seraient répartis sur les différents canots, et la nuit notre intention était d'enchaîner tous les canots et de monter bonne garde. Sur terre nous étions tranquilles, car le risque de rencontrer une bande d'Huambisas sur le sentier de la guerre serait pour eux le commencement de la fidélité. Nous ne fîmes qu'une exception en faveur de Pitacunca qui fut autorisé à se charger de l'*Exploradora* avec trois autres Antipas, mais il ne devait pas s'éloigner hors de portée de fusil et, en tout cas, il ne pouvait s'enfuir en laissant le reste de ses hommes entre nos mains. D'ailleurs, s'il le tentait, nous pourrions toujours rejoindre avec nos légères pirogues de vingt-quatre pieds sa lourde et massive embarcation. En résumé, nous savions à qui nous avions affaire et notre vigilance et notre diplomatie devaient être sans cesse en éveil.

Pendant ce temps la foule s'était peu à peu dispersée, les Antipas rentrant chez eux, sauf une minorité de débrouillards qui avaient flairé la bonne aubaine. Nous avons dû en effet abandonner les neuf dixièmes de ce que nous avions acheté et le butin valait la peine d'être ramassé.

« 30 septembre. — Ayant finalement convaincu les Antipas, grâce à une distribution de cadeaux, de nos bonnes dispositions à leur égard et terminé les négociations avec l'équipage en leur donnant les haches promises, nous sommes prêts à partir demain à midi. « Pete » et

ses hommes sont évidemment enchantés de l'affaire qu'ils ont faite. Il est certain qu'ils ont l'intention de nous abandonner avec enthousiasme la nuit prochaine. »

Vers cinq heures du soir nous aperçûmes un banc de sable, le premier que nous ayons rencontré sur le Santiago. Ce sable semblait être un bon terrain de chasse, aussi nous lâchâmes notre *turtle-hound* qui, grâce à son flair infailible, découvrit aussitôt deux nids contenant environ trois cents œufs.

Le premier tour de garde cette nuit-là fut assuré par Pedro. Depuis longtemps nous avions fait cadeau de nos montres aux Antipas, car elles n'étaient pour nous qu'un embarras inutile. En effet, chacun de nous avait sauté à l'eau au moins une demi-douzaine de fois pour sauver un sac, une pagaye ou Ambusha et les montres n'avaient pas résisté. Elles firent par contre merveille lorsque nous les donnâmes à Lazaro, à Pitacunca et à deux ou trois autres seigneurs, qui suspendirent les boîtiers autour de leur cou et distribuèrent les rouages à leurs compagnons moins favorisés. Nous nous passions d'ailleurs fort bien de savoir l'heure, car sous ces latitudes le mouvement apparent des astres est si régulier, que de jour ou de nuit on peut calculer l'heure à un quart d'heure près. Pour les gardes, les douze heures de la nuit équatoriale étaient partagées en deux moitiés égales par l'observation d'une constellation quelconque, qui, se levant à l'est au coucher du soleil, était au zénith à minuit.

Pendant cette garde, Pedro n'eut pas une minute de tranquillité. A chaque instant, il était assiégé. Avec de larges sourires, nos amis venaient demander un canot sous une variété infinie de prétextes et pour des raisons si impérieuses, qu'il ne leur était pas possible d'attendre l'aube du lendemain. Ils avaient remarqué un superbe tronc pour le feu à quelques centaines de mètres en aval (toujours en *aval!*), il y avait une bande de singes sur l'autre rive, le blanc ne croyait-il pas que ce serait une

bonne idée de prendre un peu de poisson pour le déjeuner, sûrement les tortues étaient à l'autre bout du banc de sable et dans un canot ils pourraient les approcher sans bruit, etc., etc., jusqu'à ce que ne sachant plus à quel saint se vouer, Pedro m'appelât à son secours. Je réussis à faire tenir tranquilles ces enfants terribles avec un long discours sur le danger qu'il y aurait à naviguer ainsi dans la nuit et à s'exposer à une surprise probable des Huambisas. Je les traitai de la seule manière efficace, c'est-à-dire comme des enfants, acceptant leurs histoires et employant les mêmes moyens qu'eux, mais je suis bien sûr qu'aucun de nous ne réussit à tromper l'autre et encore moins à se convaincre lui-même.

Comme tous les jeux le bluff doit être joué jusqu'au bout et c'est le meilleur bluffeur qui gagne. Cette première nuit se répéta régulièrement, chaque fois la même comédie se jouait et des machinations innombrables étaient déjouées par autant d'arguments de même valeur. Enfin après quatre ou cinq nuits sans résultat, nos Indiens se rendirent compte que s'ils voulaient, comme on dit en sport, faire une « échappée », ils devaient adopter une autre tactique. Ils commencèrent alors à tomber malades et avec une ingéniosité remarquable découvrirent que les eaux du Santiago donnaient toute sorte de maladies, depuis la perte de l'appétit jusqu'à la maladie de cœur, en passant par l'anémie générale. En peu de temps ils ne furent plus que de malheureux valétudinaires, à peine capables de pagayer le plus lentement possible, se plaignant de leurs douleurs et gémissant qu'une mort certaine les attendait, s'ils continuaient. Malheureusement pour eux nos cœurs étaient de pierre et, sourds à leurs plaintes, nous les maintenions à leurs bancs comme des galériens et par les mêmes procédés.

Le dénouement de cette farce survint le huitième jour. Nous avons découvert une île, qui nous avait semblé idéale pour établir notre camp et nous y abordâmes avec

l'intention de décider une bonne fois ce que nous allions faire de ces êtres démoralisés, qui grognaient et gémissaient entre chaque coup de pagaye. Mais, comme la suite nous le montra, nous n'étions pas destinés à jouer une part active dans la solution du problème, car Pitacunca avait son plan.

Aussitôt débarqué, le vieux bandit but quelques rasades d'*hayahuasca*, privilège de sa haute dignité. Ce liquide fermenté dont il avait une bonne provision, sert aux sorciers de l'Amazone à se mettre en transe, en réalité une demi-ivresse, du fond de laquelle ils émettent des oracles qui sont reçus avec autant de respect que ceux de la Sibylle dans la Grèce antique. Cette nuit-là, Pitacunca était décidé à ne pas aller plus loin et, avant de boire son vin, avait préparé sa « prophétie ». Aussitôt après avoir bu, il se roula sur le sol, gémissant, soupirant et vomissant, au milieu de sept malheureux, malades de terreur, qui auraient bien voulu n'avoir pas été assez fous pour s'aventurer sur le Santiago et cela pour une malheureuse hache.

« Vos maisons sont en feu et vos familles sont en fuite à travers la forêt, se lamentait Pitacunca d'une voix qui couvrait les gémissements de son auditoire. Les Huambisas ont emmené la moitié de vos femmes en captivité, et ce qui est plus terrible encore que les ravages de ces démons, c'est que vos enfants n'ont échappé à leurs ennemis que pour être frappés de la petite vérole qui ravage notre peuple (*gémissements redoublés*) ; affamés et sans toit, ils ne savent où se réfugier (*véritable tempête de lamentations*) ; la ruine, la misère et la mort vous attendent, si vous ne retournez pas immédiatement à vos huttes pour endiguer le flot du désastre. »

Avec un long soupir tiré du fond de son être, Pitacunca termina son élucubration. Il avait bien joué sa partie. La panique était déchaînée dans le camp. Poussant des plaintes à fendre l'âme, les Antipas couraient de-ci, de-là, à travers le camp, derrière celui qui se prétendait leur

protecteur. Nous nous rendîmes compte alors qu'il devenait vain d'espérer d'eux une autre minute de travail. Pitacunca, aidé par la superstition de ses hommes, avait gagné la partie.

Dans toutes les tribus jivaros, le sorcier est tout-puissant, mais en général sa vie est courte. Son règne dure aussi longtemps qu'il ne se trompe pas d'une façon désastreuse dans ses prophéties. Tôt ou tard, il entraîne le peuple, dont il est en fait le chef, dans quelque mauvaise affaire et il est lynché par ceux-là mêmes qui, auparavant, lui obéissaient au doigt et à l'œil. La preuve la plus évidente de la crédulité des Indiens est fournie par la manière dont le sorcier obtient son titre. Lorsque quelque astucieux scélérat poussé par l'ambition désire ce poste, il prend une flûte de roseau, le seul instrument avec le tom-tom connu des Jivaros, va s'installer tout seul, en pleine nuit, sur un banc de sable à quelques milles du village et joue, d'après ce qu'il raconte, jusqu'à ce que les anacondas sortent de l'eau pour danser autour de lui. Il ne réussit pas toujours du premier coup, mais un matin il rentre au village annonçant que, grâce à ses pouvoirs surhumains il a enfin triomphé et qu'il a eu les reptiles charmés à ses pieds. A dater de ce jour son autorité est absolue.

En temps de paix le sorcier est le météorologiste et l'astrologue officiel chargé d'indiquer le quartier de la lune favorable aux semis ; à lui seul appartient la chimie du poison ; il est le médecin de la tribu avec, à sa disposition, une forêt pleine de remèdes, et il faut avouer pour être sincère qu'il se sert fort bien de l'ipéca, de la quinine et d'un grand nombre d'autres plantes médicinales connues ou non de la pharmacopée moderne. Il est remarquable surtout pour guérir les douleurs. A plusieurs reprises, nous eûmes recours à Pitacunca, qui réussit quelques cures rapides et efficaces.

Morse souffrait un jour d'une dent gâtée, « Pete » offrit

de la guérir en quelques minutes. Nous eûmes d'abord beaucoup de peine à décider le patient à se soumettre au traitement ; enfin, la rage de dents aidant, nous y parvînmes. Notre camarade ayant été étendu sur le dos, le « docteur » s'assit près de sa tête et commença une incantation. A la fin de chaque couplet il suçait bruyamment la joue du malade et sortait de sa propre bouche une fourmi, une grosse araignée, une limace ou un petit crabe, qu'il nous montrait en prétendant les avoir extraits de la dent malade. Après une violente nausée, il reprenait son chant et, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût vomé un plein chapeau d'insectes morts ou vivants et chanté une vingtaine de couplets.

Nous faisons tous nos efforts pour maintenir Morse allongé, mais lorsque le sorcier ayant choisi un charbon dans le feu et l'ayant porté au rouge en soufflant dessus, lui demanda d'ouvrir la bouche, notre malade sauta sur ses pieds et nous dûmes lui affirmer qu'il n'aurait pas à avaler le charbon ardent, mais que celui-ci serait simplement mis dans sa bouche sans le brûler. Alors commença le vrai traitement. « Pete » réduisit en poudre quelques feuilles, dont je n'ai pas remarqué l'espèce, en saupoudra le charbon et introduisit celui-ci sur une coquille dans la bouche de Morse, de façon que la fumée provenant de la combustion des feuilles pénétrât dans la dent malade. En cinq minutes la douleur disparut et *ne revint jamais*. Si c'est une coïncidence, elle est extraordinaire.

En temps de guerre, le sorcier accompagne les guerriers et, tout en combattant lui-même, lance des charmes contre les ennemis, rend par contre ses hommes insensibles aux influences de l'ennemi et prédit (invariablement) la victoire. Enfin lui seul est qualifié pour fabriquer les pots où cuisent les têtes des ennemis tués, mais je parlerai de tout cela en son temps.

Pour en revenir à Pitacunca et à nos payageurs, nous étions décidés à les laisser partir, mais pas avant qu'ils

ne nous eussent rendu les haches et les machetes reçus en paiement d'un travail dont ils n'avaient accompli qu'une minime partie et encore avec une mauvaise volonté évidente. Agir autrement eût été créer un précédent dangereux pour le cas où nous aurions eu à nouveau besoin de l'aide d'une de leurs tribus et où celle-ci aurait appris qu'on pouvait nous tromper impunément.

Le même soir nous leur fîmes construire un abri dans l'île et le lendemain un autre plus solide sur la terre ferme, pour entreposer une partie de nos marchandises jusqu'à notre retour, car nous étions incapables de transporter sans aide tout notre matériel. Après qu'ils eurent accompli de bon cœur cette dernière tâche, nous leur fîmes part de notre désir de rentrer en possession des haches et des machetes, puisqu'ils avaient manqué à leur promesse. Après le *pow-wow* (1) habituel, nous dûmes les mettre en joue pour récupérer notre bien. Ils s'exécutèrent alors et s'en allèrent.

Environ deux heures après leur départ, nous eûmes l'idée d'ouvrir nos caisses pour voir si tout était bien en ordre. La moitié des haches et des machetes et les trois-quarts du poison manquaient. Les caisses étaient cependant vissées et nous ne nous serions jamais douté qu'un sauvage pût découvrir le secret des vis. Bien trop tard, l'un de nous se souvint que j'avais eu l'imprudence d'ouvrir un jour une caisse devant ce vieux chenapan de Pitacunca, qui n'avait pas perdu un seul de mes mouvements. Et ainsi de jour en jour, pendant que nous remontions le Santiago, les Jivaros utilisant les machetes que nous leur avions données comme tournevis, ainsi qu'ils nous l'avaient vu faire, avaient dévissé les caisses et fait main basse sur le contenu qu'ils avaient certainement caché dans les fourrés qui bordent les rives du fleuve.

Ces bandits avaient ainsi trouvé le moyen de se payer

(1) Palabre. Prononcer paou-ouaou.

dix fois le salaire promis et il était trop tard pour tenter de les poursuivre. Il aurait fallu avoir sous la main un chasseur de sous-marins, mais par nos seuls moyens nous étions désarmés. Ils devaient en effet avoir atteint leur village en un jour de pagayage. Nous ne revîmes jamais Pitacunca. Espérons que la Providence ne lui a pas permis d'échapper au sort qu'il avait si bien prédit à sa tribu.

La perte du poison nous était particulièrement pénible et nous la déplorâmes souvent. Nous songions aussi avec rancœur à la belle vengeance que nous aurions tirée de nos voleurs si nous nous étions aperçus à temps du délit, en confisquant le beau canot sur lequel ils étaient partis et en les abandonnant à leurs propres forces sur la rive.

Un malheur ne vient jamais seul. Le lendemain du départ des Antipas, les deux Péruviens Pedro et Evarico nous avouèrent que leur soif d'aventure était calmée par la perspective de ce qui nous attendait en amont du fleuve. La désertion de Pitacunca et de son équipe avait porté le coup fatal à leur enthousiasme d'explorateurs. Ils désiraient partir aussi et le plus tôt possible. Nous ne tentâmes pas de les retenir, car un cheval qui ne tire pas arrête tout un attelage. Il faut dire à leur décharge que, jusqu'à un certain point, ils avaient toujours été un peu en dehors de notre groupe par suite de leur ignorance de l'anglais. Jack Rouse, même s'il avait vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans, n'aurait jamais appris un mot d'une langue étrangère. Le seul effort auquel il condescendait était d'apporter aux verbes anglais une terminaison espagnole. « Que ces pouilleux apprennent l'anglais », répétait-il à chaque occasion.

Avant de lever le camp pour reprendre la remontée du Santiago, nous prospectâmes les bords de l'île et nous trouvâmes le premier or du voyage. En trois jours nous récoltâmes trois ou quatre onces (cent à cent vingt-cinq grammes) du métal précieux. C'était une preuve que nous

étions sur la bonne route, mais nous n'avions pas l'intention de nous arrêter là. Néanmoins l'avenir se colorait de teintes roses, plus roses même que le jour où, à Borja, nous avions trouvé dans le gésier d'un pauvil une pépite de belle taille.

Nos opérations furent interrompues le quatrième jour.

De bon matin, Jack et Ed étaient partis dans un des canots chercher des œufs de tortue sur un banc de sable à quelques centaines de mètres en aval, tandis que Game et moi nous préparions à remonter le fleuve en éclaireurs à la recherche d'Indiens, de tortues, d'or ou de n'importe quoi d'intéressant. Nous étions vraiment en proie au démon de la curiosité et de l'imprévu dans ce temps-là !

Jack n'avait pas une réputation d'impulsif, il était alors âgé de quarante-huit ans et n'avait jamais vu ses parents depuis son départ de la maison paternelle, à l'âge de quatorze ans ; il était par suite cuirassé contre les émotions et rien ne le troublait. Aussi notre surprise fut-elle considérable lorsque nous le vîmes sauter sur ses pieds dans le canot, agiter ses bras et hurler comme un insensé. Quelque chose d'extraordinaire avait dû se passer. Un coude nous cachait le cours inférieur de la rivière et tout ce que nous pouvions voir était nos deux camarades apparemment devenus fous, pagayant de toutes leurs forces dans la direction de l'île et, chose plus grave, s'arrêtant de temps à autre pour menacer de leurs fusils un ennemi dont nous ne pouvions soupçonner la nature.

Comme nous étions sur la rive, nous nous dirigeâmes également vers l'île pour les rejoindre et, en débarquant, nous eûmes l'explication du mytère. Une file de cinquante-cinq canots jivaros formant un long serpent animé d'un rythme parfaitement régulier arrivait sur nous en longeant la rive droite.

CHAPITRE XX

LES CHASSEURS DE TÊTES EN CAMPAGNE

Tuhimpi débarqua à la pointe de l'île, planta sa lance dans le sable, la pointe en bas, et s'avança pour un *pow-wow* amical. Sa nombreuse escorte manifesta l'intention de le suivre et d'envahir notre camp sur ses talons, mais sur mon ordre immédiat, ses hommes se retirèrent sans protester sur la rive pour attendre la fin de notre palabre.

Le *pow-wow* commença. Le chef aguaruna semblait tout à fait conscient de sa dignité et son attitude ne trahissait aucun sentiment de servilité. Il avait été choisi comme parlementaire à cause de son rang et de sa connaissance du *quichua* et il se jugeait de valeur égale à celle de n'importe quel *apache*.

— Nous avons appris, commença-t-il, que vous étiez venus pour chercher de l'or. Sur cette rivière vivent beaucoup d'Huambisas, des hommes très méchants, qui tuent les *apaches* et volent leurs femmes. J'ai, moi, déjà causé avec les *apaches*, j'ai été à Barranca et, je le sais, vous serez tués ; aussi nous sommes venus pour vous ramener où vous serez en sûreté. Les Huambisas portent des armes comme les vôtres, conclut-il, en imitant de la voix et du geste un coup de fusil.

— J'ai entendu parler, répliquai-je, plus bas sur la rivière, du grand chef Tuhimpui, et je sais que c'est un ami des hommes blancs. Il a prouvé une fois de plus son amitié en entreprenant cette expédition grosse de dangers pour nous apporter ses conseils et sa protection.

Pour nous prouver notre mutuelle estime, nous allons boire ensemble.

Le baril de rhum fut sorti et je versai une sérieuse rasade à l'Aguaruna.

C'est un fait curieux et qui peut apporter quelque lumière sur la question si controversée de l'alcool, que n'importe quel sauvage, si primitif soit-il, apprécie vivement son premier verre de rhum. On pourrait en conclure que l'alcool répond, chez l'homme, à quelque désir inconscient et naturel.

Après cette formalité, je repris la conversation.

— Je tiens à te dire que nous apprécions vivement ton offre, mais que nous n'avons peur ni des Huambisas, ni de personne ; nous voulons la paix, mais nous saurons nous défendre si nous sommes attaqués.

Le chef se dirigea alors vers le bord de l'île et appela un autre chef en consultation, tandis que dans leurs longues files de canots, les guerriers surveillaient les négociations.

— *Midia, midia* (viens, viens), criait Tuhimpui et un chef antipa traversa le fleuve dans son canot.

Pendant ce temps, j'avais rejoint mes compagnons dans notre abri pour les mettre au courant du résultat du *pow-wow*. Il fut décidé que nous essaierions de nous faire accompagner par toute la troupe, dont le secours pourrait nous être précieux.

Je repris alors l'entretien avec Tuhimpui, qui de son côté avait terminé sa conférence avec le chef antipa, et j'employai le seul argument possible :

— Nous sommes, lui dis-je, une expédition venue pour tuer des Huambisas.

Tuhimpui sauta avec une naïveté puérile sur cette nouvelle idée et me répondit sans hésiter :

— Nous vous aiderons, car ce sont nos ennemis communs.

— Alors joignons nos forces et en avant.

Ainsi notre alliance fut conclue. Nous étions loin de nous faire illusion sur le but réel poursuivi par nos nouveaux alliés. Une fois de plus la cargaison de l'*Exploradora* agissait sur les destinées des hommes, mais en tout cas leur aide nous devait nous être d'un secours inestimable pour remonter la rivière avec notre lourd chargement.

Nous partîmes le lendemain. Toute la journée nous n'avions qu'à nous laisser emporter rapidement à la cadence régulière des pagayas. Notre escorte se composait d'environ deux cents guerriers aguarunas et antipas. Sans doute les deux troupes s'étaient-elles réunies après avoir constaté qu'elles poursuivaient le même but, que je n'ai pas besoin de préciser. Le jour, les hommes des deux tribus se mêlaient si bien que nous ne pouvions distinguer à quelle équipe chacun d'eux appartenait, mais la nuit chaque groupe campait à part, vraisemblablement peu confiant dans le voisin. Au fond ils étaient naturellement ennemis.

Vêtu d'un entre-jambe neuf et du bouquet de plumes attaché à l'oreille, chaque guerrier était muni d'un pot, d'un panier de rotin plein de *giamanchi*, d'une lance et d'une moitié de calabasse servant de tasse. Quelques-uns, en outre, avaient des sarbacanes. Ils formaient un ensemble assez impressionnant et, sauf les chefs avec qui nous traitions, semblaient assez peu faire attention à nous.

Le premier jour tout sembla marcher à souhait. Assez tard dans l'après-midi, nous nous arrêtâmes pour camper sur un banc de sable. Tuhimpui s'offrit à nous approvisionner en gibier et se montra habile chasseur. Il nous avait d'ailleurs conseillé de ne pas employer nos fusils, qui pourraient révéler notre présence aux Huambisas, et cela nous avait paru assez judicieux. Tout le gibier tué fut déposé devant notre tente et avant qu'il ne fût distribué aux Indiens, nous pûmes faire notre choix dans un assortiment énorme de dindons, de faisans, de singes

et surtout de pécaris. Le souper terminé, le chef vint à nous avec un pot de *giamarchi* qu'il nous offrit en nous invitant à le boire et à dormir tranquillement toute la nuit pendant que ses hommes monteraient la garde. Pour éviter cette cérémonie et m'en débarrasser, je lui offris en retour une tasse de lait condensé. Or, s'il est au monde une chose dont a horreur le Jivaro, ce sont les conserves, quel qu'en soit le contenu, de sorte qu'il ne fut plus question de trinquer cette nuit-là.

Restait la difficulté de la garde. Il fallait encore user de diplomatie, mais nous connaissions la règle du jeu. Comment Tuhimpui pouvait-il croire que nous le laisserions veiller toute la nuit, tandis que nous dormirions comme des paresseux? Nous ne pouvions y consentir et nous prendrions notre part de la corvée. Seulement il voudrait bien avertir ses hommes de ne pas approcher à moins de cinquante mètres de notre camp, car nos sentinelles tireraient sans avertissement et qui peut, la nuit, distinguer un ami d'un ennemi? Nous devions assurer la moitié du service commun et nous le ferions volontiers et consciencieusement, on ne pouvait prendre trop de précautions maintenant qu'on approchait du territoire ennemi, mais quel affreux malheur si nous venions, par accident, à tuer un de nos alliés. Non, ils ne sauraient être trop prudents et devaient prendre bien garde pendant la nuit de ne pas, par erreur, s'avancer trop près de notre tente.

Sans arrêt nous avançons vers le nord et notre marche était si rapide que Jack n'avait pas le temps de prospecter les points qui semblaient en valoir la peine. Il peut sembler étranger au premier abord que, de parti-pris, nous n'ayons pas pris le temps de faire méthodiquement les sondages nécessaires pour nous renseigner sur la valeur aurifère des terrains parcourus, mais, en réalité, nous faisons de tels progrès grâce à notre escorte guerrière que nous hésitions à interrompre cette marche en avant,

qui commençait tous les jours à l'aube pour ne cesser qu'au coucher du soleil, avec une halte d'une demi-heure pour boire à midi. Nous marchions avec la régularité d'un régiment, car si la discipline des sauvages était primitive, elle était néanmoins effective et ils obéissaient à leurs chefs. En ce qui nous concerne, nous ne nous mêlions de rien, nous avions l'impression d'être des invités à une partie de chasse. C'est d'ailleurs ce que nous avions de mieux à faire si nous voulions réussir, car les Indiens connaissaient la route et avaient leurs propres méthodes. Nous laissâmes, par suite, la direction de l'expédition entièrement à Tuhimpui et aux autres chefs.

Par contre, toutes les nuits nous devions déployer une vigilance extrême pour déjouer pacifiquement, si possible, l'infinie variété de tours que les Jivaros inventaient pour s'approprier notre équipement. Nos ressources en diplomatie menaçaient de s'épuiser et il devenait de plus en plus évident que nos trésors exerçaient sur nos alliés une attraction beaucoup plus grande que les têtes de Huambisas ou n'importe quel butin de guerre. Nos têtes, au besoin, auraient pu fournir aussi de superbes trophées.

Bien que notre camp fût toujours dressé à distance des leurs, les Jivaros auraient pu s'emparer facilement de nous par une attaque brusquée, mais il leur aurait fallu le courage de l'Indien de l'Amérique du Nord. Or, aucun d'eux n'aurait songé à braver une mort certaine pour permettre à ses compagnons de nous écraser. Cette lâcheté assurait seule notre sécurité, car, dans un corps à corps, nous aurions fatalement succombé sous le nombre.

Nous arrivâmes un jour à un point où la rivière s'était creusé un nouveau lit, laissant dans l'ancien un bras mort où l'eau était tranquille et calme, et là nous pûmes faire quelques expériences intéressantes sur cette fantaisie de la nature qu'on appelle l'anguille électrique ou torpille.

L'eau grouillait littéralement de torpilles et de raies,

deux poissons considérés comme les plus fins de ceux qui peuplent les eaux de l'Amazone. La torpille atteint une longueur moyenne de trois à quatre pieds et une grosseur de quelques inches. Elle semble n'avoir pas d'appareil digestif, sauf un tube qui joint en droite ligne la bouche à l'anus et qui a environ la grosseur de l'annulaire. Ces poissons ont l'aspect général de l'anguille de nos rivières, ils nagent mal et se laissent par suite facilement harponner.

Leur potentiel électrique est tel qu'on ne peut tenir un objet de métal, s'il est en contact avec le corps d'une torpille, pas même la bassine où elle nage après avoir été capturée. Faute d'instrument, je ne pus naturellement mesurer le voltage de la décharge obtenue en touchant directement le corps, mais j'ai pu apprécier la violence du choc ressenti.

Après avoir harponné et amené à bord une torpille, je voulus en effet lui trancher la tête avec mon machete. Je crus m'être attaqué à un fil de tramway, mon machete vola en l'air et j'eus le bras paralysé pendant un bon moment. Par contre, il n'y a aucun danger à toucher une torpille avec un bâton, ce qui prouve qu'elle est bien génératrice d'électricité et que le choc n'est pas dû à une vibration quelconque.

La constitution interne de ces poissons permet de les préparer facilement pour les faire cuire, il suffit de les fendre en deux du haut en bas comme un petit pain pour un sandwich. La chair est ferme et parfaitement blanche. Frite, elle donne un plat excellent, bien supérieur à mon avis à la raie.

Je crois que la traversée à la nage d'un fleuve infesté de torpilles serait une entreprise dangereuse, car, d'après les Indiens, elles attaquent tous les êtres vivants. Le meilleur nageur, après deux ou trois décharges comme celle que j'ai reçue doit avoir les muscles paralysés et infailliblement se noyer. Ces animaux ne sont cependant

ni agressifs, ni carnivores, et quand je dis qu'ils attaquent les autres créatures, ils se servent simplement des moyens de défense dont ils ont été munis par la nature. J'aurais bien voulu voir un crocodile tenter d'avaler une torpille.

Dans ce voyage sur le Santiago, en explorant les alentours du camp, nous trouvâmes souvent de superbes pieds de vanille. Cette plante croît à profusion dans cette région et grimpe à tous les arbres. Les gousses sont longues de douze inches et sont plus grosses et plus parfumées que l'article vendu dans le commerce. La fleur est une petite orchidée, espèce dont les forêts humides de l'Amazonie renferment un nombre considérable de spécimens remarquables. Tous les genres sont représentés, depuis la variété géante en forme de cloche d'un rouge écarlate jusqu'à la plus petite qui a la forme et la couleur d'une violette. Ces fleurs pendent en touffes énormes aux racines des arbres et des lianes et, chose curieuse, je n'en ai jamais trouvé une seule qui ait un parfum agréable : plus elles sont belles, plus elles sentent mauvais. Pour le collectionneur d'orchidées, il y a là un champ merveilleux à explorer.

Quinze jours avaient passé depuis l'arrivée de Tuhimpui et de ses hommes et nous commençons à être rassurés sur leurs intentions à notre égard. Ils semblaient avoir compris qu'il leur était impossible de tromper notre vigilance et ils se montraient de plus en plus occupés de leur attaque contre les Huambisas au fur et à mesure que nous approchions du territoire de l'ennemi. Ils avaient l'air de gens désappointés, mais décidés à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le 25 octobre nous n'avions pas encore vu trace des Huambisas, mais le matin de ce même jour, tandis que nous avançons en file indienne, notre formation habituelle, une agitation se révéla tout à coup dans les canots de tête et fut suivie d'un énergique concert de trombone. Les Jivaros se passaient de canot à canot un objet ramassé

dans l'eau, et lorsqu'en quelques coups de pagaye nous fûmes arrivés à hauteur des premiers, nous vîmes que la cause de ce trouble était digne d'intérêt, car ce n'était rien moins qu'un morceau de bois à demi carbonisé. Nous arrivions donc au contact de l'ennemi, il n'y avait plus qu'à pousser de l'avant et à trouver le foyer d'où provenait cet indice de vie humaine.

Après avoir pagayé toute la matinée, nous nous arrê tâmes sur un banc de sable pour la halte de midi. Il y avait dans l'air une odeur de bataille. Les Jivaros semblaient s'être enfin décidés à combattre leurs ennemis séculaires au lieu de faire les yeux doux à notre pacotille. Ils n'avaient plus qu'à accomplir la formalité préalable à toute entreprise, à savoir la consultation des oracles, pour atteindre le degré de frénésie nécessaire à l'attaque.

Le repas terminé, les Jivaros disparurent dans la forêt, pour revenir quelques instants après, portant chacun une branche chargée de petites baies vertes (je n'ai jamais pu identifier l'arbre). Après avoir enlevé quelques baies aux branches, ils plantèrent celles-ci dans le sable en une longue ligne droite parallèle à la rivière. Tuhimpui vint alors à moi d'un air indifférent et me dit tranquillement : « Nous allons faire pleuvoir. — J'espère, lui dis-je avec une gravité ironique, que vous n'attirerez pas un orage, car nous serions trempés, nous et notre équipement. — N'ayez pas peur, me répondit-il gravement, ce ne sera qu'une petite averse. Cette nuit par contre il pleuvra vraiment, il y aura du tonnerre et du vent, mais avant de faire venir l'orage, nous vous construirons un abri. »

J'étais pour le moins surpris, car il me semblait que le chef jivaro avait bien peu de chances de faire pleuvoir avec sa rangée de branches, le ciel étant aussi clair et aussi bleu que possible comme il l'avait d'ailleurs été depuis notre entrée dans le Santiago. Respectueux de son

sérieux, je n'ajoutai rien et même je décidai Jack et les autres à m'accompagner et à prendre part à la cérémonie. Sur les indications d'un Indien, nous coupâmes aussi des branches de l'arbre consacré et nous les plantâmes à l'alignement des autres.

Les Jivaros mirent ensuite les baies qu'ils avaient cueillies aux branches dans des coquilles d'escargots et les jetèrent dans la rivière avec accompagnement de chants, de gesticulations et de toutes les « singeries » indispensables. Puis nous réembarquâmes tranquillement, abandonnant notre plantation d'un nouveau genre à son sort.

Une demi-heure après, il pleuvait. Un petit nuage s'était formé, arrivant je ne sais d'où, après trois semaines de beau temps ininterrompu. C'est évidemment une simple coïncidence, mais il est cependant étrange que Tuhimpui ait obtenu un résultat alors que rien ne laissait prévoir la pluie et que la saison humide ne devait commencer qu'en janvier, deux mois plus tard. D'autre part, sa prédiction se réalisa dans ses moindres détails. Cette pluie fut en effet une gentille petite averse d'été, juste suffisante pour nous rafraîchir, mais sans plus. Morse et moi, désireux d'élucider la chose, apprîmes que Tuhimpui avait voulu mettre à l'épreuve les dispositions à son égard de *Yacumamam*, le maître des rivières et de la pluie, et que si celui-ci avait laissé les branches se flétrir et se dessécher, l'attaque n'aurait pas eu lieu. Sans le secours du dieu de la rivière, nous aurions été voués à un désastre complet.

« Vous voyez quelle est ma puissance », ricana Tuhimpui. Brusquement ses manières changèrent et, solennellement, il découvrit le sentiment, qui est ancré au fond de tout cœur jivaro : « Maintenant nous sommes sûrs de revenir avec beaucoup de têtes. » Un instant après, il reprenait ses rodomontades. « Ceci n'est rien en comparaison de ce qui arrivera cette nuit, nous confia-t-il d'un

air mystérieux, il tonnera, il fera des éclairs, un grand vent soufflera et la tempête fera rage. *Yacu-maman* est avec moi. »

Impressionnés, nous commençons à nous demander s'il n'y avait pas, après tout, quelque chose de vrai dans ce que disait le chef, mais cette pensée passa vite et nous ne tardâmes pas à plaisanter de ces formidables abris qu'il nous faudrait construire pour nous préserver de la pluie.

Vers six heures, ce soir-là, nous découvrîmes ce que les Jivaros cherchaient depuis que nous avions rencontré le morceau de bois brûlé. C'était l'entrée d'un petit affluent, si totalement obstrué par la végétation qu'il était invisible du centre de la rivière. J'ignore absolument pourquoi, mais les Antipas et les Aguarunas qui présidaient à nos destinées décidèrent immédiatement que c'était là que nous trouverions l'ennemi. En conséquence, une patrouille de quatre guerriers d'élite partit en canot pour explorer le cours d'eau suspect. Ils abordèrent sans bruit et disparurent sous la voûte sombre de la forêt, avançant aussi silencieusement que des chats, comme des hommes qui savent que la mort peut être la conséquence du moindre faux pas.

Par signes, les chefs amenèrent le reste de leurs hommes et nous-mêmes sur la rive opposée du Santiago. Le débarquement se fit avec la plus grande prudence, chacun prenant soin de ne marcher que sur les troncs d'arbres à demi immergés, de façon à ne pas laisser de traces. Ensuite une équipe rassembla les canots, les attacha aux arbres de la rive avec des lianes et les remplit à moitié avec de la vase. Ils coulèrent ainsi l'un après l'autre, de sorte qu'il ne restait pas un signe apparent de toute notre flotte, les amarres ayant l'apparence très naturelle de lianes détachées de l'arbre et tombées dans l'eau, détail imperceptible dans la confusion du sous-bois. L'équipe de sabotage rejoignit ensuite le gros, qui s'était enfoncé

dans la forêt et quelqu'un qui serait passé cinq minutes plus tard à notre point de débarquement n'aurait jamais pu soupçonner la présence d'une expédition de guerre.

La nuit tombait. En prévision de l'orage prévu, Tuhimpui solennellement ordonna de construire des abris pour tous les guerriers et un abri spécial, particulièrement soigné, pour ses alliés blancs. En moins d'une heure le camp fut dressé, d'un côté les Aguarunas, de l'autre les Antipas et nous-mêmes au milieu, à environ trente mètres des autres abris. Par mesure de précaution, nous déblayâmes le terrain tout autour de notre emplacement. Personne ne pouvait préjuger de quoi seraient capables nos bons alliés, si la pluie tombait encore une fois à leur commandement. En outre dans l'obscurité de cette forêt, après la sécurité de la rivière et des bancs de sable, nous avions l'impression d'être resserrés et enfermés. En réalité je crois que, dans leur désir passionné de surprendre les Huambisas, nos Jivaros nous avaient plus ou moins oubliés, ou tout au moins nous avaient relégués à une place secondaire dans leurs préoccupations. Notre tour viendrait sans doute quand ils en auraient terminé avec leurs ennemis.

Quoi qu'il en soit, nous ne discernâmes aucun indice de malveillance cette nuit-là, bien qu'aucun de nous ne dormît dans cette inquiétante obscurité. Cette obscurité de la forêt, la nuit, est telle que je ne puis la comparer qu'à celle qu'on trouve dans un long tunnel. Ce sont les mêmes ténèbres épaisses, presque solides, et qui semblent avoir leur raison d'être non dans l'espace environnant, mais dans la rétine même de l'œil.

Les Jivaros ayant allumé des feux, nous fîmes de même et, assis devant notre abri, nous fûmes spectateurs d'une des scènes les plus fantastiques que j'aie jamais vues.

Tout d'abord Tuhimpui vint à notre abri portant une grande gourde pleine d'une sorte de pâte et nous annonça :

« Nous allons nous peindre. » Une simple question me confirma qu'il s'agissait du *huito*, une noix géante, dont la coque extérieure renferme un liquide qui tache la peau, exactement comme l'écorce de la noix de nos pays, avec la seule différence que la teinte obtenue avec le *huito* est un noir de jais. Le mode d'emploi est simple, on râpe la noix sur une racine épineuse de palmier et on obtient une pâte qu'on applique humide sur la peau. Cet usage est général dans toutes les tribus jivaros, qui répugneraient à combattre sans ce travail préliminaire. Peut-être veulent-ils avoir un moyen de se reconnaître dans la mêlée, mais je crois plutôt que ce maquillage fait partie de la panoplie de guerre, dont tous les sauvages aiment à se parer.

Le *huito* est très employé pour d'autres usages dans les petites villes, les villages et les postes, qui bordent le territoire des Jivaros à la frontière du Pérou et de l'Équateur, par les demi-sang, qui, moins foncés de teint que les Indiens, sont cependant moins clairs que les Espagnols. Ces métis, principalement les femmes, s'en barbouillent la figure, le cou, les bras et les mains, dans l'espoir qu'en s'en allant la teinture entraînera un peu de brun. Ils circulent ainsi passés au noir sans plus attirer l'attention que, dans nos rues, une femme poudrée. Cette teinture est si tenace que le temps seul peut la faire disparaître, il faut compter un délai de trois semaines à un mois.

D'un commun accord nous décidâmes de nous peindre également pour le combat du lendemain et, après nous être déshabillés, nous nous mîmes aussitôt au travail, chacun surveillant son voisin pour l'empêcher d'oublier quelque carré de peau. Jack, qui était chauve, ne réussit même pas à sauver son crâne de notre surveillance. L'effet de cette teinture n'est pas immédiatement apparent et ce n'est que le lendemain matin que nous pûmes nous rendre compte du résultat, lorsque le soleil levant nous

révéla dans toute sa beauté la puissance du *huïto*. Non seulement notre peau était noire, mais nos cheveux et nos yeux eux-mêmes semblaient avoir changé de couleur. Notre aspect était si comique que nous étions malades de rire. Les Jivaros, entendant nos hurlements, crurent que nous exécutions notre danse de guerre nationale, et Tuhimpui vint observer avec une gravité imperturbable une scène si ridicule, qu'aucun blanc n'aurait pu y résister.

J'ai anticipé et je dois revenir à cette nuit de veille. Un moment après nous avoir quittés, Tuhimpui revint nous annoncer l'heureux retour des éclaireurs. L'ennemi avait été repéré. Nos hommes s'étaient approchés à quelques pas de deux petits villages de quelques huttes et en avaient compté les guerriers. Avec une habileté consommée, ils avaient pu se retirer sans donner l'éveil. Si je n'avais pas observé moi-même plusieurs fois l'adresse surprenante de ces Indiens à dissimuler leur marche, je n'aurais pas cru qu'un être vivant plus gros qu'un oiseau-mouche fût capable de s'approcher d'un Jivaro à portée de l'ouïe sans être aussitôt découvert.

Ayant achevé de se peindre de la tête aux pieds, les Indiens commencèrent à se préparer pour la danse de guerre. Chaque camp édifia un véritable bûcher et des réserves de bois pour la nuit furent entassées contre les abris. A un signal donné, chaque guerrier sauta sur ses pieds, saisit sa lance et tous se réunirent autour des feux. Avec des cris rauques ils dansaient, dansaient sans arrêt en deux grandes rondes. Bondissant et tournant autour des brasiers, ils agitaient leurs lances pour appuyer du geste les menaces qu'ils jetaient à des ennemis, qui ne s'en doutaient guère.

Tantôt toute la masse courait autour des feux, tantôt quelques guerriers seulement qui avaient résisté plus longtemps que leurs camarades, tantôt un seul enthousiaste qui, à la grande joie des spectateurs, hurlait et

bondissait en criant des injures et des menaces aux Huambisas qui lui avaient autrefois volé une femme.

Tout à coup un grondement de tonnerre annonça l'orage promis, et aussitôt éclata un de ces orages d'été d'une violence inouïe, mais d'une durée très brève, qui sont le propre des pays tropicaux. Une fois de plus la prédiction de Tuhimpui se réalisait. Comme il l'avait annoncé, le vent fit rage et la pluie tomba à flots avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. La furie des éléments était telle que nous dûmes placer une sentinelle pour nous avertir de la chute des branches que nous entendions s'écraser tout autour de nous et dont une seule aurait suffi pour nous aplatir nous et notre pauvre abri.

En une demi-heure c'était fini, et nous pûmes sortir pour découvrir les feux et les ranimer, tandis que les derniers souffles de vent secouaient des feuilles des arbres les dernières gouttes de pluie. L'orage était passé, mais il avait laissé dans le cœur de chaque Jivaro une foi absolue dans la puissance du chef. Assurés maintenant de vaincre, les sauvages reprirent leurs danses avec une nouvelle énergie, bondissant et pirouettant dans une horrible frénésie de haine et d'excitation. Comme une bande de démons infatigables, ils continuèrent toute la nuit leur bacchanale. Quant à nous, notre seule ressource fut de rester assis, le fusil entre les jambes, et d'attendre le lever du soleil. Le sommeil n'avait pour nous aucun attrait tant que ce délire posséderait nos Indiens, chauffés à blanc par la prodigieuse réussite de la prédiction du chef aguaruna.

Je ne tenterai même pas de donner une explication du succès de Tuhimpui, mais je ne puis croire cependant qu'il n'y ait là qu'une simple coïncidence. La conformité parfaite des détails des événements avec ceux des prédictions suffirait à écarter cette hypothèse. Grâce à ce sixième sens, que les animaux possèdent, peut-être avait-il senti que la pluie était dans l'air, mais c'est peu

probable, puisque en apparence les conditions atmosphériques étaient les mêmes ce jour-là que les jours précédents. Je crois plutôt qu'il savait prévoir l'approche de la pluie par une observation minutieuse des attitudes de certains animaux ou insectes, signes qui ne peuvent être découverts et n'avoir un sens que pour un vrai fils de la forêt parfaitement entraîné.

Lorsque le jour se leva, nous vîmes les sauvages étendus par groupes et faisant sans hâte leurs préparatifs pour la bataille. Tranquillement ils flânaient autour des foyers mourants, préparant leurs plumes de toucans et leurs entre-jambes. Noirs des pieds à la tête, grâce au *huito*, qui avait fait son plein effet pendant la nuit, montrant leurs dents noires et pointues dans un rictus de convoitise, ils semblaient directement échappés de l'enfer.

Il y avait cependant une autre compagnie qui n'avait rien à leur envier. Dépenaillés, hirsutes, barbouillés d'un noir d'ébène, nous préparions tranquillement notre breakfast. Game, de l'avis général, nous surpassait tous en horreur. Avec sa broussaille de cheveux roux, sa barbe de trois mois, couleur pain d'épice, ses yeux bleus, ses larges épaules et son grand corps, à demi couvert d'une chemise et d'un pantalon en loques, avec chaque centimètre de peau visible aussi noir que la nuit, il avait véritablement un aspect effrayant. Il est tombé pour toujours quelque part dans les champs de neige du Klondyke, le seul tombeau qui convînt à un homme doué, comme lui, d'une énergie indomptable et de la passion de l'aventure. Des années ont passé depuis, mais tous ses compagnons qui l'ont vu à l'aube du 27 octobre 1899 ne l'ont pas oublié, pas plus que le spectacle qu'il leur donna ce jour-là.

Notre repas terminé, car les Jivaros se contentèrent d'une rasade de *giamanchi*, nous partîmes dans la direction de la rivière. Sans bruit nous remîmes les canots à flot et nous nous dirigeâmes vers un banc de sable qui barrait

l'entrée de l'affluent que nous devions suivre. Les embarcations furent laissées à la garde des vieillards et des enfants, quelques garçons de neuf à dix ans qui avaient accompagné leurs pères pour se familiariser avec l'art de la guerre et qui étaient aussi heureux que fiers de faire leurs premières armes dans ce qui est pour eux le but principal de la vie.

Conduits par les éclaireurs qui avaient reconnu le terrain la veille, nous nous avançâmes dans la forêt en file indienne, en remontant la rive gauche du cours d'eau. Suivant un plan établi d'avance, les Jivaros se scindèrent en deux troupes, les Antipas s'enfonçant à l'intérieur avec pour objectif le plus éloigné des deux villages, et les Aguarunas marchant sur le plus proche en suivant la rive. Nous autres Blancs, devenus noirs, formions l'arrière-garde de la deuxième colonne sous la surveillance personnelle de Tuhimpui, qui était dans des transes continuelles par suite de la maladresse de nos mouvements.

Si nous avions approché avant l'attaque à plus d'un quart de mille des ennemis, Game, à lui seul, aurait suffi à leur donner l'éveil. Une de ses manies était de ne jamais marcher pieds nus, de sorte qu'il avait des ennuis sans nombre avec ses chaussures. Il se heurtait aux racines, s'enlisait dans la vase, glissait sur la mousse. Ses souliers étaient toujours à moitié pleins de boue, mais leur propriétaire ne les abandonnait pas. Tuhimpui avait beau protester, Game continuait à piétiner le sous-bois avec la légèreté d'un tapir. C'en était trop pour notre chef, qui nous arrêta pour attendre que l'attaque fût commencée. Nous n'avions pas plus tôt fait halte que nous perçûmes le *bang bang* d'un machete sur le bois. Nous étions donc enfin à portée d'un village.

A ce point de ma narration je dois m'attarder un moment pour m'expliquer sur les méthodes de guerre des Jivaros, méthodes dont rougirait un Blanc, je parle d'un vrai

Blanc, familier avec un code précis de l'honneur. Dans leurs combats les Indiens n'ont à déployer aucun courage et leurs ennemis n'ont aucune chance de se défendre. La méthode d'attaque du Jivaro est celle du chat qui rampe à portée de l'oiseau en train de picorer et lui saute sur-le dos. Il ne soutiendrait pas une lutte corps à corps, et avec toute sa peinture et ses plumes il n'est au fond qu'un couard, bien différent en cela de l'Indien de l'Amérique du Nord.

Je crains d'avoir dans les pages précédentes donné l'impression que nous sympathisions avec les Jivaros dans cette affaire, mais ce serait une grosse erreur de le croire. Nous avons utilisé cette expédition guerrière pour atteindre nos buts personnels et parce que c'était le seul moyen que nous possédions de remonter la rivière avec notre chargement, après que Pitacunca nous eut abandonnés. Laisser nos compagnons attaquer seuls les Huambisas, qui d'ailleurs avaient cent fois mérité leur sort, nous aurait fait considérer comme des poltrons. Tenter de détourner nos amis de leur projet nous aurait placés entre deux ennemis, aussi désireux l'un que l'autre de s'approprier nos têtes. Il n'y avait donc rien d'autre à faire, que d'obéir aux ordres de Tuhimpui dans l'espoir que l'affaire ne serait qu'un incident qui n'arrêterait pas notre marche en avant.

Nous restâmes donc tranquillement assis, prêtant l'oreille au bruit lointain de l'acier frappant le bois, le seul indice de vie humaine que nous étions capables de percevoir dans ce canton de la forêt, où un moment auparavant deux cents hommes avaient disparu. *Bang, bang*, et avec un son clair l'acier taillait une pagaye, qui ne devait jamais être finie.

Avec un hurlement affreux, l'avant-garde des assaillants bondit en terrain découvert, à moins de dix mètres de la plus proche victime. En un clin d'œil nous fûmes debout et nous nous précipitâmes vers la scène du mas-

sacre. Ce moment ne fut tragique que pour Game qui perdit ses souliers dans la boue et ne put en retrouver qu'un, nous ne tirâmes pas un coup de fusil, ni en attaque, ni en défense. Quand nous arrivâmes sur le théâtre de l'action, notre rôle se borna à constater que le village, quelques huttes occupées par une poignée de sauvages, avait été enlevé au premier assaut. L'affaire était terminée.

TROPHÉES DE GUERRE

Ces Indiens du Haut-Amazone célèbrent leur victoire par la célébration du plus affreux et du plus typique de tous leurs rites. Pendant cette journée, qu'aucun des survivants de l'expédition n'oubliera jamais, nous assistâmes à tous les détails de la cérémonie, expérience qu'aucun Blanc n'avait pu faire jusqu'alors et qu'aucun n'a refait après nous. Je m'avance peut-être beaucoup et évidemment je ne puis en cette occurrence avoir de certitude, mais par contre je peux affirmer qu'aucun de nous n'a jamais entendu dire par un tiers, ni encore moins appris par l'intéressé lui-même qu'un autre voyageur ait eu la même bonne fortune. En ce qui me concerne, j'ai toujours constaté que les Blancs de la région n'avaient que des données extrêmement imprécises sur le mode de préparation des têtes par les Jivaros.

Ce qui a été écrit sur les manipulations que subissent ces trophées de guerre absolument uniques au monde a toujours eu pour source des renseignements, souvent erronés même dans les détails essentiels, fournis par les planteurs blancs ou sang-mêlés et par les jésuites qui vivent sur les confins du territoire des chasseurs de têtes, à savoir les bassins du Santiago et du Marañon sur un rayon de trois cents milles de Borja.

Il semble que le secret de ce rite soit très bien gardé par suite de la haine de race qui existe entre l'Indien et le Blanc et comme, d'autre part, l'explorateur doit sur-

monter des obstacles naturels formidables, bien peu de Blancs peuvent espérer assister à cette cérémonie. Il faudrait un concours de circonstances étonnant, dans laquelle la chance jouerait un grand rôle, pour que l'un d'eux soit autorisé à assister à la scène dont nous fûmes témoins.

Donc, si je ne m'abuse, le récit qui va suivre est la première et la seule description authentique d'un fait sur lequel on a déjà beaucoup écrit, mais dont on sait en réalité peu de chose.

Les Huambisas qui avaient été assez heureux pour échapper aux lances des assaillants s'étaient réfugiés dans la plus grande des huttes du village. Leur nombre ne pouvait pas dépasser dix ou quinze, et cependant les Aguarunas n'eurent pas le courage de les attaquer.

L'ennemi ayant abandonné les morts et les blessés dans sa fuite, les vainqueurs se précipitèrent pour s'emparer des dépouilles opimes les plus précieuses, à savoir les têtes des vaincus. A l'aide de haches de pierre, de couteaux de bambou fendu, de coquilles de peigne aiguës avec du sable et de machetes en bois de chonta, ils allaient de corps en corps cueillir les horribles fruits de leur victoire.

Je dois ajouter qu'aucune délicate considération de sexe ne se permettait d'intervenir dans cette opération. Une femme qui prend part au combat ou qui refuse de suivre le parti vainqueur et de servir le meurtrier des siens s'expose, par suite d'une convention tacite reconnue par tous ces peuples, à subir le même traitement que les guerriers. Je fus moi-même témoin du sort d'une malheureuse femme huambisa, qui était tombée dans le combat, blessée de trois coups de lances.

La femme était restée étendue à l'endroit où elle avait été abattue, elle vivait encore, mais était incapable de se défendre. Les Aguarunas, pressés de s'emparer de sa

tête, commencèrent, sans plus attendre, leur terrible besogne. Tandis que l'un d'eux la maintenait à terre, un autre tirait sur la tête et un troisième tailladait le cou avec sa hache de pierre. Finalement je fus invité à prêter mon machete pour terminer l'opération. C'était un spectacle affreux. Quand enfin la tête fut séparée du tronc, elle fut jointe à une autre, qui nous avait été réservée comme notre lot. Toute intervention de ma part aurait équivalu à un suicide immédiat.

Afin d'en faciliter le transport, les têtes sont d'abord munies d'une attache faite d'un morceau d'écorce souple arraché à un baliveau voisin et aussi solide que la meilleure ficelle de chanvre. Pour fixer cette attache, on l'introduit par la bouche et on la fait ressortir par le cou.

Après avoir pris cette précaution, les Indiens se précipitèrent au pillage des maisons, que leurs occupants avaient abandonnées. Rien ne leur échappa. Je les suivis dans une des huttes et je me souviens de la collection d'objets hétéroclites que nous y trouvâmes. Des pièces de monnaies péruviennes, des tasses de porcelaine avec leurs soucoupes, un couteau de boucher, une quantité de foulards et de mouchoirs rouges, le tout évidemment volé à Barranca, voisinaient avec un métier à tisser indigène, une pièce de toile à demi tissée, une pointe de lance en fer et toute la multitude des objets de ménage qu'on trouve dans toutes les cases de la région. Rien n'était trop petit ou de trop peu de valeur pour échapper aux pillards. Ils vidèrent la maison de fond en comble, chaque homme conservant pour lui ce qu'il avait pu saisir. Ensuite ils mirent le feu au toit et en un instant toute la hutte ne fut qu'un brasier, dans lequel disparut le corps décapité de la malheureuse amazone huambisa.

On se souvient que les Antipas s'étaient séparés, comme il avait été convenu, du groupe principal pour attaquer un autre village. Nous venions de décider d'aller à leur rencontre pour savoir ce qui était advenu de leur

expédition, lorsque nous les vîmes revenir, chargés de têtes dont le sang coulait goutte à goutte. Ils n'en rapportaient pas moins de neuf, les unes liées deux à deux par les cheveux et suspendues en sautoir au cou d'un guerrier, les autres munies de l'attache d'écorce. En tête de cette horrible procession, marchait un horrible sauvage. Petit et gros, chargé de sa part de trophées, grimaçant un rictus de triomphe en montrant ses dents noires et limées, les épaules maculées du sang de ses victimes, il avait véritablement un aspect diabolique.

J'ai à peine besoin de dire que ces Indiens, comme tous les lâches, sont absolument dépourvus de pitié. Leur sens moral est, en fait, exactement comparable à celui d'une bête de proie, car si comme cette dernière ils tuent sans aucune hésitation, par contre ils ne torturent pas les prisonniers, comme le faisaient les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

En colonne par un, toute la troupe maintenant au complet battit en retraite, à travers la forêt, dans la direction de la rivière et des canots, les guerriers hurlant des menaces aux Huambisas et leur conseillant de ne pas nous suivre, faute de quoi une mort certaine les attendait par les fusils des *Cristianos*. Toutes ces vociférations n'étaient d'ailleurs qu'un simple bluff, en réalité nos braves craignaient un retour offensif des ennemis exaspérés et redoutaient qu'ils ne fussent armés de fusils volés à Barranca. Pour inspirer une terreur plus grande aux Huambisas, chaque guerrier se livrait à une série d'imitations de cris humains, qui pouvaient faire croire que nous étions six fois plus nombreux.

Lorsque nous eûmes rejoint notre base, avec notre butin et nos prisonniers, trois enfants, les Jivaros se mirent aussitôt à la préparation des horribles trophées, destinés à étonner les visiteurs dans un musée ou à faire l'ornement de la collection d'un amateur à l'autre bout

du monde, car en définitive c'est à nous que ces têtes devaient revenir.

Les têtes furent débarquées des canots et rassemblées sur le sable, tandis que les trois petits Huambisas contemplaient la manœuvre en mangeant des bananes, sans témoigner ni compréhension, ni douleur de ce qui était arrivé à leurs parents. Les canots vides furent ensuite tirés sur le sable, des petits postes furent établis pour éviter toute surprise et de petits groupes de guerriers se formèrent autour des têtes, tandis que le soleil déversait sur cette scène des torrents de lumière.

Le premier acte de la cérémonie commença aussitôt. Les têtes furent alignées sur le sable, la face en l'air, et les sorciers, dont l'expédition possédait deux exemplaires, se mirent à mâcher du tabac, qu'ils m'avaient d'ailleurs emprunté. Un certain nombre de guerriers complètement nus vint ensuite à tour de rôle s'asseoir sur une des têtes et à chaque fois un des sorciers saisissant l'homme à bras-le-corps, lui tirait la tête en arrière, lui prenait le nez entre les dents et lui soufflait dans les narines une dose de jus de tabac. J'ai eu l'explication de cette étrange opération. C'est, si l'on peut dire, un antidote contre le venin du sorcier adverse, une sorte de garantie, dans laquelle les Indiens ont toute confiance, contre les machinations et les attaques des ennemis. Je dois ajouter que j'avais la ferme intention de prendre une part active à toute la cérémonie, mais je n'eus pas le courage d'affronter l'horreur de cette initiation. Ce traitement eut sur les guerriers un double effet, d'une part ils se réjouissaient, car ils avaient une foi aveugle dans les mérites de l'opération et, d'autre part, son action physique les laissait prostrés pendant un bon moment. Quand ils furent remis de leur étouffement, et qu'ils eurent repris leur respiration, ceux qui avaient mérité cette injection nasale de nicotine, parce qu'ils avaient pris une part active au combat et frappé eux-

mêmes un ennemi, commencèrent à préparer les têtes.

Tout d'abord ils séparèrent les cheveux par le milieu, du front à la nuque, et fendirent la peau le long de cette raie, puis tirant sur les deux lèvres de la coupure, ils enlevèrent la peau du crâne comme on enlève l'écorce d'une orange. Lorsqu'ils arrivèrent aux yeux, aux oreilles et au nez, ils durent pratiquer quelques incisions, mais ensuite la chair et les muscles vinrent avec la peau, laissant le crâne absolument dénudé, sauf les yeux et la langue.

La tête désossée formait alors une sorte de sac de peau et de chair, dont la fente médiane fut recousue à l'aide d'une aiguille de bambou et de fibres de feuille de palmier, le *chambira*, qui remplace le chanvre dans tous les usages de celui-ci. Seule l'ouverture du cou fut laissée libre. Les lèvres furent traversées de trois éclats de bambou, autour desquels furent tressés de nombreux torons de fibres de coton, ce qui assurait une fermeture hermétique de la bouche, d'où ces fils pendaient en longues franges.

La raison pour laquelle les lèvres sont ainsi scellées doit être d'ordre moral plutôt que d'ordre physique, car cette opération a pour résultat de déformer les traits qui, par ailleurs, sont en général soigneusement respectés. Les orbites, par contre, sont maintenues ouvertes en y insérant verticalement de petits morceaux de bambou.

Pendant qu'une équipe procédait au désossement des têtes, une autre avait allumé de grands feux, sur lesquels avaient été placés de grands pots de terre. Les pots, employés à cette occasion, sont des ustensiles rituels fabriqués avec le plus grand soin par le sorcier à l'abri de tout regard humain et sous des influences lunaires favorables. Pour le transport, ils sont soigneusement emballés dans des feuilles de palmier, de façon qu'ils ne puissent être vus ou touchés par aucune personne non qualifiée avant la cérémonie à laquelle ils sont destinés. Chaque pot est prévu pour contenir une tête. Faits d'une argile

rouge et de forme conique, ils mesurent environ dix-huit inches (quarante-cinq centimètres) en largeur à l'entrée et autant en profondeur. La pointe du cône est plantée dans le sable et les côtés sont calés avec des pierres, de sorte que le feu atteint une très grande surface.

Les pots ayant été remplis d'eau puisée dans la rivière, les têtes y furent placées et, en moins d'une demi-heure, l'eau commença à chanter. C'était le moment critique, car les têtes devaient être retirées juste au moment où l'eau est sur le point de bouillir, faute de quoi la chair se désagrègerait et les cheveux tomberaient. Enlevées à temps, les têtes se trouvèrent réduites à environ un tiers de leur grosseur normale. L'eau était couverte d'une graisse jaune comme lorsqu'on fait cuire une viande quelconque, mais, par suite de la prudence extrême du sorcier, je n'ai pas pu savoir s'il avait ajouté à ce court-bouillon une herbe ou une drogue.

La cuisson terminée, les pots furent jetés dans la rivière, car ils étaient trop sacrés pour servir à d'autres usages et les feux furent rechargés pour chauffer le sable, car le sable chaud devait jouer un rôle important dans la suite de l'opération.

La fête fut alors interrompue un moment et les guerriers qui avaient subi la médication des sorciers bénéficièrent d'une cérémonie particulière. Les crânes décharnés furent emportés et le groupe se retira à l'écart. Comme on peut bien le penser, nous ne fûmes pas autorisés à prendre part à cet intermède, et d'ailleurs l'attitude des Indiens à ce moment précis ne nous invitait pas à observer leurs actes de trop près. En fait, nous étions à ce moment amplement convaincus de la violence du désir, qui brillait dans leurs yeux, d'ajouter cinq nouvelles têtes à leur butin, sans préjudice de cinq fusils et de la précieuse cargaison de notre canot. Tout ce que je pus voir fut que le groupe des privilégiés tenait un conciliabule à voix basse et que ce devait être une affaire

sérieuse, si j'en juge par les cabrioles désordonnées qui accueillirent le retour des crânes. Je ne pus, d'autre part, obtenir aucune explication de ce rite mystérieux, car notre seul interprète, le chef Tuhimpui, était trop occupé à tenter de me persuader que la descente du fleuve ne pouvait s'effectuer qu'avec un seul Blanc par canot ! La simplicité enfantine de ces sauvages, la naïveté invraisemblable de leurs ruses montre combien ils sont près des animaux et leur intelligence proche de l'instinct.

Les crânes ayant été rapportés, furent plantés sur des lances fichées en terre et autour de ces funèbres trophées commença une danse accompagnée de hurlements sauvages. Les danseurs se jetaient et se renvoyaient leurs lances les uns aux autres comme des balles de tennis par-dessus un filet fait d'une rangée de crânes. Nous dûmes également faire notre partie en sautant avec la ronde diabolique et en déchargeant nos fusils en l'air, mais nous eûmes la prudence de n'exposer que deux de nous à la fois au danger de quelque coup de lance égaré ! Si nous nous étions tous ensemble mêlés aux Jivaros, ils nous auraient réglé notre compte en un clin d'œil.

Pendant la danse, de grandes quantités de sable chaud avaient été préparées. Les têtes furent alors bourrées de ce sable brûlant par l'ouverture du cou et, ainsi gonflées, furent repassées avec des pierres plates chauffées au feu et tenues à l'aide de feuilles de palmier. Cette opération doit être en principe renouvelée continuellement pendant environ quarante-huit heures, jusqu'à ce que la peau soit absolument lisse et aussi dure que du cuir, la tête entière étant alors réduite aux dimensions d'une grosse orange. La ressemblance avec l'être vivant est extraordinaire et ces têtes ratatinées sont de véritables miniatures de ce qu'elles étaient sur les épaules de leur propriétaire. Chaque trait, chaque cheveu, chaque cicatrice sont conservés intacts et même quelquefois l'expression du visage n'a pas complètement disparu. Quand les têtes

sont jugées parfaites, elles sont suspendues dans la fumée pour les prémunir contre les attaques des insectes, qui, faute de cette précaution, les détruiraient en peu de temps. Ce n'est pas toujours de propos délibéré que les opérateurs conservent ainsi les traits du visage dans leur forme primitive. J'ai vu en effet, au cours de cet après-midi, des Aguarunas déformer volontairement les visages avant qu'ils ne fussent durcis par la chaleur, comme pour rendre ridicules leurs ennemis vaincus. Ils prenaient plaisir en particulier à distendre la bouche, ce qui explique les dimensions inusitées de celle-ci dans de nombreuses têtes jivaros.

Jusque tard dans la soirée cette minutieuse momification des têtes continua, tous les Indiens travaillant avec ardeur à les sécher, afin que la descente du fleuve pût reprendre le même soir. Sans arrêt les têtes étaient vidées du sable refroidi et graisseux, qui répandait une odeur de viande grillée et était aussitôt remplacé par du sable chaud. Des réserves de pierres plates chauffaient sans cesse dans le feu, de façon à ne pas interrompre le repassage ; elles glissaient d'ailleurs sur la peau aussi aisément qu'un fer sur la toile, grâce à la graisse qui sortait des pores. Lorsque l'opération est terminée, la tête n'est pas plus grosse que le poing ou qu'une orange moyenne.

Pendant ce temps, les trois enfants prisonniers jouaient autour du feu, inconscients de ce que ce spectacle aurait dû avoir pour eux d'horrible et ne se doutant pas que ce moment était en réalité le plus tragique de leur vie. Ils ne pouvaient concevoir que, dans quelques années, ils seraient appelés à combattre et à décapiter les membres de leur tribu d'origine et peut-être leurs propres parents. Déjà ils étaient dans les meilleurs termes avec leurs ravisseurs, dans la famille desquels ils allaient se fondre pour toujours. Les Jivaros ne font jamais de quartier aux adultes mâles, mais les femmes et les enfants qui sont pris dans les raids périodiques reçoivent le même

traitement dans la tribu victorieuse que ceux qui y sont nés. La polygamie est devenue une nécessité chez les Jivaros par suite de l'épuisement causé dans la population mâle, par leurs incessantes guerres civiles. Sans cette pratique, la race serait depuis longtemps éteinte.

Telle est l'histoire d'un jour que je crois unique dans l'histoire de l'exploration. Je n'ajouterai que quelques mots au sujet du sort ultérieur des trophées dont je viens de décrire la préparation.

Les têtes sont, pour les Jivaros, ce qu'est le scalp pour les Peaux-Rouges du Nord ou un drapeau pris à l'ennemi pour un soldat civilisé, mais la comparaison n'est vraie que jusqu'à un certain point. En effet, si la gloire d'un scalp ou d'un drapeau conquis les armes à la main est immortelle, celle de la tête ne dure que jusqu'à la fin de la grande fête, qui est célébrée au retour des guerriers vainqueurs.

En prévision de la fête, les femmes ont préparé du *giamanchi* en quantités énormes, car cette préparation contient très peu d'alcool et ne peut enivrer que consommée en doses massives. L'ivresse procurée par le *giamanchi* n'a rien de commun avec celle obtenue au moyen des produits de la chimie moderne, ce breuvage primitif agissant plutôt comme un stupéfiant que comme un excitant. La hutte la plus vaste est le lieu choisi pour les réjouissances, les toms-toms sont sortis et toute la tribu, hommes et femmes, ne pense plus qu'à danser et à boire. Les roulements rythmés des tambours se répercutent dans la forêt pendant de longues heures, jusqu'à ce que l'effet soporifique du *giamanchi* se fasse sentir et que la lassitude et le sommeil mettent fin à l'orgie.

Le lendemain les têtes sont tondues et les cheveux sont tressés en ceintures qui serviront à distinguer leurs valeureux possesseurs, soit dans les fêtes, soit dans les combats. La possession de ce trophée est un honneur dont tout Jivaro est jaloux. Quant aux têtes elles-mêmes, elles

semblent avoir, à partir de ce moment, perdu toute valeur aussi complètement que des perles mortes. Il est très curieux de voir les soins et l'attention dont on les entourait avant la fête faire place à une indifférence si complète que ces dépouilles, qui quelques heures auparavant étaient sacrées, servent de jouets aux enfants et qu'elles finissent perdues dans la rivière ou dans un marécage.

CHAPITRE XXII

UN CHANGEMENT DE PLAN

Nous aurions certainement commis une grosse imprudence en restant plus longtemps dans le voisinage des Huambisas, rendus furieux par cette attaque. Nous devons ou continuer à remonter la rivière ou revenir sur nos pas, nous avons le choix, mais il nous fallait absolument choisir et choisir vite et avant de prendre une décision, il y avait plusieurs choses à considérer.

Tout d'abord Tuhimpui n'avait aucune intention d'aller plus loin. Il était persuadé que, selon la méthode jivaro, nous allions faire demi-tour immédiatement et descendre le fleuve avec lui aussi vite que nos pagayes pourraient nous emmener. Le vieux bandit avait toujours cherché à nous convaincre qu'il y avait de l'or en abondance dans le Marañon au-dessus du Pongo et son village au bord du grand fleuve ne lui avait jamais semblé aussi attrayant que ce jour-là !

Le Marañon prend sa source au nord de Cuzco, une ancienne capitale des Incas dont les richesses en or sont une vérité historique, mais les quatre cents milles qui séparent le Pongo de Manseriche de la source sont continuellement coupés de chutes et de rapides. Ils ne sont navigables, par suite, que pour des canots très légers pouvant être portés aux passages difficiles. Il y a bien des bassins tranquilles, quelquefois très longs, où la perche et la pagaye peuvent être employées, mais seulement en aval de Bellavista.

D'autres raisons nous incitaient à changer nos plans. Si nous continuions seuls la remontée du fleuve, nous aurions en perspective un travail terrible, car notre matériel était véritablement trop lourd pour être manœuvré par cinq hommes seulement. D'autre part, les Huambisas étaient surexcités et, sans nos alliés, nous courions le risque d'être surpris par une attaque venue de la rive, que nous serions bien obligés de suivre pour éviter la force du courant.

Enfin nous avons conçu l'espoir d'acheter aux Jivaros les trophées de cette victoire, à laquelle nous avons pris une si faible part. Si ces dépouilles étaient hideuses et répugnantes, elles n'en étaient pas moins intéressantes à bien des points de vue et, en tout cas, ce n'était pas notre faute si leurs précédents propriétaires s'étaient laissé surprendre comme des enfants et avaient payé d'un coup tous leurs crimes ou ceux de leurs frères.

Devant ces difficultés, nous tîmes un conseil à l'issue duquel il fut décidé d'accompagner les Antipas en aval, tout au moins jusqu'au premier camp où ils s'arrêteraient, pour achever la préparation des têtes et là d'essayer de conclure le marché.

La nuit venue, nous imitâmes donc les Jivaros qui rechargeaient leurs canots et faisaient leurs préparatifs de départ, mais celui-ci ne devait pas s'effectuer sans incident. J'ai déjà signalé plus haut que depuis longtemps nous nous sentions surveillés par de nombreuses paires d'yeux luisant de convoitise et les sauvages, encore échauffés de la bataille, étaient, au moment dont je parle, dans une disposition d'esprit dangereuse. De minute en minute ils devenaient plus audacieux, ils s'approchaient de nous par groupes de cinq ou six, demandant à emprunter nos fusils et oubliant souvent de laisser leurs lances derrière eux. L'un d'eux, ayant montré trop d'insistance dans son désir de s'emparer du fusil de Jack, reçut en pleine poitrine un coup de crosse, qui ne con-

tribua pas à aplanir les difficultés de la situation. Malgré notre désir d'éviter un autre massacre, nous sentions que, d'un moment à l'autre, nous allions perdre patience.

Enfin une accalmie se produisit lorsque Tuhimpui s'avança pour un *pow-wow* et nous exposa « qu'il pensait que tout irait bien si chacun de nous prenait le commandement d'un canot et si nous nous répartissions sur toute la longueur de la colonne, afin d'inspirer confiance à ses hommes. Notre prestige était très grand et notre puissance encore plus grande. Nous pourrions les sauver du désastre, si les Huambisas tentaient une poursuite. Nous serions pour eux l'arbre fort et secourable au milieu de l'obscurité croissante ». Tout cela était des plus flatteur, mais n'avait pour but que de dissimuler les insidieux projets de ce vieux scélérat à la langue dorée, qui convoitait à la fois nos têtes et nos miroirs.

Si nous voulions éviter une rupture diplomatique, nous devions agir prudemment. Avec une patience infinie, je discutai pendant plus d'un quart d'heure avec Tuhimpui, afin de le persuader que tout ce que nous pouvions faire pour lui était de nous répartir sur trois canots, deux sur les deux premiers et le cinquième seul sur le dernier. Dissimulant difficilement sa déception, mais obligé de céder devant notre résolution de ne pas être massacrés isolément, Tuhimpui nous quitta enfin et donna les ordres nécessaires pour qu'on nous laissât en paix et pour régler le départ et l'ordre de marche. Je suis absolument convaincu que si nous avions eu l'imprudence de nous séparer, à un signe donné les Jivaros auraient fait chavirer nos canots après avoir sauté à l'eau avec leurs lances. Comme ils sont aussi à leur aise dans l'eau que sur terre et que par cette ruse ils auraient annihilé la supériorité de nos armes, nous aurions été, en moins d'un instant, écrasés par le nombre et massacrés.

Un instant après toute la flottille s'ébranlait. Jack et Ed étaient partis avec le premier canot, Ambusha

devait occuper seul le milieu de la colonne tandis que Game et moi surveillerions l'arrière avec Tuhimpui. Ambusha s'embarqua avec à peu près autant d'enthousiasme qu'une mule du Missouri qu'on hisse à bord d'un steamer. Il nous importait peu de le revoir ou non à la fin de l'étape, car à ce moment le gaillard nous avait montré le fond de sa nature et nous ne tenions aucunement à conserver sa compagnie. En tout cas, s'il voulait désertier l'expédition, nous lui fournissions une belle occasion de s'enfuir avec les sauvages, auxquels il aurait été capable de vendre jusqu'à son fusil.

De la rive les crânes grimaçants de nos victimes nous jetèrent un dernier regard de leurs yeux sans paupières à moitié jaillis des orbites, tandis que leurs langues desséchées pendaient en un muet adieu. Jamais ils n'auraient la chance d'être enterrés ; abandonnés de tous, ils bâilleraient au soleil jusqu'à ce que les oiseaux de proie eussent nettoyé les os et que les derniers débris eussent été balayés dans une crue et entraînés par le courant à leur demeure dernière.

En une heure la flottille atteignit un banc de sable où il fut décidé de passer la nuit. Lorsque mon canot arriva, les feux étaient déjà allumés, l'avant-garde nous ayant précédés de quelques minutes. Avec encore plus de soin qu'à l'ordinaire, nous choisîmes l'emplacement de notre camp à une distance respectable de ceux de nos alliés. Ceux-ci, d'ailleurs, impressionnés par la façon bien décidée dont nous avions refusé de tomber dans leur piège, nous laissèrent en paix cette nuit-là.

De notre côté nous discutâmes à nouveau la situation ; devons-nous continuer à suivre les Indiens ou faire demi-tour ? Pour des raisons que j'ai déjà exposées, nous décidâmes que le mieux serait d'atteindre le bassin supérieur du Santiago en remontant la Morona dont le cours est sensiblement parallèle à celui du Santiago. Le seul inconvénient était d'allonger considérablement notre voyage

et de nous contraindre à franchir une fois de plus le Pongo de Manseriche, mais il fallait prendre une décision et ensuite s'y tenir.

Le lendemain matin nous étions debout avec le soleil. Une fois de plus, Tuhimpui tenta de me faire comprendre la sagesse de l'ordre de marche qu'il préconisait, et une fois de plus, mais non sans peine, je déjouai l'attaque. La longue ligne de canots commença donc à descendre la rivière dans le même ordre que la veille, avec un intervalle d'environ un mille entre l'avant-garde et le gros et autant entre le gros et l'arrière-garde.

Pendant une heure nous avançâmes rapidement, le bruit des pagayes troublant seul le silence, avec parfois le cri guttural d'un perroquet. Le canot où je me trouvais avec Game était barré par Tuhimpui en personne et trois pagayeurs à l'avant oscillaient de droite et de gauche dans ce balancement incessant du tronc, qui ignore la fatigue. Game et moi, assis au milieu dos à dos, nos fusils entre les jambes, fumions en silence sans perdre de vue un instant les Indiens. Tuhimpui avait reçu des ordres précis : en aucun cas notre canot ne devait quitter sa place à la queue de la colonne. Nous ne voulions ce jour-là courir aucun risque.

Deux coups de feu très rapprochés, venant de l'aval, nous arrachèrent à notre rêverie. En un éclair j'abattis mon fusil dans le ventre de Tuhimpui et je pressai sur la détente. Le chef s'affaissa sur lui-même, puis s'éroula en tas dans l'eau qui couvrait le fond du canot. Me retournant aussitôt je vis Game aux prises avec le pagayeur le plus proche, qui avait saisi le fusil de mon camarade par le canon. Avant que j'aie eu le temps de me porter à son secours, Game avait fait feu et, par suite, mis fin au combat. En un clin d'œil, les deux autres pagayeurs bondirent dans l'eau boueuse et disparurent. Comprenant ce qui s'était passé, les canots qui nous précédaient partirent comme des flèches en un effort surhu-

main pour échapper à notre feu, mais quelques balles bien placées les convainquirent de la folie de leur tentative et tous les équipages sautèrent à l'eau, nageant et plongeant comme une bande de marsouins en train de jouer. Leur aisance dans l'eau était extraordinaire et ils auraient fourni une cible bien difficile à atteindre, si nous avions eu l'intention de continuer à les fusiller. Nageant entre deux eaux, ils cherchaient la surface de la main, sortaient vivement la tête pour respirer et replongeaient aussitôt. Ils atteignirent ainsi la rive et disparurent abandonnant dans cette fuite éperdue tout ce qu'ils possédaient.

Jack et Ed étaient sains et saufs. Nous avons été tout de suite rassurés sur leur sort en entendant aboyer le gros 450 de Jack, suivi de la détonation plus sèche du fusil léger de Morse. Désireux cependant de les rejoindre au plus tôt, nous abandonnâmes la flottille désertée et nous fîmes force de pagayes pour savoir ce qu'il était advenu de nos compagnons et ce qui les avait amenés à donner le signal d'alarme.

En prévision de l'incident attendu, nous avions en effet convenu, la nuit précédente, qu'en cas d'un mouvement hostile de la part des sauvages, celui qui se verrait le premier en danger tirerait deux coups de fusil coup sur coup. Il avait été spécifié qu'on ne tirerait pas sans raison sérieuse, mais que, par contre, aussitôt l'alarme donnée, chacun de nous devait se débarrasser des Indiens à sa portée. Aucune hésitation ne pouvait être admise. Nous ne demandions qu'à éviter toute querelle, mais s'il fallait en venir aux mains, nous devions conserver l'avantage de la surprise. C'est pourquoi lorsque les deux coups de feu du signal retentirent, Game et moi ne perdîmes pas une seconde pour exécuter notre équipage, car nous étions persuadés que nos amis étaient en danger, sinon déjà massacrés.

A un tournant de la rivière, cinq minutes plus tard,

nous trouvâmes Ambusha seul dans un canot en plein courant. C'était lui, nous dit-il, qui avait donné l'alarme :

« Les Indiens de mon canot se sont sans avertissement dirigés vers la rive et ont débarqué, me laissant seul dans le canot. Certain qu'ils allaient me jouer quelque mauvais tour, j'ai poussé au large et j'ai donné le signal. »

Ces explications étaient plutôt boiteuses, mais puisque tout s'était bien passé, Ambusha avait été ce jour-là notre providence. Je suis convaincu, en effet, que tôt ou tard nous devions en arriver là et il est possible que si cette tragi-comédie se fût jouée quelques jours plus tard, nous nous fussions trouvés, au moment du danger, dans une position beaucoup plus difficile.

Laissant Ambusha rassembler les canots vides, nous continuâmes pour rejoindre Ed et Jack. Nous les aperçûmes au bout de quelques minutes tranquillement occupés à diriger, vers un banc de sable, un autre groupe de canots dont les occupants avaient fui depuis longtemps. Nous fûmes néanmoins heureux de nous revoir, nous avons échappé au danger que nous appréhendions depuis longtemps, nous étions sains et saufs et nous nous trouvions de plus possesseurs d'un matériel considérable. Nous avons joué le rôle auquel nous avons été contraints par les événements, nous n'avons ni remords, ni regrets à avoir et le mieux était de ne plus y penser et de ne nous occuper que de l'avenir. En outre, nous n'avons rien à craindre des sauvages qui s'étaient échappés, bien que très vraisemblablement ils ne songeassent pas à nous remercier de leur avoir laissé la vie.

Cette nuit-là nous fûmes d'une humeur charmante, car nous étions enfin débarrassés de l'obligation d'être perpétuellement sur le qui-vive. Délivrés de cette inquiétude déprimante, nous étions comme des écoliers en vacances. Vêtus de toile indigène trouvée dans les canots et armés de lances, nous exécutâmes une danse de guerre jivaro, presque aussi remarquable que l'original. Les

nerfs apaisés, nous boucanâmes une fois de plus les têtes dans la fumée et nous emballâmes dans des boîtes de lard vides ces précieux trophées, dont pas un blanc avant nous n'avait pu rapporter un spécimen *directement du combat*.

Mon journal était mort de mort naturelle le jour de l'attaque du village huambisa. Si j'avais eu à ce moment l'idée d'écrire un jour mes souvenirs, je l'aurais certainement continué, mais tel n'était pas le cas, de sorte que je ne puis garantir l'exactitude des dates pour tout le reste de notre expédition à la recherche de l'or des Incas. Par contre tous les événements importants sont gravés dans ma mémoire et j'ai le secours de quelques notes et des lettres écrites à ma famille et à mes amis.

Pendant les trois semaines qui suivirent la rupture avec nos alliés, nous descendîmes le fleuve sur un immense radeau composé de nos cinquante-sept canots attachés ensemble. Chassant, prospectant la rivière, cherchant du caoutchouc, campant où et quand il nous plaisait, nous goûtâmes pleinement la tranquillité et le repos de ces jours délicieux. Nous trouvâmes un peu d'or et des réserves inépuisables de caoutchouc. Le gibier était très abondant, car la zone que nous traversions est une sorte de *no man's land* entre les territoires respectifs des Antipas et des Huambisas. Les tortues étaient en nombre incalculable et nous trouvâmes en quantité des œufs à tous les stades d'incubation et ceux qui contenaient de petites tortues déjà complètement formées étaient encore meilleurs que ceux fraîchement pondus. En un mot, nous menâmes une vie insouciante et fort agréable, soit sur notre radeau, soit à terre, soit en chassant notre dîner, soit en ajoutant un gramme ou deux à la bouteille renfermant l'or.

Peu à peu nous approchions du Marañon. *Yacumamam* nous était sans doute favorable, car il retint les pluies dans le ciel et tandis qu'à ce moment nous aurions

dû nous serrer en grelottant autour du feu de camp, nous étions confortablement assis à l'ombre du toit de chaume de notre maison flottante, jouissant intensément de la dernière semaine de la saison sèche. Oubliant complètement que si nous n'atteignons pas le Pongo avant les pluies, il nous faudrait attendre toute une saison pour le franchir, nous nous laissions emporter tranquillement et en toute insouciance au fil de l'eau, vivant uniquement le jour présent.

Pour éviter que cette vie ne devînt monotone, nous eûmes quelques incidents de route, dont l'un nous fournit aux dépens d'Ambusha une provision de gaieté pour plusieurs semaines. Il était midi et cet énergumène s'était aventuré seul dans la forêt tandis que nous flânions près des canots amarrés le long d'un banc de sable. Tout à coup nous le vîmes bondir hors du fourré en hurlant, et, dans un sprint désespéré, s'élancer vers la rivière. Nous crûmes tout d'abord à une attaque d'un parti de Huambisas, mais la cause de la terreur du malheureux ne tarda pas à nous apparaître. A moins de deux yards derrière lui, un serpent noir ondulait sur le sol, ne perdant pas un pouce de terrain. Avec un gémissement désespéré, Ambusha se rua dans l'eau, juste à temps pour échapper aux terribles crochets. Le serpent s'arrêta et, au même moment, je le coupai en deux d'un coup de fusil.

On a raconté beaucoup d'histoires sur les serpents donnant la chasse à l'homme, mais mes nombreuses expériences avec toutes sortes de reptiles dans les trois Amériques m'ont convaincu que, tout au moins sur le continent américain, ce fait est extrêmement rare. L'aventure d'Ambusha est le seul exemple dont j'aie jamais été témoin. Mes compagnons avaient tous été mordus, je l'avais été moi-même, mais aucun de nous n'avait jamais été poursuivi. C'est toujours le contraire qui était arrivé. Ce jour-là, par contre, il n'y avait aucun doute à avoir sur les intentions du poursuivant d'Ambusha. Long de trois

pieds à peine, pas plus gros que le pouce, avec une tête démesurée par rapport au reste du corps, taillée en losange et posée sur un cou trop mince (la marque de fabrique de tous les serpents venimeux), il n'avait pas hésité à attaquer et à poursuivre un adversaire aussi imposant qu'un homme, se fiant sans doute à la puissance et à la sûreté de son venin.

Nous examinâmes de très près ce phénomène. Il était d'un noir de jais, sauf le ventre d'une teinte plus claire. La gueule était armée de la paire habituelle de crochets à venin, longs d'environ trois quarts d'inch (dix-huit à dix-neuf millimètres). Trois autres paires de crochets de longueur décroissante étaient plantées dans la membrane du palais et complétaient la paire principale, qu'elles devaient sans doute remplacer en cas d'accident. Peut-être ces serpents changent-ils de crochets comme ils changent de peau. Ce reptile est le plus long serpent venimeux que j'aie vu dans le bassin de l'Amazonie.

Les marais tropicaux qui couvrent toute cette région sont si favorables au développement de tout ce qui rampe qu'il est surprenant que le nombre de serpents *venimeux* soit si réduit. Pendant mes six ans de pérégrinations à travers la forêt amazonienne, je n'ai pas rencontré en tout plus d'une demi-douzaine de serpents venimeux se répartissant en trois espèces, dont deux ne dépassent pas quinze inches de long. Leur morsure est mortelle pour les Indiens, mais je crois que ceux-ci meurent plutôt par conviction que des effets du venin. Jack et moi avons été tous deux piqués par un serpent, qui tue son Jivaro à chaque coup, et nous n'en sommes pas morts. Les Indiens ne connaissent et d'ailleurs ne cherchent à découvrir aucun remède contre ces morsures. Dans ce cas ils sont absolument fatalistes, se contentant de dire : « J'ai été mordu » et se couchant pour mourir.

Notre descente du fleuve s'étant poursuivie régulièrement, nous atteignîmes l'endroit où nous avons reçu

la visite de feu Tuhimpui et de ses acolytes. Nous nous mîmes alors au travail pour déterrer les réserves que nous avions laissées dans une cache et qui consistaient en une bonbonne contenant cent livres de riz et une caisse de trois mille cartouches. Tout était intact, car nous avions eu la chance de terminer le travail avant l'arrivée de nos « alliés ».

Après avoir abandonné mon journal, j'avais essayé de conserver le compte des jours au moyen d'encoches sur un manche de pagaie, mais je perdis celle-ci dans le courant de novembre. Il me semble que c'est à la fin de ce mois que nous arrivâmes à l'embouchure du Santiago et que nous eûmes de nouveau à affronter le Pongo. Le Marañon était encore à un niveau assez bas, aussi nous préparâmes-nous à passer immédiatement. Notre énorme radeau étant trop difficile à manœuvrer pour affronter les dangers du Pongo, nous décidâmes de le diviser en trois et, pour faire ce travail, nous nous arrêtâmes pendant deux jours sur le banc de sable qui s'étend à la jonction des deux rivières, là où les Antipas avaient installé un marché en notre honneur ou plutôt en l'honneur de notre pacotille. En passant j'ajouterai qu'il ne restait rien des amas de légumes et de fruits que nous avions abandonnés lors de notre départ. Comme nous espérions redescendre le Santiago après en avoir atteint le bassin supérieur par la Morana, nous cachâmes sept ou huit canots sur la rive droite à quelques centaines de mètres de là, afin de nous permettre de fabriquer un radeau pour franchir à nouveau le Pongo à notre retour.

C'est pendant cette traversée des gorges que nous séjournâmes une semaine entière sur cette petite plage que j'ai baptisée la « Pongo Playa » et qui est le seul point sur toute la longueur du cañon où l'on puisse débarquer et camper. C'est un endroit de toute beauté. La baie a la forme d'un triangle, dont la base au bord de l'eau aurait environ trente yards de long et la hauteur

sensiblement la même dimension. Vers le sommet, elle se rétrécit au point de n'être plus qu'une crevasse dans la falaise et cette fente est si complètement obstruée de végétation tropicale qu'on n'a aucune envie de s'y aventurer. Ces curiosités n'existent plus pour ceux qui ont constaté par eux-mêmes quelle multitude d'insectes agressifs peut réveiller l'exploration imprudente d'un coin tranquille. J'ai déjà parlé de la hauteur des falaises. Je ne puis croire qu'elles dépassent mille pieds. Leurs parois nues, lisses et grises, composent un fond impressionnant à la coquette petite plage qui se cache à leurs pieds. Protégée de la force dévastatrice des eaux par une jetée naturelle de roches, ornée au centre d'un cyprès isolé, sur lequel s'entassent les orchidées, les mousses, les lianes et autres plantes grimpantes, cette petite aire de sable fin constitue un havre accueillant pour les voyageurs, il est vrai assez rares, qui fréquentent ce pays.

Comme bivouac, c'est l'idéal. A l'abri du vent et des ardeurs du soleil on peut s'y reposer confortablement des lutttes soutenues contre les courants qui en défendent l'approche. Nous nous y installâmes donc et nous débarquâmes tout notre matériel pour le faire sécher soigneusement. Un inventaire nous rassura sur la question des vivres ; nous avons encore en quantité du riz, des haricots, de la viande fumée, du sucre, du rhum et des œufs de tortues conservés dans le sel.

Une nuit nous eûmes une alerte, Ed n'ayant pas été maître de ses nerfs alors qu'il était de garde. Ayant appelé Jack, d'une voix étouffée, il lui montra des choses qui bougeaient au bord de l'eau, et tous deux discutèrent en mots pressés sur la nature de ces ombres.

« Il y a un instant ils étaient là et maintenant regardez, qui rampent vers le camp », murmura Ed et il tira. Réveillé par la détonation et voyant qu'elle n'avait produit aucun résultat, je suggérai d'aller voir ce qu'il en était avant de gaspiller des munitions. Nous ne trou-

vâmes qu'une rangée de sacs et de caisses très pacifiques. Le lendemain matin, désireux de savoir si Ed avait touché juste, je procédai à un examen plus détaillé et non sans ennui je constatai qu'il avait choisi comme cible le ballot contenant nos seuls effets convenables en vue de notre retour à la civilisation. La balle avait fait seize trous dans mon meilleur pantalon soigneusement plié et enveloppé dans du caoutchouc et elle avait achevé sa course dans l'unique paire de chaussures de Jack, la seule qu'il eût jamais pu trouver à sa pointure.

La nuit suivante, ce fut le tour de Jack de nous réveiller en sursaut, en se dressant tout à coup d'un bond hors de sa couverture avec un cri sauvage. Un instant après, tandis qu'il reprenait ses esprits et se demandait ce qui lui était arrivé, une énorme orchidée, avec les racines et le reste, s'écrasait à l'endroit même d'où il venait de se lever si subitement et si à propos. Elle pesait au moins cent livres et tombait du cyprès d'une hauteur de vingt yards. C'est un vrai miracle que Jack ait ce jour là échappé à la mort.

Nous fûmes chagrins de quitter notre petite plage où nous avons passé de si bons jours avec, comme unique travail et principale distraction, de jeter des morceaux de bois dans la rivière et de parier sur le nombre de cercles qu'ils décriraient avant d'être engloutis par le tourbillon, mais nous savions qu'il nous fallait atteindre la Morona avant les crues de l'hiver.

En arrivant à Borja, après une traversée sans histoire nous nous arrêtàmes pour voir ce qu'il était advenu des semis que nous avons faits quatre mois auparavant. Le blé avait mûri et séché sur pied et ne pouvait guère servir que de combustible ; par contre, la récolte d'arrow-root était abondante et, de plus, tendre et farineuse à souhait. Malgré notre désir de ne pas perdre de temps, nous ne pouvions négliger l'occasion qui nous était offerte dans cet endroit privilégié de nous réapprovisionner en légumes

frais et en viande fumée. Nous restâmes par suite à Borja le temps nécessaire pour constituer un stock de vivres de choix que nous estimions suffisant pour quatre mois et qui se composait de la récolte d'arrow-root, de pécarî fumé et d'extrait de viande fait avec du singe.

Cette dernière préparation fut un vrai succès. La recette est simple. Nous faisons bouillir un singe préalablement écorché et vidé, jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un mélange informe de chair, d'os et de graisse. Le contenu de la marmite était ensuite passé à travers le chapeau en vannerie de Jack, puis le liquide obtenu était bouilli, avec addition de poivre et de sel, jusqu'à la consistance de l'extrait de bœuf du commerce. Conservé dans des boîtes de beurre vides, il se gardait indéfiniment et nous donna ultérieurement d'excellents potages. C'est un des meilleurs moyens que nous découvrîmes pour conserver des vivres. Le chapeau de paille qui nous servait de tamis était célèbre non seulement par les services qu'il nous rendait dans la préparation de notre concentré de singe, mais encore par son origine. Il avait en effet été donné à Jack par un Indien de Barranca qui avait matérialisé par ce cadeau l'émotion qu'avait provoquée en lui la vue des pieds démesurés de notre ami.

Un des plus grands ennuis que nous eûmes pendant ce séjour fut causé par l'abondance des *blue bottles* (1) ou mouches à viande. Il nous était impossible d'aérer nos couvertures comme nous aurions voulu le faire, car si nous les avions laissées une heure étendues, elles auraient disparu sous les œufs, comme une expérience qui ne fut pas renouvelée nous le montra. C'était naturellement la même chose avec les animaux que nous abattions. S'ils n'étaient pas suspendus aussitôt dans la fumée, ils étaient perdus. Il n'y avait heureusement ni moustiques, ni mouches de sable. Les fourmis seules nous persécu-

(1) Littéralement : bouteilles bleues.

taient. Toutes les espèces étaient largement représentées et tout ce qui traînait en attirait aussitôt un nombre considérable. Néanmoins notre séjour à Borja fut agréable et les jours passèrent gaiement et rapidement.

Quand nous quittâmes Borja, il fut décidé à la satisfaction générale qu'Ambusha s'en irait. Nous lui donnâmes tous les canots dont nous n'avions que faire, ne conservant que l'*Exploradora* pour notre voyage sur la Morona et trois ou quatre canots jivaros que nous cachâmes à l'embouchure de cette rivière en cas de besoin.

Nous atteignîmes la Morona à peu près vers Noël, après avoir passé une nuit à notre vieux camp de l'île Mitaya, ce qui ne servit qu'à offrir un festin aux moustiques. C'est là qu'Ambusha nous quitta, pas plus malheureux de s'en aller que nous ne le fûmes de ne plus le voir. En trois ou quatre jours il pouvait atteindre Barranca, où il vendrait facilement quelques-uns des canots. Il continuerait alors jusqu'à Iquitos en vendant le reste aux nombreuses stations qui bordent le Marañon sur ce parcours.

Réduits ainsi à quatre, nous pointâmes la lourde proue de l'*Exploradora* une fois de plus vers l'amont, cette fois pour affronter les eaux de la Morona, trouver de nouvelles aventures et peut-être découvrir la source de l'or des Incas.

CHAPITRE XXIII

LES FOURMIS DE L'AMAZONE

Pendant quatre-vingt-dix jours nous remontâmes à la pagaye et à la perche d'abord la Morona, puis, à partir du soixantième jour, le Cusulina qui forme la Morona en se réunissant avec le Cangaimi. Ce dernier, d'après la teinte trouble de ses eaux, doit venir des terres basses situées au pied des Andes, tandis que le Cusulina sort directement de la région montagneuse, car ses eaux sont claires, n'ayant coulé que sur un sol de sable et de gravier, alors que son frère s'est ouvert un chemin à travers l'argile et la vase.

La Morona proprement dite draine une région basse, dont une grande partie est inondée pendant la moitié de l'année, quoique les crues n'aient pas la régularité absolue de celles de l'Amazone ou des grands affluents. Les différences de niveau de l'Amazone en saison sèche et en saison humide varient de vingt-cinq à cinquante pieds suivant les localités, et les saisons sont nettement tranchées, tandis que la Morona inonde son bassin d'une façon intermittente pendant les six premiers mois de l'année. La profondeur varie très rapidement et en concordance parfaite avec les pluies locales. En conséquence, les fougères et les palmiers qui aiment l'humidité occupent une place prépondérante dans la composition de la forêt qui borde les rives de la Morona, alors que ces essences sont plus clairsemées dans le bassin du Santiago. Les géants qui abondent dans les régions à l'abri de l'inondation sont

ici assez rares et le plafond moyen de la forêt ne dépasse guère cent cinquante pieds.

Sur la Morona la monotonie du paysage n'est rompue par aucun accident de terrain, et c'est interminablement la forêt impénétrable. Le gibier est aussi abondant dans cette région que dans le reste du bassin. On trouve en quantité des oiseaux semblables au faisán, à la caille et à la perdrix, ainsi que l'inévitable *paujil*, le dindon, le perroquet et le *yungaruru*. On n'a pas souvent l'occasion de voir ce dernier, mais on entend fréquemment son cri musical. On rencontre également très souvent le *trompitero*, dont le nom espagnol a été adopté par les Indiens. C'est un oiseau qui ne vit qu'en compagnie et qui, lorsqu'il est levé par le chasseur, pousse un ricanement vibrant et sonore, capable de donner la chair de poule à un novice. Ses longues jambes sont couvertes d'écaillés d'un vert brillant, semblables à celles de la cigogne, sa tête, son cou et son corps sont ceux d'un poulet et son plumage est d'un gris tacheté. C'est évidemment un oiseau coureur, qui niche sur le sol.

Cette rapide énumération des oiseaux de la Morona serait incomplète si je ne mentionnais pas le *flautero* ou flûtiste. En effet, dans ce pays où un chant harmonieux est si rare, ce petit oiseau, mignon comme un roitelet, siffle un air doux et tendre comme les notes de l'instrument dont il porte le nom. Parmi les oiseaux d'eau, un des plus gracieux est le flamant, que l'on voit gracieusement dressé sur le fond de tous les bras morts de la Morona et les plus impressionnants la cigogne et le héron blancs dont les bandes au repos ressemblent de loin à une troupe de matelots en treillis prêts pour la revue.

Nous continuions à lutter pour remonter le courant à travers cet immense dédale de marais. Les jours succédaient aux jours sans incidents dignes d'être notés. Les seules différences étaient une bonne ou une mauvaise chasse, une avance facile ou difficile, une pluie froide ou

un chaud soleil. Lorsque nous atteignîmes le bassin supérieur, il y eut une série de crues qui rendirent difficile le maniement du canot. Dans ces occasions, les îles et les bancs de sable étant submergés, nous devions passer les nuits sur les rives.

Nous n'avions pas à redouter d'attaques de sauvages, mais nous fûmes envahis par un ennemi beaucoup plus redoutable : les fourmis. Je pourrais consacrer deux forts volumes aux fourmis de l'Amazone sans épuiser le sujet, mais comme le présent ouvrage n'est pas un traité d'histoire naturelle, je ne donnerai pas la masse de détails, qui serait nécessaire au lecteur pour se faire une idée du nombre de variétés de cet insecte qu'on peut trouver dans la forêt amazonienne. Par contre, je crois utile de lui consacrer quelques pages, car il est caractéristique de ce pays, où on ne peut s'asseoir ou même rester debout immobile, ne serait-ce que quelques instants, sans être découvert et attaqué par une vingtaine d'espèces différentes, allant des naines rouges presque invisibles à la fourmi alligator qui mesure un inch et quart (un peu plus de trois centimètres). Je me limiterai aux espèces principales.

De toutes les fourmis de l'Amazone, les fourmis noires sont les plus ennuyeuses, les *iuturis* les plus dangereuses et les fourmis guerrières les plus indomptables. Les fourmis noires pullulent partout. Une belle nuit on se réveille pour constater que les couvertures en sont littéralement couvertes et que, naturellement, tout le camp en est infesté. Il n'y a alors rien d'autre à faire que de battre précipitamment en retraite vers les canots, le seul endroit où l'on soit à l'abri de cette engeance. Quand le jour paraît, on déblaye un petit coin de façon à ce que les rayons purifiants du soleil puissent atteindre le sol, puis avec une perche on fait passer la couverture et le reste du matériel dans le petit carré ensoleillé où pas une fourmi ne s'attarde, car heureusement, comme tous les habitants

du sous-bois humide et sombre, elles ont horreur de la lumière et de la chaleur. Parfois les canots eux-mêmes ne sont pas exempts des incursions de cette engeance et si les amarres ne plongent pas dans l'eau, les fourmis grimpent à bord et prennent possession de la place. Une fois qu'elles sont installées, le seul moyen de s'en défaire est de mettre les canots au soleil assez près du bord pour que des perches tendues du bordage à la rive puissent servir de passerelles. Aussitôt qu'elles sentent la brûlure de leur ennemi, les envahisseuses se bousculent pour regagner la terre. Être découvert par une fourmi noire équivaut à l'être par des millions, car elles se transmettent la nouvelle avec une promptitude effrayante. J'en ai fait souvent l'expérience avec une goutte de melle ou un morceau de sucre.

Si la fourmi noire est une vraie peste, elle est inoffensive, tandis que l'*iuturis* est vraiment dangereuse. Une simple piqûre de la queue d'un de ces insectes suffit pour provoquer une fièvre qui dure deux ou trois jours. Heureusement ces insectes agressifs ne sortent que le jour, tout au moins je n'en ai jamais souffert la nuit. On les trouve partout, dans les arbres où elles ont leurs nids aussi bien que sur le sol. L'eau même ne les effraye pas ; c'était une *iuturis*, cette fourmi dont j'ai raconté l'histoire et qui avait pénétré dans notre canot en suivant l'amarre, bien que celle-ci fût en partie sous l'eau. Leur piqûre est excessivement douloureuse. Elle ne produit pas de cloque, ni ne laisse de marque, mais tout le membre piqué est immobilisé pendant quelques minutes et le poison injecté est si violent qu'il provoque pendant deux heures ou plus une vive douleur qu'on ne peut supporter en restant immobile. Comme elles sont répandues en grand nombre dans tout le bassin de l'Amazone et que, d'autre part, elles sont naturellement agressives, les *iuturis* sont le plus grand fléau qu'ait à redouter le voyageur qui s'aventure hors des grandes routes de la forêt, que sont les rivières.

La plus intéressante de toute la famille fourmi est la fourmi guerrière qui est carnivore. Malheur à l'animal blessé ou à l'homme malade que la fourmi guerrière trouve sur son chemin.

Toutes les fourmis voyageuses comprennent trois catégories d'individus : les mâles, les femelles et les ouvrières. Chez la fourmi guerrière, cette dernière catégorie se divise encore en deux classes : les officiers et les simples soldats. Les premiers mesurent juste un demi-inch et les derniers varient d'un cinquième à un tiers d'inch, mais cette différence de taille mise à part, les deux classes sont absolument semblables. Le corps et les pattes sont rouges et recouverts d'une carapace plus dure que chez la fourmi ordinaire. La tête est parfaitement ronde, couleur d'ivoire, lisse, dure et luisante. Sa grosseur est hors de proportion avec celle du corps et chez l'officier elle atteint les dimensions d'un petit pois. De cette coupole d'ivoire sortent deux pinces semblables à des cisailles et rouges comme les pattes de l'insecte. Ce sont les armes avec lesquelles il saisit et déchire sa proie. Si une de ces fourmis vous agrippe la jambe et que vous tentiez de l'arracher, elle vous laissera sa pince dans la peau plutôt que de desserrer sa prise.

La fourmi guerrière mérite bien son nom, car c'est la plus courageuse et la plus disciplinée de toutes les créatures. Elle se déplace dans la forêt en armées considérables, dont le pouvoir de destruction est illimité. Aucun obstacle ne peut arrêter une de ces colonnes compactes, dont l'ordre de marche est celui d'un bataillon d'infanterie, avec environ vingt soldats de front et cinq rangs au pied, les officiers en serre-files sur les flancs à une distance constante de quatre ou cinq inches. J'ai souvent rencontré de ces armées dans la forêt et plusieurs fois j'ai tenté de remonter la colonne pour en trouver la queue ou découvrir d'où elle sortait, mais je n'ai jamais réussi, même après avoir parcouru *deux ou trois milles*.

Ces fourmis semblent n'avoir pas de nids et être continuellement en mouvement. Le nombre d'individus composant une de ces colonnes peut être estimé facilement et doit certainement dépasser le demi-million au mille.

Vers de terre, larves, chenilles, crapauds, grenouilles, lézards et même rats, tout ce qui se trouve sur le passage d'une colonne a rencontré son trépas aussi sûrement que sous les roues d'un camion de cinq tonnes. Les grands animaux eux-mêmes, s'ils sont blessés et incapables de se mouvoir, ne laissent pas d'autres traces qu'un tas d'os nettoyés de façon parfaite, et cette opération ne demande pas plus de vingt-quatre heures.

J'ai déjà dit que la fourmi guerrière était brave entre les braves. Dans une colonne en marche, les soldats qui forment la tête se jettent sur une branche enflammée et éteignent le feu avec leur propre corps, afin que le reste puisse passer sur leurs cadavres. Même si la chaleur est suffisante pour les avertir du danger, ils ne font pas un détour, mais se précipitent à la mort. Ces insectes sont animés d'un esprit combatif indomptable, supérieur à celui de n'importe quel soldat au monde. Je les ai vus se précipiter sur un cigare allumé et mordre à pleines pinces dans le feu. En une demi-minute, le cigare était déchiqueté en petits morceaux, mais une douzaine de fourmis avaient dû se sacrifier pour l'éteindre.

Dans les camps d'exploitation de caoutchouc, une visite de ces insectes est toujours bien accueillie, car c'est le moyen le plus sûr de débarrasser la place de toutes les vermines, souris, vers ou autres êtres rampant, courant ou sautant qui pullulent dans ces endroits. Après le passage de la colonne, il ne reste pas un signe de vie, car lorsque la tête a découvert une maison, un corps ou une mine quelconque à exploiter elle s'arrête, le gros se rassemble et chaque soldat ne reprend son rang et la marche qu'après avoir arraché sa pleine charge de butin, qu'il emporte entre ses pinces. J'ignore comment la queue



UNE TÊTE DE GUERRIER JIVARO MOMIFIÉE ET RÉDUITE

La reproduction est à peu près grandeur naturelle, la tête mesurant 8 centimètres de la section du cou au sommet des cheveux.

(Musée d'anthropologie du Trocadéro.)



(Photo Exclusive New Agency.)

UN INDIEN DU RIO APAPORIS AVEC LA SARBACANE ET LE CARQUOIS. SON PHYSIQUE PUISSANT L'APPARENTE AUX JIVAROS.

de la colonne peut trouver de quoi se nourrir, peut-être existe-t-il chez ces insectes quelque système de communisme et, en arrivant à la halte, le butin fait par l'armée est-il rassemblé et partagé?

Après avoir pagayé pendant soixante jours, ce qui représente une distance d'environ trois cents milles, nous entrâmes dans le Cusulina, *en route* pour Macas. Nous y trouvâmes un courant encore plus violent que dans la Morona, mais, par contre, le peu de profondeur de la rivière nous permit d'avancer à la perche. Les jaguars étaient très nombreux et nous en vîmes souvent traverser la rivière à la nage ou plonger pour attraper les poissons, dont ils sont friands. Contrairement aux autres félins, ces gros chats n'ont pas peur de l'eau. Leur peau est sans valeur au point de vue commercial, car leur pelage est très clairsemé, de sorte que lorsque la bête est dépouillée, la fourrure perd tout le charme qu'elle possédait sur l'animal vivant. Dans les hautes Andes, cependant, ces peaux sont très appréciées pour orner les lourdes culottes de cheval en cuir que portent les gauchos pour chevaucher à travers la savane.

Après vingt-cinq ou trente jours de remontée, car nous avions complètement perdu la notion du temps écoulé, nous arrivâmes à une piste de portage, qui relie la rive droite de cette rivière à Macas, et par delà cette ville au Santiago. Nous avons traversé une vaste région inexplorée pour atteindre par l'envers, si on peut dire, les extrêmes limites du monde civilisé dans ce pays. Nos observations avaient été malheureusement assez limitées sur la Morona et le Cusulina, car nous n'avions eu ni le temps, ni le désir de nous éloigner du cours principal pour nous perdre dans des marais sans fin. Ces divagations auraient été d'ailleurs très dangereuses, car avec les changements de niveau si brusques et si importants des eaux, il aurait pu très bien nous arriver que notre lourde embar-

cation se trouvât un beau matin à sec à quelques centaines de mètres d'un chenal navigable et que la crue suivante susceptible de la remettre à flot se fît attendre pendant des semaines. Le seul moyen dans ce cas est de construire une route avec des rondins recouverts d'écorce d'orme lisse et glissante.

Le seul représentant de la civilisation que nous trouvâmes à l'endroit où s'amorçait la piste était un vieil Équatorien, un sang-mêlé qui, vêtu uniquement d'une paire de caleçons blancs, jouissait au milieu de sa famille d'un bien-être parfait. Il possédait un *chacra* bien cultivé, qui lui fournissait le café, le cacao, les bananes, les arrow-roots, en un mot tout ce qui est nécessaire à la satisfaction des besoins limités que peuvent avoir ces gens simples. Ses journées se passaient à chasser et à pêcher, sans qu'il fût jamais importuné par le percepteur ou par le garde-chasse, ni même par aucune loi humaine. Par l'intermédiaire d'un jésuite de Macas, il se procurait les haches et les machetes dont il pouvait avoir besoin, en échange d'un peu de poudre d'or qu'il trouvait dans la rivière devant sa porte ou éventuellement d'une charge de café, de vanille ou d'un autre produit du sol, dont la récolte avait été supérieure à ses besoins. Sa basse-cour se composait de *paujils* et de *trompiteros* domestiqués, de perroquets et de quelques poulets. Il avait réussi à rassembler pour son usage tous les instruments et ustensiles qui pouvaient lui être utiles, parmi ceux employés par les chrétiens et par les Jivaros. Autant que j'aie pu en juger, ce sage ne désirait rien en dehors de ce qu'il possédait et, par suite, avait découvert le secret du bonheur sur cette terre. Son cas n'est d'ailleurs pas isolé, c'est celui de centaines de postes disséminés sur la frontière du territoire des Jivaros, là où la vie n'offre pas de difficultés. Tandis que dans ces lieux bénis la nature offre à l'homme sur un plat d'argent tout ce qui lui est nécessaire, nous autres, dans les grandes villes, luttons combien péniblement pour vivre.

Nous conclûmes un marché avec ce vieux philosophe. Il se chargeait de nous procurer les hommes nécessaires pour transporter notre matériel jusqu'à un point d'embarquement sur le Santiago et, en échange, nous lui laisserions l'*Exploradora*. L'équipe qu'il nous fournit était certainement composée des plus habiles gentlemen aux doigts crochus que j'aie jamais rencontrés. Ce talent est commun à tous les sauvages de l'Amazone, mais il devient du génie chez les Indiens à demi civilisés qui, dans les postes frontières, ont subi le contact et l'influence de leurs frères blancs. Nos porteurs étant peu nombreux devaient faire deux voyages, mais nous surveillâmes en personne le transport de nos biens les plus précieux.

La réunion de cases à toit de chaume qu'on appelle Macas s'élève à environ quatre milles du Santiago. Lors de notre passage la population ne se composait que d'un seul prêtre, les autres étant partis en tournées d'apostolat pour administrer les sacrements dans les villages environnants, et de quelques renégats jivaros qui avaient été chassés de leur tribu pour quelque offense à la morale de leur peuple. Ils avaient d'ailleurs très vite découvert que dans leur nouvel habitat ils pouvaient avec impunité renouveler les mêmes fautes ; par contre, ils avaient troqué leurs entre-jambes pour des pantalons.

Le prêtre, qui était alors seigneur et maître de Macas, ne sembla pas très heureux de nous voir, mais lorsqu'il apprit que nous n'avions pas l'intention de nous arrêter et que nous désirions nous embarquer sur le Santiago, il devint d'une extrême amabilité et fit pour nous tout ce qui lui était possible. Grâce à son influence, notre matériel arriva instantanément dans le village, fut transporté aussi rapidement sur le Santiago et nous eûmes toute facilité pour acheter un canot. Il nous assura, d'autre part, que le climat était « venimeux », que si nous séjournions dans le pays nous ne pouvions manquer de contracter au moins la petite vérole ou le béri-béri, et

qu'enfin nous étions arrivés dans la plus mauvaise saison de l'année.

En fait, pendant l'hospitalité de vingt-quatre heures qu'il nous donna, ce brave prêtre nous fit une peinture aussi détaillée que complète des horreurs de la vie à Macas. Je ne sais exactement ce qu'il craignait, mais il est bien certain qu'il ne désirait en aucune façon jouir longtemps de notre compagnie.

En interrogeant les Indiens sur la possibilité de trouver de l'or dans le Santiago, nous apprîmes que le précieux métal était abondant près de Macas, mais les échantillons qui nous furent montrés étaient d'une contexture légère et floconneuse, preuve qu'ils avaient été roulés pendant une assez longue distance. Par conséquent, l'or à forte densité que nous avons trouvé dans le Santiago devait provenir des affluents de l'ouest. Bien qu'avec notre matériel plus perfectionné nous fussions à même d'obtenir des résultats supérieurs à ceux obtenus par les Indiens, qui se servent comme battée d'une peau de singe tendue sur un cercle de rotin, nous décidâmes néanmoins de ne pas remonter plus haut le Santiago et de redescendre le fleuve pour rechercher l'origine du métal dense. Remonter au delà de Macas n'était pas une petite affaire, car il nous aurait fallu escalader les contreforts des Andes et, par suite, abandonner la plus grande partie de notre matériel. Nous n'accordions d'autre part qu'un crédit très limité aux indications qui nous avaient été données par les Indiens sur les ressources en or du pays, car nous savions qu'ils se contentaient de gratter avec leurs mains la surface du gravier recouvrant le lit de la rivière au lieu de creuser jusqu'au fond rocheux.

C'est ainsi que le lendemain de notre arrivée à Macas nous embarquâmes tout notre matériel sur notre nouveau canot et que nous commençâmes la descente du Santiago. Nous étions accompagnés d'un jeune Indien que notre hôte de Macas nous avait confié avec mission de lui

trouver une occasion d'apprendre un métier dans « une des grandes cités de l'Amazone comme Pennsylvanie, Londres, Paris ou Californie ! » Cette conception de la géographie peut sembler surprenante, mais l'ignorance était alors la règle parmi tous les habitants du pays, y compris même les plus riches caucheros. Le gamin s'acquitta consciencieusement de ses devoirs de domestique jusqu'à notre arrivée à Barranca, où nous le passâmes en charge à don Juan Ramirez.

En définitive, comme nous nous trouvions au plus fort de la saison des pluies et que, par suite, le débit des rivières était considérable, nous n'eûmes pas la possibilité de faire une prospection méthodique. Nous dûmes nous contenter de repérer et de noter les embouchures des ruisseaux et des rivières qui se jetaient dans le Santiago aux environs de l'endroit où, cinq mois auparavant, nous avions trouvé de l'or et de là conclu à l'existence d'un placer. Tout le pays semblait avoir été transformé et nous ne retrouvions aucun des coins familiers où nous avions campé et lavé le sable à notre précédent voyage. En fait, tous nos anciens bivouacs étaient alors sous vingt pieds d'eau et pas une fois nous ne pûmes dormir sur le sable. Même dans la forêt il était difficile de trouver un endroit sec et l'eau était de plus en plus envahissante au fur et à mesure que nous approchions du Marañon. La nuit l'un de nous devait sans cesse monter la garde dans le canot, le niveau de la rivière accusant des différences de dix mètres en une nuit. J'avais appris à mes dépens sur le Yasuni la nécessité de cette précaution, et d'ailleurs, même en été, on court toujours le risque d'une décrue de deux pieds qui laisse le canot à sec loin de l'eau, si on n'a pas eu la prudence de l'attacher à deux ou trois piquets plantés au large aussi loin que possible.

Pendant toute cette descente du Santiago, nous véçûmes sous un déluge continu, plus ou moins violent

suivant les jours, mais incessant. Le soleil était masqué par un ciel gris, l'eau claire avait été changée en un torrent boueux, et là où auparavant nous fuyions la chaleur de midi, nous devions pagayer de toutes nos forces sous l'averse pour nous réchauffer. Pendant la plus grande partie du jour nous ne portions qu'un caleçon, réservant nos effets de laine pour la nuit, après que nous avions dressé la tente. La température moyenne devait être d'environ 25 degrés centigrades, mais la pluie était plus froide. Cependant, tant que nous étions en action, il était moins pénible de rester nus que de supporter des vêtements mouillés. Vers deux ou trois heures de l'après-midi, nous commençons à chercher un point favorable à l'établissement du camp et, lorsqu'il avait été trouvé et déblayé et que la tente avait été dressée, il ne restait plus qu'à trouver du bois sec. Le seul moyen était de grimper sur un arbre mort et d'abattre quelques branches, il était impossible de trouver à terre du bois susceptible de brûler, car, dans cette humidité, le bois mort aussitôt tombé pourrit et se gonfle d'eau comme une éponge.

Notre avance était si rapide que nous atteignîmes le Pongo de Manseriche quinze jours après avoir quitté Macas. Sans grands efforts, nous faisons nos cinquante milles par jour. Notre dernière nuit avant d'entrer dans le Marañon se passa dans le canot, car nous ne pûmes trouver un emplacement convenable pour camper. Au confluent des deux rivières, nous renflouâmes les sept ou huit pirogues qui avaient appartenu aux malheureux Jivaros de Tuhimpui. Fort heureusement nous les avons cachées dans un petit bras inaccessible aux crues. Avec les six meilleures, renforcées et protégées à l'extérieur par des troncs de *balsa*, le tout lié solidement par un lacs de lianes, nous construisîmes un radeau assez peu maniable, mais insubmersible, et capable de nous faire franchir les gorges où, à cette époque de l'année, les eaux devaient

être à un niveau bien supérieur à celui de nos traversées antérieures.

Même ainsi équipés, nous dûmes attendre quelques jours le moment favorable, où l'eau serait plus basse et la crue en régression, car il y a une différence considérable dans la violence du courant suivant que l'eau monte ou baisse, même si le niveau est le même dans les deux cas. Pour avoir un toit pendant cette période d'observation, nous construisîmes sur la rive droite du Marañon, en face de l'embouchure du Santiago, un camp permanent composé de trois abris solides et parfaitement étanches, l'un pour la cuisine, l'autre comme magasin et le troisième pour nous-mêmes.

Ces huit ou dix jours d'attente passèrent rapidement en chassant, en jouant aux cartes et en savourant le luxe d'être au sec et de pouvoir s'asseoir sans éclabousser son voisin. Cependant nous étions tous impatients de tenter le passage aussitôt qu'une occasion s'offrirait. Un jour que la pluie tombait plus violemment que jamais, la rivière se mit à baisser, la pluie ayant vraisemblablement cessé dans le bassin supérieur. C'était le moment, d'autant plus que nous croyions ne pas risquer grand'chose sur notre radeau.

Ce fut la traversée la plus dure de toutes celles que j'ai faites. Une fois qu'on est lancé dans une telle aventure, il est impossible de s'arrêter et, d'un bout à l'autre des gorges, nous eûmes littéralement l'impression de plonger en une chute inéluctable. Les canots qui se trouvaient à l'extérieur du radeau étaient déjà à moitié pleins d'eau, quand nous arrivâmes au grand tourbillon. Lorsque, pris dans son remous, nous commençâmes à décrire le cercle fatal autour du bassin, je barrais le canot le plus au large et je me trouvai suspendu en l'air au-dessus de l'entonnoir, hurlant à mes compagnons : « Ramez, ramez comme des sauvages ou nous sommes perdus, nous tombons dans le trou. » A force de pagayes et de coups de

perches dans les rochers, nous réussîmes à arracher le radeau à l'aspiration du remous et à l'amener en eau relativement calme. La suite n'était qu'un jeu et bientôt notre embarcation bondit hors de la porte de l'est pour aborder à Borja.

Nous y passâmes la nuit, mais nous partîmes dès l'aube, car nous n'étions pas sûrs de trouver un autre campement avant Barranca où nous espérions arriver le même jour. Nous y réussîmes en pagayant dur en plein courant à la vitesse de dix milles à l'heure pendant douze heures.

Don Juan Ramirez se trouvait à Barranca, rentré sur l'*Onza* avec tous ses Indiens chassés des exploitations de caoutchouc par la crue annuelle. Nous étions au milieu d'avril 1900 lorsque nous arrivâmes, et notre intention, si on peut dire que nous avions des intentions bien définies à cette époque, était de poursuivre la descente du fleuve au moins jusqu'à Iquitos. Mais nous avons compté sans notre hôte.



CHAPITRE XXIV

BREGINIA

Tout esprit sain pourrait légitimement croire qu'à ce moment j'étais enfin prêt à rentrer dans le sein de ma famille, mais j'avais subi l'envoûtement de la forêt et je n'eus pas plus tôt atteint Barranca, où on était à même de reprendre goût à la civilisation et où on pouvait commencer à en apprécier les charmes, que je fus entraîné comme un fétu par le premier projet aventureux qui me fut présenté. Si par hasard don Juan Ramirez avait été absent, j'aurais peut-être une autre histoire à raconter, mais il était là et voici ce qu'il nous proposa.

On soupçonnait, nous dit-il, l'existence d'une tribu d'Indiens Zeparos, quelque part sur le Sicuanga, une petite rivière qui se jetait dans la Morona, environ à vingt jours de l'embouchure de celle-ci. Une fortune attendait l'homme qui serait capable de découvrir ces sauvages et de leur faire ramasser du caoutchouc. Lui, Ramirez, fournirait le nécessaire, si je voulais entreprendre ce rude travail. C'était toujours la même histoire qui se répétait. Sans un moment d'hésitation, je mordis à l'hameçon, mais il me fallait trouver un compagnon. Or, Jack Rouse et Game ne s'étaient pas arrêtés à Barranca, mais avaient continué la descente du fleuve, avec l'intention nettement exprimée de pousser jusqu'à Manaos, où ils pensaient trouver quelque moyen de sortir de ce pays. Ce fut la dernière fois que je vis mon ami Jack. Il avait été mon fidèle compagnon pendant quatre ans à travers les bons

et les mauvais jours et j'éprouvais une peine sincère à me séparer de lui. Il était vraisemblable que je ne le reverrais jamais, car des hommes comme Jack Rouse n'ont pas d'adresse de club (1) à vous donner, lorsqu'ils vous disent : « Au revoir ».

Il ne me restait par suite que Morse à qui m'adresser pour m'accompagner dans cette nouvelle expédition. Il accepta, mais sous condition que lorsque j'aurais atteint le bassin supérieur du Sicuanga et établi un camp, il me quitterait et retournerait à Iquitos, après avoir déposé à Barranca les Indiens que nous emmènerions comme payeurs. Il me promit, par contre, de revenir à Barranca six mois après pour savoir ce que j'étais devenu.

J'étais si bien décidé à partir que je ne fus pas arrêté par la perspective d'être abandonné en pleine forêt avec, pour toute compagnie, Supaitranca, un jeune Indien que j'avais engagé comme domestique deux ou trois jours avant. Ramirez nous équipa comme il était convenu et nous partîmes trois semaines après notre arrivée. Le voyage se passa sans incident et me rappela les meilleurs moments de l'expédition de l'or.

En un temps de record, nous atteignîmes l'embouchure du Sicuanga et nous mîmes le cap sur le nord-ouest. Cette rivière est en tout point semblable au Yasuni, sauf que sa largeur moyenne est de moitié plus petite. Ses eaux sont lentes et d'une teinte sombre, car elle draine une région de marais. Pendant toute la remontée, nous n'aperçûmes pas un indice de vie humaine et les derniers jours se passèrent à haler les canots par-dessus ou par-dessous des troncs d'arbres tombés en travers de la rivière.

En quelques jours nos Indiens eurent défriché et

(1) Aux États-Unis comme en Angleterre tout *gentleman* (qu'il ne faut pas confondre avec le français gentilhomme), est membre d'un club, où il reçoit ses amis, passe ses heures de loisir, fait adresser sa correspondance, etc. Le club, dans la vie anglo-saxonne, tient en grande partie la place du café en France.

déblayé une clairière spacieuse à trente jours de canot environ de l'embouchure du Sicuanga et lorsqu'ils eurent construit une hutte, ils partirent sous la conduite de Morse, ainsi qu'il avait été convenu, me laissant seul avec Supaitranca.

Je passai les trois ou quatre mois qui suivirent leur départ à circuler dans cette forêt et ces marécages, à la recherche de la tribu fantôme qu'on supposait fixée dans ces parages. Un jour je faisais vingt ou trente milles dans une direction, puis je recommençais dans une autre jusqu'à ce que j'eusse marqué sur des centaines de milles des pistes rayonnant autour de mon camp et couvrant au moins trois cents milles carrés, un simple point d'ailleurs dans cette immensité. Je ne rencontrai pas trace d'être humain et très peu de caoutchouc. Le pays était encore plus désolé que le Yasuni. J'avais l'impression qu'à part Supaitranca j'étais le seul homme sur la terre.

C'est alors que Supaitranca mourut. Il avait contracté une sorte de fièvre et, avec le fatalisme de ces Indiens, il se résigna aussitôt à mourir. Il se coucha et deux jours après c'était fini.

J'étais absolument seul, sans personne pour me tenir compagnie. J'aurais été heureux d'avoir au moins un perroquet ou même un *paujil* apprivoisé, mais j'étais dans l'endroit le plus désert que j'aie jamais vu. Je crois que, sauf dans les régions polaires, il n'est pas possible de trouver pareille solitude. Quand j'étais excédé de la vie au camp, j'emballais une provision de riz, une marmite, une chemise sèche, et armé de mon machete et de mon fusil, je partais pour une expédition de trois ou quatre jours ou même d'une semaine, au delà de la zone de pistes que j'avais marquées. J'espérais trouver, faute de mes Indiens, quelques collines ou même n'importe quoi, pourvu que fût rompue la déprimante monotonie de ces éternels marécages. La nuit je dormais sur une élévation de terrain, si j'en trouvais, ou sur un arbre, si

j'étais cerné par les marais. Heureusement les arbres qui poussent dans l'eau ne sont pas envahis par les insectes. Je construisais une plate-forme grossière avec des branchages posés sur deux branches et attachés avec des lianes. Je vivais absolument comme un animal, au jour le jour, quelquefois très embarrassé de trouver ma provende quotidienne.

Je vécus ainsi encore trois mois sans trouver le moindre indice susceptible de m'encourager à de nouveaux efforts et subitement je réalisai enfin l'absurdité et la futilité de mon entreprise. Tout cela était ridicule. En admettant même que j'aie pu déterrer une tribu d'Indiens, des hommes assez dépourvus de dignité pour vivre dans ces marais ne m'auraient pas été plus utiles que leurs frères du Yasuni. D'autre part, mes provisions s'épuisaient. Je décidai donc d'abandonner ce lamentable poste et le lendemain je commençai à creuser un tronc de palmier pour me faire un canot. Comme vivres, j'emportais un cuissot fumé d'un sanglier que j'avais abattu. Pour permettre à mon canot improvisé de résister aux eaux torrentielles de la Morona, car la saison humide était revenue et les rivières étaient en crue, je le garnis de chaque côté de troncs de *balsa* et bien m'en prit, car je n'avais jamais vu les eaux aussi hautes et le courant aussi dangereux dans la Morona et le Marañon. Après une descente de huit à dix jours, j'arrivai à Barranca, à ma grande satisfaction, car depuis l'embouchure du Sucuanga, je n'avais pas pu descendre à terre, bien que j'aie cherché une douzaine de fois un coin de terrain sec. Toute la région n'était qu'un immense lac.

Je n'étais pas à Barranca depuis plus de quelques jours que mon ami Morse arriva avec une nouvelle boîte à surprise contenant une autre « affaire sûre », mais je n'étais plus du tout à ce moment disposé à me laisser entraîner dans une nouvelle équipée. Il y avait déjà quatre ans que j'étais parti de Quito pour rentrer à

New-York et je commençais à craindre de me voir transformé en palmipède, si je restais plus longtemps dans cette humidité. Pour mon malheur Morse se mua en sirène pour me chanter la fortune que nous pouvions faire dans le commerce du bétail et du bois de cèdre entre le Haut-Cangaimi et Iquitos et lorsque, en manière de péroration, il fit sonner à mon oreille le sac d'or anglais qu'un marchand d'Iquitos lui avait avancé pour cette nouvelle expédition, tout naturellement je succombai une fois de plus à la tentation. Le plan de Morse était de remonter le Cangaimi, sur les rives duquel fleurissait, paraît-il, des élevages de bestiaux, d'acheter un troupeau que nous devions avoir pour une bouchée de pain, de construire de grands radeaux de bois de cèdre, sur lesquels nous ferions descendre le fleuve à nos bêtes et de vendre le tout, bois et bestiaux, à Iquitos avec la plus grande facilité et à des prix mirifiques. Ces calculs me semblèrent excellents, car il y avait un débouché assuré à Iquitos pour les bois de construction et surtout pour la viande fraîche, l'approvisionnement y étant assuré uniquement par les tortues et pendant quatre mois de l'année seulement.

Aussi confiants dans le succès qu'à nos débuts, nous partîmes donc une fois de plus, après nous être associé un chercheur d'aventures colombien, dont Morse avait fait connaissance en remontant d'Iquitos. Son principal mérite était d'avoir vécu dans la région même que nous voulions atteindre et nous étions vivement encouragés par ses peintures enthousiastes du Cangaimi, où dans les villages qui bordaient le territoire, Jivaro le bétail était, disait-il, aussi abondant que bon marché.

Dès le premier jour notre compagnon, que nous appelions Victor, tomba malade d'une de ces nombreuses fièvres qui flottent à la surface de ces maudits marais. Le troisième jour il était si faible qu'il n'était plus capable d'aucun travail et que nous dûmes nous escri-

d'autant mieux de la pagaye et de la perche avec un chargement supplémentaire contre un courant violent. Nous n'aurions jamais voulu l'avouer, mais chacun de nous souhaitait de tout cœur que Victor se rétablisse et puisse bientôt prendre à nouveau sa part de ce terrible travail. Malheureusement pour tout le monde, ce fut le contraire qui arriva. A la fin de la semaine, il était incapable de se lever et il n'y avait aucun espoir qu'une amélioration survînt avant un certain temps. En conséquence nous nous arrêtâmes pour tenir conseil et envisager la situation.

Une décision fut prise à l'unanimité, c'est-à-dire avec l'assentiment de Victor, ce qui fut de sa part un geste, qui est loin d'être sans beauté. Sans sa courageuse décision, notre conduite aurait d'ailleurs été sans excuses. Nous l'installâmes en effet avec son fusil et des provisions en abondance, des bananes, la moitié d'un singe rôti et du poisson fumé, sur un radeau que nous poussâmes dans le courant et qui en deux ou trois jours, pensions-nous, devait l'amener à Barranca. Nous fûmes vraiment reconnaissants à notre compagnon de son courage, quand nous le vîmes disparaître agitant faiblement les bras en signe d'adieu sur son radeau qui tournait dans les remous. La responsabilité que nous aurions encourue en le gardant avec nous aurait été sérieuse ; il y a toujours des gens pour poser des questions bizarres, lorsque disparaît un des membres d'une expédition comme la nôtre, surtout si, comme c'était le cas, il était inconnu de ses futurs compagnons quelques jours avant le départ. En s'en allant, ce n'est pas seulement notre canot que Victor avait soulagé d'un grand poids.

Peu de jours s'écoulèrent avant que les premiers symptômes de découragement n'apparussent. Nous étions dans un sérieux état de dépression physique et les insectes ne nous laissaient pas une minute de repos. Sans cependant regretter un instant de nous être embarqués dans

cette galère, nous ne pouvions nous empêcher d'être influencés par l'incident Victor. Avant d'atteindre le Haut-Cangaimi, nous avions devant nous trois longs mois de dur labeur. Néanmoins, se lamenter ne servait de rien et nous nous traînions patiemment en songeant aux merveilleux troupeaux qui nous attendaient. Cette partie du Marañon ne présentait pour nous aucun intérêt et sa monotonie ne fut rompue que par la découverte des ossements épars des Huambisas qui, blessés à l'attaque de Barranca, étaient morts pendant le retour. Les cadavres avaient été enterrés car les Jivaros n'abandonnent jamais leurs morts sans leur rendre ce dernier devoir, mais les bêtes puantes de la forêt étaient passées par là.

Nous atteignîmes enfin l'embouchure de la Morona, chacun de nous s'efforçant de dissimuler un découragement que l'autre ne pouvait pas ne pas remarquer. Nous avançons à la perche sur les hauts fonds près de la rive comme d'habitude, lorsque survint un événement destiné à avoir une influence considérable sur la suite de notre aventure et qui, en fait, fut la rencontre la plus heureuse que le hasard m'ait ménagé de toute ma vie.

L'un de nous ayant machinalement regardé vers le milieu du fleuve, nous nous arrê tâmes aussitôt pétrifiés et les yeux écarquillés de surprise. Il y avait de quoi, car à moins de cent mètres de nous, une jeune Indienne abordait à la pointe d'une petite île. Il était évident qu'elle nous avait vus pendant qu'elle nageait, car une fois sortie de l'eau, elle se tourna vers nous et tranquillement nous regarda pagayer lentement vers elle. Debout, calme comme une statue de la sérénité, elle semblait absolument seule et ne paraissait pas effrayée le moins du monde, pas plus de nous que des dangers de la forêt.

Ma première pensée, rapide comme un réflexe, fut qu'il était impossible qu'elle voyageât dans ce terrible

pays seule et totalement dépourvue de tout équipement, ce devait être un piège. On voulait nous attirer à portée des flèches empoisonnées et les guerriers devaient nous attendre derrière les buissons qui formaient une haie dix mètres derrière cette sirène impassible. Je communiquai mes réflexions à Morse, mais pas plus que moi il ne désirait laisser échapper une chance de trouver de l'aide et je crois qu'à ce moment nous aurions reçu à bras ouverts un parti de chasseurs de têtes sur le sentier de la guerre. Un blanc dans la forêt doit toujours obtenir le concours de son frère sauvage, s'il désire aller loin et voir beaucoup de choses. Il y a même des moments où, seul, il est incapable de résister. Dans ces enfers de l'Amazone, la nature est un cruel chien de garde, un Cerbère qui défend féroce-ment ses secrets et qui ne fait pas de quartier aux étrangers qui veulent les violer.

Prudemment nous continuâmes à avancer, attentifs au moindre mouvement du feuillage. La jeune fille ne broncha pas avant que nous ne soyons arrivés à vingt mètres du bord et nous interpella alors en quichua :

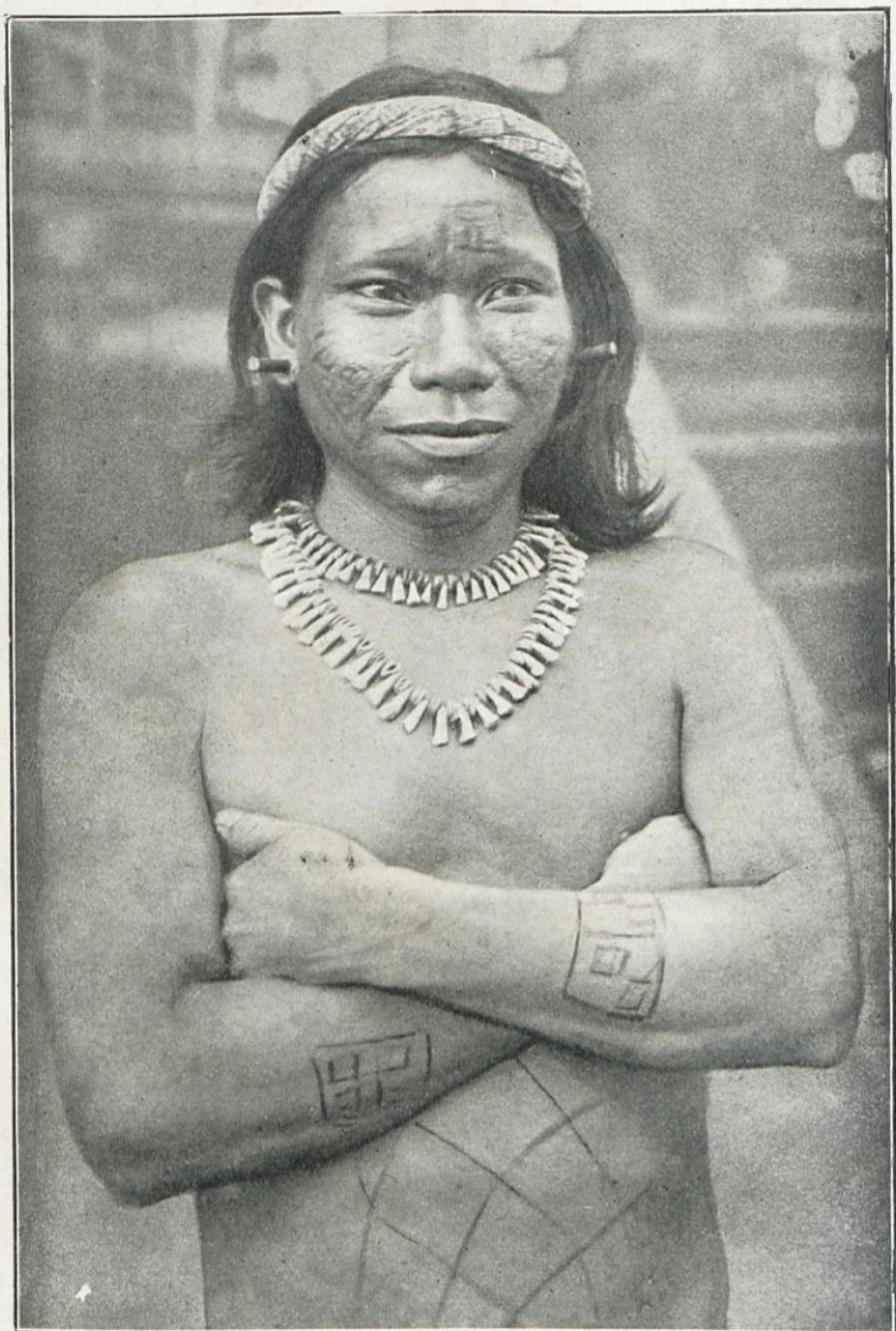
— *Mai manta chamungi? Mai man ringuichu?*

(D'où venez-vous? Où allez-vous?)

Nous répondîmes que nous venions de Barranca et que nous avions l'intention de remonter le Cangaimi. La pointe de notre canot, ayant mordu dans le sable, nous débarquâmes à la pointe de l'île sans cesser de surveiller les buissons et nous demandâmes à la jeune Indienne combien étaient ses compagnons et à quelle tribu ils appartenaient. Nous nous attendions à tout, sauf à cette réponse :

— Je suis aussi seule que vous me voyez.

La vérité fleurit rarement sur les lèvres des Jivaros, mais il y avait un son particulier dans la voix de cette jeune fille et quelque chose dans son regard droit et ferme qui inspirait confiance. En un instant toutes nos craintes avaient disparu.



(Photo Shepstone.)

TYPE DU HAUT AMAZONE, AVEC LES TATOUAGES GÉOMÉTRIQUES



(Photo Exclusive New Agency.)

UNE VUE TYPIQUE DE LA FORÊT AMAZONIENNE AVEC SON SOUS-BOIS
IMPÉNÉTRABLE

Bréginia, car tel était son nom, était remarquablement intelligente pour une Indienne, son physique était plus fin que celui des femmes de sa race et surtout elle avait une personnalité extrêmement forte. Agée d'environ dix-huit ans, elle était grande, souple et robuste, ses pieds et ses mains étaient d'une grande finesse, ses cheveux noirs et épais lui tombaient à la ceinture et ses dents teintes en noir n'étaient pas aiguisées selon la coutume jivaro. Sa peau enfin était d'une jaune brun et l'ensemble réalisait un superbe spécimen du type mongol.

Le jour où nous la rencontrâmes, Bréginia donnait l'impression d'être à bout de forces. D'après son état de maigreur, nous estimâmes qu'elle était d'une douzaine de kilogrammes au-dessous de son poids normal. Elle se jeta littéralement sur les vivres que nous lui offrîmes et, quand sa faim fut un peu calmée, elle nous raconta son étonnante histoire.

De nombreuses années auparavant, un jeune missionnaire, dont je ne puis retrouver le nom, avait descendu le Pastassa, un affluent du Marañon parallèle à la Morana et, sur le territoire des Indiens Andoans, fondé une mission qu'il avait appelé Andoas. Cette mission était d'ailleurs célèbre dans la région, car elle était la seule à posséder une cloche qui avait été transportée d'abord sur un chaland, puis sur une pirogue et enfin à dos d'hommes. Cela représentait une dépense énorme de temps et de travail, mais le prestige de l'ingénieur jésuite en avait été considérablement renforcé.

A l'époque où se place l'histoire de Bréginia, le bon père était un vieillard, chef d'une communauté religieuse importante et d'une exploitation agricole prospère.

Il avait baptisé Bréginia, qui était originaire des environs d'Andoas, et rapidement la jeune fille était devenue la plus accomplie de ses assistantes et celle en qui il avait mis toute sa confiance. Elle avait montré de telles dispositions qu'il lui avait donné l'instruction nécessaire

et qu'elle allait au milieu des tribus à demi converties enseigner à son tour et baptiser les sauvages. Bréginia avait ainsi conquis le respect et l'amitié de tous autour d'Andoas et peu à peu, devenue consciente de sa force, avait étendu son champ d'action à des tribus éloignées sur le territoire desquelles le père lui-même n'aurait pas pénétré sans danger. Partout où elle passait, par la seule force de sa personnalité elle gagnait la confiance des Indiens qui, cependant, n'ont d'ordinaire aucun respect pour les femmes.

S'étant installée chez les Zaparos sur le bord de la Morona, Bréginia avait eu le malheur d'être capturée par un raid d'Huambisas et emmenée en captivité. Ayant, selon l'usage, échu en partage à un guerrier, elle s'était soumise docilement, sachant bien que sa tête aurait été le prix de toute tentative de résistance. Par contre, sous une apparence de soumission, sa volonté de fuir était restée inébranlable et, peu de mois après sa capture, elle avait pu trouver le moyen de s'échapper. Obligée d'éviter le Santiago, elle avait plongé sans une hésitation dans ces immenses forêts n'ayant pour guide que son instinct et ne possédant ni vêtement, ni arme, ni outil d'aucune sorte ; elle était partie nue et les mains vides. Pendant plusieurs semaines, comme un animal traqué, elle s'était enfoncée dans la solitude de la forêt, menacée de mourir de faim ou d'être tuée par un fauve si elle persistait et d'être mise à mort par ses poursuivants. si elle retournait sur ses pas. Pendant le jour elle se cachait par peur des yeux perçants et des oreilles exercées de ses congénères ; la nuit elle descendait quelques milles de rivière sur un tronc ou sur un radeau grossier fait de bois sec et de lianes, ou bien elle s'enfonçait toujours plus avant dans la forêt, s'arrachant aux marais, traversant les cours d'eaux à la nage, se nourrissant d'œufs de tortues ou d'oiseaux, de grenouilles, de fruits sauvages, de racines, et enfin de tout ce que peut fournir la rivière et la forêt à un être

sans armes. De jour en jour elle s'amaigrissait et perdait ses forces et la fin de ce combat sans espoir d'une jeune fille contre la forêt tropicale allait prendre fin, lorsque notre arrivée avait été pour elle le salut.

Bréginia termina son histoire assise à la poupe de notre canot, balançant ses jambes par-dessus bord et dégustant une banane. Avec la même touchante simplicité qu'elle l'avait commencé, elle conclut son récit par ces simples mots :

— Et voilà comment nous nous sommes rencontrés aujourd'hui.

Cette présentation terminée, nous discutâmes de nos projets réciproques. L'intention de la jeune fille était de remonter la Morona jusqu'à un endroit où elle savait trouver d'anciens *chacras* des Zaparos, qui lui fourniraient sans doute des bananes et de là gagner à travers la forêt le Pastassa qu'elle remonterait jusqu'à Andoas, son pays. Comme nous allions dans la même direction, elle accepta volontiers notre proposition de se joindre à nous et de notre côté nous en fûmes très heureux, car sa connaissance de la forêt serait pour nous d'un réel secours et sa paye ne serait pas inutile, lorsque ses forces seraient revenues. Dès le premier moment, elle n'avait pas montré un moment d'inquiétude, mais après notre conversation nous étions devenus des amis.

Nous partîmes immédiatement et nous pûmes bientôt apprécier la valeur du concours que nous apportait Bréginia. Un des principaux problèmes que nous avions à résoudre était le ravitaillement en gibier de notre garde-manger. Or, la jeune Indienne connaissait à fond l'art de la chasse en forêt. Tandis qu'assise à l'arrière, trempée d'eau, mais heureuse, elle payait ou écopait, rien ne lui échappait des mouvements ou des bruits de la rive. Aussitôt qu'elle avait repéré une bande de singes, elle dirigeait le canot vers la terre et je partais à leur poursuite, tirant sans me soucier de rien, jusqu'à ce qu'ils

fussent hors de portée. Alors je m'asseyais et bientôt je voyais arriver Bréginia, chargée de mes victimes. Elle me retrouvait aussi facilement que si j'avais marqué la piste à coups de machete, et grâce à ce don d'orientation, au lieu de tuer un ou deux singes et de m'arrêter, je pouvais poursuivre la bande et tuer tout ce qui se présentait sans prendre les précautions indispensables pour ne pas perdre ma route. Après m'avoir retrouvé, Bréginia m'invitait malicieusement à retourner au canot, mais en dépit de mon expérience de plusieurs années, j'étais incapable de suivre une piste non marquée. Chaque fois je devais m'arrêter complètement perdu et quand la jeune fille avait bien ri de mon air piteux, elle me remettait sans hésiter dans le droit chemin.

De retour au canot, Bréginia réendossait la chemise que nous lui avions donnée et reprenait sa place à l'arrière jusqu'à ce que le moment de la halte fût arrivé. Cette chemise fut toujours pour nous une cause de surprise, car la jeune sauvage enfilait ses jambes à travers les bras et nouait les pans autour de sa ceinture.

A l'arrivée à l'étape, nous allumions un feu et préparions nos couvertures, puis Bréginia partait en reconnaissance à la recherche de gibier, d'œufs de tortues ou de ce que le hasard voudrait bien lui fournir. Elle ne revenait d'ailleurs jamais les mains vides. Une fois elle nous rapporta une demi-douzaine de tubercules bleus, semblables en tout point par l'aspect et le goût à nos pommes de terre. Dans la forêt chaque tubercule pousse isolé à l'extrémité de la racine d'une longue liane souple. Ce sont peut-être des spécimens de ce fruit sauvage, qui après avoir été transplantés, cultivés et améliorés par les Incas dans la région montagneuse du Pérou, franchirent ensuite l'Atlantique et furent l'origine du mets national des Irlandais.

Pendant ce temps nous continuions à remonter la Morona en suivant ses innombrables méandres et peu à

peu la flore des rives se modifia et nous sortîmes de la zone giboyeuse. Bréginia, pendant quelques jours, réussit à nous ravitailler avec du miel sauvage, des noix de coco et des pousses d'un roseau qui ressemble à l'asperge, mais bientôt tous ses efforts demeurèrent vains et nous fûmes réduits à nos seules ressources. C'est alors qu'un nouveau malheur vint nous frapper. Les jambes de Morse s'étaient depuis quelque temps couvertes d'ulcères provoqués par l'humidité et elles se mirent subitement à enfler de telle façon qu'il ne pouvait plus marcher. Les cratères des ulcères étaient si profonds qu'une allumette y disparaissait jusqu'à la tête. Nous décidâmes de nous arrêter pour essayer de le soulager. Un des mollets, en particulier, semblait si dangereusement infecté, que j'en étais à me demander si peut-être une amputation ne serait pas le seul moyen de lui sauver la vie lorsque, heureusement, Bréginia intervint et me pria de lui confier le malade. Elle se mit aussitôt au travail et par des applications de feuilles broyées, dont j'ignore malheureusement la nature, elle ramena en une semaine les jambes d'Ed à peu près à leur grosseur normale et ensuite les ulcères disparurent rapidement. Il y a des fortunes cachées dans la flore de ces forêts pour l'homme qui découvrira et identifiera les simples utilisés par les Indiens.

Une fois Morse rétabli, nous reprîmes notre marche, mais l'inévitable devait arriver et quelques jours avant d'atteindre l'embouchure du Sicuanga, nous nous trouvâmes à la fois à bout de vivres et de patience. J'étais tombé malade, je m'affaiblissais de jour en jour au point de ne plus pouvoir soulever une pagaye et un jour nous nous querellâmes. Je voulais continuer et Morse voulait faire demi-tour. Il réclamait la propriété de la moitié du canot et repoussait avec énergie ma proposition de lui construire un radeau. Un mot en amena un autre, si bien que je saisis mon fusil en lui disant que la seule

chose qui m'empêchait de le percer comme une écumoire était la couleur de sa peau. Il me répondit que lui-même n'hésiterait pas à m'abattre comme un chien galeux et sauta sur son fusil. Il courut ainsi le plus grand danger de sa vie et je ne sais encore aujourd'hui ce qui me retint de presser sur la gâchette. Nous restâmes ainsi à nous regarder avec des yeux furieux jusqu'à ce que, enfin, Morse mît fin à notre tension nerveuse en jetant son fusil et en déclarant qu'il fallait que nous fussions totalement fous.

Bréginia était restée impassible pendant toute cette scène. Quand ce fut fini, nous adoptâmes un compromis, à savoir de remonter le Sicuanga et de nous réapprovisionner avec ce que nous trouverions d'arrow-roots et de bananes dans le camp que j'avais ensemencé six mois avant avec Supaitranca.

La veille du jour où nous devons atteindre l'embouchure du Sicuanga nous nous arrê tâmes épuisés, à demi morts de faim, malades et abattus, lorsque tout à coup nous fûmes frappés de l'étrangeté de notre situation et éclatâmes de rire.

Autant qu'il m'en souvienne, Morse donna le branle en me demandant « si je n'aimerais pas gagner ma vie en transportant des touristes sur la Morona » ou bien je fus entraîné par la vue de la moustiquaire de mon compagnon, qui pendait de son menton en longs plis bruns. Les moustiques étaient en effet si voraces que nous ne quittions pas nos moustiquaires de la journée et celle de Morse était dans un état affreux, car il chiquait et lançait sans arrêt de longs jets de salive à travers la toile.

Mes souvenirs sont imprécis sur l'origine de cette crise nerveuse, mais je n'oublierai jamais le rire qui nous secoua jusqu'à nous laisser exténués. Il y a dans Jack London une histoire de marins déserteurs qui rient jusqu'à en mourir ; elle doit apparaître invraisemblable à

presque tous les lecteurs, mais lorsque j'eus l'occasion de lire le livre, cet épisode m'impressionna fortement en me rappelant ma propre expérience de la Morona, et cet instant, où nous avions, nous aussi, frisé la folie.

Ce rire n'était que le résultat de la fatigue de nos nerfs ; en ce qui me concerne mon état ne faisait qu'empirer. Morse prit alors la seule résolution possible, celle de me laisser et d'aller chercher des vivres. S'il avait attendu ma guérison, nous serions probablement tous morts de faim et s'il m'avait emmené, ce poids mort l'aurait empêché d'atteindre les chacras en temps utile. Au contraire, seul avec Bréginia, il pourrait atteindre mon ancien camp en huit ou dix jours et le retour serait rapide.

En anticipant, j'ajouterai que notre compagne une fois de plus nous sauva, car non seulement elle fut à Morse d'un grand secours pour remonter le lourd canot, mais encore elle retrouva d'anciens chacras zaparos qu'elle connaissait, avant d'avoir atteint les plantations de mon ancien camp. J'ignore si ces Zaparos avaient été là, tandis que je perdais plusieurs lamentables mois à les rechercher, mais cela ne serait pas impossible.

Avant de partir, Morse et Bréginia m'avaient construit un abri et m'avaient laissé une tasse de *farinha*, mes seules provisions pour au moins quinze jours. J'étais si faible que je ne pouvais me lever, j'avais toujours mon fusil à portée de la main, mais aucun gibier ne semblait vouloir se montrer. Deux ou trois jours après le départ de mes compagnons, j'entendis cependant un bruit dans les arbres, et je rampai dehors pour me rendre compte. C'étaient des singes qui jouaient dans les branches au-dessus de mon abri et qui venaient me sauver la vie. J'en abattis un, je pus le traîner jusqu'à l'abri, allumer un feu et en faire cuire un morceau. Jusqu'au retour d'Ed et de la jeune fille je vécus sur ce providentiel animal.

Le jour de leur arrivée, alors qu'ils rapportaient des arrow-roots et des bananes, je fis la découverte, au fond de mon sac, d'une boîte de pilules végétales Holloway, dont j'ignorais l'existence. Me sentant malade à mourir, je pensai que je ne risquais plus rien et j'avalai tout le contenu de la boîte d'un coup. Vingt-quatre heures après, j'étais sur pied pour la première fois depuis des semaines et deux ou trois jours après je pouvais reprendre ma place à la payaye. Ce qui prouve que, dans un cas désespéré, rien ne vaut un régime de singe bouilli et une dose massive de pilules Holloway.

Lorsque Morse arriva, chacun de nous fut stupéfait de l'aspect lamentable de l'autre. Le teint jaune, les yeux creux, n'ayant que la peau sur les os, nous nous regardions avec terreur. Jusque-là nous avions navigué à découvert et le soleil nous avait bronzé la figure, dissimulant ainsi la pâleur provoquée par la faim et la maladie, mais ces trois semaines à l'ombre nous révélaient enfin notre état véritable.

De gré ou de force, il nous fallait renoncer à tout espoir d'atteindre le Cangaimi, car le *chacra* des Zaparos ne pouvait nous fournir assez de vivres pour subsister pendant ce long trajet. En conséquence, tout à fait d'accord cette fois, nous partîmes vers l'aval, pour ce qui devait être le dernier de mes voyages dans ce pays désolé et indomptable où j'avais eu la malchance de passer tant de jours malheureux.

Une question restait à résoudre : qu'allait devenir Bréginia. L'emmener avec nous à Barranca ou Iquitos équivalait pour elle à l'esclavage ou à quelque chose de pire ; elle connaissait d'ailleurs assez les mœurs des riverains de l'Amazone pour ne pas désirer nous accompagner. Bien que, comme tous les Indiens, elle sût ne pas montrer ses sentiments, nous pouvions voir cependant qu'un vif combat se livrait en elle. Nous avions tant souffert ensemble qu'elle s'était profondément attachée à nous,

mais enfin la raison prévalut et elle se résolut à affronter les deux mois de voyage qui la séparaient d'Andoas à travers mille difficultés et mille dangers. Fille de la forêt, elle devait lui rester fidèle.

Bréginia nous accompagna jusqu'à l'embouchure du Sicuanga et là décida de remonter à nouveau cette rivière jusqu'aux plantations abandonnées des Zaparos, puis de rechercher les pistes de ses anciens amis qu'elle espérait trouver entre la Morona et le Pastassa. Le reste serait ensuite facile. Nous lui donnâmes des allumettes, un machete, un revolver et une petite casserole, pour faire cuire ce qu'elle pourrait trouver. Elle fit un paquet du tout dans la chemise que nous lui avions donnée, le suspendit à son front avec une bande d'écorce et le machete en main, prête pour son terrible voyage, nous regarda partir.

Quand nous atteignîmes le premier coude de la rivière, nous la vîmes debout et immobile, un bras levé en signe d'adieu, se détachant, calme et impassible, comme une statue de bronze sur le fond vert de la rive. Nous lui avions vraisemblablement sauvé la vie, mais très certainement elle nous avait tous deux sauvés de la mort.

ÉPILOGUE

D'Iquitos, un vapeur nous emmena, Morse et moi, à Manaos. Là je dus attendre une semaine ou deux l'arrivée du steamer pour New-York et ce retard faillit causer ma perte. Un certain Mike Gilleran m'ayant proposé de l'accompagner au Venezuela, où on avait découvert de nouvelles mines de diamants, j'acceptai. Il ne s'agissait de rien moins que de remonter la rivière Noire et de là gagner l'Orénoque, une promenade de quelque deux mille milles d'une navigation pénible. Toutes nos provisions étaient embarquées et notre équipement au grand complet, lorsque je reçus de la maison une lettre qui me réveilla et me fit comprendre que le moment était peut-être venu de rentrer. Je m'embarquai sur le premier paquebot.

Avant de partir j'avais rencontré mon vieil ami William Game qui, atteint de béri-béri, avait dû abandonner le bassin supérieur du Jurua, où avec Jack Rouse et quelques Indiens il était parti en expédition à la recherche de caoutchouc. Leurs Indiens avaient déserté en emmenant le canot et peu après que les vivres avaient manqué, ils avaient alors vécu quelques semaines en mangeant tout ce qu'ils avaient pu trouver : rats, lézards ou crapauds et enfin avaient contracté le béri-béri. Jack était mort et Game, sans avoir la force de l'enlever de son hamac et encore moins de l'enterrer, avait pu se traîner hors du camp, se hisser sur un tronc et descendre ainsi

le courant jusqu'à la première plantation d'où un bateau l'avait ramené à Manaos.

L'annonce de la mort de Jack fut pour moi une réelle douleur, quant à Game ce fut notre dernière rencontre. Morse le revit ultérieurement à New-York et quelques jours après reçut un mot de lui daté de Buffalo : « Je pars pour le Klondyke, n'oubliez pas de m'écrire. » J'ai dit comment il y était mort.

En arrivant à Para je descendis à terre et j'allai rendre visite à Mr K. K. Kenneday, consul des États-Unis. Quand je lui dis mon nom, il manqua se trouver mal de surprise et ne put que bégayer d'un ton incrédule : « Vous... êtes... bien... Up de Graff? » Pendant des années, comme l'avait fait avant lui son prédécesseur, il avait cherché mes traces et tandis que mon courrier s'amoncelait sur son bureau, il s'était peu à peu persuadé que j'avais succombé à quelque accident et il avait cru voir un spectre se dresser devant lui. N'avait-il pas écrit dans une lettre adressée à mon père cette phrase d'un humour aussi charmant qu'inconscient : *Si votre fils est actuellement ou a été à un moment quelconque dans l'Amazone, je crois avoir les moyens de le joindre rapidement.* (C'est moi qui souligne, mais la plaisanterie est au compte de Mr Kenneday.) Quant au consul de Quito, Mr H. D. Tillman, qui m'avait aussi fait rechercher après mon départ de cette ville, il avait écrit à ma mère sa surprise qu'elle ait reçu une lettre de moi *vià* Para et avait insisté pour savoir si elle avait bien reconnu mon écriture.

Lorsque le bateau qui me portait arriva à New-York le 18 novembre 1908, il y avait sept ans jour pour jour que je m'étais embarqué sur *l'Advance* en route pour l'Amérique du Sud. J'ai cherché depuis à découvrir les raisons qui m'avaient amené à dépenser sept des plus belles années de ma vie dans des pays comme ceux que j'ai décrits, mais jusqu'à présent je n'ai trouvé aucune explication valable, sauf peut-être que j'avais hérité un peu de l'esprit d'aven-

ture de mon arrière-arrière-grand-père, un de ces vieux capitaines du temps des pirates, qui avait promené son pavillon dans toutes les mers.

Après un court séjour dans sa famille, l'auteur ne tarda pas à se fatiguer de la vie civilisée. Repris par le démon de l'inconnu, il partit à nouveau pour l'Amérique du Sud, mais en traversant le Mexique, rencontra une jeune Américaine, dont il tomba amoureux et qu'il épousa. Cette seconde expédition n'avait pas dû jusqu'alors manquer de pittoresque, car lors de ses fiançailles Up De Graff était gardien de nuit dans un chantier de bois. Son mariage, par contre, mit fin à sa vie errante, il rentra aux États-Unis et se fit rapidement connaître comme architecte. Il fut employé à ce titre dans différentes parties de l'Amérique du Nord, au Mexique, à Cuba et en Espagne par les plus grandes firmes américaines, en particulier l'Electric Bond and Share et Ford, Bacon et Davis.

Le lecteur qui a bien voulu s'intéresser à l'odyssée de jeunesse de F. W. Up De Graff et qui doit éprouver pour son énergie, son courage et sa simplicité au moins quelque sympathie n'apprendra pas sans regret que cet intrépide coureur d'aventures a été tué le 24 décembre 1927 dans un accident d'automobile à Louisiana. (U. S. A.).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
EXTRAITS de la préface à l'édition anglaise.....		I
NOTE de l'auteur.....		V
CHAP.	Ier. — Le départ sur la piste.....	1
—	II. — Un pays de cocagne.....	7
—	III. — Guerre civile sous les Tropiques.....	22
—	IV. — L'apparition de Jack.....	28
—	V. — Les vampires.....	37
—	VI. — La loi de la forêt.....	52
—	VII. — Un cauchemar vécu.....	66
—	VIII. — Un peuple fantôme.....	76
—	IX. — Le prix d'un billet Para-New-York.....	92
—	X. — Pirates de rivières.....	106
—	XI. — Iquitos.....	114
—	XII. — Politique tropicale.....	123
—	XIII. — En remontant l'Amazone.....	129
—	XIV. — Le départ pour l'inconnu.....	136
—	XV. — Le Pongo de Manseriche.....	153
—	XVI. — Diplomatie.....	166
—	XVII. — Les mystères de la forêt.....	178
—	XVIII. — Pitacunca.....	198
—	XIX. — Stratégie sur le Santiago.....	211
—	XX. — Les chasseurs de têtes en campagne.....	223
—	XXI. — Trophées de guerre.....	241
—	XXII. — Un changement de plan.....	252
—	XXIII. — Les fourmis de l'Amazone.....	267
—	XXIV. — Breginia.....	281
ÉPILOGUE.....		298





PARIS

TYPOGRAPHIE

8, rue C

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- A l'Ouest barbare de la vaste Chine**, par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec 16 gravures hors texte.
- Au pays des brigands-gentilshommes. Grand Tibet**, par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec 16 gravures hors texte et une carte.
- Caraja... Kou. Trois ans chez les Indiens du Brésil**, par Rayliane DE LA FALAISE. In-8° avec 22 gravures hors texte et 2 cartes.
- Expédition Citroën Centre-Asie. La Croisière jaune. Troisième mission HAARDT-AUDOUIN-DUBREUIL**, par Georges LE FÈVRE. In-8° écu avec 95 gravures, 3 cartes hors texte et 3 cartes dans le texte.
- Haut-Amazone. Trois Français chez les indiens réducteurs de têtes**, par Bertrand FLORNOY. In-8° avec 30 hors-texte et 2 cartes.
- Maimiloa. D'Honolulu à Cannes par l'Australie et le Cap à bord d'une double pirogue polynésienne**, par Eric DE BISSCHOP. In-8° avec 13 gravures hors texte et une carte dans le texte.
- La Grande foire aux dattes. Adrar Mauritanien**, par Odette DU PUIGAUDEAU. In-8° 40×56 avec 61 photographies de l'auteur, un dessin et 2 cartes.
- L'Empire de Gaô**, par Jean BÉRAUD-VILLARS. In-16 avec 8 gravures hors texte et 3 cartes.
- Mon tour du monde en avion. Carnet de notes tenu au jour le jour sur 50 000 kilomètres de vol**, par Louis CASTEX. Préface de Roland Dorgelès, de l'Académie Goncourt. In-8° soleil (14×20) avec 18 hors-texte et une carte.
- Mon voyage secret à Lhassa**, par MONTGOMERY MAC GVERN. Traduit de l'anglais par Victor Marcel. In-8° écu avec 32 gravures hors texte et une carte.
- Pieds nus à travers la Mauritanie**, par Odette DU PUIGAUDEAU. In-8° avec 32 photographies hors texte, 2 croquis dans le texte et une carte.
- La Route aux aventures (Paris-Saïgon en automobile)**, par Guy DE LARIGAUDIE. Préface du général Lafont, chef-scout de France. In-8° avec bandeaux, culs-de-lampe, dessins et cartes de Pierre Jaubert et 35 gravures.
- Sous des nuées d'orage**, par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec une carte hors texte.
- Vieille Perse et jeune Iran**, par Jérôme et Jean THARAUD, de l'Académie française. In-16.